

LE
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE

Feuille d'édification chrétienne.

Que le Seigneur veuille diriger
vos cœurs à l'amour de Dieu et à
l'attente de Christ!

2 Thess. III, 5.

Huitième année

1867.

VEVEY
P. RECORDON

TABLE DES MATIÈRES

du huitième volume.

I. ÉTUDES ET MÉDITATIONS SUR L'ÉCRITURE.

	Pages.
L'usage de l'argente, Ephés. VI, 10-18	5
La confiance de la chair et la confiance de la foi, Nomb. XVII-XVIII, 1	13, 21
Simple remarques pratiques sur Jonas I	29, 41
Miettes sur quelques méditations	71, 81, 158, 180
La nature du chrétien et sa relation avec Dieu, Ephés. I	101
Études sur l'Apocalypse	111
La Foi et la marche de la Foi, Hébr. XI	121
« Et ainsi qu'il arriva aux jours de Lot »	234
« Il y a un seul corps et un seul Esprit, » Ephés. IV, 4	278, 281
Êtes-vous amené à Dieu? 1 Pierre III, 10-18	288
L'Evangile de Dieu, Rom. I-VIII	501, 521, 541
Naaman le lépreux, plongé sept fois dans le Jourdain	352
La Vie dans le Fils, Jean V	557, 561
La Mort et la Résurrection, Ex. XV	567
Les préoccupations de la Foi, Ps. CXXXII	395
Le trône de Grâce et le trône de Justice, Apoc. IV	409
La Croix, Galat. VI, 14.	416
Le progrès par la vérité, 1 Pierre II, 1-6	441
Voir Dieu et être vu de Lui, Hébr. XI, 27; Gen. XVI, 13	452
Trophime, 2 Tim. IV, 20	475

II. CONSIDÉRATIONS SUR QUELQUES SUJETS BIBLIQUES.

La gloire dans la nuée	45
Voir face à face. L'image de Dieu (<i>Extrait d'une lettre</i>)	51
Quelques mots aux chrétiens qui se tiennent éloignés de la Cène.	61
Est-on heureux après le délogement? (<i>Extrait d'une lettre</i>)	66
Pardon. Confession. Intercession (<i>Pensées détachées</i>)	87
Le sang de l'Agneau.	98

Dieu en tout	141
Le Chrétien et les dettes	161, 227
L'amour de Dieu, sa gratuité et son mobile	181
Quelques remarques sur le Culte et le ministère	194, 201, 260
La séparation d'avec le mal est le principe divin de l'unité	204, 221
Les souffrances de Christ	241
L'Eglise, la maison et le corps.	261
La Paix avec Dieu, la Paix de Dieu, la Paix de Christ.	298
Le Ministère et le Culte (<i>Fragment</i>)	337
Ce que signifie le <i>Vin</i> dans la Parole de Dieu	381
Sur la Réconciliation.	401
Aucun homme ne devient enfant de Dieu par un acte de sa propre volonté	421
Sur le caractère calme de la communion	438
Le Ministère	461

III. EXPLICATION DE PASSAGES.

Ephés. V, 3-VI, 1-9	39
1 Pierre III, 18-20	96
Ezéchias montrant ses trésors	139
Les « fils de Dieu » eu Gen. VI, 2.	179
Matth. V, 17.—Rom. III, 50	200
Actes XV, 28, 29	239
Réponses à des correspondants, Gen. XV, 2	379
Jérém. IV, 10. Matth. XXVI, 46. Hébr. V, 7	436

IV. FRAGMENTS ET PENSÉES.

Fragments	138, 388, 400, 420, 460
Pensées	20, 120, 140, 160, 220, 340, 440, 460
Extraits	478



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

L'usage de l'armure*Ephésiens VI, 10-18*

Si je n'ai pas, pratiquement, la conscience de mon acceptation devant Dieu, et de ma position de membre du corps de Christ, il est impossible que je comprenne l'enseignement que renferme cette portion de la Parole de Dieu. Nous y trouvons présenté, dans son ensemble et avec puissance, le résultat complet de l'œuvre de Christ par rapport à l'Eglise, comme l'objet de la pensée et du conseil de Dieu dès avant la fondation du monde. Il y a une telle union entre Christ et ses membres, que sa position à Lui est aussi la leur ; qu'ils sont acceptés comme Lui-même est accepté, et que sa vie et sa gloire leur appartiennent. Il devrait donc y avoir aussi de la conformité entre notre marche et la position dans laquelle nous sommes placés. Il est bien vrai que notre marche est sur la terre ; mais toutes les sources en sont dans le ciel ; et c'est précisément dans la mesure où

j'aurai l'intelligence de mon acceptation en Jésus, et de la place qui en résulte pour moi dans le monde, comme Lui était dans le monde, que cette vérité sera pratiquement réalisée dans mon cœur.

L'intelligence du combat, qui fait le sujet de cet article, dépend absolument de la réalisation de la position de l'Eglise en Christ. Ce n'est pas simplement que la chair soit mortifiée, quoiqu'il soit impossible de résister à Satan si je ne tiens pas la chair soumise, car dès que je cède à la chair, Satan m'a vaincu, et me tient, pour autant, dans son pouvoir. Ce n'est pas non plus la lutte contre les tentations du monde, quoique, bien entendu, nous ayons à en triompher: dans la mesure où le chrétien aime le monde, il est malheureux, et plus il l'est, mieux cela vaut. La lutte dont je parle a un caractère plus élevé que lorsqu'il s'agit de la mortification de la chair, ou de la victoire, en esprit, sur le monde; cependant si ces deux choses ne se trouvent pas, il est impossible que la lutte puisse exister. Elle se passe dans une sphère où Satan et ses armées exercent leur puissance. Ce n'est pas que nous luttons avec Dieu, *dans notre âme*, au sujet de notre place devant Lui, ou de ses pensées envers nous; ni au sujet de ce que sera le résultat final de sa grâce. La lutte est d'une nature entièrement différente; elle est contre « les dominateurs de ces ténèbres, contre les puissances spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes » (vers. 12).

Or ce n'est pas en dépréciant ces ennemis que nous devons les rencontrer. Ce n'est pas en les considérant comme de peu d'importance que nous pouvons les vaincre. Satan aura bientôt mis fin à notre présomption. Toutefois il n'y a pas de motif pour le craindre. David

n'avait pas peur de Goliath ; mais c'était parce qu'il marchait à sa rencontre dans la force du Seigneur et en son Nom seul. Il y a donc une horde d'ennemis spirituels — non pas un défaut d'affections spirituelles (ce qui pourrait être, et nous rendrait certainement incapables de combattre), mais il y a une armée de véritables ennemis spirituels, que chaque chrétien, que l'Eglise de Dieu, a à rencontrer dans les lieux célestes, si notre vraie et bienheureuse position de *ressuscités en Christ* doit être possédée et réalisée.

Mais, ainsi que le dit l'apôtre, s'il n'y a pas de quoi se glorifier, il n'y a pas lieu de craindre ; car ce n'est pas en vue de nous-mêmes que nous combattons : nous combattons pour Dieu, et nous cherchons, dans sa puissance, à détruire les œuvres du diable. C'est pourquoi il est dit. « Fortifiez-vous *dans le Seigneur*, et dans la puissance de sa force » (vers. 10). Et si, dans la pratique, nous vivons dans le ciel avec Christ, nous sentirons combien cette exhortation est nécessaire : « Revêtez-vous de l'armure complète de Dieu. »

Afin de rendre plus claire l'expression de « lieux célestes, » prenons l'exemple d'Israël. Il y a d'abord la rédemption hors de l'Egypte par le sang de l'Agneau ; non pas seulement la rédemption de la culpabilité, mais celle de la destruction, par le moyen du sang mis sur les linteaux des portes. Ensuite il y a la puissance, par laquelle ce qui était le chemin de la mort pour les autres (la mer Rouge), devenait pour le croyant le chemin de la vie. Et après tout cela, il y a le désert. C'est là que nous sommes. Puissions-nous le réaliser toujours davantage ! C'est là que les Israélites eurent à rencontrer Amalec (voyez Exode XVII) ; et toute leur force

résidait dans les mains élevées de Moïse. C'est par la puissance de Dieu seule que nous pouvons vaincre. Tout dépend de la puissance de Dieu. Elle est en dehors de nous ; toutefois c'est à nous de la saisir. — Mais la lutte d'Israël avec Amalec représente plutôt celle du croyant avec l'Ennemi, qui cherche à entraver les enfants de Dieu dans leur marche à travers le monde comme étant le désert. C'est la puissance contraire du monde, dont Satan se sert pour arrêter la marche du chrétien à travers le monde vers le repos de Dieu dans le ciel. C'est pourquoi cette puissance doit être combattue et vaincue aussi, sinon nous cessons d'être des étrangers et des voyageurs sur la terre. « C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi » (1 Jean V, 4). *Il nous faut triompher du monde, ou bien renoncer à notre caractère de voyageurs.* — Mais c'est plus tard, après que le Jourdain eut été passé, que la lutte se présenta ; c'est-à-dire que c'est après que la mort et la résurrection de Christ sont réalisées, que cette lutte commence. Ce fut *après* que les Israélites eurent passé le Jourdain, et qu'ils furent entrés dans Canaan, qu'ils eurent à combattre les Cananéens.

Maintenant, voici la question, de quelle manière puis-je vivre d'une vie céleste ? Comment puis-je manifester un caractère céleste ? En *vivant* dans le ciel. Ce n'est pas en observant une règle, c'est en vivant dans le ciel. Christ dit : « Je suis d'en haut » (Jean VIII) ; c'est pourquoi chacun de nos motifs d'agir doit trouver sa source dans le ciel, en Christ. « Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut, et non pas à celles qui

sont sur la terre ; car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu » (Col. III, 1, 2, 3). Si les guerres de l'Eternel doivent être soutenues ; s'il faut maintenir le caractère du chrétien, c'est en vivant dans le ciel, en ayant nos cœurs dans le ciel. Nous sommes du ciel. O mes amis ! ce ne sont pas des mots qui peuvent vous donner l'intelligence de ces choses ! Je pourrais vous parler du ciel sans discontinuer et vous ne comprendriez jamais, à moins que vous ne fussiez *dans le ciel*. Mais si vous êtes *là*, vous savez ce que je veux dire. Et si vous êtes *là*, vous n'aurez aucune peine, aucune difficulté à savoir comment vous avez à vivre sur la terre. La puissance de cette vie qui vous a amenés *là*, comme aussi chacune des choses que la foi y trouve, formeront votre caractère ici-bas. Mais si vous n'êtes pas dans le ciel, vous aurez beaucoup de tourment pour façonner votre conduite, pour agir de manière à mériter la bonne opinion des autres, et pour demeurer en règle avec votre conscience et avec vous-même. Ce qu'il faut, c'est de marcher dans la lumière comme Dieu est dans la lumière.

Or, c'est pour autant que nous réaliserons notre position en Christ, que nous serons en état de résister aux ruses de l'Ennemi. Ce fut au moment où Josué venait de passer le Jourdain, qu'il eut à conquérir Jéricho ; que les Israélites s'enfuirent devant les hommes d'Aï ; et qu'il eut affaire aux mensonges des Gabaonites. Il s'agit de maintenir notre position dans les lieux célestes. Vous voyez donc que la lutte se passe entièrement hors du monde. — Les choses du monde y ont leur part ; cependant la lutte a lieu dans les lieux célestes. Combien nous réalisons peu ces puissances du

mal ! — Ce ne sont pas simplement la chair et le sang ; se sont des ennemis spirituels, qui s'efforcent d'empêcher que nous ne jouissions des lieux célestes.

Nous commençons par le mauvais côté quand nous commençons par nous-mêmes. Il est bien affligeant quand un chrétien est toujours dans le doute et se demande constamment s'il est sauvé ou non. Non-seulement il est malheureux, — cela va sans dire, — mais il ne réalise pas ce que Christ est ; et l'œuvre de Christ est ainsi sérieusement méconnue et attaquée. Vous me direz peut-être que ce n'est qu'une question de privilège ; mais aucune question de privilège n'est isolée. Ah ! non ; ce n'est pas une chose de peu d'importance que de ne pas connaître Christ ; je ne dis pas, de ne pas connaître le salut qui est en Lui ; mais de ne pas connaître la plénitude de sa Personne et la perfection éternelle et divine de son œuvre.

Venons-en à l'armure.

« Prenez l'armure complète de Dieu » (vers. 13). Faites un usage pratique de la vérité contenue dans les Ecritures, et particulièrement de celle que nous présente cette épître ; et qu'elle ait sur votre âme la puissance qui lui appartient. C'est ainsi que vous serez en état de résister à l'Ennemi.

« Tenez donc ferme, ayant vos reins ceints de la vérité » (vers. 14). Ne maintenez pas la vérité d'une manière molle ou relâchée. Cela se fait fréquemment de nos jours. Pourquoi les hommes portent-ils une ceinture ? Afin de rassembler leurs forces, de se préparer pour le combat ou pour la course. C'est de *vérité* que j'ai besoin pour me fortifier pour la lutte contre le mensonge de Satan. Et c'est précisément de la mesure de vérité

dont je jouis pratiquement avec Dieu, que je puis me servir comme d'une ceinture. — O mes bien-aimés! à quoi vous occupez-vous ici-bas? Vivez-vous dans la paresse? Prenez-vous vos aises? Vos vêtements sont-ils flottants? Il ne faut pas qu'il en soit ainsi: « C'est pourquoi ceignant les reins de votre entendement, et étant sobres, espérez parfaitement dans la grâce qui vous sera apportée à la révélation de Jésus-Christ » (1 Pierre I, 13). Nous sommes appelés à servir Christ. « Si quelqu'un me sert, » dit le Seigneur, « le Père l'honorera » (Jean XII, 26). Chacun est appelé à servir Christ. C'est une triste chose si nous ne demandons pas chaque jour: « que ferai-je, Seigneur » (Actes XXII)?

Bientôt Christ n'aura plus besoin d'être servi, et nous n'aurons plus besoin d'être ceints; alors nous serons dans le repos. Mais ici nous sommes dans un monde où Christ demande qu'on Le serve. Nous sommes appelés à combattre pour Christ; et l'apôtre nous dit: « Nul homme qui va à la guerre, ne s'embarrasse dans les affaires de la vie, afin qu'il plaise à celui qui l'a enrôlé pour la guerre » (2 Tim. II, 4).

« Ayant revêtu la cuirasse de la justice » (vers. 14). C'est la cuirasse de la *justice* qui nous donne une position parfaite devant Dieu, de sorte que Satan ne peut jamais élever un doute quant à cette question vitale. Nous sommes devenus « justice de Dieu en Christ » (2 Cor. V, 21). A quoi sert-il que Satan vienne et me dise ce que j'ai été?—Je le sais bien; mais je sais aussi ce que je suis maintenant en Christ. Par suite d'une marche négligente, la conscience de ceci peut être perdue; je puis perdre, pratiquement, la cuirasse de la justice; je puis oublier « la purification de mes péchés

d'autrefois » (2 Pierre I). Mais il y a une justice, une justice divine et parfaite, en vertu de laquelle le croyant est « accepté dans le Bien-aimé. » Je puis broncher, mais rien ne peut détruire l'œuvre de Dieu en Christ.

« Ayant les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix » (vers. 15). C'est une marche dans la paix; je suis rendu capable de marcher paisiblement dans les pénibles sentiers du monde; de poursuivre dans la paix le chemin qui est tracé devant moi. En demeurant dans la paix de l'évangile, je serai calme et tranquille, quelles que puissent être les circonstances du monde. Oui; — dans cette paix, je puis aller en quelque lieu que ce soit. Jésus est notre paix, cette paix divine, bienheureuse, qui ne dépend d'aucune circonstance.

« Par-dessus tout, prenant le bouclier de la foi, par lequel vous pourrez éteindre tous les dards enflammés du méchant » (vers. 16). Il n'y a pas un seul trait qui puisse me percer ou me blesser, si je tiens élevé le bouclier de la foi. Satan nous blesse en affaiblissant notre foi, et rien ne produit plus promptement cet effet, que de négliger la Parole de Dieu, ou de tolérer en nous, pratiquement, quelque mal. Peu importe la nature des dards; ce peut être au sujet de l'acceptation, ou bien une tentation à marcher avec insouciance. Mais la foi m'élève dans les lieux célestes et je vois ma place là — qu'est-ce donc qui peut me nuire? — Là je sais que toutes choses concourent au bien.

Le seul fondement pour la foi, c'est la Parole de Dieu.

« Prenez aussi le casque du salut » (vers. 17). Je dois être assuré de mon salut, lorsque je m'avance pour combattre. Il est impossible de soutenir la lutte avec Satan, si l'âme n'est pas fondée dans la grâce. Quelle chose

précieuse que de savoir que je suis déjà sauvé ! Alors je puis lever la tête, *portant* le casque du salut. Ainsi que David le disait : « Tu as couvert de toutes parts ma tête au jour de la bataille » (Ps. CXL). Un soldat pourrait aussi bien être dépourvu de son bouclier que de son casque ; dans les deux cas, il sera hors d'état de faire face à l'ennemi ; être sans foi, ou ne pas avoir la connaissance du salut, revient au même quand il s'agit de se trouver en face de Satan et de le combattre.

« Et l'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu » (vers. 17). Ceci est une arme offensive. Toutes les armes ne sont pas pour la défense, bien que nous soyons garantis contre toute injure par la cuirasse, etc. avant d'être appelés à nous servir de l'épée de l'Esprit. Nous avons à faire usage de l'épée pour tenir tête à l'Ennemi. Nous devons aussi nous en servir de manière à délivrer ceux qui sont retenus dans ses liens, et ceci, nous ne le pouvons pas simplement par une grande connaissance de la Parole. Nous ne pouvons pas manier l'épée de l'Esprit avec le bras de la chair ; c'est dans la puissance de l'Esprit Lui-même qu'il faut le faire. Ah ! nous avons bien besoin d'honorer le Saint-Esprit — Christ étant si près de nous — Christ étant si précieux pour le cœur ! Car il ne nous est pas dit seulement que Christ est mort pour nous, mais qu'il a envoyé un autre Consolateur. Souvenons-nous de ces paroles : « N'éteignez pas l'Esprit ! ne contristez pas le Saint-Esprit de Dieu » (1 Thess. V, 19 ; Eph. IV, 30) ! Bien-aimés ! nous devrions nous préoccuper de ceci. Nous ne pouvons pas nous servir de l'épée de l'Esprit, si nous contristons l'Esprit ; nous ne pouvons pas alors jouir de la communion avec Dieu. Sans doute nous ne pouvons assez

jouir de la présence de l'Esprit dans le corps ; cependant il est nécessaire que nous connaissions et apprécions sa demeure en nous en puissance. Hélas ! hélas ! la vie intérieure est bien peu au niveau de la position où nous sommes placés ! Il y a un manque bien grand de marche pratique, individuelle, avec Dieu, non-seulement de manière à pouvoir jouir — c'est un motif peu élevé — mais de manière à glorifier Dieu ; de telle sorte que tous ceux qui s'approchent de nous aient la conscience que nous marchons avec Dieu et que notre force est en Lui. L'épée de l'Esprit n'est pas maniée dans la puissance de l'Esprit. Nous acceptons la bénédiction, mais le pouvoir de la conserver et de glorifier Dieu par elle, fait défaut.

« Priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, par l'Esprit » (vers. 18). Il est précieux de voir, qu'après être complètement armé pour la lutte, une dépendance absolue de Christ soit ce qui couronne le tout. C'est en cela que nous trouvons notre force. C'est là qu'elle se trouve pour tous les saints ; car ce n'est que lorsque je distingue l'union de l'Eglise avec Christ ressuscité, et le Saint-Esprit révélant la position en Christ commune à tous les croyants, comme son corps, que je puis comprendre le lieu, les fondements, la raison et la puissance du combat. Dieu a fourni l'armure ; c'est au croyant à la prendre et à s'en revêtir.

**La confiance de la chair et la confiance
de la foi**

Nombres XVII — XVIII, 1.

« Voici, nous défaillons, nous sommes perdus, nous sommes tous perdus. Quiconque s'approche du pavillon de l'Eternel mourra; serons-nous tous entièrement consumés? » — Lorsque les enfants d'Israël criaient ainsi à Moïse, le sentiment qui les faisait parler n'était pas précisément la crainte d'un Dieu qu'ils ne connaissaient pas, — et qui est celle qu'un pécheur, nouvellement réveillé, ressent naturellement dans sa conscience; c'était une crainte qui provenait de l'orgueil, la chair s'étant introduite dans la présence de Dieu. Et ceci se rencontre constamment là où il y a eu de l'arrogance de cœur devant Dieu. Lorsque Dieu se manifeste à un homme qui se trouve dans cet état, la conséquence en est de le jeter dans le désespoir; tandis que la crainte que ressent la conscience naturelle, réveillée pour la première fois, bien que angoissante, est toutefois salutaire.

Lorsqu'on a entièrement vécu *sans Dieu*, je n'appelle pas cela de l'arrogance de cœur devant Dieu, quoique, dans un sens, cela soit. Nous savons tous combien il y a d'hommes qui vivent sans souci jour après jour et année après année, sans s'inquiéter de Dieu; cherchant des jouissances et des plaisirs dans ce monde, plongés dans l'indifférence, quelquefois accablés de peines ou surchargés de travail; — mille choses enfin qui remplissent et occupent le cœur naturel à l'exclusion de

Dieu. Parfois la pensée qu'il y a un Dieu traverse la conscience, mais bien loin d'être l'objet de leur vie, Dieu n'est leur objet en aucune façon.

Il y a des pressentiments secrets de ce genre. Souvent Dieu agit de cette manière dans les cœurs de ceux qu'il veut appeler à Lui plus tard, bien que, pour le moment, il ne s'en serve pas pour produire du fruit ; et après que la conversion est accomplie, le souvenir de ces appels aide à faire comprendre l'entière et totale perversité de la *volonté* de l'homme. Quand le péché est notoire et public, il est plus facile d'atteindre la conscience, ainsi que le Seigneur le disait aux pharisiens, les gens religieux de l'époque : « Les publicains et les prostituées vous devancent au royaume de Dieu » (Matth. XXI, 31). Souvent, dans le cours d'une vie comparativement irréprochable, il y a eu de ces appels, et Dieu, dans les richesses de sa miséricorde, de sa longue attente et de sa patience, a toujours été méprisé.

Quand la conviction de péché arrive, et que l'Esprit de Dieu place un homme, dans sa conscience, devant Dieu, il voit à la fois ce qu'il *a fait* et ce qu'il *est*. Il découvre qu'il a « amassé pour lui-même la colère dans le jour de la colère et de la révélation du juste jugement de Dieu » (Rom. II, 5) : et de plus, il trouve que sa condition *naturelle* est une condition de péché et de révolte contre Dieu, et qu'il n'y a point de remède. Mais, lors même que cet état d'âme est toujours plein d'angoisse et, souvent même, conduit au désespoir, c'est une chose salutaire et précieuse. Toutes les fois qu'alors on discerne clairement sa position, on désirera *d'aller à Dieu*, tout en ayant la conscience que l'on n'a aucun droit à se trouver là. Il en sera comme du fils prodigue : « Je me

lèverai et je m'en irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant toi ; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils » (Luc XV, 18, 19) ; de même que de Pierre, *aux pieds* de Jésus : « Seigneur, retire toi de moi, car je suis un homme pécheur » (Luc V, 8). On a le sentiment de son indignité devant Dieu, parce qu'on a vu que Dieu est saint, et qu'il doit être saint ; toutefois, en même temps, il y a le désir d'aller à Lui, inconséquence apparente, mais qui est, en réalité, l'œuvre de l'Esprit de Dieu. Quand l'Esprit agit, il est naturel que l'on désire aller à Dieu, parce que l'on sent que l'on a besoin de Lui, bien que la conscience dise que l'on n'est pas en état de s'approcher de Lui. Le cœur est *tourné vers Dieu* ; on voit qu'il est saint, et qu'il doit être saint, et ainsi on prend le parti de Dieu contre soi-même. On ne désire pas qu'il soit moins saint, de manière à ce que l'on pût, pour parler ainsi, se glisser dans le ciel ; par conséquent on justifie Dieu, au lieu de chercher à le condamner dans le but de se justifier soi-même, ce que plus d'un pécheur fait, et ce que Adam fit, quand il dit : « La femme que tu m'as donnée pour être avec moi, m'a donné du fruit de l'arbre et j'en ai mangé » (Gen. III, 12). Au lieu de se justifier soi-même, on justifie Dieu et on se condamne soi-même. C'est ainsi que le cœur est rendu droit. Il est vrai que l'on ne connaît pas encore *la rédemption* — ce que Dieu a fait pour nous en Christ ; on est occupé de son état devant Dieu comme d'une chose présente, mais cela est bon. On n'a pas la paix que Dieu donne et qu'il donnera, toutefois il y a la droiture du cœur.

Dieu, dans sa grâce, avait établi la sacrificature, afin

de pourvoir aux besoins de son peuple. Mais ces Israélites prétendaient que *parce qu'ils étaient le peuple de Dieu*, ils pouvaient prendre une place devant Lui autrement que sur le fondement donné par Lui. Ils avaient abusé des privilèges qui leur avaient été conférés; ils avaient murmuré contre Dieu, fait le veau d'or; ils avaient dit qu'ils valait mieux retourner en Egypte; ils avaient méprisé les promesses; et à cette longue suite de manquements et de rébellions, venait s'ajouter ce que la Parole appelle « la contradiction de Coré » (Jude 11). Et pendant qu'ils sont dans cet état charnel, ils prétendent pouvoir s'approcher de Dieu. « Ei ils s'assemblèrent contre Moïse et contre Aaron, et leur dirent : Qu'il vous suffise, puisque *tous ceux* de l'assemblée sont saints, et que l'Eternel est *au milieu d'eux*, pourquoi vous élevez-vous par-dessus *l'assemblée de l'Eternel* » (XVI, 5)? Ici nous voyons de l'orgueil dans la présence de Dieu; et en effet, il se glisse facilement dans le cœur. On est porté à revendiquer d'une manière charnelle les privilèges des enfants de Dieu. Cela peut ne pas être manifesté sous une forme aussi grossière que dans ce récit, mais n'avons-nous pas bien souvent le sentiment de pouvoir nous approcher de Dieu, parce que tel est notre *privilège*? Il est évident que tel, est en effet, notre privilège; c'est celui de *tous* les saints; cependant c'est une chose à déplorer si, comme une conséquence de cette proximité, lorsqu'un chrétien n'est pas dans la présence de Dieu, il se montre hautain et indifférent, mettant toujours en avant sa proximité avec Dieu.

L'histoire de Caïn nous offre un second exemple d'orgueil dans la présence de Dieu (Gen. IV). Quand Dieu lui dit : « Où est Abel, ton frère? » Caïn répondit : « Je

ne sais ; suis-je le gardien de mon frère, moi ? » — Mais aussitôt que Dieu se fait connaître *comme Dieu*, disant : « La voix du sang de ton frère crie de la terre à moi ! » le désespoir s'empare de Caïn. Dès que le cœur s'élève devant Dieu, et que Dieu se montre, il y a du désespoir, et l'on en vient à s'écrier : « *Voici, nous défailions, nous sommes perdus, nous sommes tous perdus !* » Un principe important nous est donné ici. Même chez le chrétien, dans ce cas, le fondement de la confiance n'est pas réalisé et le cœur tombe dans le désespoir.

Le chrétien peut toujours être parfaitement heureux devant Dieu, parce qu'il est parfaitement sauvé. C'est la véritable condition du chrétien — celle de la *confiance* — non pas une confiance charnelle, mais la confiance et la joie *dans la présence de Dieu*. Mais il peut aussi se trouver dans un état où il manque de cette confiance, où il est dans l'incertitude quant à lui-même ; il peut y passer à cause même d'une œuvre produite en lui par le Saint-Esprit ; toutefois ce n'est pas l'état qui lui est propre. Ce que le Saint-Esprit donne, c'est de la *certitude*. Quand il y a de l'*incertitude*, elle provient d'une action de notre propre cœur, bien que ce soit en rapport avec (et même, dans un sens, fondé sur) ce qui est réellement une œuvre de l'Esprit. Je puis croire que Dieu est saint, et, en voyant le péché en moi, je puis commencer à raisonner sur ce que je suis, me demandant si je puis, ou non, m'approcher de Dieu ; si je puis avoir quelque chose à Lui dire. Ayant le désir d'aller à Lui, je puis ne pas savoir s'il veut me recevoir. Ceci n'est pas de la *foi*, et pourtant c'est l'état dans lequel un très grand nombre de chrétiens se trouvent. A proprement parler, ce n'est pas un état chrétien ;

c'est *raisonner* sur des choses que l'on connaît par la foi, que l'on a trouvées par la foi, mais ce n'est pas la foi. La Parole de Dieu nous dit que « le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché » (1 Jean I, 7); qu'il a « fait la paix par le sang de sa croix » (Col. I, 20); que Dieu « ne se souviendra plus de nos péchés et de nos iniquités » (Hébr. X, 17); et si nous avons la foi, pour croire, nous sommes heureux, nous trouvons la paix. La foi, c'est recevoir avec simplicité de cœur ce que Dieu a dit.

Ne pas croire, n'est pas un état chrétien. Le chrétien peut s'y trouver, hélas ! mais ce n'est pas un état chrétien. L'incertitude ne peut donc pas être considérée comme une position qui convienne à l'âme, tout en admettant qu'elle puisse s'y trouver momentanément ; et dans le fait, ceci est assez souvent le cas. En revanche *l'assurance chrétienne est une assurance dans la présence de Dieu, et non point hors de cette présence*. Pour autant que cette assurance est fondée sur la foi en ce que Dieu a dit, c'est toujours l'assurance devant Lui. La foi trouve son repos là. Tout ce qui nous fortifie, nous édifie, nous place dans la liberté pour ce que nous faisons dans le monde, est basé sur ce que nous sommes dans la présence de Dieu. Le sang est là — sur le trône de grâce — à la vue de Dieu — et par conséquent, sachant cela, nous pouvons dire que nous sommes justifiés de toutes choses, et qu'il est impossible que Dieu puisse nous imputer le péché. Le sang est devant ses yeux, et non pas nos péchés.

Mais il y a un état d'âme qui diffère entièrement de celui-ci : c'est-à-dire, une confiance hors de la présence de Dieu. On peut avoir des pensées et raisonner sur le

fondement de la confiance chrétienne et des privilèges chrétiens, exactement comme le faisaient ces Israélites, sur ce qu'ils appartenaient à Dieu. Leur confiance était une confiance charnelle. Ils se prévalaient des principes généraux de la vérité quant aux voies de Dieu envers son peuple, pour vivre dans la présomption de la chair, et c'est ce qui les conduisit au murmure et à la révolte. Ils s'avançaient avec assurance, comptant que le Seigneur était avec eux; mais Dieu parla à Moïse au sujet de Coré, Dathan et Abiram, et intervint *en jugement* sur leur impiété (XVI, vers. 23 et suiv.), et alors nous voyons que « dès le lendemain, toute l'assemblée des enfants d'Israël murmura contre Moïse et contre Aaron, en disant : Vous avez fait mourir *le peuple de l'Eternel* » (vers. 41).

Et quel est le remède que le Seigneur donne dans cet état de choses? Il établit *la sacrificature*, comme le seul fondement, sur lequel il puisse continuer ses relations avec eux. Il fallait que Dieu manifestât sa puissance d'une manière positive et évidente, afin de mettre un terme aux murmures des enfants d'Israël devant Lui; mais, en le faisant, il fallait que ce fût en *grâce*, car agir envers eux sur un autre fondement, aurait été pour leur destruction. Et il ne peut qu'en être toujours de même. Si le Seigneur ne devait venir que selon la puissance de sa présence véritable, cela apporterait le trouble dans l'âme. Nous en voyons quelquefois des exemples à un lit de mort, pour quelques instants. En amenant alors l'âme devant Lui-même, Dieu la place sous une ombre de la puissance sous laquelle Christ passa — rien qu'une ombre.

Il est certain que de la manière dont un grand nombre

de chrétiens sont occupés dans leur vie de tous les jours, ils *réalisent* peu la pensée de Dieu. Ce n'est pas qu'ils n'aient pas la paix, mais ils ne se rendent jamais pleinement compte de ce que la chair est devant Dieu. Ils savent peu ce que c'est que de se trouver *face à face* avec Dieu. Ils peuvent avoir été réveillés sous des convictions de péché peut-être terribles, et ils ont trouvé la paix; mais depuis lors, ils ont vécu dans la possession tranquille de certaines connaissances, mais sans réaliser la présence de Dieu; de sorte que si celle-ci se manifestait à eux tout d'un coup, ils seraient également « consumés » de terreur. Il est bon de nous rappeler que la certitude quant au salut est l'état véritable et normal du chrétien. Je le répète encore ici, pour faire voir que ce que je dis en ce moment n'est pas dit en vue de le nier le moins du monde; seulement je maintiens, que si Dieu se montrait à ces chrétiens, tout véritables chrétiens qu'ils soient, dans sa puissance réelle comme *Dieu*, il y aurait pour eux du trouble et de l'angoisse. Il ne devrait pas en être ainsi. Et si cela est, il est évident que l'on ne vit pas véritablement dans la présence de Dieu. C'est là cependant que nous avons le privilège d'être placés. Quand nous ne nous y trouvons pas, il y a une tendance constante dans le cœur à être occupé de certaines choses, qui sont fondées sur ce qui fait réellement notre relation avec Dieu, et de les poursuivre sans réaliser la présence de Dieu; et s'il y a en même temps de l'assurance, cela doit nécessairement endurcir le cœur. L'assurance, je le répète, doit être la part du chrétien, c'est-à-dire, l'assurance de la foi. Dieu ne nous la retire pas, mais nous pouvons la perdre. Quand on vit dans l'assurance, et que l'on ne marche pas dans la présence de Dieu, la conscience n'étant pas droite, il y a ce qui mine jusqu'au fondement même. Nous pouvons marcher dans la joie, mais si cette joie n'est pas la joie dans la présence de Dieu, il y aura un bouleversement tôt ou tard. (à suivre)



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

**La confiance de la chair et la confiance
de la foi**

Nombres XVII — XVIII, 1.

(Suite et fin de la page 20.)

Voilà ce que j'entends par une *confiance charnelle* ou « de la chair » (Phil. III, 3). Ce n'est pas la confiance d'un homme inconverti, — il y a aussi celle-là, mais ce n'est pas d'elle que je veux parler. Je veux parler de la confiance d'un homme qui a une paix et une espérance justement fondées, mais qui sont entretenues en dehors d'une marche dans la présence de Dieu. C'est une paix véritable, ce sont des espérances véritables ; elles sont fondées sur la vérité, et il les possède véritablement (la vraie condition d'un chrétien est toujours de les posséder) ; toutefois elles ont pris un caractère *charnel* dans le cœur, lorsqu'elles sont possédées sans Dieu, c'est-à-dire, lorsqu'elles ne sont pas maintenues par une marche dans la présence de Dieu. La consé-

quence en est, qu'au moment où le Seigneur apparaît, n'importe de quelle manière, fût-ce même en grâce, sa présence terrifie. Les Israélites n'avaient pas réalisé la puissance de leurs privilèges dans la présence de Dieu, c'est pourquoi ils tombèrent dans le désespoir et dirent : « Nous défailions, nous sommes perdus, nous sommes tous perdus. »

Je ne dis pas que nous devrions en venir jusque-là bien que le principe soit le même ; mais il y aura du découragement, la confiance se perdra et on se méfiera de Dieu. Supposons que vous, — chrétien véritable — vous ayez marché d'une manière négligente, tout en ayant cette *confiance de la chair*, et que l'on vous parlât, fût-ce même de l'intercession de Jésus, — si par là le sentiment de la présence de Dieu s'éveillait dans votre âme, vous n'en seriez ni réjoui, ni fortifié, mais bien plutôt découragé, et votre âme s'abattrait au dedans de vous.

Notre position auprès du Seigneur est de marcher avec joie, mais c'est une joie « *dans le Seigneur* » (Phil. IV, 4). Enoch « *marchait avec Dieu* » (Gen. V, 24). Pouvez-vous dire que vous marchez avec Dieu ? Je ne vous demande pas si vous faites ce qui est notoirement mauvais, mais la présence de Dieu vous alarmerait-elle, vous angoisserait-elle ? Quand ceci est le cas, notre confiance, si nous en avons, est une chose de la chair.

Ne demeurez pas dans cet état ; ce n'est pas à cela que Dieu nous a appelés. Il est tout *grâce* ; grâce envers nous selon notre besoin ; mais c'est *auprès de Lui*, et dans sa présence, que nous trouvons sa grâce et que nous en jouissons. Moïse chanta : « Tu as conduit, par ta miséricorde, ce peuple que tu as racheté ; tu l'as conduit par ta force, à la demeure de ta sainteté » (Ex, XV, 13).

Et c'est là ce qu'il a fait pour nous. Il nous a amenés à *demeurer en Lui-même*. Il nous a donné son Esprit, pour qu'il fût *notre* demeure. Vous savez ce que c'est que d'être « chez soi » — là nous agissons tout autrement qu'ailleurs — aucun lieu n'est semblable à celui-là. Nous sommes « chez nous » quand l'Esprit agit dans nos cœurs et nous fait jouir de ce que nous possédons dans la présence de Dieu. Nous pouvons avoir à aller dans le monde, pour travailler, pour être exercés, occupés de mille manières différentes — mais quand nous sommes de retour chez nous, quel changement ! Nous ne sortons que pour rentrer — là nous sommes « chez nous ! » Combien cette pensée donne de force ! combien elle nous affermit ! Combien il est effrayant, au contraire, de dire : « Voici, nous défailons, nous sommes perdus, nous sommes tous perdus ! » — et que la présence de Dieu, au lieu d'être la demeure de nos âmes, ne nous apporte que trouble et terreur ! Je suis sûr que vous rencontrerez des milliers de chrétiens, qui, au lieu de se trouver hors de chez eux quand ils sont hors de la présence de Dieu, sont à l'aise au contraire. C'est, je le répète encore, une chose terrible, non-seulement parce qu'elle est mauvaise en elle-même, mais parce que Dieu est *grâce*. Nous sommes appelés à être « dans notre demeure » auprès de Dieu. Le Seigneur Jésus-Christ, au moment de retourner dans le ciel, dit à Marie : « Va vers mes frères, et leur dis : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean XX, 17). Nous devons être là « chez nous, » en Esprit, autant que Lui : N'était-ce pas avec joie, avec confiance, que Jésus dit qu'il allait vers son Père ? Il était venu de la présence de Dieu, pour agir en amour au

milieu de ce monde perdu, et il retourna auprès de Lui après avoir accompli l'œuvre qui Lui était donnée à faire. Et n'était-ce pas, dans un sens, avec le sentiment de retourner chez Lui? Mais il dit : « Vers *mon Père* et *votre Père*, vers *mon Dieu* et *votre Dieu*. » — Quelle précieuse pensée ! C'est la place de l'Eglise — nous sommes appelés à être « *chez nous* » auprès de *notre Dieu* et de *notre Père*, pour la bénédiction de sa maison. Peu importe ce que peut être le monde — c'est là que nous devons être chez nous — heureuse demeure ! — nous devons nous trouver là aussi réellement, en Esprit, et aussi heureux, que Christ !

Si c'est là ce que nous possédons en Christ (et Dieu ne donne rien de moins), nos âmes le réalisent-elles ? Quelquefois nous nous préoccupons d'une mesure de capacité — mais Dieu ne mesure pas la capacité. — S'il nous reçoit, c'est pour l'amour de Christ ; notre titre repose sur ce que Christ a fait. Nous pouvons passer par bien des expériences, mais Dieu ne s'arrête pas à nos expériences ; dans ce sens, il n'a rien à faire avec elles. S'il nous reçoit, c'est pour l'amour de Christ, c'est comme Christ, tout est Christ. — Ce n'est rien de moins.

Voyons maintenant quelle est la réponse de Dieu. Après tous les murmures du peuple, après la révolte et la contradiction de Coré, voici comment le Seigneur fait taire les murmures : par la sacrificature, en *grâce*. C'est par la verge d'Aaron et non par celle de Moïse, que les enfants d'Israël seront introduits dans le pays de Canaan. Non-seulement ils avaient été esclaves en Egypte, mais rebelles et pécheurs dans le désert, par conséquent la seule manière dont Dieu pouvait agir envers eux, c'était par la sacrificature. Il n'y a pas

d'espoir possible de nous conduire dans la Canaan céleste, à moins de nous placer sous la sacrificature du Seigneur Jésus-Christ ; c'est pourquoi il est dit que « Christ est Fils sur sa propre maison » (Hébr. III, 6).

C'est « sa maison ; » voilà la première chose. — Et comment agit-il envers-elle ? Supposons que nous trouvions qu'une maison, qui n'est pas la nôtre, soit en mauvais état et sale, nous la supporterons peut-être ainsi, mais nous ne le ferons pas, si c'est *notre propre* maison. La manière dont Christ agit envers ce qui est *sa* maison (et il est de son intérêt, pour m'exprimer ainsi, de le faire), c'est de la nettoyer. Nous sommes placés sous la sacrificature de Christ : telle est la mesure que Dieu a prise dans le but de s'occuper du péché dans la « maison. » « Si quelqu'un a péché, nous avons un Avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste » (1 Jean II, 1). Le péché met Christ à l'œuvre ; voilà l'effet qu'il produit ; et ce n'est pas pour qu'il demeure, nous pouvons en être certains ; mais en vertu du même principe d'après lequel nous ne rejeterions pas notre maison en y trouvant de la souillure, mais nous la purifierions, Christ aussi est occupé, en amour, à ôter le péché. C'est la sacrificature de Christ qui nous introduit jusque dans la cité céleste.

Mais ce qu'il faut remarquer ensuite, c'est que nous sommes des sacrificateurs dans la maison de Dieu ; et ce que nous avons à porter en conséquence, c'est l'iniquité de la maison. « Alors l'Eternel dit à Aaron : Toi, et tes fils, et la maison de ton père avec toi, vous porterez l'iniquité du sanctuaire ; et toi, et tes fils, avec toi, vous porterez l'iniquité de votre sacrificature » (XVIII, 1). Ceci est vrai de l'Eglise tout entière. Nous

sommes le sanctuaire de Dieu, « la maison de Dieu » (1 Tim. III, 15). Il en est de même du saint individuellement. « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous, et que vous avez de Dieu? Et vous n'êtes pas à vous-mêmes » (1 Cor. VI, 19). Rien de souillé n'était toléré dans le camp, encore moins dans le « sanctuaire. » Nous sommes amenés maintenant à demeurer dans le sanctuaire de Dieu, à servir dans la sacrificature de Dieu. Ceci implique la responsabilité. Nous avons à juger le péché, mais non pas comme si nous étions sous la loi. Voilà où Dieu nous a placés — c'est la position dans laquelle nous sommes devant Lui, et ce que nous avons à porter, Il ne s'agit pas de connaissances ou de maturité en Christ; vous pourrez être converti d'hier, ou bien être un « père en Christ » et par là mieux en état de comprendre votre place, mais cela n'affecte en rien la question. Il pouvait se trouver dans le sanctuaire un sacrificateur jeune ou un sacrificateur âgé; le jeune sacrificateur aurait eu à porter l'iniquité du sanctuaire, et de la sacrificature, aussi bien que le sacrificateur âgé, aussi bien qu'Aaron Lui-même.

Dieu, dans les richesses de sa grâce, a fait de nous son « sanctuaire; » nos corps sont les temples du Saint-Esprit; nous sommes sacrificateurs dans sa maison, et le mal doit donc être jugé en conséquence. Si la conscience de ceci ne produit pas en nous de la joie, il est impossible que nous soyons là où nous devons être. Si nous ne savons pas ce que c'est que d'être dans le sanctuaire de Dieu, nous ne savons pas ce que c'est que d'être un chrétien. Je ne dis pas que nous ne soyons pas des chrétiens, mais nous ne savons pas ce que c'est

que de l'être. Si nous ne savons pas ce que c'est que d'être des sacrificateurs à Dieu, nous ne nous sommes jamais trouvés à notre véritable place devant Dieu.

Il y a encore autre chose à remarquer. Si nous avons, par grâce, la conscience d'être des sacrificateurs, n'y aura-t-il pas, comme une conséquence nécessaire, une sainte confiance — *la confiance devant Dieu*? Dieu n'agit pas envers ceux qui sont dans sa maison, comme un juge, comme s'ils étaient sous la loi. — Il est dit: «Toi et tes fils etc?» Si Dieu nous reçoit dans sa maison, il veut que nous y soyons comme des sacrificateurs. Si nous disons: «Voici, nous défailons, nous sommes perdus, nous sommes tous perdus; quiconque s'approche du pavillon de l'Eternel mourra, « nous sommes retournés sous la loi. Nous écoutons les raisonnements de notre propre cœur, et cela n'est pas de la foi.

Concluons. Nous sommes amenés, par une grâce merveilleuse, dans le sanctuaire de Dieu, nous sommes faits sacrificateurs à Dieu; et c'est sous ce caractère que nous devons juger du bien et du mal. Nous jugeons toujours du bien et du mal d'après la condition dans laquelle l'individu se trouve; nous n'attendons pas de nos serviteurs qu'ils soient des fils; ni de nos fils qu'ils soient des serviteurs. Si nous ne jugeons du bien et du mal que selon la conscience naturelle, nous ne nous trouvons pas du tout sur le fondement *chrétien*. Voici ce que nous devons nous demander: Que convient-il à un homme qui est le temple de Dieu? à un homme qui est sacrificateur à Dieu?

Reculons-nous devant cette responsabilité? Si nous ne pouvons pas dire que nous aimons à être là où Dieu nous a placés; que nous nous intéressons assez à sa

gloire, pour désirer nous y trouver; si nous mettons en avant notre faiblesse, nous ne possédons pas la confiance de la grâce, nous disons en quelque sorte : « *Voici, nous défailions, nous sommes perdus.* » En principe c'est la même chose; je ne parle pas de la mesure. Pourquoi sommes-nous craintifs? Parce que nos cœurs ne sont pas affermis dans la pleine et simple confiance de la grâce — *d'une grâce actuelle.* « Etant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel nous avons eu accès aussi, par la foi, à cette faveur dans laquelle nous sommes » (Rom. V, 1). Bien que nous sachions que Christ est mort et qu'il a aboli notre péché, nous n'avons pas cependant une entière confiance dans la grâce de Dieu. Nous pensons qu'il n'est pas tout grâce, car c'est là ce que veut dire *une grâce actuelle.* Dieu nous aime de l'amour le plus parfait. Il ne peut agir envers nous sur aucun autre fondement. Il nous aime maintenant autant que lorsqu'il a donné Christ pour mourir pour nos péchés. Il est amour envers nous — rien autre. Il n'a pas un cœur double. La position dans laquelle nous nous trouvons est celle de la grâce. Et lorsque l'âme en est assurée, elle dit : Ah ! que cette sainteté soit mienne, que je jouisse de la sainteté du sanctuaire ! Si *tout est grâce* — nous ne dirons pas : « Nous défailions, nous sommes perdus ! » — Comment pouvons-nous être perdus quand *tout est grâce !*

Ce qu'il nous faut, c'est une connaissance complète, distincte et précieuse de notre position sous la grâce. Alors nous serons joyeux et pleins de courage, Ce qui nous rendra capables d'agir avec droiture, ce ne sera pas la « confiance de la chair, » et de vivre dans la

jouissance banale de certaines vérités — ce sera la certitude et le bonheur de la présence de Dieu. Connaissions-nous la présence de Dieu comme étant, pratiquement, la demeure de notre cœur ? Quelle joie il y a alors ! Soyez seulement assurés d'une chose, c'est que si vous venez à Lui au nom de Jésus, vous trouverez que la présence de Dieu est, pour le cœur, une demeure sûre et bénie.

Que son Nom soit à jamais béni ! Il a dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi » (Jean VI, 57).



Simplees remarques pratiques sur le premier chapitre du livre de Jonas.

Je viens considérer avec vous, cher lecteur, quelques-unes des circonstances de Jonas le prophète, espérant que, par la bonté de Dieu, il nous sera donné, à vous et à moi, d'en retirer quelques instructions propres à diriger nos cœurs dans le chemin de Dieu, au milieu de ce monde rempli d'écueils. L'ennemi de nos âmes rôde toujours et met en activité toutes les ressources de son art pour tendre ses pièges, afin de nous faire tomber. Que le Seigneur soit avec nous dans cette courte étude, et que nos âmes, renouvelées par sa grâce, en reçoivent beaucoup de bien pour sa gloire.

Il est, dans la Parole, des principes généraux qui, selon le degré de foi avec lequel ils sont reçus dans l'âme, produisent sur le cœur des impressions profondes, et le lient fortement à la personne du Seigneur ; ils lui impriment une direction propre à le rendre un vrai té-

moins. L'un de ces principes, sur lequel je désire attirer votre attention, repose sur la rédemption de notre être entier par le sang de Christ. Quelques passages serviront à l'établir, la conséquence en découlera naturellement.

On lit, 1 Cor. VI, 19 et 20 : « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous, et que vous avez de Dieu ? Et vous n'êtes pas à vous-mêmes ; car vous avez été *achetés* à prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps. » VII, 23 : « Vous avez été *achetés* à prix, ne devenez pas esclaves des hommes. » Tite II, 13 et 14 : « Attendant la bienheureuse espérance, et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et *Sauveur* Jésus-Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous *rachetât* de toute iniquité, et qu'il purifiât pour lui-même un *peuple acquis*, zélé pour les bonnes œuvres. » III, 4 et 5 : « Mais quand la bonté de Dieu notre Sauveur, et son amour envers les hommes sont apparues, il nous a *saufés*, non sur le principe des œuvres etc. etc. » 1 Pierre I, 17 et 18 : « Conduisez-vous avec crainte durant le temps de votre séjour ici-bas, sachant que vous avez été *rachetés* de votre vaine conduite... par le précieux sang de Christ. »

Ces passages montrent clairement que nous sommes *rachetés*, *saufés*, pour être un peuple consacré à Dieu ; nous ne sommes plus les esclaves du démon, « car nous appartenons à Celui qui est mort et ressuscité pour nous. » Nous ne sommes pas non plus nos maîtres, et « comme autrefois nous avons livré nos membres au péché pour commettre l'iniquité, nous devons maintenant les livrer à Dieu pour servir à la justice en sainteté ; » mais comme nous aurons l'occasion de le remarquer, la chair s'oppose à l'accomplissement de la volonté de

Dieu ; ce n'est pas volontairement qu'elle s'y soumet, et l'histoire de Jonas nous en fournira la preuve.

L'obéissance à la volonté de Dieu, tout en mettant à mort la chair (car elle lui est contraire), apporte au cœur une joie qu'a expérimentée celui qui a été à l'école de Dieu. Abraham a goûté cette joie quand, ayant saisi le couteau pour mettre à mort Isaac, l'objet de ses espérances, il a entendu cette voix lui disant : « Ne mets pas ta main sur l'enfant et ne lui fais rien ; car maintenant, j'ai connu que tu crains Dieu, puisque tu n'as point épargné pour moi, ton *fi*ls, ton *unique* » (Gen. XXII, 12 ; voyez encore Jean VIII, 56). Job, David et Paul l'ont connue aussi, cette joie, chacun dans ses propres circonstances ; comparez : Job I, 21 ; XLII, 10-14 ; 2 Sam. XXIV, 17, 18, 24, 25 ; Ps. XXXII, 5 ; 2 Cor. I, 5 ; et par la bonté de Dieu, chaque chrétien peut l'expérimenter encore. Le Seigneur daigne produire en nos cœurs l'obéissance par sa grâce, nous rappelant que c'est le vrai chemin de la bénédiction.

« La parole de l'Eternel fut adressée à Jonas, fils d'Amittaï, en disant : Lève-toi et t'en vas à Ninive, la grande ville et crie contre elle, car leur malice est montée jusqu'à moi. » Si les yeux du Seigneur sont sur les justes, et ses oreilles attentives à leurs cris, sa face est contre ceux qui se conduisent mal, pour exterminer de la terre leur mémoire. La conduite des habitants de Ninive, comme jadis celle des habitants de Sodome, était montée devant Dieu qui, avant d'exercer ses jugements, use de longanimité envers cette ville coupable, en lui accordant encore pour se repentir l'espace de quarante jours. « Lève-toi et t'en vas à Ninive, » dit Dieu à son serviteur ; la volonté de l'Eternel est caté-

gorique et exprimée avec clarté, au point qu'il est impossible de s'y méprendre. Mais le cœur de l'homme est rusé et désespérément malin par-dessus toute chose ; cette mission ne convient pas à Jonas, qui cherche à s'enfuir en descendant à Japho, où est ouvert devant lui le chemin de la désobéissance. Un navire, dans ce port, allait mettre à la voile pour se rendre en Tarsis, et Jonas en profite. Hélas ! le prince de ce siècle ne manque pas de fournir toutes les occasions favorables pour faire sortir de la dépendance de Dieu, ou même pour empêcher les âmes de recevoir le témoignage qu'Il a rendu de son Fils. Y a-t-il rien de plus simple et de plus positif que la volonté de Dieu à l'égard de ses créatures, laquelle est conçue en ces termes : « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité » (1 Tim. II, 4) ? Et cependant combien peu de personnes répondent à cet amour en recevant par la foi Jésus pour Sauveur !

Je voudrais ici faire remarquer l'immense différence qui existe entre Jonas et le prophète Elie. Tous les deux avaient une mission difficile à accomplir et qui répugne beaucoup à la chair : s'opposer aux flots débordés de la corruption générale et annoncer que le jugement de Dieu va fondre à cause de la corruption même. L'un dénonçait ce jugement à une ville païenne, l'autre à Israël apostat. Or Elie, dans le sentiment de sa faiblesse (car il était un homme sujet aux mêmes infirmités que nous), avait puisé dans la prière la force dont il avait besoin, et lorsque le moment arrive de se présenter sur la scène, il s'y rend dans la conscience que Dieu est avec lui : « L'Eternel en la présence duquel je me tiens est vivant. » Il savait qu'Il se déclare

le protecteur de ceux qu'il envoie ; il est leur force et leur bouclier, qui pourrait leur faire du mal ? (Gen. XV, 1 ; Prov. XXX, 5.) Jonas, au contraire, regarde à lui-même, et aux circonstances, telles qu'elles se présentent ; convaincu de son impuissance, au lieu de se fortifier en Dieu, il cherche à fuir de devant sa face, et tombe dans le filet de l'oiseleur. En étudiant la désobéissance du prophète, n'oublions pas cette exhortation qui nous concerne particulièrement : « Que celui qui croit être debout prenne garde qu'il ne tombe » (1 Cor. X, 12).

L'homme essaie de se persuader à lui-même, qu'il peut se soustraire à Dieu, comme il se soustrait aux poursuites des hommes ; l'expérience lui prouve le contraire : « Où irai-je loin de ton Esprit, et où fuirai-je loin de ta face ? si je monte aux cieux, tu y es ; si je me couche au sépulcre, t'y voilà. Si je prends les ailes de l'aube du jour et que je me loge au bout de la mer ; là même ta main me conduira, et ta droite me saisira » (Ps. CXXXIX, 7 à 10). Telle est la leçon que recevra notre prophète.

Une fois qu'il a fait dévier le chrétien de sa route, Satan cherche à le lier aussi étroitement que possible, pour l'empêcher de rebrousser chemin vers les témoignages de Jéhova. Trop souvent, dans les difficultés qui nous surviennent, nous oublions qu'elles sont permises par Celui qui coordonne divinement toutes les choses de la vie, en vue de notre bonheur spirituel. Et si nous ne comprenons pas d'abord pourquoi nous ne réussissons ni dans nos récoltes, ni dans nos entreprises, sachons nous incliner, du moins, devant la volonté de Celui qui fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment. Que de fois n'a-t-on pas vu le chrétien (après

avoir examiné de près les difficultés qui lui sont survenues) confesser que le rempart, dont il a été entouré et qu'il n'a pu franchir, a été pour lui un préservatif, dont Dieu s'est servi pour l'empêcher de se fourvoyer, en s'unissant avec le monde sous quelque forme que ce soit. Ne pouvons-nous pas exprimer cette pensée, en nous appuyant sur ce passage : « Et ayant payé le port, il y entra, etc. » que si Jonas n'eût pas eu de quoi pouvoir *payer*, il n'aurait pas suivi cette route? Sans doute qu'il aurait pu persister dans la désobéissance et prendre un autre chemin, car la pente était glissante, mais, en tout cas, rappelons-nous que ces choses sont arrivées pour nous servir d'instruction. Un moment arrive dans la vie, où Dieu permet que soit mis en relief l'état moral de nos cœurs, pour nous apprendre à ne pas présumer de nous-mêmes. Qu'il nous soit accordé la faveur, d'avoir nos reins ceints de la vérité et notre lampe projetant une brillante clarté.

Il est une chose difficile à comprendre, mais que Dieu nous explique dans sa Parole; je veux parler de la position de certains chrétiens qui, tout en ayant connaissance du mal où ils sont, y persistent cependant. N'ayant pas gardé une bonne conscience, ils se sont enchevêtrés dans le péché, d'où la grâce de Dieu en puissance peut seule les sortir. Une exhortation, que nous ne saurions trop apprécier à sa juste valeur, se trouve en 1 Tim. I, 19 : « Gardant la foi et une *bonne conscience*, laquelle quelques-uns ayant rejetée ont fait naufrage quant à la foi. » Lui, Paul, s'étudiait à avoir une *conscience pure*; c'est-à-dire qu'il servait Dieu, selon la connaissance qu'il avait de sa volonté; c'est, je crois, dans ce sens qu'il pouvait dire devant le sanhédrin, (Actes XXIII, 1) : « Hommes

frères, je me suis conduit en toute *bonne conscience* devant Dieu jusqu'à ce jour» et; (2 Tim. I, 13) : « Je suis reconnaissant envers Dieu, lequel je sers dès mes ancêtres, avec une *conscience pure*. » Autre chose est d'ignorer la volonté de Dieu, et autre chose de désobéir à cette volonté. Dans l'ignorance, on peut persécuter les enfants de Dieu, tout en croyant le servir (Jean XVI, 2, 3) : « Le temps vient que quiconque vous fera mourir, *croira* servir Dieu, et ils vous feront ces choses, parce qu'ils n'ont pas connu le Père ni moi. » Paul disait (1 Tim. I, 13) : « Moi qui étais auparavant un blasphémateur, et un persécuteur et un outrageux, mais miséricorde m'a été faite, parce que j'ai agi dans l'*ignorance*, dans l'incrédulité. » La transgression provient de la désobéissance à la volonté de Dieu, connue positivement par le cœur. Dans ce cas, la *conscience* ne cesse d'accabler de reproches, à moins qu'on ne l'oblige à se taire. Si la conscience est exercée devant Dieu et que la tentation arrive, le mal se présente tel qu'il est, et nous en avons horreur; mais si, au lieu de fuir la tentation, on la contemple, le jugement spirituel diminue; bientôt on s'habitue au mal, et la bonne conscience étant rejetée, la chute s'ensuit. N'avons-nous pas vu un certain nombre d'âmes faire cette triste expérience? Averties du danger qu'elles couraient, elles ont été vivement agitées, au premier pas qu'elles ont fait dans le mal; leur conscience étant en exercice, la souffrance morale s'en est suivie, mais bientôt après elles ont cru d'y mettre un terme en s'y plongeant davantage. Pauvres âmes, laissées pour un moment à elles-mêmes, afin d'apprendre la différence qui existe entre servir le Seigneur, et servir Satan et les convoitises de leurs

cœurs, le repos dont elles semblent jouir n'est qu'éphémère, et sous peu le trouble lui succédera.

Arrivé à Japho, Jonas, après avoir payé son passage jusqu'en Tarsis, entra dans le navire qui bientôt après quitta le port et vogua sur la mer. Qui pourrait dépeindre ce qui se passa dans l'âme du prophète, au moment où, s'éloignant de Japho, il ne voyait que l'espace éthéré et l'immense nappe d'eau ? Ne dirait-on pas que, ne pouvant résister aux reproches de sa conscience, il descend au fond du navire et va chercher du repos dans l'inconscience de son existence, essayant par ce moyen d'éteindre ces paroles plus pénétrantes qu'aucune épée à deux tranchants : « Lève-toi et t'en vas à Ninive ? » Mais Dieu veille sur lui, il le suit de ses yeux et bientôt sa puissance va le faire sortir de son profond sommeil. Tout, entre les mains de Dieu, devient un instrument propre à servir à l'accomplissement de ses desseins : que ce soit la pluie comme aux jours de Noé, le feu comme aux temps de Lot, les éclairs accompagnés du roulement du tonnerre comme en Sinaï, le tremblement de terre comme aux jours de Hosias, ou le vent et la tempête comme dans la circonstance qui nous occupe. « Mais l'Eternel éleva un grand vent sur la mer, et il y eut une grande tourmente en la mer, de telle sorte que le navire se pensa rompre. » Quelle consternation dans tout l'équipage, quel trouble au milieu de ces matelots qui élèvent leurs mains suppliantes vers leurs dieux impuissants à les secourir, incapables de les délivrer ! La mort est bien sombre pour quiconque n'a point d'espérance ; elle est le roi des épouvantements, pour quiconque n'a pas la paix avec Dieu. Aussi, n'est-il pas étonnant de voir ces matelots jeter à la mer la charge

du navire, quelque précieuses que fussent les choses qu'ils transportaient, pas plus qu'il ne l'est de voir les personnes malades faire tous leurs efforts pour prolonger leur existence. Leur vie leur est plus précieuse que tout le reste, et rien ne leur coûte, soit qu'il s'agisse de consulter les plus célèbres médecins, soit de se rendre aux eaux thermales les plus éloignées. Encore s'estime heureux, celui qui parvient à calmer sa souffrance à défaut de guérison.

Mais revenons à Jonas qui, tandis que le vaisseau est ballotté par la tempête, se trouve au fond du navire à dormir profondément. Ne serait-on pas tenté de croire que lui seul sera préservé de participer à l'agitation de tout l'équipage? Cependant, on s'aperçoit qu'il manque à l'appel, et le pilote va le trouver dans sa profonde retraite, en lui disant : « Que fais-tu, dormeur? lève-toi, crie à ton Dieu. » C'est maintenant qu'il fait l'expérience décrite au Ps. CXXXIX, 11 et 12 : « Si je dis : au moins les ténèbres me couvriront, la nuit même sera une lumière tout autour de moi. » Dès lors, il assiste à cette scène émouvante de la mer en courroux, et si, jusqu'à ce moment, il a joui d'un repos peu commun, l'effroi, dorénavant, va le remplacer. Il n'y a rien de si communicatif que l'effroi, comme chacun de nous a pu l'expérimenter dans sa vie. Qu'une catastrophe arrive, ou qu'un incendie se déclare chez notre plus près voisin, et nous sommes dans l'anxiété; que le tonnerre gronde et que la foudre se décharge près de l'homme le plus impie, on le verra devenir momentanément sérieux. Essayons ici de nous représenter le prophète, sur le pont du navire, consultant d'un regard et la mer en courroux, et le visage décomposé des marins, car

tout en eux trahit qu'ils sont dans un péril imminent. Le seul espoir qui leur reste est celui-ci : « Crie à ton Dieu, peut-être qu'il pensera à nous, et nous ne périrons point. » Comme ces mots : « crie à ton Dieu » devaient péniblement l'affecter ! la pensée qu'il s'enfuyait de devant sa face devait agir avec puissance sur son cœur, pour réveiller sa conscience trop longtemps endormie. Que de choses se passent dans son âme en ce moment ! et cependant ce n'est pas la fin, car tout devient plus sérieux encore ; les matelots parlent de jeter le sort pour savoir à cause de qui ce mal leur était arrivé. Sans entrer dans des détails sur cet usage, je me bornerai à faire remarquer que Dieu est juste, ne tenant point le coupable pour innocent. (Gen. XVIII, 25) : « Celui qui juge la terre ne fera-t-il pas justice ? » Il a fait saisir le coupable Hacan (Josué VII, 16 à 22), et il fait tomber le sort sur Jonas, qui est obligé de déclarer et son origine et sa profession : « Je suis Hébreu, et je crains l'Eternel, le Dieu des cieux, qui a fait la mer et le sec. » Mais quelle contradiction entre les paroles et les actes du prophète : « Je crains l'Eternel, » dit-il, et il leur déclare « qu'il s'enfuyait de devant la face de l'Eternel ! » N'est-ce pas là aussi, ce qui nous arrive ? confessons-le sincèrement ; nous avons trop souvent le langage du ciel, tandis que nos cœurs sont tournés vers les choses de la terre ; nous faisons la profession d'être étrangers et voyageurs, d'attendre Jésus qui va transformer le corps de notre abaissement pour le rendre conforme au corps de sa gloire, pour nous introduire dans la cité qui a des fondements, — et nous laissons trainer nos affections dans ce pauvre monde ! Trop souvent, notre langage est démenti par

notre conduite, et que personne ne se fasse illusion, car le monde même connaît quelle devrait être notre vie, et si nous manquons, il sait souvent le faire remarquer. « Pourquoi as-tu fait cela ? » On pourrait comparer les chrétiens qui ont un beau langage sans avoir les effets, à un arbre qui, paré de fleurs au printemps, donne de bonnes espérances pour une récolte abondante de fruits, quand viendra l'époque de les cueillir, espérance qui disparaît à mesure qu'on avance, car ils tombent, et c'est à peine s'il en reste quelques-uns. L'unique moyen de porter du fruit qui soit bon, est de demeurer en Christ (Jean XV, 5), car hors de Lui on ne peut produire que le mal. Qu'il nous soit donné, non-seulement de dire que nous lui sommes chers, mais de montrer qu'il nous est précieux par un attachement toujours plus grand à sa volonté, nous rappelant qu'il vaut mieux marcher dans ses sentiers, attirés par son amour, que d'être obligés d'y marcher par contrainte.

Le Seigneur a sur ses rachetés des droits incontestables, qu'il fait valoir pour le maintien de sa gloire. Aussi, toute âme qui se fourvoie du chemin de l'obéissance oblige Dieu à la poursuivre sur le chemin de sa propre volonté ; et, atteinte, elle devra boire jusqu'au fond le fiel qu'elle aura versé dans sa coupe. En sages architectes, calculons toute la dépense avant de prendre le détour de la route, ce qui nous préservera d'entrer dans le chemin ouvert par l'ennemi. « Ne soyez pas sans intelligence, mais comprenez bien quelle est la volonté du Seigneur » (Eph. V, 17). Si Jonas eût pensé à la tempête et à ses résultats, il ne se fût jamais embarqué ; mais maintenant, il est obligé de prononcer sa condamnation ; combien c'est solennel ! « Prenez-moi,

et me jetez dans la mer et la mer s'apaisera envers vous, vous laissant en paix, car je connais que cette grande tourmente est venue sur vous à cause de moi » (vers. 11 et 12). David en a aussi compris tout le sérieux, lorsque, après avoir fait le dénombrement du peuple, le prophète Gad est venu vers lui pour lui dire de choisir l'un des trois châtiments que, de la part de Dieu, il venait lui proposer. Il répond : « Je suis dans un très grande angoisse » (2 Sam. XXIV, 14); mais il n'existe pas de juste-milieu, il n'y a pas moyen d'échapper, pas plus dans la circonstance de David, que dans celle de Jonas qui est obligé de dire : « Jetez-moi à la mer. » Sans doute que la pensée de jeter à la mer un homme plein de vie répugne fort aux mariniers qui, avec les ressources de leur art, déploient une sagacité peu commune pour relâcher à terre; mais leurs efforts sont inutiles et leur force dégénère en faiblesse, « car la mer s'agitait de plus en plus. » S'ils hésitent encore, la tempête se courroucera davantage, et le séjour prolongé du prophète au milieu d'eux ne pourra que compromettre leur existence. Cependant la pitié qu'il leur inspire touche à sa fin, et le prenant avec résolution, ils le jettent dans les flots; c'est seulement alors que le vaisseau peut tranquillement poursuivre sa route, car Dieu satisfait apaise la tempête. (à suivre)

Pensée.

Dans la croix, deux choses se présentent : 1^o nos péchés expiés; 2^o Dieu glorifié, en sorte que nous entrons dans cette gloire. La Parole de Dieu ne dit pas que Christ a porté nos péchés passés, présents et à venir; c'est vrai au fond, mais la Parole n'emploie pas de telles expressions.



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

**Simplees remarques pratiques sur le
premier chapitre du livre de Jonas.***(Suite et fin de la page 40.)*

Et maintenant, chers frères, puissions-nous profiter de la sérieuse leçon que nous donne ce chapitre de Jonas. Qu'il nous soit accordé d'avoir une conscience délicate, éclairée par la lumière divine, pour ne jamais laisser passer sous silence le moindre péché; apprenons à appeler chaque chose par son nom, et non pas le mal bien, et le bien mal; n'essayons jamais d'excuser le péché sous quelque forme qu'il apparaisse, nous rappelant que le Seigneur a dit : « Celui qui est *injuste* en ce qui est *très petit* est *injuste* aussi dans ce qui est *grand* » (Luc XVII, 40). Rappelons-nous surtout que la persévérance dans un mal connu oblige Dieu, pour sauvegarder l'honneur de son témoignage et la gloire de son saint nom, à faire même disparaître de la scène de la vie ceux qui le déshonorent. Le chrétien, négli-

gent à se juger sincèrement devant Dieu, laisse accumuler son compte, au point d'être déclaré débiteur insolvable, d'où s'ensuit, comme chez les Corinthiens, le jugement à la mort du corps, pour ne pas être plus tard condamné avec le monde (1 Cor. XI, 30-32). Oh! apprenons à balancer le chemin de nos pas.

Avant de poser la plume pour clore ces lignes, dans la pensée qu'elles pourront tomber entre les mains de personnes encore en dehors de la jouissance du salut, je désire attirer leur attention sur les paroles que Christ prononce en Matth. XII, 59, 40 : « Une race méchante et adultère recherche un signe; et il ne lui sera pas donné de signe, si ce n'est le signe de Jonas, le prophète. Car comme Jonas fut dans le ventre du cétacé trois jours et trois nuits, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. »

Le cœur de l'homme, naturellement raisonneur, demande des signes, tandis que la foi lui est proposée; par ce moyen, il rejette le témoignage de Dieu. Les Juifs peuvent demander des miracles, et les Grecs, par leur philosophie, chercher la sagesse : ils auront la confusion pour partage, tandis que l'âme qui, par la *foi*, reçoit Jésus, possède la sagesse de Dieu et ne viendra point en jugement. Oui, chères âmes, si Jonas, à cause de sa désobéissance, passa trois jours dans le ventre du gros poisson, Jésus a passé un même espace de temps dans la mort, à cause de *notre désobéissance*. Mes transgressions, vos transgressions, il les avait si bien prises sur Lui, il s'était si bien substitué à notre place, qu'il a pu dire en vérité : « Les outrages de ceux qui t'outrageaient sont tombés sur moi, » et : « Mes iniquités m'ont atteint et je ne les ai pu voir » (Rom. XV, 3 ; Ps. XL,

12). Et maintenant, pouvez-vous dire, cher lecteur, que, dans votre cœur, vous croyez que ce sont *vos iniquités* qui ont cloué sur le bois le Fils de Dieu ? croyez-vous que c'est pour vous qu'il a souffert de la part de Dieu ? Si vous le croyez, sachez que de vos péchés, il ne sera plus fait mention devant Dieu. N'est-ce pas Lui, qui a fait celui qui n'a pas connu le péché, être péché pour nous, afin que nous fussions justice de Dieu en Lui (Jésus) (2 Cor. V, 21) ? Répétons donc avec Esaïe LIII, 5 et 6 : « Or, il était navré pour nos forfaits, et froissé pour nos iniquités ; l'amende qui nous apporte la paix, a été sur lui, et par sa meurtrissure, nous avons la guérison.... l'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. » Et avec Paul (Rom. V, 1) : « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, » et encore (VIII, 1) : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. » Dieu est immuable dans ses promesses ; il donne gratuitement ; ce qu'il a dit, il l'accomplira infailliblement, en dépit de toutes les machinations de l'adversaire ; il ratifiera ses *promesses* qui sont toutes oui et amen en Christ. En voici quelques-unes. (Jean III, 17, 18) : « Car Dieu n'a pas envoyé son Fils au monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par Lui. Celui qui *croit en Lui*, *n'est pas jugé*, mais celui qui ne croit pas est déjà jugé. » (V, 24) : « En vérité, en vérité (dit Jésus), je vous dis que celui qui entend ma parole, et croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et ne viendra point en jugement. » (VI, 40, 47) : « C'est ici la volonté de celui qui m'a envoyé, que quiconque voit le Fils et *croit en Lui*, ait la vie éternelle.... En

vérité, en vérité, je vous dis : celui qui *croit* en moi a la vie éternelle. » Lisez encore : Actes X, 43 ; XVI, 31 ; Rom. V, 1 ; Eph. II, 8 et 9. Et si vous dites encore : je crois ces choses, mais je ne *sens* pas dans mon âme la paix de Dieu, j'ai à vous dire que Dieu ne veut en aucune manière que vous fassiez reposer votre paix sur le pauvre fondement de vos sentiments, mais plutôt sur l'unique objet de ses affections, *Christ*. Lui est invariablement le même, tandis que vos sentiments peuvent changer, et changent en effet plus que le caméléon ne change de couleurs. Regardez donc à Jésus, chère âme, et non au dedans de vous, car que ce soit un signe extérieur, ou intérieur, que vous demandez, vous êtes dans le cas de la nation méchante et adultère qui demandait un signe. Le signe a été donné, Christ a été élevé sur la croix, il a connu la souffrance, et elle était si réelle, que sa divine bouche a prononcé ces paroles qui exprimaient son angoisse : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Il était cependant l'Être par excellence, parfait en lui-même ; il a parfaitement satisfait la justice divine qui l'a reçu à votre place, et le pardon vous est offert, pourquoi ne le recevriez-vous pas ? Auriez-vous la pensée de pouvoir faire quelque chose ? Mais Jésus, avant d'expirer sur la croix, a dit : « Tout est accompli. » Son œuvre est parfaite, on ne peut rien y ajouter. Attendez-vous qu'un ange du ciel vienne vous dire : Je suis envoyé de Dieu pour t'annoncer que grâce t'a été faite, ou de n'avoir plus aucune mauvaise pensée pour croire que Christ vous a sauvé ? Un ange, il est vrai, a parlé à Corneille, mais ce n'était pas dans ce que l'ange lui dit qu'était le salut ; il dut envoyer chercher Pierre qui lui exposa le salut accompli

par Christ, et c'est la *foi* aux paroles des prophètes et de Pierre qui fit jouir Corneille et ceux qui étaient assemblés, de la rémission de leurs péchés. Or nous avons ces paroles mêmes, et la *foi*, aujourd'hui comme jadis, donne la paix au cœur. Croyez donc, pour en faire l'expérience. Alors même que vous croirez, les tentations ne manqueront pas de vous assaillir, mais vous trouverez, en Jésus, la force de leur résister, car ayant été tenté, il est puissant pour secourir ceux qui sont tentés, ayant remporté lui-même une parfaite victoire. Peut-être, chère âme, croyez-vous et vous n'osez guère vous réjouir ; la pensée de tomber dans la tentation vous afflige, votre foi est faible ; ce que vous avez à faire c'est de crier : « Seigneur, augmente ma foi. » Que Dieu, dans sa grâce, vous donne assez de confiance en son amour pour vous, pour que vous puissiez vous réjouir dans l'espérance.



La gloire dans la nuée

La colonne de nuée qui conduisait Israël à travers le désert était le serviteur et le compagnon du camp ; mais elle était aussi le voile ou la couverture de la gloire. D'ordinaire, elle n'apparaissait à la vue d'Israël que comme une nuée, et la foi seule savait que la gloire y demeurait. Toutefois, la gloire était là, toujours, et parfois elle brillait au dehors.

Tel était ce beau mystère ; tantôt une gloire cachée, tantôt une gloire manifestée. La nuée était le serviteur

et le compagnon du camp, mais elle en était aussi, pour ainsi dire, le Dieu.*

Or, Jésus était tout cela, Dieu manifesté en chair, Dieu sous « la forme, d'un serviteur » habituellement, — et occasionnellement apparaissant dans son autorité divine, et toujours ayant droit à l'honneur du sanctuaire de Dieu.

Recherchons dans l'Écriture quelques exemples de cette manifestation de la gloire.

Israël était en danger ; il avait besoin d'un défenseur (Ex. XIV). La colonne de nuée change de place et se tient entre l'Égypte et le camp ; alors la gloire perce la nuée et met le trouble dans l'armée des Égyptiens, en sorte que ceux-ci n'approchent pas du camp d'Israël toute la nuit. Et c'était là faire pour le camp le service de Dieu.

Il en fut précisément ainsi de Jésus. Dans un cas analogue (Jean XVIII, 1-11), Jésus agit exactement comme la nuée et la gloire sur les bords de la mer Rouge : il se plaça entre ses disciples et ceux qui les poursuivaient. « Si donc vous me cherchez, laissez aller ceux-ci » Il les protégea ; et puis, comme autrefois sur les frontières de l'Égypte, son regard perce le voile et met de nouveau l'ennemi en déroute ; et tout cela, il le fait avec la même aisance, la même autorité, qu'au jour de Pharaon. Il ne fait, pour ainsi dire, que regarder encore une fois à travers le voile : il ne fait que se

* La gloire dans la nuée était celle qui demeurait entre les chérubins, dans le lieu très-saint, le sanctuaire ou la demeure de Jéhovah. La gloire qui servait le camp sous un voile était celle qui, sans usurpation, assumait tous les honneurs divins du temple.

montrer, disant : « *C'est moi*, » et les Egyptiens sont étendus par terre encore une fois (voyez Ex. XIV, 24, et Jean XVIII, 6). Peut-on refuser de voir le Dieu d'Israël en Jésus ? « *Vous, dieux, prosternez-vous tous devant lui.* » Il est le Dieu du Ps. XCVII, 7, et, cependant, Jésus (Héb. I, 6). Les dieux égyptiens se prosternèrent devant Lui à la mer Rouge, et les dieux romains dans le jardin de Gethsemané. Et, lorsqu'il sera introduit de nouveau comme « le premier-né » dans le monde, il sera dit : « *Que tous les anges de Dieu l'adorent !* »

Mais Israël devait être censuré, aussi bien que protégé, il devait être discipliné aussi bien que sauvé. La même gloire, cachée dans la nuée, fera cette œuvre divine comme elle accomplit l'autre. Aux jours de la manne, aux jours des espions, dans l'affaire de Coré, et aux eaux de Méribah (Ex. XVI ; Nomb. XIV ; XVI ; XX), Israël provoque la sainteté de l'Eternel, et chaque fois le Seigneur le châtie. La gloire se montre dans la nuée, exprimant l'indignation ; elle est un témoin contre le camp.

Il en fut de même de Jésus en son jour. Lorsqu'il est attristé par leur incrédulité ou leur dureté de cœur, il montre sa gloire, sa divine personne et sa puissance au milieu des disciples, et ainsi, comme jadis dans le désert, il censure leurs voies (Marc IV, 37-41 ; V, 39-43 ; VI, 56-61 ; Jean XIV, 8-11).

Ici encore, assurément, le mystère de la gloire dans la nuée fut réalisé en Jésus, Dieu manifesté en chair. Cette nuée voilait la gloire, et était, à la fois, le serviteur et le Dieu d'Israël. La nuée était ce qui paraissait d'ordinaire ; la gloire était occasionnellement mani-

festée ; mais elle était toujours là, et dans le temple. Or, Jésus n'est-il pas dans tout cela ?

Mais je voudrais considérer un peu plus particulièrement une occasion, où Jésus se présente à nous comme la gloire cachée, mentionnée plus haut. Elle se trouve au chap. XIV de l'évangile de Jean. Dans la scène de séparation qui se passa sur le rivage, à Milet, nous voyons l'apôtre plein d'affection envers les saints, et fort aussi dans le sentiment de son intégrité (Actes XX). Mais aucune gloire n'apparaît là. Paul était un serviteur et un frère ; il était un vaisseau dans la maison de Dieu. D'autres avaient été bénis par son moyen ; mais il était néanmoins un compagnon, un frère, co-opérateur, un serviteur, un apôtre, et pas davantage. Il n'y avait pas de voile à déchirer pour le faire paraître autre qu'on ne le voyait être. Il n'y avait point en lui de gloire cachée, rien à manifester quant à sa personne qui n'eût été manifesté.

Mais il y a un autre scène de départ, où ceci nous est présenté : je veux parler de la scène que retracent les chap. XIII à XVII de l'évangile de Jean. Nous trouvons dans ces chapitres, comme en Paul sur le rivage de Milet, les témoignages de l'affection la plus dévouée : Jésus se ceint d'un linge ; il verse de l'eau dans un bassin, et lave les pieds de ses disciples. Mais à côté de cela, remarquez la conscience qu'a le Sauveur de son autorité et de ce qu'il est Lui-même, de son ministère et de sa personne. Il sait qu'il est le « *Seigneur et Maître*, » bien qu'il lave les pieds de ses disciples ; il sait « *qu'il était venu de Dieu et qu'il s'en allait à Dieu* » (Jean XIII).

Ici de nouveau la gloire est dans la nuée. Il est

encore une fois le serviteur du camp ; mais quand les voies ou les paroles d'Israël l'exigeront, il faudra qu'Israël encore une fois, pour être rappelé à Lui, regarde vers le désert (Ex. XVI, 40), et voie la gloire dans la nuée. Et pareillement aussitôt après (Jean XIV, 1-3), le même Jésus sert les siens d'une autre manière. Il va leur préparer une place dans le ciel, comme il leur avait lavé les pieds sur la terre. Il reviendra aussi pour les prendre auprès de Lui là où il est, dans la maison du Père. Mais si les disciples, comme ceux qui formaient le camp de jadis, sont incrédules, la gloire brillera à travers la nuée pour les confondre, et Jésus leur dira : *« Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe ? Celui qui m'a vu a vu le Père ; et comment dis-tu : montre-nous le Père ? »*

Ainsi, Jésus est la gloire enveloppée de la nuée. Cette vérité réjouit ceux qui le recherchent et prennent plaisir à poursuivre cette gloire dans toute sa splendeur, à cause de l'épaisseur du voile sous lequel, par une grâce sans mesure, il Lui plut de la cacher. Il était toujours le serviteur et le compagnon du camp, à quelque station de leur voyage que les siens se trouvassent. C'est là l'amour, — l'amour patient, et servant, connu d'ancienneté à Israël dans le désert ; mais c'était l'amour de la gloire : et là est la joie pour nous, si nous avons seulement des cœurs pour la saisir. L'amour de Paul était un amour patient, qui servait ; mais c'était l'amour d'un frère, d'un compagnon de service, d'un homme ayant les mêmes passions que nous ; c'était le service d'un Moïse. L'amour de Jésus était l'amour de la gloire, l'amour du Dieu de gloire.

La gloire dans la nuée était le Dieu d'Israël (voyez

Ezéch. XLIII, 4 ; XLIV, 2). Le Dieu d'Israël était Jésus de Nazareth (Es. VI, 4 ; Jean XII, 41). Le Nazaréen était comme la nuée qui voilait une lumière, que la foi découvre, mais qui, dans sa propre plénitude, demeure inaccessible et hors de la portée de tout œil de la créature.

J'ajouterai ici que c'est l'office de la foi, par l'Esprit habitant en nous, de découvrir la gloire cachée véritable, et de rejeter la gloire manifestée fausse. Combien vite Abram découvrit la gloire qui le visitait (Gen. XVIII, 5 ; comp. Actes. VII, 2) ! De quelle manière admirable Abigaïl la reconnut en David, type de Christ (1 Sam. XXV). Les mages la découvrent dans le petit enfant couché dans la crèche, après avoir passé à côté de toute la fausse gloire manifestée du monde, autour d'Hérode à Jérusalem (Matth. II). Le vieux Siméon, lui aussi, la découvre dans le même enfant, dans le temple, et ne fait pas cas de toute la religion, de toute la gloire et la pompe qui remplissaient alors ce même lieu (Luc II) ! C'est la foi qui opérait ainsi, découvrant la gloire cachée tout le long de la vie de Jésus. Sous la forme du Galiléen méprisé, une fois le Fils de Dieu est reconnu ; une autre fois, le Jéhovah d'Israël ; une autre fois, le Créateur du monde ; une autre fois, le Fils de David ou le Roi d'Israël. Toutes ces gloires étaient des gloires différentes de la même personne, cachées sous le même voile.

Combien était précieuse pour Christ cette foi qui déchirait le voile ! Les mages, Siméon, Anne déchirèrent le voile de l'enfance ; le brigand mourant déchira le voile de la croix. Dans Marc (chap. X), le Seigneur parle de sa plus profonde humiliation, mais dans ce

moment même les fils de Zébédée parlent de son royaume et le désirent (vers. 34); la multitude parle de « Jésus de Nazareth, » mais l'aveugle mendiant, au même moment, parle du « Fils de David » et implore son secours (vers. 47).

Combien est précieuse une foi pareille ! Je me demande si, moi aussi, je déchire des voiles avec une puissance de foi comme celle-là. Est-ce que je vois de la gloire dans l'Eglise, encore ? Non pas seulement doctrinalement dans la personne de Christ, mais réellement et d'une manière vivante dans les personnes de son peuple ? Si je prends plaisir dans un membre de Christ que les hommes négligeraient et mépriseraient, et que je l'honore sous le voile de la dégradation du monde, je pratique cette belle œuvre ancienne de la foi, qui est de déchirer les voiles.



Voir face à face. L'image de Dieu

(Extrait d'une lettre).*

Il reste encore deux questions que vous m'avez adressées dans votre lettre, et auxquelles je n'ai pas répondu : celles de savoir si nous verrons le Père « *face à face*, » et ce que veut dire : « *l'image de Dieu*. » Il faut se souvenir que « *face* » ici est une figure, renfermant une importante et précieuse vérité, mais une figure ; aussi l'expression de « *face à face* » est-elle em-

*) On s'est permis, dans cet article, de changer quelques expressions, et d'ajouter des indications de passages.

ployée pour montrer une manière de connaître et non pas un fait matériel. Voici ce qui est très-clair : c'est qu'au lieu de connaître Dieu par la foi, il y aura une révélation de *Lui* pleine et immédiate ; et quand je dis : « de *Lui*, » je parle de Lui-même, non pas d'une révélation à son sujet ; et je dis une révélation *immédiate*, subjectivement, à l'égard de la manière de connaître, non pas une révélation par des communications intermédiaires. C'est *Lui* qui se révèle ; c'est plein, c'est sans l'intervention d'un moyen, quelle que soit la manière de sa révélation de Lui-même. Le cœur, enseigné du Saint-Esprit et participant à la nature divine, a besoin de cela : « *Mon âme a soif de Toi : ma chair te souhaite... pour voir ta puissance et ta gloire, ainsi que je t'ai vu dans ton sanctuaire.* » (Ps. LXIII, 1-2). La connaissance qu'on a de Dieu imprime dans le cœur le besoin de le connaître immédiatement, d'être sciemment avec Lui-même. Prenez Christ Lui-même comme homme, Lui qui est « de Dieu, » Lui « a vu le Père, » Lui, « le Fils de l'homme qui était dans le ciel. » Appliquez à Lui le Ps. LXIII : il devait, comme présent dans ce monde, désirer avec une vive ardeur de voir Dieu qu'il connaissait parfaitement, qu'il avait vu même dans son sanctuaire. Mais alors, on sent de la manière la plus profonde et la plus intime qu'on a vu Dieu en Christ Lui-même. Le cœur est satisfait ; il n'y a pas « un autre » à rechercher (comp. Luc VII, 20 ; Jean I, 14, 18 ; XII, 44-46 ; XIV, 7-11 etc.). C'est Dieu qu'on cherche et qu'on désire, qu'on veut, par la grâce, — et parce qu'il s'est révélé ; — mais on l'a trouvé ! C'est Lui qu'on connaît. Rien de plus profond que cette conviction ! Elle domine la conscience de notre propre existence, chose mer-

veilleuse et inintelligible pour celui qui ne le connaît pas, mais vraie, car la présence de Dieu saisit plus que la conscience de soi-même et efface le moi, en nous le faisant oublier, quoiqu'on la connaisse pour soi. Mais c'est une révélation réelle, et l'éclat et le bonheur de la connaissance de Dieu efface l'homme à ses propres yeux ; on s'oublie en s'occupant de Lui, et Lui est révélé parfaitement, — s'est manifesté en Christ. Aussi faut-il distinguer « *le Père*. » Quand « *le Fils* » s'est fait homme et prend place comme Fils avec nous, c'est toujours « *le Père* » qu'il présente comme vrai Dieu (voyez Jean VI, 27 ; XVII, 1-8 ; et comp. 1 Cor. VIII, 6). Tout en disant aux incrédules : « *Avant qu'Abraham fût, je suis,* » et à l'incrédulité de ses disciples : « *Celui qui m'a vu, a vu le Père ;* » — à l'homme, il présente Dieu ; avec l'homme, il reconnaît « *Dieu et le Père* » comme tel. Il s'est anéanti Lui-même, Lui qui avait la gloire et était un avec le Père, comme nous avons le privilège de le faire, nous qui avons la misère : « *Mon Dieu et votre Père,* » dit-il, « *mon Dieu et votre Dieu.* » Souvenons-nous encore que, quoique « *le Père* » dans ce sens tienne proprement et essentiellement la place de « *Dieu* » pour nos âmes, ce nom de « *Père* » est un nom de relation, comme « *Dieu* » est un nom de nature. Quand nous parlons de « *voir*, » il faut tenir compte de cela.

Maintenant examinons quelle est l'instruction que la Parole nous fournit sur ce point, sur ce voir. 1° Dans un certain sens, Dieu est, dans son essence, invisible ; nous lisons : « *l'image du Dieu invisible,* » « *Dieu manifesté en chair,* » « *vu des anges ;* » « *lequel habite dans la lumière inaccessible* » (Col. I, 13 ; 1 Tim III, 16 ; VI, 16). Quant à son « *essence,* » on ne le voit pas.

Quelques phrases, auxquelles on pourrait donner un autre sens, ne me semblent pas parler d'une vue *matérielle*, pour dire ainsi. Moïse a parlé avec Dieu « *face à face*, » ou « *bouche à bouche* » (Ex. XXXIII, 11; Deut. XXXIV, 10; comp. Deut. V, 4); mais c'était en contraste avec « *en songes* » et « *en visions* » (Nomb. XII, 6-8). Or, dans les passages dont il est question ici, ce n'était que la nuée qui était descendue; puis Dieu parlait avec Moïse directement par des paroles, comme ailleurs, dans le buisson (Ex. III), c'était « *dans une flamme de feu*. » Ainsi quand il est dit (Apoc. XXII, 5): « *les esclaves le serviront, et ils verront sa face*, » je ne doute nullement que ces expressions ne présentent l'idée d'être *devant Dieu*; mais je crois en même temps que c'est une image empruntée de la cour d'un roi (comp. 2 Chron. IX, 7 ou 1 Rois X, 8; Esther I. 14.) Aussi personne ne peut aller au-devant de Dieu pour le connaître, indépendamment des choses dans lesquelles il se révèle: Il nous cache pendant qu'Il passe, puis nous voyons ce qu'Il est, quand il a passé (comp. Ex. XXXIII, 12; XXXIV, 1 etc.). A l'égard de la rédemption et de l'amour de Dieu, cela est évident.

Voilà quelques données de la Parole pour corriger négativement l'idée de la vue de Dieu.

Maintenant, quand Dieu s'est fait voir aux hommes, cela a été par le Fils, je n'en doute pas (comp. Esaïe VI avec Jean XII, 37-43, Sinaï avec Hébr. XII, 25-26; Esaïe LI et d'autres passages, qui ne laissent aucun doute à cet égard dans mon esprit); de sorte que nous verrons Dieu, Jéhovah, en Christ: c'est là que les anges le voient. Ainsi dans l'Apocalypse, les « *Il* » et « *Lui*, » au singulier, se rapportent à Dieu et à l'Agneau. Lorsqu'ils

sont distingués, c'est « *la gloire de Dieu* » qui a illuminé la cité, et « *l'Agneau est sa lampe*, » Il est le « *portegloire*, » l'objet qu'on reconnaît dans la gloire et en qui cette gloire se manifeste. « *Et je ne vis pas de temple en elle*, » car Dieu, « *le Seigneur Dieu le Tout-puissant et l'Agneau en sont le temple*; » mais, ici même, le caractère immédiat de la manifestation est évident. Un temple entoure Dieu de gloire, de solennité, d'un appareil de gloire où il demeure, mais qui le cache, Lui. Or, c'est Dieu lui-même, c'est sa présence qui est le temple; Il se manifeste, Il se déploie Lui-même pour être avec nous, et c'est cette manifestation qui est le lieu de notre adoration, et qui caractérise notre adoration : au lieu que Dieu se revête de ce qui est fait de main pour attirer l'attention de l'homme en se soustrayant à ses yeux, Lui-même, Dieu, s'entourera de sa propre gloire comme temple et sera l'objet propre de notre adoration en se révélant à nous (voyez Jude 24-25 ; Actes VII, 55). Comment, matériellement, pour ainsi dire? — Je ne sais ; — je ne sais pas ce que sera un corps glorieux. Je ne crois pas que ce soit seulement le Christ glorifié que nous verrons, quoique ce soit sûrement *Lui*, parce que ce sera avec *Lui*, « *premier-né entre plusieurs frères*. »

Outre la gloire de Dieu, il y a la relation de fils avec le Père dont nous jouirons *immédiatement*. C'est Christ qui nous a révélé le Père, comme Il nous a manifesté Dieu. Mais nous allons vers notre Père comme vers notre Dieu. Le Père Lui-même nous aime (Jean XVI, 27) ; nous serons dans sa maison. Christ viendra dans la gloire du Père (Luc IX, 26) comme dans la sienne propre, ainsi que le Père s'est manifesté moralement

et en puissance en Lui, dans son humiliation. Mais ici, c'est plutôt une relation que la gloire publique. Nous serons dans la maison, le royaume du Père ; nous aurons la place de *fi*ls. Le Père lui-même nous aime ; nous le connaissons « immédiatement » comme tel ; nous le connaissons (Jean XVII, 26). Mais tout en nous plaçant comme ses enfants devant Lui, la Parole parle plus de son amour, de la communication de ses paroles, de sa maison, que de le voir, pour autant que les Ecritures ont été saisies de ma part sur ce sujet, par sa grâce. Il est dit dans un endroit : « *Non pas que quelqu'un ait vu le Père, sinon celui qui est de Dieu ; celui-là a vu le Père* » (Jean VI, 46), celui qui est Père ; — nous voyons au moins sa gloire, comme Dieu. Le nom communique une relation qui ne se voit pas ; seulement, nous sommes devant Lui pour en jouir dans sa maison comme *fi*ls. Nous ne nous asseyons pas sur son trône ; Christ s'y assied ; nous nous asseyons sur le trône de Christ. Dans sa distinction personnelle, si c'est de cela qu'il est question, je ne sache pas qu'il soit dit dans la Parole que nous le voyions. Je ne pense pas que nous devions le voir ; mais je crois que nous serons « immédiatement » devant Dieu comme Père, le connaissant, parce que nous connaissons sa relation avec le Fils et que nous sommes avec le Fils et, par grâce, dans cette relation. Dieu est connu par la révélation du Père dans le Fils. La prière, fondée sur le titre de « Père, » que nous trouvons au chapitre III de l'épître aux Ephésiens, confirme ce que je viens de dire, car elle suppose la relation la plus intime et la plus immédiate qui soit connue, et avec Christ ; mais l'idée de voir n'est pas présentée dans la Parole, sauf quant à Christ : « *Celui-là*

a vu le Père, » et je ne crois pas que cette prérogative soit communiquée ailleurs aux enfants. Je vois, dans les chap. XIV, XV, XVI, XVII, de l'évangile de Jean, les relations les plus intimes, la connaissance la plus profonde du cœur, car Il nous aime comme Il aime Jésus, et Lui demeure en nous pour que nous en jouissions ; mais l'Esprit nous conduit, il me semble, sur un autre terrain que celui de *voir*. Tandis que, quel que soit le moyen de répondre en haut à la vision physique d'en bas, il est bien dit : « *Nous verrons sa face* » (la face de Dieu). Ce sera avec Jésus ; nous le verrons, et Il est notre Père, et nous serons dans sa maison. Cette idée d'être dans sa présence est vérifiée par l'expression de : « *Je le confesserai devant mon Père.* » Je crois que Matth. XVIII, 10 est aussi une figure d'une cour royale.

Quant à « *l'image* de Dieu*, » je ne sais si mes idées sur ce point sont aussi claires que sur le sujet dont je viens de m'occuper ; vous ne les trouverez guère telles, parce que la Parole en dit très-peu de chose. A ce que nous lisons, Ephés IV : « *Renouvelés dans l'esprit de votre entendement* » et « *ayant reçu le NOUVEL HOMME créé selon Dieu en justice et en vraie sainteté,* » répond le passage de l'épître aux Colossiens, chap. III : « *Renouvelés en connaissance selon l'image de Celui qui l'a créé ;* » mais ceci me semble une autre chose que l'homme-créature, parce que ici la connaissance entre, et c'est moralement, « *en justice et en sainteté,* » c'est-à-dire le bien selon la puissance de Dieu, lorsque la connaissance du bien et du mal est entrée. L'homme avant sa

*) Quand je dis : *image*, ce n'est que la lettre, parce que l'*image* suggère une réalité beaucoup plus puissante qu'elle-même.

chute n'était pas juste et saint : il était innocent. Il était saint dans le sens de l'absence du mal, ce qui est vrai de la nature de Dieu ; mais, n'ayant pas la connaissance du bien et du mal, il n'était pas séparé de cœur de ce mal, ainsi que l'est Dieu. Il n'y avait pas d'injustice non plus, mais le mal n'existait pas.

Mais il me semble qu'il y avait un autre point capital dans la ressemblance de l'homme avec Dieu : l'homme était centre d'un immense système créé tel, système qui dépendait de lui. Les anges n'ont jamais eu cette position. L'homme devait avoir les sentiments, la responsabilité, les affections qui découlent d'une telle position, et en sont, pour ainsi dire, le devoir. Il était au commencement *seul* dans cette position ; je ne parle pas ici de la domination sur ce que ce système renfermait, ce qui est ajouté à l'idée de « l'image, » mais de ce que la position elle-même renfermait de moral pour l'homme, quant à ses sentiments intérieurs. Eloigné de Dieu, l'homme fait un effort continuel pour se rendre centre. — Que de misères en découlent ! C'est le désordre du principe de sa position sans Dieu. Adam était « *l'image de celui qui devait venir* : » sous ce rapport, Christ occupera cette place, maintenant ; ce sera le résultat de l'accomplissement de tout ce qui était nécessaire pour la gloire de Dieu, alors que la connaissance du bien et du mal, et de la justice relative et de la sainteté qui s'y rapportent, est entrée, et non plus seulement « l'image, » en tant que le mal fût intrinsèquement absent de la nature d'une manière positive.

Je ne saurais dire en quoi d'autre l'homme a été créé « à l'image de Dieu ; » que l'homme ait été ainsi créé, était beaucoup, car cela formait la nature intrinsèque

et la position nécessaire et centrale de Dieu Lui-même. Le reste est contraste, quand l'imperfection, le départ du bien, est entrée. Il ne devait pas être créé en cela, ce n'aurait pas été simplement *bon*. On peut ajouter, peut-être, à ce qui précède l'idée de bonté positive envers tout ce avec quoi il était en relation comme centre et supérieur ; mais ce que j'ai dit renferme cette pensée. Un ange, tout en étant bon comme serviteur quand il devait rendre service, n'était pas dans ce sens *bon* ; il n'était pas placé comme centre et supérieur de ce qui l'entourait et à l'égard de quoi il devait se montrer bon.

Vous trouverez peut-être mes explications un peu vagues ; mais je ne sais rien de mieux ;.... heureux sommes-nous d'avoir ce que Dieu est pour nous et notre nouvel état clairement révélés. J.-N. D.



Explication de passages.

Eph. V, 3 à VI, 4-9.

Tout ce qui est du mal, tout ce qui est impur en nous, doit venir à la lumière et doit être jugé ; car rien de souillé ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Si nous demeurons dans la lumière, nous apercevrons le mal et nous le jugerons, sinon Dieu nous le fera voir et le jugera. Et Dieu se sert de tous les moyens pour nous éclairer sur nous-mêmes : il nous fait avoir faim ; il nous fait avoir soif ; il nous met dans l'angoisse, dans la détresse ; il nous sépare de ceux que nous aimons ; il nous fait souffrir, il nous éprouve de

toutes manières, pour mettre au jour les choses cachées, qui sont incompatibles avec sa sainteté. Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés (voyez 1 Cor. XI, 31). Quant à chaque chose que nous jugeons, nous en avons fini avec elle pour toujours. Il faut que nous soyons purifiés de toute souillure, et c'est à quoi Dieu travaille dans sa fidélité. Il nous sanctifie par le lavage d'eau par la Parole (Eph. V, 26 ; comp. Jean XIII, 8). Cette Parole a été faite chair, a été mise à notre portée ; elle a, pour ainsi dire, marché devant nous, afin que nous suivions ses traces. Christ dit : « Celui qui me suit a la lumière de la vie. » Christ était dans la lumière, dans le sein du Père ; et c'est cette même lumière qu'Il est venu apporter dans le monde (Jean XII, 46). C'est cette lumière qui nous éclaire (comp. Jean I, 6-15), qui manifeste tout et par le moyen de laquelle nous sommes purifiés ; — et nous voyons dans quels détails l'Esprit de Dieu entre, non-seulement quant aux relations générales dans lesquelles nous nous trouvons les uns vis-à-vis des autres, mais même quant à ces relations particulières qui nous lient les uns aux autres, relations de maris et de femmes, de parents et d'enfants, de maîtres et de serviteurs. C'est dans les choses ordinaires, dont la vie se compose principalement après tout, qu'il s'agit de marcher dans la lumière, de manifester le « fruit de la lumière » qui consiste en « toute bonté, justice et vérité. » Nous bronchons tous de mille manières constamment, et il faut réaliser qu'il est vrai qu'en nous il n'habite point de bien. Cela est bien pénible et bien humiliant, mais c'est la vérité ; et la vérité nous tiendra dans l'humilité, nous faisant apprécier la grâce qui nous a sauvés et qui nous soutient et qui travaille à nous purifier, à nous sanctifier, pour le jour où nous serons là où rien d'impur ne trouve de place.



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Quelques mots aux chrétiens qui, soit par crainte, soit par indifférence, se tiennent éloignés de la Cène du Seigneur.

Avec autant de brièveté que possible, j'examinerai les quatre questions suivantes : 1° Qu'est-ce que la Cène? 2° De quoi a-t-elle pris la place en fait d'institution? 3° Quelles sont les personnes qui doivent y participer? Et enfin 4° : Peut-on volontairement s'en priver sans offenser le Seigneur?

Ces questions, superflues pour un bon nombre de Chrétiens, méritent cependant d'être examinées à la divine lumière de la Parole, pour ne pas se laisser entraîner par les écarts de l'imagination qui peut considérer la Cène comme apportant l'assurance au cœur, ou pour ne pas s'endormir dans une *insouciance coupable*, à laquelle les âmes seraient portées à donner le nom d'*humilité*.

En répondant à la 1^{re} question, nous dirons que la

Cène est, à la fois, le souvenir d'une délivrance accomplie, et d'une délivrance future. D'un côté, elle nous rappelle que le Fils de Dieu se livra volontairement aux coups de la justice divine; qu'il subit la peine due à nos péchés, en versant son sang sur la croix pour en faire l'expiation, et que dès lors ils sont effacés devant Dieu. Le sang nous met à l'abri du jugement, et dès que nous recevons cette vérité, nous jouissons de la paix dans notre conscience; c'est là la délivrance accomplie. En Matth. XXVI, 26-29; Marc XIV, 22-25; Luc XXII, 19-22, nous avons ce côté du sujet. Le Seigneur y institue la Cène en mémoire de ses souffrances expiatoires, sans qu'il y soit question de son retour. Le pain qu'on doit prendre et manger représente son corps rompu; la coupe à laquelle on participe représente son « sang répandu pour plusieurs en rémission de péchés. »

Paul, à qui fut révélé le mystère de l'Eglise, reçut plus tard le même ordre, qu'il transmet aux Corinthiens : « faites ceci en mémoire de moi, » ajoutant de la part du Seigneur : « Car toutes les fois que vous mangez de ce pain et que vous buvez de cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur *jusqu'à ce qu'il vienne*. » (1 Cor. XI, 24-27). Nous avons donc, dans la Cène, la mort de Christ et son retour : sa mort nous a mis en paix avec Dieu et son retour va transformer les corps de notre abaissement en des corps glorieux, semblables au sien. Quand cela sera accompli il ne sera plus besoin de symboles, tandis que, actuellement, portés comme nous le sommes, à oublier ce qui fut fait à la croix et ce qui sera opéré par la venue du Seigneur, nous devons les apprécier comme un gage de l'amour invariable et de la fidélité de Dieu.

A part le mémorial des souffrances du Seigneur et l'anticipation de sa venue, il y a un autre côté que la Cène nous présente; c'est le symbole de la communion avec Christ premièrement et, ensuite, avec tous ceux qui y participent. Cette pensée ressort clairement de 1 Cor. X, 16, 17, en ces mots : « La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la *communion* du sang du Christ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la *communion* du corps de Christ? Car nous qui sommes *plusieurs*, sommes *un* seul pain, *un* seul corps, car nous sommes tous participants d'un seul pain : » Si un corps est dans son état normal, tous les membres sont en harmonie entre eux; or les chrétiens sont un corps.

Si l'on considère que c'est après le souper de la Pâque que le Seigneur institua la Cène, il ne reste aucun doute qu'elle lui fut substituée. Au reste, l'agneau pascal n'était qu'une figure du véritable Agneau de Dieu, et Paul dit (1 Cor. V, 7) : « Car aussi notre pâque, Christ, a été sacrifié pour nous. » Christ l'antitype ayant été offert, il ne s'agit plus pour les croyants de célébrer la pâque le quatorzième jour du premier mois de l'année judaïque, mais de rompre le pain chaque premier jour de la semaine. « Et le premier jour de la semaine, lorsque nous étions assemblés pour rompre le pain » (Actes XX, 7) : tel était le but qui réunissait les premiers chrétiens.

La troisième question est celle-ci : Quelles sont les personnes qui doivent y participer? Puisque la Cène, comme nous l'avons vu, est le signe d'une délivrance

⁴ Je désire que les frères qui, dans plusieurs localités, mettent deux morceaux de pain taillés dans l'assiette, examinent ce pas-sage. Cette manière de procéder est-elle biblique, rend-elle la pensée de Dieu : « Un *seul* pain, un *seul* corps? »

accomplie et d'une délivrance à venir, il est certain que ceux-là seuls, qui ont participé à la première et qui attendent la seconde avec certitude, doivent y participer. Les infidèles n'y ont aucune part, et comme avant de manger l'agneau pascal, il fallait avoir les deux poteaux et le linteau arrosés de sang, il en est de même aujourd'hui, l'âme doit être sous l'aspersion du sang de Christ avant de prendre la Cène. Le sang mettait l'Israélite à l'abri du jugement, il était le fondement de sa paix, car Dieu avait dit : « Je verrai le sang et je passerai par-dessus vous. » Essayer de produire dans les âmes qui, simplement attirées par l'amour de Dieu, sans savoir qu'elles sont abritées sous le sang de Christ, le désir de prendre la Cène dans la pensée que la paix arrivera par cet acte, c'est oublier que la paix procède uniquement du sang et qu'en rompant le pain on fait profession de la posséder.

« Aucun étranger n'en mangera, » avait dit Dieu (Ex. XII, 43); les personnes seules de la maison, où le sang avait été mis, devaient manger l'agneau; elles avaient sujet de se réjouir, car c'était leur fête, elles devaient faire contraste avec les Egyptiens qui allaient se lamenter. Aussi lisons-nous (1 Cor. V, 8) : « C'est pourquoi faisons la fête.... avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité. » Et n'est-ce pas une fête pour nous en effet : le souvenir de nos péchés effacés, uni à l'espérance de voir bientôt Celui à qui nous allons être faits semblables? Pussions-nous toujours plus nous réjouir autour de notre Agneau, l'Agneau de Dieu.

J'ai hâte de passer à la dernière question : Peut-on volontairement s'en priver sans offenser le Seigneur?

Dieu exposant sa pensée d'une manière positive, si l'on ne s'y soumet, c'est de l'*insouciance*, si ce n'est de l'*insubordination*. Il avait dit de la pâque. » Toute l'*assemblée* d'Israël la fera. » Et s'il est évident que qui-conque se serait contenté d'avoir mis le sang sur sa porte aurait cependant été sauvé, car le sang seul détournait l'ange destructeur, il n'en est pas moins évident qu'il y aurait eu mépris de la Parole de l'Eternel qui avait dit : « Ils en mangeront la chair rôtie au feu cette nuit-là » (vers. 8); ils se seraient volontairement privés d'un privilège immense, en refusant de faire la fête. Et, je le demande, n'en est-il pas de même de toute âme qui, par crainte ou par indifférence, se contente d'être à l'abri du jugement par le sang? Assurément, car le Seigneur a dit : « faites ceci en mémoire de moi. » C'est une désobéissance positive, c'est de l'insoumission à la volonté de Dieu, à part la privation d'un précieux privilège. Il n'est pas question de savoir si l'on n'a plus la nature pécheresse, toujours portée à mal faire, pour pouvoir rompre le pain, car elle se trouvait chez l'Israélite, comme elle se trouve chez tout croyant. Avant, comme après la rédemption, elle est toujours la même, et Dieu la connaît et la juge ainsi. Or Il a invité Israël sous l'aspersion du sang à manger l'Agneau, et sans raisonner il s'y soumit, car on lit (vers. 50) : « Tous les enfants d'Israël firent ainsi que l'Eternel avait commandé à Moïse et à Aaron; ils le firent ainsi. » Toute crainte était ôtée de leur cœur, car Dieu avait dit : « Je verrai le sang. » Ne pensez-vous pas que Dieu le voit aussi pour vous, ce sang précieux qui coula sur le Calvaire? et pourquoi craindriez-vous ou refuseriez-vous encore d'obéir à cette

parole du Sauveur, votre Sauveur : « faites ceci en mémoire de moi, » jusqu'à son retour ? Pourquoi, vous qui savez depuis un certain temps que le sang de Christ a ôté vos péchés, tarderiez-vous encore à faire la profession publique que vous l'attendez et que vous êtes heureux de faire un seul corps avec vos frères * ? Ne pas vous joindre à eux pour célébrer la mémoire du Sauveur, n'est-ce pas une désobéissance positive à sa volonté ? Que toute *crainte* et toute *fausse honte* soient bannies de votre cœur, et comme l'amour parfait bannit la crainte, montrez-le en appréciant le privilège béni que le Seigneur veut vous accorder.



Est-on heureux après le délogement ?

Extrait d'une lettre.

Quant à votre seconde question, si l'on jouit pleinement après le délogement ; je tiens beaucoup à vous mettre au clair là-dessus. Je crois comprendre votre pensée.—C'est clair que l'espérance du chrétien, l'espérance de l'église, c'est la venue du Seigneur. Et même individuellement, ce ne sera qu'à ce moment-là que je recevrai mon corps glorieux. L'œuvre de la rédemption ne s'arrêtera pas jusqu'à ce que nos corps mortels soient vivifiés par la puissance de la résurrec-

* Ces lignes écrites seulement en vue d'âmes chrétiennes, dans lesquelles les chrétiens ont confiance, mais qui n'ont pas éprouvé le besoin de s'unir au témoignage ou ont craint d'exposer leur désir, je n'ai pas eu à considérer le sujet au point de vue des cas de discipline.

tion (Rom. VIII, 11). Alors s'effectuera, finalement, la réponse à la grande question de Rom. VII : Qui me délivrera de ce corps de mort ? Je dis finalement, parce qu'en principe la chose est faite, nous nous tenons pour morts et ressuscités. Mais de fait nous sommes ici-bas dans ce corps d'humiliation, mais aussi nous marchons *dans la vie*, ayant la résurrection de Christ pour point de départ, et notre résurrection personnelle pour point de mire ; celle-ci consommera notre rédemption personnelle (voyez Rom. VIII, 11 et 23 ; 1 Cor. XV, 51-58 ; 2 Cor. IV, 14 ; V, 1-5 ; Phil. III, 20-21 ; Eph. IV, 30 ; 1 Thess. IV, 15-18 etc.). Voilà qui est assez clair comme étant l'espérance chrétienne proprement dite.

Quant au délogement, voici ce qui en est : Nous sommes *dans la vie*, cette vie a succédé à la mort ; celle-ci n'est plus du tout devant nous, elle est derrière. Nous *avons la vie*, cette vie ne peut se discontinuer, ni se terminer, c'est *la vie éternelle*. J'ai dit que cette vie a succédé à la mort qui est derrière ; mais cette mort a été la mort de la vie qui a *précédé*. Cette vie-là n'existe plus. (Gal. II, 20).— Cette mort de la vie d'Adam est donc un gain, et comme telle, elle est à nous (1 Cor. III, 22), elle nous délivre. La chose a eu lieu en principe à la croix, et nous sommes exhortés à en faire l'application pratique (Col. III, 5). Par cette application pratique, en nous tenant pour morts, nous sommes délivrés graduellement de ce qui entrave l'activité de notre nouvelle vie. C'est donc un gain de mourir chaque jour (1 Cor., XV 31), de porter toujours, partout, dans le corps, la mort du Seigneur Jésus (2 Cor. IV, 10).

Nous sommes en communion avec Dieu et avec Jésus par le fait que nous avons la vie, et plus nous ré-

alisons la mort, plus cette communion est intime, les entraves étant mortifiées. Si donc la mort est un gain pratiquement; combien plus quand nous en finissons définitivement avec ce qui est mortel, qui entrave et qui fait gémir? Quel débarras d'en finir avec le corps d'humiliation et la chair qu'il contient.— Et si ici-bas nous pouvons déjà jouir intimement de notre Sauveur; qu'est-ce donc, quand nous sommes absents du corps pour être *avec Lui*, sinon la jouissance pleine et entière, sans entraves, de notre relation personnelle avec ce précieux Sauveur? Oui, être avec Christ est beaucoup meilleur que de demeurer dans ce corps et dans ce monde. Être *avec le Seigneur*, quelle réjouissante pensée. Que peut-il nous arriver de meilleur, personnellement, que de déloger *pour être avec Christ*? — Je dis personnellement, parce que, collectivement, nous attendons *la gloire*, nos corps glorieux semblables à Jésus. Nous jouirons aussi les uns des autres dans cette gloire, nous serons consommés dans l'unité et dans la gloire (Jean XVII, 22-23). Nous serons couronnés si nous avons marché avec le Seigneur, si nous avons aimé son avènement (2 Tim. IV, 8). Quel encouragement, quel glorieux bonheur, quelle mutuelle consolation actuelle (2 Thess IV, 18). Mais cela ne fait pas déprécier le gain immense qu'il y a, personnellement, d'attendre la gloire en étant auprès du Seigneur sans entraves; ou de l'attendre ici-bas dans le combat. Cependant si nous servons Christ, il vaut la peine de rester ici-bas (Phil. I, 24). Quelle belle part nous avons: Vivre, c'est Christ; mourir, un gain. — Je crois que l'ennemi profite du manque d'affranchissement de beaucoup de chrétiens pour leur faire craindre le délogement, de sorte qu'ils

sont tentés de préférer la transmutation, parce qu'ils ont frayeur de la mort (comp. Hébr. II, 14-15) et c'est pour combattre cela qu'il est bon d'insister sur la vérité, que *mourir est un gain*. Et j'y vois même un privilège qui est à apprécier. Paul, en Phil. III, désire être rendu conforme à la mort de Christ, *son Seigneur*, pourvu qu'il atteigne Christ glorieux, qu'il parvienne à la résurrection d'entre les morts; peu lui importe le chemin pour y arriver: s'il faut même qu'il passe par la mort comme Christ y a passé, il est content. Avez-vous pensé à ce privilège, de parvenir à la gloire, personnellement, par le même chemin que Christ, c'est-à-dire, en passant par la mort (positivement quant au corps) et ensuite par la résurrection? Mais il y a encore ceci: Si l'on a marché avec le Seigneur, si l'on est manifesté à Dieu, de manière qu'au moment du départ il n'y ait rien à régler, l'on fait, à ce moment-là, une expérience de ce qu'est Jésus, que l'on ne peut pas faire, ni comprendre, sans y passer; et après cette dernière précieuse expérience, l'on se trouve *vers Lui*. Quoi de plus doux et de plus désirable personnellement? — En tout ceci je fais la part des souffrances physiques qui précèdent ordinairement le délogement, et des circonstances qui l'accompagnent pour ceux qui restent; mais j'insiste sur le privilège personnel qu'il y a dans le fait en lui-même pour celui qui y passe, comme étant un gain de bien des manières. — Quel bonheur d'être la propriété du Seigneur, de n'avoir rien à choisir ni à préférer, mais de s'en remettre à sa volonté avec sécurité, sachant que nul ne vit pour soi-même, et nul ne meurt pour soi-même, mais soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes du Seigneur (Rom.

XIV, 7-8).— Oui, il vaut la peine de rester ici-bas pour le Seigneur : de quelle importance est notre carrière chrétienne, pour lui et pour nous ! Il demande lui-même au Père, en Jean XVII, que nous ne soyons pas ôtés du monde, mais que nous soyons gardés du mal : car il y a des délogements qui, au lieu d'être un privilège, sont une discipline (voyez Actes V, 1-11 ; 1 Jean V, 16-17 ; 1 Cor. XI 50-52), quoiqu'il reste vrai en tous cas, qu'être absents du corps, c'est être avec le Seigneur.— Mais considérez le langage du bienheureux apôtre Paul en 2 Tim. IV, 6-8 ; voilà un bel exemple de l'espèce de délogement, dont je parle comme étant un privilège. Oui, quand l'on peut dire que l'on a *achevé* la course, que l'on a gardé la foi, quel'on sait d'où l'on vient et où l'on va, quoi de plus doux que de s'en aller vers Jésus, et d'attendre là la gloire et les couronnes, en jouissant pleinement de notre relation personnelle avec Jésus.

Je désire bien que vous compreniez qu'en tout ceci, je n'ai pas la moindre pensée d'affaiblir la gloire positive de la transmutation, comme étant une conséquence glorieuse de la victoire qui a été remportée sur la mort, de manière que, pour nous, le fait physique est réduit à la question de peut-être (comp. Jean XI, 24-26). Mais mon but est de combattre la tendance générale chez les chrétiens mal affranchis, de faire de la transmutation une *spéculation*, parce que l'on a encore frayeur de la mort. Hélas ! souvent, cette frayeur de la mort est une preuve que l'on n'a pas beaucoup réalisé la vie en se tenant pour morts. — Quelle sécurité de pouvoir s'en remettre simplement à ce que Dieu a décidé pour nous, et de comprendre que toute notre affaire,

pendant que nous sommes présents dans le corps , c'est de nous efforcer d'être agréables au Seigneur (2 Cor. V, 9-10.)

« Pour moi vivre, c'est Christ, » que ce soit la devise
De tous tes rachetés ; que chacun d'eux le dise

Et que tous sachent l'accomplir » (Hymnes 189, v. 2).



Miettes de quelques méditations.

(VOIR VII^e ANNÉE, P. 415)

Jean I, 33-52.

Ce qui est précieux dans l'évangile, c'est que, malgré ses profondeurs, il y a une simplicité parfaite pour ce qui regarde notre salut. Dieu parle de l'homme comme quelqu'un qui le connaît à fond ; Il connaît l'homme et Il en parle en conséquence, mais Dieu aussi se révèle pleinement Lui-même et nous place dans une parfaite certitude. Dieu ne dit pas : peut-être... Mais il dit : j'ai mis mon sceau. Peut-être je suis un méchant enfant, bien désobéissant, mais ma relation avec Dieu est parfaitement claire.

1° Jésus s'entoure de tout ce qui est de Dieu.

2° Il dit : « Suis-moi, » il est le chemin.

3° On a le ciel ouvert.

La première chose ici, c'est que quelqu'un arrive qui s'entoure de tout ce qui est de Dieu. L'homme fait son chemin ici-bas, inquiet ou indifférent, et puis le jugement vient qui réglera tout.—L'homme est inquiet, s'il pense au jugement, insouciant, s'il n'y pense pas, occupé de ses propres affaires ; toutefois la mort vient,

et puis on ne sait pas.... Mais Christ arrive et Il se donne comme centre, il s'entoure de tout ce qui est de Dieu. Les prophètes prêchaient la loi, ils cherchaient à amener le peuple vers Dieu, mais si un prophète se fût donné comme centre et se fût entouré de tout ce qui était de Dieu, c'eût été un orgueilleux, faisant de l'idolâtrie, et qui que ce soit qui le ferait serait un orgueilleux. Mais Christ accepte que tout ce qui est de Dieu l'entoure. Si Christ n'est pas tout, Dieu n'est rien. C'est Dieu manifesté en chair. Si quelqu'un cherche Dieu, il n'a qu'à aller à Christ et il a trouvé Dieu. Aussitôt que j'ai reconnu le Fils de Dieu, je vais à lui et j'ai trouvé Dieu. Si Christ n'est pas Dieu, c'est la plus terrible imposture. Oh ! quel bonheur, au lieu de ne savoir pas de quel côté nous tourner, nous pouvons dire : Nous entourons Celui qui nous a manifesté Dieu. Nous trouverons des tentations, des difficultés, mais nous avons trouvé Celui qui nous a révélé Dieu. La loi et les prophètes en avaient parlé, mais Lui est venu et quand on l'a trouvé, on a trouvé l'amour, la patience et la puissance aussi, car il ressuscite les morts. Quand même on ne serait pas bien au clair, on a trouvé Dieu ; il y a sans doute des progrès à faire. Peut-être a-t-on des préventions comme Nathanaël qui dit : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » également Jésus peut dire : « Voici un véritable Israélite en qui il n'y a point de fraude. » Nous avons trouvé Dieu et Il sonde nos cœurs, car Il ne passe pas par-dessus le péché, mais nous connaissons son cœur. Nous avons trouvé la lumière, mais aussi la bonté. Il ne met personne dehors de ceux qui viennent à Lui. La relation est parfaitement claire. Un enfant sait bien qu'il est avec ses

parents, quoiqu'il ne soit pas toujours sage. Chacun sait que, quand il est question du cœur de l'homme, on ne peut pas toujours s'y fier; mais si j'ai trouvé Christ, je puis entièrement me fier à Lui. C'est un bonheur infini d'avoir trouvé Dieu en Christ.

Il est plus avantageux d'avoir trouvé Christ par la foi, que de l'avoir connu comme tel sur la terre. Je connais Celui qui a été mort, qui est ressuscité et glorifié au ciel. Le christianisme est la révélation parfaite de Dieu actuellement. Si vous avez trouvé Jésus, vous savez quel bonheur il y a, quelle douceur cette connaissance procure. Un homme du monde ne sait rien de Dieu ni de lui-même, à peine sait-il qu'il a une âme, et s'il en a une, que deviendra-t-elle? il n'en sait rien. C'est la plus grande misère que l'incertitude à l'égard de son âme. — Si j'ai trouvé Jésus, je ne suis plus dans l'incertitude.

Mais après avoir trouvé Christ, nous avons à suivre son chemin pour traverser ce monde. Pourquoi faut-il dire : Venez à Christ? C'est parce que l'on n'a pas été avec Lui. Pourquoi Christ cherche-t-il à s'entourer de tous ceux qui cherchent Dieu? c'est parce qu'ils étaient sans Dieu. Dans le jardin d'Eden, Adam n'avait pas besoin d'un chemin, il n'avait qu'à jouir des bonnes choses du jardin. Si mon fils m'a abandonné, il est peut-être en Amérique; alors même qu'il ne soit pas un débauché, il ne peut rien faire de bon tant qu'il n'est pas revenu; or il lui faut un chemin pour revenir. — Quand je n'ai pas de chemin, Jésus me dit : « Suis moi. » Et en suivant Jésus, je sais que je suis parfaitement dans le chemin du ciel.

Quand Nathanaël arrive, il doutait qu'il pût venir

quelque chose de bon de Nazareth. « Je t'ai vu, dit Jésus, quand tu étais sous le figuier. » Voici quelqu'un qui me connaît à fond, se dit Nathanaël. La première découverte que l'on fait en venant à Jésus, c'est qu'il sonde nos cœurs. Pensez-vous que votre réputation suffise devant Dieu? Non, devant Dieu, il s'agit de la conscience, et non de la réputation. Pourquoi craint-on? parce que la conscience dit : Tu es un pécheur. Chers amis, si Dieu n'était pas amour, je ne pourrais pas en parler ici aujourd'hui devant vous. Qui est-ce qui sait tout ce que vous avez fait et pensé? Si tout ce qui s'est passé dans votre intérieur était écrit sur les murs de N., vous n'oseriez pas sortir de vos maisons. Eh! bien, Jésus vient comme lumière, c'est son premier caractère, et cette lumière pénètre dans la conscience et tout est mis au jour. Si je me trouve en la présence de Dieu, je trouve Dieu *lumière*, mais aussi *bonté*. Dieu ne passe pas par-dessus le péché, mais il l'ôte. Jésus était avec la Samaritaine lumière et bonté. Quand on est devant Dieu en Christ, non-seulement il y a lumière et bonté, mais le ciel est ouvert. Avant cela le ciel ne pouvait pas s'ouvrir. — Désormais le ciel est ouvert. Le voile est déchiré, le ciel nous est ouvert maintenant. — Dieu a les yeux trop purs pour voir le mal sans le punir, et que faire quand le mal est là? Christ arrive et Il l'ôte et le ciel nous est ouvert. Ce qui nous a ouvert le ciel, c'est le fait qu'il a ôté le péché, et maintenant la lumière la plus parfaite ne fait que manifester que nous sommes blancs comme la neige. Il nous a lavés du péché, parce qu'Il n'en veut point du tout.

Quand est-ce que nous savons cela? Est-ce que nous espérons que Christ vienne mourir? Non, Il est mort

et nous croyons à l'efficace de sa mort. Quand est-ce que le ciel sera ouvert ? Aujourd'hui , par la croix de Christ, Dieu nous place devant le ciel ouvert.

1° Dieu nous a cherchés, Il nous a trouvés et Il est tout amour.

2° Nous avons besoin d'un chemin pour traverser ce monde, et en Christ nous trouvons le chemin.

3° Christ a porté nos péchés et Il nous a ouvert le ciel par sa croix ; nous avons le ciel ouvert aujourd'hui,

Si vous croyez, vous trouvez sans doute des tentations, des difficultés, mais Jésus est là et Il fait face à tout. Où en êtes-vous, chers amis ? Avez-vous trouvé Jésus ? Savez-vous ce qu'est Dieu ? lumière et bonté. Êtes-vous heureux, avez-vous le ciel ouvert ? Le monde va vous échapper d'une manière ou d'une autre. Avez-vous une bonne espérance ?

Phil. III.

Ce n'est pas seulement Christ portant tous nos péchés dans son corps sur le bois, mais c'est Christ comme objet du cœur, un motif pour l'énergie. L'énergie est produite, lorsqu'on n'a qu'un seul objet devant soi. L'homme double de cœur est inconstant dans toutes ses voies.

C'est lorsque nous sommes parfaitement justifiés que nous pouvons juger nos manquements ; lorsqu'il n'en est pas ainsi au lieu de confesser nos péchés, nous les cachons. Non-seulement Christ s'est donné pour nous, mais aussi il s'est donné à nous ; son cœur est à nous et tout ce qu'il est. Il ne donne pas comme le monde donne. — Si je donne quelque chose, je ne l'ai plus.

Christ se donne lui-même et tout ce qu'il a. « Les paroles que tu m'as données, je les leur ai données.—La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée. » Christ nous a tout donné.

Le chap. II montre les grâces du chrétien, l'humilité, le dévouement.... Nous avons Christ humilié — qu'il y ait en vous la même pensée qui a été en Jésus-Christ. Le chap. III montre Christ dans la gloire et c'est un objet pour nos cœurs, et lorsqu'on veut saisir le prix, on rejette tout ce qui embarrasse, fût-ce de l'or; si c'est un poids on le jette derrière. — Dieu a su concilier ces deux choses: savoir que nous trouvons aujourd'hui le repos, ce qui satisfait le cœur, et en même temps Christ est l'objet qui est placé devant nous et vers lequel nous courons.

Paul veut parvenir à la résurrection d'entre les morts. — Si Dieu entre dans le domaine de la mort, Il en retire les personnes qu'Il aime, c'était la même chose pour Christ; ce n'est pas une affaire de date, mais d'affection, d'intimité.

Que ferait un homme ressuscité dans ce monde? aimerait-il l'or, les plaisirs, les honneurs? Non, tout cela, dirait-il, est derrière. Nous devons faire ainsi: Il y a la souffrance, la souffrance dans l'œuvre de Dieu, et même la souffrance dans la vie chrétienne ordinaire; mais là où les souffrances pour Christ abondent, les consolations abondent aussi. Nous devons marcher de manière à satisfaire Dieu, ce n'est pas que nous soyons satisfaits de nous mêmes; Dieu nous en garde. — Mais alors même que mon ami a des défauts, je me fie à lui. — C'est ce que nous devons chercher à réaliser devant Dieu; chercher à le satisfaire.

EPHÉSIENS I, 10.

Nous sommes cohéritiers de Christ et Dieu veut réunir toutes choses sous Christ homme ; quoiqu'il soit bien plus qu'un homme, c'est comme homme qu'il doit être chef de toutes choses. Col. I, 20 : Dieu se réconcilie toutes choses par Christ, tant les choses du ciel que celles de la terre ; vers. 22 : mais nous sommes déjà réconciliés, c'est une grâce dont nous jouissons. Il est beau et précieux d'être au clair à ce sujet. Dans ces temps de confusion il faut quelque chose de positif, et c'est le caractère du christianisme de donner quelque chose de positif. Dieu veut réunir toutes choses sous Christ, et ce que Dieu fait en attendant, c'est de rassembler les cohéritiers de Christ. En apparence, c'est bien peu de chose, ces cohéritiers ; mais Jésus aussi lui-même, en apparence, était peu de chose, c'était un pauvre charpentier, et souvent aussi les cohéritiers sont de pauvres charpentiers. — Et quand les cohéritiers sont rassemblés, le jugement est une chose très simple.

Il y a deux choses, deux sujets très importants dans la Bible, après le salut : le gouvernement de Dieu dans ce monde et l'Eglise. Il faut que le ciel et la terre soient un jour en ordre. Dieu ne peut pas toujours supporter le désordre sur la terre, et dans le ciel il y a de mauvais esprits. S'il vient pour juger, il faut que tout ce désordre disparaisse. Il use d'une patience infinie pendant le rassemblement des saints et puis, comme nous l'avons vu, Christ vient les prendre à Lui et il reviendra, accompagné de tous les saints, pour exercer le jugement (Jude).

1 Thes. IV, passage que j'ai lu l'autre soirée, montre que Christ viendra accompagné de tous les saints et il

mettra tout en ordre ici-bas. Notre part sera avec Jésus, mais c'est une joie immense de penser que cette terre sera dans le repos ; mon cœur s'en réjouit et le vôtre aussi, je pense. — La terre sera couverte de la connaissance de l'Eternel, mais ce n'est pas la prédication de l'évangile qui le fera, quoique, si nous avons été plus fidèles, nous eussions porté l'évangile plus loin.

Christ est les prémices, les prémices sont une espèce d'échantillon ; le tout est de même nature que les prémices. Si c'était comme un simple homme que je disse que je serai semblable à Christ, ce serait une folie. Mais si c'est par la grâce, alors on peut s'attendre à de grandes choses. Il s'agit de la gloire de Dieu, comme il est dit dans Eph. II, 7, « afin de montrer dans les siècles à venir les immenses richesses de sa bonté envers nous par Jésus-Christ. » Dieu montrera qu'il a déployé envers nous une bonté digne de Lui. — Si un homme riche donne un sou, ce n'est pas digne de lui. Dieu se glorifie dans ce qu'il fait envers nous. — Je crois qu'il n'y a rien qui ait tant ravalé la chrétienté que cette idée d'une résurrection commune à tous les hommes. Le désir de mon cœur, chers amis, c'est que Dieu vous donne la vie éternelle, si vous ne l'avez pas encore. Si nous sommes croyants, nous sommes déjà moralement conformes à Christ quant à nos âmes et nous le serons quant à nos corps, quand il viendra nous prendre. Que Dieu vous donne de jouir de la puissance de ces vérités, afin que montent vers lui la louange, l'honneur et l'adoration.

Luc XVII 22-27.

J'ai lu ce passage pour introduire notre sujet ; il est

évident qu'il s'agit ici du jugement des vivants, et non du jugement devant le trône blanc. Quand il s'agit des morts, il n'est pas question de manger, de boire, ni de se marier.

Dans les deux précédentes soirées, nous avons parlé : 1^o de l'espérance de l'Eglise qui est d'être avec Christ, et 2^o de cette résurrection qui est la puissance et la faveur de Dieu pour tous les siens — et nous avons dit *un* mot du jugement de ce monde. — On a demandé que je présente l'ordre de ces événements ; le temps ne permettra pas que j'entre dans des détails, je ne ferai qu'indiquer les grands traits.

1^o Nous avons vu le conseil de Dieu dans Ephés. 1, 10, de réunir tout sous un seul chef — Mais nous sommes déjà réconciliés, en attendant que tout soit réconcilié comme nous le voyons dans Col. 1. Je ferai remarquer que l'Eglise en Christ est le centre de la bénédiction céleste, et les Juifs le centre de la bénédiction terrestre ; mais les Juifs n'auront cette place que lorsque les Gentils seront jugés. — Les temps des Gentils ont commencé avec Nébucadnetzar. — Il y a eu un petit répit sous Cyrus et un résidu des Juifs est remonté de Babylone, pour que Christ leur fût présenté. Mais les Juifs ont rejeté le Christ et ils ont été retranchés jusqu'à ce que la plénitude des Gentils soit entrée (Rom. XI, 25). — Ce qui doit nous intéresser le plus, ce sont les choses célestes, quoique par fois on s'arrête plus facilement aux choses terrestres. Souvent aussi on confond ces deux choses ; mais si une fois on les distingue, cela jette beaucoup de jour sur les Ecritures. Maintenant le royaume est en mystère, et il faut au chrétien la puissance du Saint-Esprit pour aller

contre le courant du monde ; mais, alors il n'en sera pas ainsi, le courant du monde sera selon Dieu, Satan étant lié, et Christ régnera avec les siens. Le mal ne sera pas toujours là, Christ l'ôtera en jugement et établira son règne ; c'est ce qu'on appelle le millénium. Si pendant ce règne, le mal se manifeste, il sera aussitôt jugé ; ce n'est pas le cas aujourd'hui, il faut vaincre le mal par la foi et la patience. L'espérance de l'Eglise, c'est d'être avec Christ, et ce qui regarde les Juifs, c'est la prophétie (2 Pierre I, 49) ; le monde est dans de profondes ténèbres, et voilà une lampe, la prophétie, qui montre où le monde va finir ; mais nous avons plus que la lampe, il y a l'étoile du matin ; Christ, dans son caractère céleste, est la lumière du chrétien. Plus tard Christ sera le soleil pour les Juifs et le monde, mais l'étoile est pour ceux qui veillent, c'est la portion céleste ; souvent on s'attache à ce qui est terrestre, parce que nous sommes tous terrestres, mais ce n'est pas ce qui est le plus intéressant.

Luc IX, 28-36. Nous avons ici la transfiguration de Christ : Moïse et Elie s'entretiennent avec Jésus en gloire et les trois disciples dans leurs corps naturels, c'est une figure du millénium, du royaume, c'est la partie terrestre ; mais il y a autre chose, il y a la nuée, et nous savons que la nuée est le signe de la présence de Dieu, la demeure de Jéhovah ; même, en hébreu, on disait simplement *la demeure*. La nuée avait conduit Israël. Et après le veau d'or, quand Moïse a dressé un pavillon hors du camp, la nuée apparaît, et Dieu parlait à Moïse comme un ami parle à son ami.... Et une voix vint de la nuée, qui dit : C'est ici mon Fils bien-aimé, écoutez-le. Et Moïse et Elie entrent dans la nuée, et les disciples eurent peur ; c'est la demeure de Dieu en gloire, ce sont les deux parties du royaume : la céleste et la terrestre. Aussitôt que le royaume est manifesté, une gloire que l'homme peut voir, ils sont entrés dans la nuée, la gloire céleste. (A suivre.)



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Miettes de quelques méditations.*(Suite et fin de la page 80.)*

2 Pierre I, 16-19 : *La gloire magnifique*, la nuée, la gloire céleste et aussitôt la gloire terrestre est introduite.

Ce sont les jugements de Dieu qui introduiront le royaume, parce que les hommes se le sont approprié. Deut. XXXII, 8 : Dieu montre qu'il voulait faire d'Israël le centre de toutes ses voies sur la terre. — Mais pour un moment Israël est aveuglé, parce qu'ils ont rejeté Christ, et cet endurcissement d'Israël durera jusqu'à ce que l'Eglise soit entrée (Rom. XI, 25).

Pour présenter l'ordre des événements, ce sera un peu sec, parce que je ferai rapidement beaucoup de citations, pour avoir des preuves scripturaires ; il ne s'agit pas de l'imagination de l'homme, mais de ce que Dieu dit dans sa parole.

La première chose, c'est que les chrétiens soient ravis

en la présence de Christ pour être toujours avec Lui. Comme nous avons vu Moïse et Elie entrer dans la nuée, Il les prend à Lui dans la maison.

Dans Apoc. XII, 7-12, Satan est chassé du ciel avec ses anges, c'est ce que le Seigneur Jésus avait vu prophétiquement dans Luc X. 18 : « Je contemplais Satan tombant du ciel. » Satan est l'accusateur des frères. — Voyez aussi Job. — Satan, accusateur ; Diable, adversaire. — Ils l'ont vaincu à cause du sang de l'Agneau... « et Satan est descendu vers vous avec une grande furie, sachant qu'il a peu de temps ; » — Ce sont les trois ans et demi de la dernière semaine de Daniel. — Il y a 70 semaines ; d'abord sept semaines et puis 62 semaines, ce qui fait 69 semaines ; il reste encore une semaine, et Christ a été ici-bas la première moitié de cette semaine et il a été rejeté. Christ chasse Satan du ciel, c'est la dernière demi-semaine et cela amène la tribulation sans pareille ; ce sont les trois ans et demi de la fin. Ensuite Christ vient avec les siens.

Col. III, 4 : « Quand Christ qui est notre vie apparaîtra, nous apparaitrons avec Lui en gloire. » — C'était une chose bien connue dans l'Eglise, que les saints jugeraient le monde. — L'apôtre fait appel à tous les chrétiens, en disant : « Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ? »

Apoc. XVII : Christ viendra avec les élus, les appelés, les fidèles. Dans le XIX^{me} chap., ce sont les armées du ciel qui le suivent. On dit : ce sont des figures, j'accepte, mais ces figures expriment des pensées. On sait bien qu'un cheval blanc signifiait la victoire. — Et ce sont les armées du ciel qui suivent Jésus, quand il en sort ; quand Christ vient ainsi, la première chose qu'il fait, c'est de détruire la Bête et l'Antichrist.

La première chose, quand Christ se lève, c'est de prendre tous les saints à Lui, ceux de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau, quoiqu'il y ait entre eux une différence marquée dans l'Ecriture. 1° Les saints sont réunis à Christ. 2° Satan est chassé du ciel. 3° Christ vient avec tous les saints. 4° Il juge la Bête, l'Antichrist.

Apoc. XIX : Les armées du ciel suivent Christ et c'est pour l'accompagner dans le jugement. Satan chassé du ciel soulève tout le monde contre Christ, et Christ vient pour juger tout cela, toute cette révolte.

Il y a des expressions dans les Psaumes, qui sont souvent embarrassantes pour plusieurs, tous ces passages où l'on demande la vengeance. On sait qu'il ne convient pas aux chrétiens de demander la vengeance, et il n'est pas nécessaire que Dieu détruise les méchants pour que nous soyons heureux ; nous allons au ciel, qu'il y ait des méchants sur la terre ou non, peu importe quant à ce fait ; mais ce n'est pas la même chose pour les Juifs, leurs bénédictions sont sur la terre, et quand arriveront ces jours d'oppression sans pareille, il leur conviendra de demander à Dieu de détruire leurs ennemis, afin qu'eux jouissent paisiblement de leurs bénédictions sur la terre, en se reposant sous leur vigne et leur figuier.

Maintenant je vais citer quelques passages qui affirment la restauration d'Israël après le jugement. Lisez Jérém. XXXI, 29-40 ; tout cela s'accomplira à la lettre : impossible d'expliquer ces passages spirituellement. Jérém. XXXII, 37-44 : Voilà ce que Dieu fera pour les Juifs ; je ne sais pas ce que veulent dire ces paroles, si Dieu ne le fait pas ainsi ; c'est un langage on ne peut plus clair.

Osée III, 4-5 : Pendant un temps Israël n'aura ni vrai Dieu, ni faux dieu.

Amos IX 11-15 : C'est la bénédiction de ce qu'on appelle le millénium. Promesse positive que les Juifs seront plantés dans leur terre, ce qui n'est pas encore arrivé.

Rom. XI, 29 : Les dons et l'appel de Dieu envers Israël sont sans repentance.

Sophonie III, 9-20 : C'est un témoignage constant de l'Écriture, que la restauration d'Israël, et non ici et là quelque passage isolé que l'on pourrait mal expliquer.

On pense que l'évangile prêché doit amener ces temps-là, mais il n'en est rien, c'est tout autre chose. Comme je l'ai dit hier, c'est un péché de l'Eglise de ne pas déployer plus d'énergie pour porter l'évangile au loin. Mais c'est le jugement qui amènera ces temps heureux.

Dans Zach. XIII et XIV, nous avons le jugement des nations et un terrible jugement sur les Juifs, mais quelques-uns échappent.— On dit que Titus a accompli cela; il est vrai que les Juifs ont bien été jugés, mais les nations ne l'ont pas été et Christ n'était pas là. Le retour de Babylone ne l'a pas accompli non plus. Ici nous avons le jugement des nations et des Juifs, et Christ sera là et un résidu échappe. Dan. II, 34 : Les Gentils. Je ne conçois rien de plus simple. Les quatre monarchies sont dépeintes : Les Babyloniens, les Mèdes et les Perses, les Grecs et les Romains. Vers. 44 : « Et au temps de ces rois il est suscité un autre royaume ; » la petite pierre lancée sans main frappe la statue et la réduit en poussière. Ce n'est certes pas l'évangile —

l'évangile attire les cœurs, c'est une influence de la grâce de Dieu pour gagner le cœur. Cela ne réduit pas en poussière, bien au contraire; c'est le témoignage qui gagne le cœur et le transforme selon le caractère de la grâce. La petite pierre brise et devient ensuite un grand royaume, — c'est un tout autre principe. Au temps de ces rois un autre royaume est établi. Ce n'est pas une influence qui nous fait remporter la victoire sur les tentations et les passions.

Dan. VII : Le jugement se tient, il détruit la Bête; ce n'est nullement l'évangile. Je ne comprends pas que Dieu puisse dire d'une manière plus claire, que c'est le jugement et non la grâce de l'évangile.

Dans le Ps. CX, nous avons l'enseignement doctrinal. Nous avons vu le jugement des nations, les Juifs rétablis et les nations, qui auront été épargnées, bénies.

Esaïe XXV : Il engloutira la mort en victoire; événement qui aura lieu en même temps, sans vouloir dire au même instant. La couverture sera ôtée, il ôtera l'opprobre de son peuple. XXVII : Satan sera lié. Dans le chap. XV de la 1^{re} épître aux Cor. l'apôtre montre que la première résurrection aura lieu en même temps que les événements annoncés en Esaïe XXV. Nous avons ici trois choses : jugement des nations, les Juifs rétablis, Satan lié; les saints sont au ciel et les méchants sont jugés sur la terre.

Matth. XXV : On aura été étonné hier, lorsque j'ai dit que jamais, dans l'Ecriture, il n'est question d'une résurrection générale, que je n'aie pas cité Matth XXV; mais je l'ai fait à dessein, parce que, dans ce chap., il n'est pas parlé de morts, mais bien de vivants. Il y a trois classes : les frères, les brebis et les boucs. Les

frères, ce sont ceux que Christ a envoyés prêcher l'évangile du royaume; les brebis, ceux qui ont reçu la prédication de cet évangile, et les boucs ceux qui l'ont refusée. En Joël aussi nous voyons toutes les nations assemblées devant lui pour être jugées. Parfois on parle de l'ange qui porte l'évangile éternel, comme si cela avait rapport à la prédication de l'évangile de la grâce. Mais laissez parler l'ange : que dit-il ? « Craignez Dieu et lui donnez gloire, car l'heure du jugement est venue, » il est question de jugement et non de grâce.

Zach. XIII, 8 : Les deux tiers des Juifs seront apostats et l'autre tiers échappe. En Ezéchiel, à l'occasion de Gog, nous voyons aussi que un sixième échappe. En Esaïe LXVI, 18, il y en a aussi qui échappent, mais ce n'est pas l'Evangile qui les fait échapper, et ces échappés auront part à la bénédiction milléniale.

Il y a un point très solennel que je n'ai pas touché, c'est celui de l'Eglise comme témoignage; il y aura une apostasie, 2 Thes. II. Avant que ce jour arrive, nous serons réunis à Christ, ensuite l'apostasie aura lieu, le méchant sera révélé, pour être jugé à l'apparition de Christ. Les deux tiers des Juifs seront apostats et retranchés; il y a aussi l'apostasie chrétienne et la pleine révolte des nations et puis le jugement.

Apoc. XVI. 13 : *Je vis sortir trois esprits immondes.* On peut ne pas savoir ce que sont ces trois esprits; en tous cas ce n'est pas l'évangile qui rassemble le monde, c'est une influence diabolique et le résultat est une bataille épouvantable. Si je croyais que l'évangile doit rassembler le monde, j'aurais découragé en voyant comment les choses vont.

Dieu a mis l'homme à l'épreuve de toutes manières,

sans loi, sous la loi, les prophètes, et par l'envoi de son Fils au milieu des hommes, et les hommes l'ont rejeté ; est-ce que Dieu renonce à ses pensées pour cela ? Non, Christ monte au ciel, envoie le Saint-Esprit et rassemble ses cohéritiers, puis les prend auprès de Lui et vient ensuite avec eux exercer le jugement sur ce monde ; mais comme nous l'avons vu, quelques-uns échappent et ont part à la bénédiction du règne de Christ. Nous serons avec Jésus dans la maison du Père, c'est notre précieuse portion. Quand les cieux régneront, ce sera bien doux de voir cette pauvre création, où il y a tant de souffrance, soulagée et en paix ; le cœur de Jésus se satisfera en bénissant sa création.

Que Dieu vous donne, chers amis, de sentir que ce monde a Satan pour prince ; il règne par le moyen des convoitises et des passions des hommes. Que deviendriez-vous, si Christ venait cette nuit ? Pourriez-vous dire : Tant mieux, nous irons vers lui ? C'est bien sérieux de vivre dans un monde qui va se trouver dans une révolte ouverte contre Christ. Que Dieu vous donne d'avoir votre part avec Jésus, c'est le désir de mon cœur.



Pardon, Confession, Intercession

Pensées détachées.

1. Je ne pense pas que la 1^{re} épître de Jean suppose que le chrétien ne puisse pas vivre sans pécher. Elle montre que Dieu a pourvu à tout ce qui est nécessaire pour le relever, dans le cas où il pèche. Elle déclare

que le chrétien ne peut pas dire qu'il n'a point de péché ; mais quand elle parle « des péchés, » elle met le passé : « Si nous disons que nous n'avons pas péché. » Jacques, toutefois, déclare que, *de fait*, « nous bronchons tous en plusieurs choses » (Jacq. III, 2).

2. La première épître de Jean, chap. I, 9, ne parle ni de l'époque de notre conversion, ni de nos péchés subséquents. Comme les déclarations habituelles de Jean, c'est la confession abstraite qui constitue, et qui seule constitue la vraie intégrité du cœur ; et le pardon actuel l'accompagne. Nous avons reçu personnellement le pardon de tous nos péchés, et nous sommes établis d'une manière permanente dans la puissance de ce pardon, en sorte que rien ne nous est imputé personnellement (je veux dire, de façon à exclure nos personnes de la grâce). Il y a la grâce présente dans laquelle nous sommes (comp. Rom. V, 2). Mais s'il s'agit du gouvernement de Dieu, c'est autre chose. Alors, nous lisons : « S'il a commis des péchés, il lui sera pardonné » (Jacq. V, 15). C'est pourquoi nous devons prier pour ceux qui ont péché d'un péché qui n'est pas à la mort (comp. 1 Jean V, 16-17) ; nous devons confesser nos fautes l'un à l'autre et prier l'un pour l'autre (Jacq. V, 16). Ainsi l'Eglise, à sa place, et Paul, à la sienne, pouvaient pardonner des péchés, comme nous lisons dans la 2^e épître aux Corinthiens (II, 5,-11 ; comp. 1 Cor. V). Ce qui a été lié sur la terre est lié dans le ciel, et ce qui a été délié sur la terre est délié dans le ciel (voyez Matth. XVIII, 15-18). Ainsi lorsque, lors de la première défense de Paul, tous l'abandonnèrent, il pria que cela ne leur fût pas imputé (2 Tim. IV, 16 ; comp. Act. VII, 60).

3. Les avertissements que le Seigneur adresse à ses disciples, leur disant que s'ils ne pardonnaient pas, il ne leur serait pas non plus pardonné (Matth. VI, 14-15 et ailleurs), ont également leur application. Ce n'est pas une question de justification pour le croyant, mais de relation actuelle dans la faveur divine que quelques-uns semblent oublier complètement. Ce n'est pas seulement que nous avons le fruit du pardon, en ce que nous sommes rétablis dans la communion, mais il y a le point de vue actuel et positif de Dieu, comme gouverneur au milieu de ceux qui sont en relation avec Lui : Dieu a du déplaisir à certaines choses ; il peut me faire mourir peut-être à cause de ce déplaisir, si je ne me juge pas, — et il l'a fait dans certains cas, comme l'Ecriture nous l'apprend, — historiquement et doctrinalement (comp. Actes V, 1-11 ; 1 Cor. XI, 30-32 ; 1 Jean V, 16-17).

4. Le verset 10 du chapitre XIII de l'évangile de Jean (comme aussi la génisse rousse Nomb. XIX) montre clairement quel est le moyen de *purification* pour un homme qui s'est souillé dans sa marche. Il est lavé par le lavage de la régénération, une fois pour toutes ; mais il a besoin de se laver les pieds ; il faut qu'il ait ses pieds lavés ; et ce lavage est ce qui fait avancer, plus que la simple discipline, le pardon de l'Eglise. Nous devons nous laver les pieds les uns aux autres ; mais nous avons besoin de ce lavage, en son lieu et place, pour avoir une part avec Christ. Par les soins de Dieu nous serons nets ; mais il faut que nous soyons nets pour être avec Lui, non par une nouvelle aspersion de sang eu égard à l'imputation, mais par le lavage des pieds avec de l'eau, afin que nous soyons vrais de cœur avec

Lui (comp. Ps. LI, 6), et que nous ne soyons entachés d'aucune souillure, quant à notre marche.

5. La prière de Christ, Jean XVII, était une intercession. Le caractère de l'intercession de Christ peut être différent, maintenant que Christ est dans les cieux, et se rapporter à la position différente dans laquelle nous sommes ; mais la prière de Christ pour Pierre était une intercession.

6. L'intercession du Seigneur pour nous produit, comme résultat, les fruits de la grâce, dont la confession est le fruit dans tout cœur honnête.

7. L'intercession de Christ a pour but de conformer notre condition présente à la position dans laquelle le pardon justifiant nous a placés. Elle est *fondée* sur la « justice » et la « propitiation. » Celles-ci étant parfaites, nos fautes (au lieu qu'elles amènent sur nous l'imputation ou qu'elles puissent endurcir notre cœur et produire de la fausseté dans notre conscience) appellent l'intercession de Christ ; et l'âme est relevée et restaurée. Le pardon, dans le sens absolu, est la justice, pour ce qui concerne l'acquiescement de toute imputation des péchés du vieil homme ; mais en Christ, nous sommes dans les lieux célestes selon la justice de Dieu, et tout ce qui en nous est en désaccord avec la relation avec Dieu, dans laquelle nous nous trouvons, en tant qu'introduits là, est une juste cause du déplaisir actuel de Dieu. « On ne se moque pas de Dieu ; » mais Christ intercède pour nous ; et par cette intercession qui repose sur la justice et la propitiation, la faute, devient l'occasion d'un enseignement et d'une œuvre plus profonde en nous et ainsi d'un état d'âme plus avancé.

Or, pour tout vrai saint, cet état actuel de l'âme vis-à-vis de Dieu est la chose principale, fondée sur le fait que le saint est réconcilié avec Dieu et parfaitement accepté dans sa présence, en justice. C'est le fait qu'on est ainsi dans sa présence, qui est le fondement de toute relation présente avec Dieu. Le caractère de Dieu n'est pas changé par la raison que nous sommes amenés tout près de Lui; mais ce caractère agit sur notre conscience et la forme. Nous marchons « *dans la lumière* » comme Lui est « *dans la lumière*; » et si nous ne marchons pas « *selon la lumière*, » nous le découvrons, parce que nous sommes dans la lumière; et c'est à cet effet que l'intercession de Christ intervient (1 Jean II, 1-2). Nous connaissons la haine de Dieu contre le péché. Je ne parle pas d'imputation. Je dis que Dieu hait le péché; et si nous avons péché, nous discernons cela dans la lumière. Il n'y a pas *seulement* perte de communion, mais connaissance du déplaisir de Dieu pour le péché. Si nous ne marchons pas avec Dieu, nous n'avons pas le témoignage que nous plaisons à Dieu (comp. Hébr. XI, 5), mais celui que nous Lui déplaisons. « L'Eternel juste aime la justice. » L'intercession de Christ n'a pas pour but d'amener au pardon (pour ce qui regarde l'imputation, mais elle est fondée sur l'abolition de l'imputation), mais elle s'exerce en vue de la nature et du caractère de Dieu et de notre relation actuelle avec cette nature et ce caractère. En vertu de la justice et de la propitiation, le péché appelle non la satisfaction en nous-mêmes — dans la non-imputation ce serait là de l'endurcissement et le péché, — mais l'intercession de Christ. Le péché ne passe pas inaperçu; il est estimé comme un mal aux yeux

de Dieu, dans mon âme, mais en grâce ; non dans la faveur de Dieu toutefois, comme simple « non-imputation ; » mais dans l'intercession active de Christ à l'égard de ce péché, en sorte que mes pieds sont lavés. Il y a de la souillure ; — ni Dieu ni moi ne sommes contents ; — moi je ne suis pas content quand sa parole sonde mon cœur ; Dieu a du déplaisir à la vue de cette souillure ; et pour ce qui est de ma relation présente avec Lui, il voit ma souillure. Ananias et Sapphira mentirent au Saint-Esprit, — à Dieu, et Dieu le savait, et en eut du déplaisir. Il en fut de même, quant à ceux qui, à Corinthe, profanaient la cène du Seigneur : la discipline qui pesa sur eux n'était que l'expression du déplaisir de Dieu ; mais elle fut exercée à cause de ce déplaisir. Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous échapperions à cette discipline. La tristesse selon Dieu opère la repentance (comp. 2 Cor. VII, 9-10). Devons-nous nous repentir et ne pas être pardonnés, ni nous réjouir d'avoir le pardon ? Pour jouir du pardon, il faut confesser notre péché. La déclaration de l'apôtre est absolue : « *Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous nettoyer de toute iniquité* » (1 Jean I, 9). Si je me suis souillé les pieds, ils ne sont pas nettoyés avant d'avoir été lavés. L'intercession de Christ est le moyen par lequel ce lavage s'opère. « *Si quelqu'un a péché, nous avons un Avocat....* » (1 Jean II, 1).

8. La signification de Jean XVI, 25-27, est celle-ci. Jusque-là, les disciples n'étaient jamais allés directement au Père, ni n'avaient prié au nom de Christ ; mais ils avaient fait comme Marthe, disant : « *Tout ce que tu demanderas à Dieu, il te le donnera.* » Maintenant,

Christ les met en relation directe avec le Père, non pas comme s'il fallait qu'il allât, Lui, au Père à leur place, et que seul il pût le faire, comme Marthe avait dit. « En son nom, » désormais ils devaient aller eux-mêmes directement au Père, et cela quand la grâce ferait naître en eux des désirs ou des besoins. Il n'est pas question ici du cas où ils auraient péché ou se seraient éloignés de Dieu dans leurs cœurs. L'intercession de Christ s'exerce sans qu'elle soit demandée; nous ne demandons pas à Christ d'intercéder. Il est notre « Avocat » par sa propre grâce quand nous avons péché, non pas quand nous le lui demandons. Je retourne au Père en confessant, parce que Christ a prié pour moi quand je m'égarais; comme Pierre pleura parce que Christ avait prié pour lui. Christ ne pria pas pour lui, parce que Pierre avait pleuré ou que Christ l'avait regardé. Ce que Christ dit dans le passage qui nous occupe, c'est que les disciples ne devaient pas lui faire de demandes, à Lui, au sujet de quoi que ce soit, mais aller directement au Père: le contraste est là, et non pas avec l'intercession, qui s'exerce quand nous avons péché ou que nous avons besoin de grâce et que nous ne le savons pas.

9. Il n'est pas dit, comme on le suppose, que Christ peut nous sauver de notre péché, parce qu'il est toujours vivant. Mais il nous fait traverser tous les pièges, toutes les difficultés, tous les dangers du chemin, et la puissance de Satan, restaurant nos âmes si nous avons manqué, nous faisant trouver la grâce nécessaire au temps du besoin, aussi bien que le relèvement, parce qu'« *il est toujours vivant pour intercéder pour nous,* » — parce qu'il est dans les cieux à perpétuité pour plaider

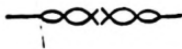
notre cause ; car nous passons par la lutte du bien avec le mal, et nous avons à vaincre, bien que rien ne nous soit imputé et que nous soyons sûrs d'être *gardés* jusqu'au bout ; mais nous avons besoin d'être *gardés*. Le Seigneur nous délivrera de toute mauvaise œuvre, et nous sauvera pour son royaume céleste (2 Tim. IV, 18) ; mais il faut que nous soyons *délivrés*.

10. Le livre de Job nous fournit un exemple frappant de ce que nous venons de dire, dans les effets qui sont ainsi produits dans l'homme, à part toute question de dispensation. Job était un homme craignant Dieu, il n'avait pas son pareil. Dieu voyait de l'imperfection en lui. Quand *Dieu parle* de lui, Satan apparaît comme son accusateur. Dieu ne détourne pas ses yeux de dessus le juste. Il ne s'occupe pas ici d'abord du péché extérieur, mais de l'opération intérieure, de l'ignorance du moi que les voies de Dieu amènent à se manifester en péché positif, en sorte que le mal découvert, quand il est amené dans la présence de Dieu, pèse comme une chose manifestée, sur la conscience de Job. L'effet de la révélation de la présence de Dieu est d'abord la soumission, et ensuite la confession. « *J'ai horreur de moi, et je me repens sur la poudre et sur la cendre* » (Job. XLII, 6) ; » puis Dieu relève Job entièrement. Elihu interprète ces voies de Dieu. Ces paroles : « *S'il y a pour cet homme-là, un interprète, un entre mille, qui manifeste à l'homme son devoir* » (Job XXXIII, 23), sont interprétées. Job n'était pas intègre dans le sens complet de ce mot, la vérité n'était pas dans *son cœur* (voyez Ps. LI, 6) (quoique jusqu'à ce qu'il maudît son jour, il n'eût pas péché ouvertement) jusqu'à ce qu'il eût horreur de lui-même, et qu'il eût fait confession.

Alors « sa chair redevint plus délicate que celle d'un enfant » (Job XXXIII, 25).

Nous ajouterons cette observation encore, que l'intercession de Christ, fondée sur la justice connue et sur la popitiation accomplie, en poursuit l'administration pour nous dans le ciel, où nous devons être en esprit avec Dieu. « Un tel souverain sacrificateur *nous convenait* » (Hébr. VII). Ensuite, ici-bas, l'Eglise, dans ses ministères et ses actes, devrait être un interprète, et s'occuper des consciences de ses membres et, d'une manière administrative, « laver les pieds. » Un chrétien individuellement par la grâce, ou bien l'Eglise (2 Cor); ou les anciens (Jacques), ou des chrétiens individuellement (1 Jean) peuvent être les ministres de ce service. En tout cas, en grâce fidèle, le Saint-Esprit agit ainsi envers nous par la Parole. Le résultat en est toujours la confession, — la confession à Dieu, certainement, peut-être aussi la confession à l'homme. Il n'y a pas de droiture sans cela. Si j'ai du péché, que je le sache, et que je vienne à Dieu pour être en communion avec Lui, comme si je n'avais pas de péché, je suis, en cela, un hypocrite, — cachant l'iniquité dans mon cœur. Nous voyons ici à quel moment l'accusateur intervient. Il est « l'accusateur des frères » (Apoc. XII, 10; comp. Zach. III, 1; Job I, 9-11; II, 4, 5).

11. « *L'Avocat* » est celui qui s'occupe de nos affaires et soutient notre cause. On a rendu ce mot aussi par : « patron, » dans le sens romain du mot, parce qu'un « patron » pourvoyait aux besoins des ses clients, et qu'il était tenu de plaider leur cause.



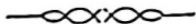
Explication de passage.

Quelle est la vraie portée du passage, 1 Pierre III, 18-20, que quelques-uns voudraient appliquer à la descente de Christ au *hadès*, après sa mort, et à une prédication qu'il aurait faite personnellement aux esprits dans le *hadès*?

La première chose qu'il importe de bien saisir, c'est que le passage nous dit que Christ a été « *vivifié par l'Esprit, par lequel aussi étant allé il prêcha.* » Ces paroles, strictement, ne parlent pas d'une prédication corporelle, mais de Christ allant et prêchant par l'Esprit. Or cela est parfaitement exact, s'il est vrai que c'était « *l'Esprit de Christ* » qui rendit témoignage en Noé et par Noé, « *prédicateur de la justice*, comme il est appelé, 2 Pierre II, 5. Cette interprétation est confirmée de plus par ce que cette 1^{re} épître de Pierre nous dit de « *l'Esprit de Christ*, » opérant dans les saints de l'Ancien Testament (1 Pierre I, 10-11) et d'une manière très-directe par le passage bien connu de la Genèse, VI, 3. Ensuite, il n'est pas dit que Jésus alla dans leur prison prêcher là aux esprits; mais que, par l'Esprit, « *étant allé, il prêcha aux esprits qui sont dans la prison.* » Il n'y a pas un mot dans le passage, qui suggère l'idée que la prédication eut lieu dans la prison, ou que ceux auxquels elle fut adressée fussent en prison lorsqu'ils l'entendirent. De plus, l'absence de l'article devant le participe ἀπειθήσαντες (qui ont été désobéissants) montre qu'il n'est pas question d'une simple circonstance descriptive, supposée connue; mais que c'est une déclaration de la cause pour laquelle ces esprits étaient emprisonnés: « *ils avaient été une fois désobéissants, quand la*

patience de Dieu attendait dans les jours de Noé, » alors que, comme je le crois, le témoignage de Dieu leur fut rendu, mais que dans leur rébellion ils refusèrent de le recevoir. C'est pourquoi, non-seulement le déluge les enleva de la terre, mais leurs esprits en prison sont réservés pour le jugement. Un petit nombre seulement, savoir huit personnes, furent sauvées (vers. 20). Les hommes pieux ne doivent pas s'étonner s'ils ne sont qu'un petit nombre maintenant; des jugements temporels seraient insuffisants aussi pour couvrir le sort de ceux qui rejettent l'évangile, car eux aussi, comme ceux qui ont vécu avant le déluge, auront affaire à Dieu qui jugera les méchants et les incrédules, et n'échapperont pas. Les hommes du monde, et même les Juifs, plus que tous, fermèrent l'oreille à la voix de l'Esprit de Christ prêchant par Pierre et par les autres apôtres. Ils attendaient seulement un Messie visible, présent et régnant sur la terre, et spécialement sur Israël dans le pays. C'est pourquoi le témoignage rendu à un Messie crucifié et rejeté, élevé dans le ciel (avec un peuple appelé indistinctement d'entre les Juifs et d'entre les Gentils, et exposé à l'oppression, au mépris, à la souffrance et à la mort ici-bas), leur était odieux. Rien ne pouvait être plus approprié à la circonstance que cette allusion à la prédication de Noé et à la sécurité du petit nombre de sauvés dans l'arche (qui écoutèrent la parole en dépit des apparences), tandis que la masse de ceux qui furent incrédules demeurèrent en prison pour le jugement éternel de Dieu. Il y a une puissance toute particulière dans l'addition de ce témoignage remarquable, rendu à la valeur de la foi à un témoignage divin, et au sort terrible qu'amène sa réjection; tandis

que la supposition d'une prédication personnelle, faite à ces âmes particulières dans le hadès, non-seulement n'est appuyée par rien, pour ne pas dire davantage, mais est ici singulièrement étrange et sans liaison avec le sujet du passage. Qu'on place là les *saints* de l'Ancien Testament, je le comprendrais, quoique je ne voie pas sur quoi on pourrait appuyer cette notion; mais ici, il n'est expressément pas question des saints et fidèles, mais d'une classe limitée d'esprits autrefois désobéissants à la parole de Dieu, alors que son « Esprit » plaiderait avec eux (Gen. VI, 5) aux jours de Noé, avant le déluge. Quelque mauvaise que soit l'idée du purgatoire et de ses souffrances temporaires, l'idée de prêcher à des âmes désobéissantes, dans le hadès, pour les en faire sortir, ne vaut pas davantage, et renverse directement les avertissements sérieux de jugement contre l'incrédulité que Pierre avait en vue; car elle laisse une espérance pour quelques incrédules après la mort.



« Le sang de l'Agneau »

Tout homme est par nature un pécheur entièrement perdu et il est dans un monde perdu et plongé dans le mal. Mais quel est maintenant le témoignage de Dieu envers l'homme ainsi ruiné et dans un monde ruiné, si ce n'est le témoignage de sa propre grâce et de sa disposition à venir à lui dans ces circonstances, et cela d'une manière que sa grâce seule a pu y pourvoir? Qu'est-ce qui permet à Dieu de s'occuper en grâce des pauvres pécheurs perdus?

« *Le sang de l'Agneau.* » C'est cela et rien autre qui

permet au Dieu Saint d'aller au-devant de pécheurs souillés. C'est ce qui remplit l'immense abîme entre le trône de Dieu et eux pécheurs perdus. « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III, 16).

L'évangile est la déclaration faite à l'homme de la valeur, non-seulement de la personne de Christ, mais aussi du sang qui a été versé. La question donc entre Dieu et l'homme est : Quel prix attachez-vous à son Fils et à son *sang* répandu sur le Calvaire? Vous ne pouvez être neutre. La pensée de Dieu, quant au besoin de l'homme, c'est qu'il n'y a rien d'aussi « précieux » que le *sang* de son Fils. Quelle est votre pensée sur le même sujet?

Le *sang* de Christ, cher lecteur, fait non-seulement descendre Dieu en grâce vers nous, mais il nous élève vers Dieu. « Christ a souffert *une fois* pour les péchés, le *juste* pour les injustes, afin de nous *amener* à Dieu » (1 Pierre III, 18). La grâce rencontre le pécheur *précisément là où il est*, dans toute sa misère et sa ruine : c'est *là* que la grâce de Dieu le trouve. Tous ceux qui ont reçu Christ peuvent dire en vérité, que « Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs, Christ est mort pour nous » (Rom. V, 8). Par un seul et même *sang*, le pécheur qui croit en Jésus est lavé de ses péchés — justifié — et amené à Dieu. Oui, cher lecteur, *quelles que soient vos pensées* à l'égard de votre état, Dieu sait qu'il est *désespérément mauvais*, et c'est *pour cela* que le fleuve de sa grâce surabondante *coule maintenant vers vous*; ah! si vous pouviez seulement l'apercevoir! c'est là ce qui purifierait votre conscience de tout péché et vous donnerait l'assurance d'être placé irréprochable devant sa gloire avec abondance de joie. « Par cet homme (Christ-Jésus) vous est annoncée la *rémission des péchés*; et de tout ce dont vous n'avez pu

être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit est justifié par lui » (Actes XIII, 38-39).

Celui qu'il plut à Jéhovah de briser à cause du péché qu'il portait, et dont le sang fut versé sur la croix entre deux brigands, est maintenant exalté sur le trône en gloire. C'est là qu'il retarde le jugement, attendant pour faire grâce, et vous parlant des cieux par grâce (Hébr. XII), avant qu'il se lève et descende pour juger et pour frapper. « Prenez garde de mépriser celui qui vous parle. » Il vous dit qu'il est prêt à subvenir librement et pleinement à tous vos besoins en tant que pécheur perdu et ruiné, sans argent et sans aucun prix, car le *don* de Dieu, c'est la vie éternelle » (Rom. VI, 23). Rien n'est exigé préalablement de votre part : Dieu sait que vous n'êtes qu'un pécheur, et il vous offre le *remède parfait pour tous* vos péchés, le *droit assuré à toute la gloire* dans la personne de Jésus, une fois crucifié et maintenant ressuscité. Si vous recevez le témoignage de Dieu touchant son Fils, ce sera votre joie de savoir qu'en Lui vous avez plus que tout ce que votre cœur a jamais pu désirer — « la rédemption par son sang, savoir la rémission des péchés, » et que « vous êtes rendu capable de participer à l'héritage des saints dans la lumière » (Col. I, 12), et c'est Lui qui « vous placera irréprochable devant sa gloire avec abondance de joie » (Jude 24).

Voilà en effet une merveilleuse grâce ! Jésus, ayant gratuitement purifié le croyant par son sang (1 Jean I, 7), l'associe à lui-même ; et, dans la gloire le thème des rachetés sera « *le sang de l'Agneau* » — « Tu nous as achetés pour Dieu par *ton sang*, de toute tribu, et langue, et peuple et nation. » « A lui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans *son sang* et nous a faits un royaume de sacrificateurs pour son Dieu et Père ; à lui gloire et force aux siècles des siècles ! Amen ! (Apoc. I, 6.)

LE
MESSAGER EVANGÉLIQUE.

**La nature du chrétien et sa relation
avec Dieu.**

Ephes. I.

Il y a deux points de vue également justes, selon lesquels nous pouvons considérer nos relations avec Dieu : En premier lieu , nous pouvons être occupés de notre retour à Dieu ; et , en second lieu, nous pouvons considérer les conseils et les voies de Dieu envers nous. Il est dit d'Abel que Dieu eut égard à ses dons (Hébr. XI, 4 ; comp. Gen. IV, 4) ; Abel s'approcha de Dieu avec l'offrande que, — en présence du péché, — la gloire de Dieu exigeait. Nous sommes vus dans la chair quand nous nous approchons de Dieu ; nous ne pourrions pas nous approcher de Dieu si nous n'avions pas Christ à présenter comme offrande. Il nous faut ce sacrifice pour nous amener à Dieu : dans ce cas, par conséquent, notre relation avec Dieu est mesurée par notre besoin. Nous nous approchons de Dieu, parce que nous

sentons que nous ne pouvons pas subsister autrement, et nous acceptons l'offrande, parce qu'elle nous est nécessaire pour nous approcher de Lui. D'un autre côté, nous ne connaissons jamais l'étendue de la bénédiction de Dieu, jusqu'à ce que nous considérons nos relations avec Lui, d'après la mesure de ses pensées envers nous, — par tout ce qu'il aime à déployer quand il satisfait son propre cœur en grâce, et par la manière dont il manifeste tout cela. Nous ne jouissons jamais de notre vraie bénédiction, si nous ne discernons pas quels sont les sentiments de Dieu, et comment il voudrait agir. Il faut que mon esprit s'élève au-dessus de ce que je suis à ce que Dieu est ; alors ma pensée est formée par la pensée de ce que *Dieu* est. C'est là ce que à quoi nous sommes appelés. Il faut que nous soyons amenés à Dieu par nos besoins, comme le fils prodigue. L'homme, par sa pensée, ne trouve pas Dieu. Il ne peut avoir aucune connaissance de Dieu en grâce, par sa propre capacité. Il n'y aurait pas besoin de grâce, si l'homme pouvait connaître Dieu d'une autre manière. Si j'avais des droits à la grâce de Dieu, je n'aurais pas besoin de grâce du tout. C'est par ses besoins qu'un pécheur doit être amené à Dieu ; ainsi il apprend ce qu'est la grâce ; il apprend ce qu'est l'amour. Mais quand une fois nous avons été amenés à Dieu, il en est autrement. Alors Dieu veut former nos esprits et nos cœurs par ce qu'il est Lui-même. Je suis venu à Lui comme un pécheur, parce que j'en avais besoin, tout comme un homme affamé a besoin de nourriture ; mais une fois que je suis amené à Lui, j'ai communion avec le Dieu qui m'a amené à lui. La mesure selon laquelle Dieu nous forme ainsi nous est donnée dans

l'épître que nous avons sous les yeux, en ces mots : « *Afin que nous croissions en toutes choses jusqu'à Lui qui est le Chef, le Christ* » (Eph. IV, 15-16). C'est une chose merveilleuse que Dieu nous ait appelés à la communion avec Lui-même ! C'est une chose merveilleuse que d'avoir les mêmes pensées, les mêmes sentiments que Dieu, et de les avoir ensemble, tout découlant de Lui ; et nous sommes amenés là, par grâce, et nous en jouissons en proportion que nous sommes dépouillés de nous-mêmes.

En premier lieu, Dieu nous rend participants de la nature divine, de la même nature qu'il a Lui-même. C'est ce qui donne *la capacité*, je ne dis pas *la puissance*. La nouvelle nature est capacité, le Saint-Esprit est puissance. La nouvelle nature est entièrement dépendante et obéissante ; le Saint-Esprit étant là donne la puissance. Cette capacité est développée d'une manière remarquable, dans l'épître de Jean : « *Quiconque aime, est né de Dieu ;* » il a cette nature. Et : « *Quiconque aime, est né de Dieu, et connaît Dieu* » (1 Jean IV, 7). Alors, étant participants de la nature divine, et en vertu du sang aspergé sur nous, nous avons reçu le Saint-Esprit qui donne la puissance. Pour avoir communion avec Dieu, il faut qu'il y ait paix parfaite pour ce qui est de la conscience. Il n'y a pas de communion de conscience. Je suis seul quant à ma conscience, et vous aussi. Pour avoir communion, il faut bien plus que la conscience, quoiqu'une conscience parfaitement purifiée soit la base de la communion : il faut que nous sachions que Dieu a réglé la question tout entière du péché. Du moment qu'un enfant de Dieu pèche, la communion cesse ; et l'Esprit devient un esprit de répréhension

pour ramener à Dieu, mais il n'y a pas de communion. La communion est la pleine jouissance de Dieu et des choses divines, en quelqu'un qui n'a à s'occuper de rien, quant à ce qui le concerne lui-même. Dieu peut désormais faire couler dans le cœur qui a une conscience purifiée (comp. Hébr. IX, 14 ; X, 22), tout ce en quoi il prend Lui-même son plaisir. Il aime à communiquer ce en quoi il trouve de la joie. Tout ce que Christ est, est à nous pour en jouir. Nous sommes appelés à cette position de Christ lui-même, « le Chef du corps ; » en sorte que les délices que Dieu trouve en Christ coulent dans notre cœur. Combien le chrétien est donc riche ! Mais il dépend entièrement de l'Esprit de Dieu pour la puissance. Sans l'Esprit il n'y a pas de puissance pour jouir de quoi que ce soit, et il faut être dépouillé du moi pour jouir de ce qu'il donne. L'Esprit de Dieu n'a pas de place pour agir là où le moi et l'imagination sont à l'œuvre. Ce n'est pas tant la gloire qui est au bout de la course, qui est l'objet des pensées, que la source de cette gloire, Dieu lui-même.

Il y a plus de bonheur dans le fait d'être en communion avec Dieu, que dans les choses que Dieu communique ; et, je le répète à cause de l'importance de la chose, une âme ne peut pas jouir des choses de Dieu sans avoir la paix de la conscience. Le commencement du chapitre que nous avons devant nous, montre comment nous sommes présentés à Dieu. L'avez-vous compris ? Ou bien le tribunal de Christ produit-il de l'effroi dans vos cœurs ? Vous cause-t-il de l'inquiétude à quelque égard ? Considérez comment les saints sont amenés devant ce tribunal. Christ vient les chercher. Il a dit : *« Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi »* (Jean

XIV). Avez-vous saisi que votre présence devant le tribunal de Christ sera la conséquence de ce que Christ sera venu vous chercher ? Il ne vous fait pas chercher par un autre ; il vient Lui-même pour vous, parce que son désir est de vous avoir avec Lui là où il est, pour être transformé en la même image (2 Cor. III, 18 ; Rom. VIII, 29 ; Phil. III, 20-21 ; 1 Jean III, 2). Vous êtes destiné à porter l'image « du céleste, » comme vous avez porté l'image de celui qui est poussière (1 Cor. XV, 49). Quand vous serez là, devant le tribunal, vous serez avec Christ et semblable à Christ. Toutes les traces de la main infatigable de Dieu, toute sa patience seront manifestées là : nous serons semblables à Celui qui est le Juge. Vous ne paraîtrez jamais (je parle, cela va sans dire, aux saints dans ce moment) devant le tribunal de Christ, sans que Christ soit venu vous chercher dans cette même gloire à laquelle vous êtes destinés.

C'est la connaissance de la grâce, de la rédemption, qui nous met, en parfaite liberté ; et toute notre vie devrait être un témoignage de la jouissance de cet état de bénédiction dans lequel nous avons été introduits. Cet effet est produit quand nous regardons à Christ. Il est « le premier-né entre plusieurs frères » dans la maison du Père. Nous serons avec Christ et comme Christ, dans la maison du Père (Rom. VIII, 29 ; Jean XIV, 2-3 ; XVII, 23-24). Nous jouirons du bonheur d'être avec Christ dans la présence du Père, aimés comme Lui est aimé. C'est là le sujet du chapitre qui nous occupe ici. Nous sommes placés dans la présence de Dieu.

« Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-

Christ. » Nous sommes bénis en Christ ; et Dieu est « le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, » « mon Dieu et votre Dieu, » comme le Seigneur dit. Il n'y a aucune mesure de relation quelconque, en dehors de Christ : il n'y a que la condamnation en dehors de Lui. Si j'ai appris ce que c'est que d'être condamné, si j'ai compris ce qu'est le péché et combien Dieu hait le péché, je sais qu'il ne peut pas y avoir d'espérance pour moi en dehors de Christ. Mais Dieu a ôté le péché. Il ne regarde pas à mon péché, mais à Christ. Tout comme je connais ma condition en Adam, comme pécheur misérable et condamné, je connais aussi ma position en Christ, comme accepté de Dieu en Lui ; et cette connaissance nous dépouille de notre propre importance, de notre dépendance de nous-mêmes, de toute « vanterie ! » Nous entrons dans la présence de Dieu en Celui qui a parfaitement glorifié Dieu. Il est le Dieu, aussi bien que le Père du Seigneur Jésus-Christ. Ce qui était caché dès les siècles et dès les générations a été accompli en Christ, et Christ est retourné au ciel en vertu de ce qu'il a fait pour la revendication du caractère de Dieu. Nous entrons dans la bénédiction en Celui qui a tout accompli. Nous connaissons Dieu en vertu de ce que le Père nous donne. Le Père amène plusieurs fils à la gloire et les amène parfaits dans sa présence par l'efficacité de l'œuvre de Christ : « *Il nous a bénis de toutes bénédictions spirituelles en Christ.* » Aucune bénédiction ne peut faire défaut. aucune affection en laquelle Dieu prenne plaisir qui ne se trouve là ! Dieu nous amène en sa présence pour que nous jouissions sans réserve de l'affection dont Christ jouit. Nous sommes ramenés à Dieu en Christ ;

c'est pourquoi tout ce que Christ possède, nous le possédons.

L'apôtre développe ce sujet : « *Afin que nous fusions saints et irréprochables, devant Lui en amour.* » Il ne se contente pas d'un simple énoncé général ; mais il entre dans les détails de son sujet, afin que nous le connaissions. Supposez que je rencontre une personne d'un caractère excellent, et que je me sente incapable de devenir jamais comme elle, je ne serais pas heureux. Le fait de l'excellence de cette personne sans la possibilité pour moi de lui devenir semblable, me rendrait malheureux ; et si je devais avoir cette personne toujours devant moi, ma misère n'en serait que plus grande. Mais au ciel je serai avec Christ, et je le verrai sans qu'il soit possible que je ne lui sois pas semblable. Quelle divine invention de l'amour pour nous rendre heureux, — infiniment heureux ! Ce que Dieu est et ce qu'il fait est infini : ce qui est d'autant meilleur que Dieu sera toujours au-dessus de nous.

Nous jouirons d'une parfaite liberté de rapports avec Lui. Moïse et Elie s'entretenaient avec le Seigneur de sa mort, comme nous le savons, sur la montagne de la transfiguration. Ainsi nous aurons communion bientôt avec tout ce qu'il a.

Nous serons « *irréprochables*, » c'est-à-dire délivrés de tout ce qui nous empêcherait de l'aimer ; c'est pourquoi nous sommes rendus : « *saints et irréprochables.* » Puis il y a la joie propre du cœur : « *Devant Lui, en amour ;* » — mais aucune pensée d'égalité. Mais il y a autre chose encore : « *Elus en Lui avant la fondation du monde,* » c'est-à-dire la révélation du fait que le cœur de Dieu a été tourné vers nous dans l'éternité. L'âme

sait qu'il existe un amour personnel de Dieu envers elle, et le cœur trouve là sa joie. Il en est de même quant à Christ : au chapitre II de l'Apocalypse, il est question du « caillou blanc » qu'il donnera en témoignage du plaisir qu'il trouve en celui auquel il le donne, il y a cette jouissance individuelle dans l'amour de Christ.

Comme l'Esprit cherche à développer nos affections par tout cela ! Il nous dit ces choses et voudrait que nous les connussions et que nous en jouissions. Il désire que nous sachions que nous allons au ciel, — et pourquoi ? Il voudrait former nos cœurs par ce qu'il opère pendant qu'il nous y conduit. « *Nous ayant prédestinés pour nous adopter* » (toujours en Christ et avec Christ) « *à lui par Jésus-Christ.* » Je possède ce bonheur à cause de Lui, par Lui, et en Lui. Mon esprit étant fixé sur « Dieu et le Père, » mes affections se portent sur Lui, et tout cela est, parce que nous sommes « *rendus agréables dans le bien-aimé.* » Dieu n'a pas béni les anges de cette manière. Nous ne sommes pas des serviteurs, seulement ; nous devrions être des serviteurs, sans doute ; mais nous sommes amenés à l'intimité de la relation d'enfants : un enfant ne devrait-il pas avoir de la confiance ? « *Nous avons reçu l'Esprit d'adoption par lequel nous crions : Abba, Père.* » Nos cœurs devraient répondre à ces pensées du cœur et de la grâce de Dieu ; ils devraient refléter cette grâce, — selon qu'il est écrit : *à la louange de la gloire de sa grâce, dans laquelle il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé.* » Tout est de Lui !

Mais il y a une autre chose à remarquer ici : il n'est pas fait mention de l'héritage. Je m'arrête sur ce fait, parce qu'il montre comment sont formées les affections

des saints. Quand je parle d'héritage, je parle de quelque chose qui est au-dessous de moi : toute prophétie se rapporte à l'héritage. Mais je regarde à ce qui est au-dessus de moi, et mon bonheur se trouve dans ce qui est là. Des sujets ayant rapport à l'Eglise, quelque bénis qu'ils soient, ou la prophétie, etc. sont d'en bas ; Dieu nous exercera au sujet de ces choses ; mais j'ai besoin avant tout, de connaître ma relation avec mon Père. Ne me parlez pas de ce que je possède, mais de ce que Christ est et de ce que Christ a : il faut que mon âme jouisse de l'amour qui a donné tout cela. L'amour qui a sauvé est plus que les choses qui sont données. Il est important que les saints sentent cela, dans la présence de Dieu. Ce ne sont pas les capacités intellectuelles, mais la droiture du cœur, un œil simple, qui sont la grande affaire ; et à moins que l'âme ne reçoive son intelligence directement de Dieu, elle ne comprend jamais les voies et les affections de Dieu. Il faut que les affections de Dieu soient connues et appréciées, Si je n'ai pas trouvé ma place dans les affections de mon Père, je ne suis pas dans un état où je puisse jouir de la communication de ses pensées et de ses desseins. Lorsque nous étions « morts » dans nos péchés, son cœur était exercé en notre faveur. Le pécheur est considéré ici comme « mort, » non comme « vivant » dans le péché, comme dans les épîtres aux Colossiens et aux Romains. Dans l'épître aux Ephésiens, les pécheurs sont « morts » (chap. II, 1-5) ; il n'y a pas un mouvement de vie, et Dieu vient et crée la bénédiction selon sa propre volonté. Quand nos âmes ont connu la valeur du sacrifice de Christ pour nous amener à Dieu, nous ne sommes pas vus du tout en nous-mêmes.

mes, mais seulement en Christ : alors il y a repos parfait.

Après cela, l'apôtre peut nous parler de l'héritage, et alors sa prière, c'est « que nous sachions quelle est l'espérance de notre appel » (chap. I, 18). La vocation à laquelle nous sommes appelés n'est pas l'héritage. Nous sommes appelés à être « *devant Lui en amour* » (chap. I, 2-6). C'est au vers. 11 seulement, que Paul commence à parler de l'héritage, et alors il nous montre ce qu'est l'héritage de Christ ; et nous sommes destinés à le posséder également. Il faut que je sache que je suis un enfant, et que j'aie les pensées et les affections d'un enfant avant que je puisse avoir affaire avec l'héritage. La conclusion de tout le sujet, c'est que nous sommes amenés à participer à l'héritage (comp. Col. I, 12). La prière de l'apôtre embrasse l'appel, l'héritage, et la puissance qui a opéré pour nous donner l'un et l'autre.

Jusqu'à quel point vos cœurs se confient-ils en Dieu, non pas seulement pour ce qui est de vos besoins ;... mais jusqu'à quel point votre confiance est-elle en Lui et prenez-vous votre plaisir en Lui pour Lui-même ? Le cœur d'un enfant trouve sa joie dans les affections du Père. Vos pensées au sujet de Dieu découlent-elles de ce que Dieu vous a révélé de Lui-même, ou bien raisonnez-vous sur Dieu pour savoir s'il fera ou ne fera pas telle chose ? Dès que c'est une affaire réglée pour moi que je suis un pécheur, qu'ai-je à raisonner ? Nous avons besoin d'être amenés à cette simple conviction : « *Je suis un pécheur.* » Et si je suis un pécheur, qu'ai-je à faire ? Puis-je attendre quoi que ce soit de Dieu sur le terrain de la justice ? Non, quand je suis amené à

Dieu, je suis amené à la grâce. Ce que Dieu est, est la cause et la source de tout. En Christ il ne pouvait pas en être autrement. Nous sommes là maintenant, en vertu de l'expiation, dans cette position qui fait du péché ce qui rend nécessaire le déploiement de la grâce de Dieu. Christ est mort pour nos péchés, et « *Dieu est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés* » (1 Jean I, 9).

Dieu va nous prendre et nous introduire au ciel pour que nous y soyons heureux avec Christ ; mais, d'abord, il nous rend heureux en dehors du ciel. Cela est difficile ; mais Dieu le fait, et son désir est que les saints vivent là où Dieu est, et où nous allons, en tant que délivrés de ce présent siècle mauvais.



Etudes sur l'Apocalypse*.

En communiquant ici le résultat de l'étude que j'ai faite du livre de l'Apocalypse, je reconnais pleinement que bien des parties de ce livre restent obscures ; je m'appliquerai à exposer celles qui me paraissent claires, sans les affirmer à tous égards, comme je ferais, et comme tout chrétien devrait faire, au sujet d'une grande partie de l'enseignement de l'Ecriture.

J'ajoute immédiatement aussi que j'envisagerai toute la période déterminée, qui doit précéder l'apparition du Fils de l'homme dans les nuées du ciel, comme for-

* Cet article forme la Préface d'un volume de Pensées sur l'Apocalypse, maintenant sous presse, du même auteur que les Etudes sur la Parole et destiné à les compléter. (Editeur.)

mant une seule demi-semaine et non pas deux. Ce point de vue ne change rien aux faits, ni aux personnages ; les relations de détail, pour ce qui concerne les temps, et la portée de certains passages en sont seuls affectés. Un grand nombre de traités, qui se sont occupés du même sujet, prétendent que l'Apocalypse nous révèle les faits spéciaux de deux demi-semaines. Le lecteur pourra faire la comparaison des traités et du point de vue que je lui présente ici, et il acquerra ainsi, par l'étude du livre, une plus ample connaissance de la liaison des différentes parties qui le constituent.

A part le témoignage direct de l'amour de Dieu et du salut personnel, l'Écriture, dans son ensemble, nous présente deux grands sujets, savoir le gouvernement de ce monde et l'Eglise. Celle-ci est maintenant, par le Saint-Esprit, le vase et le dépositaire de la connaissance divine. Ceux qui en sont les membres sont les instruments de la diffusion de cette connaissance. L'Eglise n'enseigne pas. Les « apôtres et prophètes » d'abord ; ensuite les docteurs et les évangélistes, chacun à sa place, — eux enseignent. L'Eglise reçoit, garde et professe la vérité. L'état de l'Eglise peut être tel que le maintien et la profession de la vérité se trouvent rejetés sur la fidélité individuelle ; mais l'Eglise, dans son état normal, doit être « la colonne et le soutien de la vérité » (1 Tim. III, 15).

L'Eglise appartient au ciel : sa part est d'être dans le ciel, maintenant, en esprit et, quand la plénitude des temps aura amené l'accomplissement des conseils de Dieu, d'être là, de fait, associée à Christ dans le gouvernement de la terre. Elle est proprement l'Épouse et le corps de Christ. Mais l'Eglise a aussi une existence

extérieure et responsable sur la terre : elle devrait être une épître de Christ, connue et lue de tous les hommes (comp. 2 Cor. III, 2, 3), et représenter ainsi le caractère de Dieu devant le monde. Sous ce rapport, elle est envisagée, dans l'Ecriture, comme une dispensation responsable dans le monde, la maison de Dieu, l'édifice de Dieu, où les hommes peuvent mal bâtir, quoique le fondement puisse avoir été bien posé. Christ édifiera sa propre œuvre au travers de toutes les phases de l'existence de l'Eglise et aura l'Eglise, sa maison, illuminée de sa lumière et de sa gloire, parfaite dans la gloire. Aucune puissance de celui qui a l'empire de la mort ne peut prévaloir contre cette œuvre sur la terre, ni contre son résultat dans le ciel ; mais l'Eglise, en tant que confiée au service responsable de l'homme sur la terre, occupe la place d'une *dispensation*, pour être coupée et rejetée, si elle ne persévère pas dans sa fidélité et ne manifeste pas la gloire qui lui a été confiée. Il en est d'elle comme de tous les objets des voies de Dieu ici-bas. L'homme innocent, d'abord ; ensuite les promesses ; puis la loi, la sacrificature, la royauté judaïque dans l'obéissance avec la loi, la suprématie gentile sans loi aucune, — tout cela a été successivement confié aux hommes ; et l'homme a toujours failli ! Mais tout sera rétabli en grâce en Christ ou sous Christ, le second Adam, dont le premier n'était qu'une image ; les promesses seront accomplies, la loi sera écrite dans le cœur, la sacrificature réalisée dans toute son excellence, la royauté juive exercée dans la personne du Fils de David et la suprématie sur les nations dans Celui qui s'élèvera pour dominer sur elles. L'Eglise pareillement, quoique ne faisant pas partie de

cette chaîne des dispensations de Dieu sur la terre, est cependant, — comme sphère de l'administration de la gloire céleste de Christ par la fidélité de l'homme sur la terre, — comme la maison de Dieu par l'Esprit, — sujette à la même loi divine : responsabilité dans l'homme, chute, et puis accomplissement divin en grâce et en puissance. Ses assemblées (églises) locales, — les « chandeliers, » — tombent sous la même loi : dans leur état normal, elles représentent localement l'état normal de l'Eglise, ce qui est manifesté du corps de Christ sur la terre ; mais comme il en est pour l'Eglise dans son ensemble, elles aussi peuvent se corrompre de telle sorte qu'il faille que le chandelier soit ôté. Il y a cette différence entre ce qui a lieu pour l'Eglise et ce qui a lieu pour les églises locales, que la mise de côté du chandelier laisse l'assemblée en général subsistant sur la terre, tandis que lorsque la responsabilité de l'Assemblée tout entière prend fin, celle-ci cesse d'être, comme scène des voies de Dieu sur la terre. C'est pourquoi nous sommes sûrs que ce dernier fait ne pourra jamais s'accomplir avant que le temps, où celle qui est l'Epouse et le corps de Christ doit avoir le ciel pour demeure, ne soit venu aussi.

L'Apocalypse nous révèle Christ comme « Fils de Dieu » ou « Ancien des jours, » avec son droit divin de Juge ; elle porte nos regards sur le jugement de l'Assemblée et le jugement du monde, plus particulièrement sur celui de la dernière puissance apostate : si nous la lisons avec une autre pensée, nous ne la comprendrons jamais. Les communications de l'Apocalypse ont donc un caractère essentiellement prophétique. Elles ne nous occupent pas des relations direc-

tes du Père avec ses enfants, et des relations de Christ avec celle qui est son Epouse et son corps, bien que, à la fin du livre, l'Epouse soit mentionnée pour identifier la « ville » avec elle ; les saints, sans doute, ont conscience de la grâce dans laquelle ils sont, comme aussi l'Eglise, à la fin, a conscience de sa relation avec Christ ; mais, je le répète, ce n'est nullement de ces sujets-là que traite l'Apocalypse ; tout au contraire. Ce livre est essentiellement prophétique, parce qu'il s'occupe de gouvernement et du monde ; et l'Assemblée elle-même y est envisagée dans sa responsabilité sur la terre, sous le caractère dans lequel nous la voyons finalement rejetée, non pas assurément comme le corps de Christ, uni à son Chef dans le ciel, mais sur la terre comme Assemblée responsable.

Il est de la plus haute importance, non-seulement dans l'étude de l'Apocalypse, mais à l'égard de la vérité en général, de distinguer nettement les deux points de vue que nous venons de signaler ; il est impossible autrement de jamais connaître l'Eglise. D'un autre côté, on ne peut avoir la connaissance de l'Eglise sans faire immédiatement la distinction dont nous parlons.

Tout ce qui concerne Christ, sauf la relation de Christ avec l'Eglise, se trouve déjà dans l'Ancien Testament ; tout ce qui le concernait lui-même était manifesté, ouvertement révélé, mais l'Eglise ne pouvait pas l'être. Le principe essentiel de son existence renversait le mur mitoyen de clôture qui séparait le Juif des nations ; le principe essentiel de l'existence d'Israël et de la loi maintenait et devait maintenir ce mur. La responsabilité du premier homme, sans cela, n'eût pas été complètement mise à l'épreuve. L'Eglise et notre re-

lation avec Dieu reposent sur le fait que cette responsabilité a pris fin par la mort, et que le second homme, ressuscité d'entre les morts, a pris une toute nouvelle place, son œuvre ayant été acceptée et lui-même, en conséquence, ayant été accepté aussi et glorifié, — et nous en Lui et à cause de Lui. Notre responsabilité même, comme chrétiens, est d'une autre nature : nous sommes appelés à marcher comme Lui a marché (1 Jean II, 6), non pas à nous élever à ce qu'Adam aurait dû être ou à ce que la loi exigeait, mais à manifester la vie de Jésus dans nos corps mortels, comme étant morts aux péché, au monde et à la loi, et vivants de cette vie qui descendit ici-bas dans la personne du Fils venu du ciel.

Je dois ajouter ici, cependant, qu'il ne faut pas chercher dans l'Ancien Testament la révélation du Père par le Fils qui demeure éternellement dans son sein : on y trouve bien, sans doute, la relation de fils, en sorte que la pensée de cette relation n'est pas étrangère à l'Ancien Testament, mais cette relation y est envisagée à un point de vue conventionnel (vrai aussi, je n'ai pas besoin de le dire) comme une relation formée sur la terre et dans le temps, mais non pas fondée sur la nature de la personne du Fils dans la Déité. Ainsi dans les passages du Ps. II : *« Je réciterai le décret de l'Eternel : Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré, »* et du second livre des Chroniques, chap. XVII, 45 : *« Moi, je Lui serai pour Père, et il me sera pour Fils, »* il s'agit d'une relation dans le temps sur la terre, des droits et du vrai et glorieux caractère du Messie. Il en est de même de ce que nous lisons ailleurs : *« Je l'établirai premier-né et souverain des rois*

de la terre ; » et : « *Il sera élevé par-dessus Agag* » (Ps. LXXXIX, 27 ; Nombr. XXIV, 7). Mais dans le Nouveau Testament, nous trouvons le Fils dans sa propre relation personnelle avec le Père : « *Personne ne vit jamais DIEU* ¹ ; *le Fils unique qui est au sein du Père, lui nous l'a fait connaître* » (Jean I, 18) ; il a fait connaître de même aussi, quand il était sur la terre, *le nom du Père* (Jean XVII, 26) ; il était sorti d'auprès *du Père* (Jean XVII, 8). Par lui, *le Fils*, Dieu a créé toutes choses, et Lui, le Fils, nous introduit dans cette relation d'enfants et de fils, par adoption, sans doute, mais en devenant, Lui, notre vie, en sorte qu'il n'est jamais dit, dans l'Écriture, que la vie soit en nous, quoique nous ayons la vie et que l'Écriture dise que nous l'avons. « *Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils ; celui qui a le Fils a la vie ; celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie* » (1 Jean V, 12).

Ce caractère particulier de l'enseignement de Jean m'amène à examiner de plus près la nature et le caractère de l'Apocalypse. En effet, c'est Jean tout spécialement qui révèle le dernier point de vue dont je viens de parler, en même temps qu'il traite des vérités qui sont liées à notre salut, et particulièrement de la présence du Saint-Esprit, et, dans son épître, de la propitiation. Dans l'Évangile, c'est le Fils qui est venu comme vie, la vie étant la lumière des hommes. Dans l'épître, cette vérité forme la base : la vie nous est communiquée et l'existence de la vie est démontrée par son vrai caractère, afin de nous garder des séducteurs.

* Voyez 1 Jean IV, 12, l'inexprimable privilège du chrétien.

Il est remarquable que, à part. çà et là, quelques rares et courts passages nécessaires, pour compléter la vérité, Jean ne voit jamais la vie amenée jusqu'à son accomplissement final selon les conseils de Dieu, mais la vie manifestée dans ce monde, soit en Christ lui-même, soit en nous. Le fait que nous monterons dans la maison du Père, en haut, est clairement établi au commencement du chap. XIV, et désiré à la fin du chap. XVII; mais nulle part ce fait ne forme le sujet général. Paul, né comme un avorton en dehors du temps réglé, entre la première et la seconde venue de Christ, Paul qui ne connaissait Christ que dans la gloire céleste dans laquelle il était dans le ciel, l'homme glorifié par Dieu en conséquence de l'œuvre qu'il avait accomplie, et qui n'était pas appelé à connaître Christ selon la chair, Paul, l'apôtre particulier de l'Assemblée, le ministre de l'Assemblée pour compléter la Parole de Dieu, lui qui fut converti par la révélation de la gloire céleste de Christ, d'un côté, et de l'union des saints avec Lui ainsi glorifié, d'un autre, Paul, dis-je, nous place, parfaitement acceptés, dans la gloire en Christ, et voit cette vie en Celui qui est ressuscité et glorifié, et en nous, crucifiés avec Lui, mais vivants toutefois. *« Je ne vis plus, moi; mais Christ vit en moi »* (Gal. II, 20). Mais Jean nous fait connaître la personne divine du Fils en vie (en grâce dans la chair; l'amour divin, et le Père, se manifestant) dans sa glorieuse supériorité sur le mal et, comme fait l'amour divin, s'adaptant aux besoins et aux souffrances qui l'entourent, — à toutes les nécessités du cœur de l'homme, — et étant cependant toujours lumière. Jean ne nous présente pas l'homme élevé au ciel, mais Dieu lui-même en grâce,

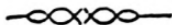
le Fils révélant le Père, ici-bas sur la terre. L'évangile de Jean et la première épître du même apôtre, nous l'avons dit, révèlent cette vie en elle-même ou en nous ; mais l'évangile (car l'épître nous parle de la vie entre le départ et le retour du Seigneur) nous fait entrevoir, à la fin (Jean XXII, 22-23), l'apôtre maintenant persévéramment un témoignage à la venue de Christ. Jésus n'avait pas dit que Jean ne dût pas mourir, mais : *« Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ! »* Paul pouvait édifier l'Eglise ou en poser le fondement comme un sage architecte ; Pierre pouvait enseigner à un pèlerin comment il devait suivre Celui qui était ressuscité et qui l'avait réengendré ainsi pour une espérance vivante ; il pouvait lui apprendre comment il devait suivre son Maître à travers le désert, dans lequel, après tout, Dieu gouvernait toujours ; Paul et Pierre, et d'autres avec eux, pouvaient donner des avertissements au sujet de maux à venir ; mais Jean, qui avait été si personnellement près de Christ, juif dans ses relations et rempli de celles-ci, mais de qui Dieu avait, en même temps, ouvert les yeux pour voir la gloire de Celui qui, en Lui-même, était élevé au-dessus de toute relation, si ce n'est avec le Père, et qui avait une place dans laquelle il pouvait être dans le sein du Père, et cependant marcher comme homme, avec le titre et dans la manifestation du Fils, sur la terre, ayant en même temps une place dans le cœur de son disciple, — Jean, que la grâce avait attaché à la personne de Christ et qui avait la vie en Lui, Jean, le disciple que Jésus aimait, lui pouvait veiller, avec la puissance de l'amour divin, sur les gloires déclinantes de l'Eglise sur la terre, avec l'énergie d'une

vie qui ne pouvait pas défaillir en elle ; il pouvait devancer les temps par la vision prophétique, pour établir, du ciel et de la part du ciel, les droits de la même personne, sur la terre, droits dont l'établissement devait amener la paix sur la terre et ôter le mal de la-terre, et qui devaient avoir tout leur effet là où le prophète avait vu ces droits méprisés dans la personne de Celui qui était l'objet de tant d'amour de sa part, en tant que manifesté sur la terre. Jean pouvait ainsi lier l'excellence de Celui qui avait souffert et qui était maintenant glorifié, avec la bénédiction du monde délivré, que la grâce pouvait bénir par Lui, quoiqu'il l'eût autrefois rejeté. Les voies, par lesquelles Dieu accomplira ces choses, avec l'histoire antérieure de la chute de l'Eglise, forment le sujet de l'Apocalypse, avec la personne et la gloire (prophétiquement connues) de Christ, en connexion d'abord avec l'Assemblée responsable sur la terre, quoique, alors, judiciairement, — et ensuite avec la terre.



Pensée.

Les Ecritures sont beaucoup plus exactes que nous ne pensons dans leur langage. Elles ne disent jamais que Dieu aime l'Eglise, ni que Christ aime le monde. L'amour de Christ pour l'Eglise se lie à la relation de Christ avec l'Eglise ; l'amour de Dieu pour le monde est en rapport avec le caractère de Dieu.



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

La foi et la marche de la foi.*Épître aux Hébreux chapitre XI.*

Il est impossible de nier qu'il n'y ait dans le monde un principe agissant d'une manière vitale, qui de tout temps a vivement excité la haine et l'opposition de l'homme. Il en a été ainsi depuis Abel jusqu'à maintenant.

Le « train du monde » a poursuivi son cours. Il se poursuit autour de nous. Toutefois, au milieu de tout, il y a eu, et il y a un mobile qui est actif, et qui réveille l'hostilité et le jugement dédaigneux du monde. — C'est l'histoire de la ville où nous habitons, aussi bien que celle de Caïn et d'Abel. Il en a été ainsi de tous les temps et dans tous les pays. Partout le peuple de la *foi* a été l'objet de l'inimitié de l'homme. Mais Dieu reconnaît ce peuple. « Et d'autres furent éprouvés par des moqueries et par des coups, et encore par des liens et par la prison; ils furent lapidés, sciés, tentés; ils

sont morts égorgés par l'épée ; ils furent errants çà et là, vêtus de peaux de brebis et de chèvres, dans le besoin, affligés, maltraités, *desquels le monde n'était pas digne* » (vers, 56-58). Dieu nous donne ici leur histoire à son point de vue. Il n'intervient pas. Il les laisse « dans le besoin, affligés, tourmentés. » Dieu ne s'occupe pas du monde, et le monde va son chemin. Il n'en sera pas toujours ainsi, mais il en est ainsi maintenant. « Parce que la sentence contre les mauvaises œuvres ne s'exécute point incontinent, à cause de cela le cœur des hommes est plein au dedans d'eux-mêmes d'envie de mal faire » (Ecc. VIII, 44). Ils marchent selon leurs propres pensées, « selon le train de ce monde » (Eph. II, 2). Ce n'est pas le monde de Dieu. Dieu s'en occupe si peu, que lorsque ses propres enfants, ceux qu'il avoue, sont « affligés, tourmentés, » il n'intervient pas. Le monde a abandonné Dieu, et Dieu n'avoue pas le monde. La même chose se retrouve dans le message à l'ange de l'assemblée à Smyrne, au livre de l'Apocalypse : « Voici, le diable va jeter quelques-uns d'entre vous en prison, afin que vous soyez éprouvés, et vous aurez une affliction de dix jours » (Apoc. II, 10). Comment cela ? Dieu ne pouvait-il pas intervenir ? « Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie. » — Il y a de l'espérance pour une autre scène.

Si un homme veut marcher *avec Dieu*, il doit marcher *par la foi*. Il marche au milieu d'un monde où Dieu n'est pas reconnu, et où Dieu n'intervient pas ; — un monde qui mûrit pour le jugement. Dieu envoie un témoignage, et dans la mesure où nous serons fidèles à ce témoignage, le prince de ce monde nous persé-

cutera. « Je vous dis qu'Elie est déjà venu, » dit le Seigneur Jésus à ses disciples, « et ils ne l'ont pas reconnu ; et ils lui ont fait *tout ce qu'ils ont voulu* ; ainsi aussi le Fils de l'homme va souffrir de leur part » ((Matth. XVII, 12) Tel est le caractère du « train de ce monde. » Dieu peut diriger par une providence secrète et dominer, mais le caractère du monde est celui-là. *La foi* a son témoignage propre, et le maintient, reconnaissant que Dieu n'avoue pas le monde. « Nous te rendons grâces, Seigneur Dieu tout-puissant, qui es, et qui étais, de ce que tu as pris ta grande puissance, et de ce que tu es entré dans ton règne. Et les nations se sont irritées ; et ta colère est venue, et le temps des morts pour être jugés, et pour donner la récompense à tes esclaves les prophètes, et aux saints, et à ceux qui craignent ton nom, petits et grands, et pour détruire ceux qui corrompent la terre » (Apoc. XI, 17-18) ; — jusque-là, il faut vivre par la foi dans les choses qui *ne se voient pas*.

Ceci était tout particulièrement une épreuve pour les Hébreux. Leur religion était par elle-même une chose *visible*. Ils avaient un système qui les guidait. Ils avaient un temple *visible*, des sacrifices, un sacerdoce, etc. Quant au Messie, ils s'attendaient à le *voir*. (Quand ils le virent réellement, ils le haïrent, et le mirent à mort, et ce Messie était allé au ciel.) En devenant chrétiens, ils perdaient tout ce qu'ils avaient et ne gagnaient rien — rien qui fût palpable pour la chair. Il y avait donc pour eux la tentation constante de renier un Messie *qui ne se voyait point*, pour retourner aux choses qui *se voient*.

Dans le chapitre qui nous occupe, l'apôtre résume

et fait voir que tout le long de l'histoire de l'homme, quel que fût celui qui avait « reçu témoignage, » il l'avait reçu *par la foi*. Les hommes nous prennent pour des fous (comme définition de la folie, on pourrait se représenter un homme qui agirait avec la plus grande persévérance en vue d'un objet que personne ne voit, ni ne croit être réel). L'autorité du saint, c'est la Parole de Dieu. Du moment qu'il agit en vue d'un objet *visible*, il cesse d'agir comme un chrétien. Christ a vécu, dans ce sens, de la vie de la foi.

C'est la *vie de la foi* qui nous est présentée ici ; ce n'est pas le salut ou la paix trouvée par la foi. Il y a une seule exception, ou qui peut l'être dans une mesure, c'est Abel. La foi est considérée ici comme étant la puissance par laquelle ces saints marchaient.

Il y a dans la *foi* deux choses : elle s'applique à la *paix de l'âme*, et à la *puissance pour marcher*.— Quand je parle de *foi*, je puis entendre la foi à un témoignage ; par exemple, une personne me dit une chose et *je crois* cette personne. Mais je puis avoir de la foi dans cette personne d'une autre manière encore : je puis *placer* en elle *ma confiance*. Souvent nous confondons ces choses. Il y a le témoignage de Dieu, que j'ai à croire, et il y a la confiance en Dieu qui est la puissance qui me fait marcher.

Ce qui me donne la *paix*, c'est de recevoir le témoignage de Dieu ; et pour pouvoir marcher j'ai besoin d'avoir confiance en Lui ; mais je ne dois pas confondre cette confiance en Dieu avec la *foi* en son témoignage. Les deux choses se rencontrent chez Abraham. Dieu l'appelle, et lui montrant les étoiles du ciel, il lui dit : « Ainsi sera ta semence, » et Abraham « *crut Dieu* »

(Gen. XV). Dans le sacrifice d'Isaac, il n'y avait pas la réception d'un témoignage, mais Abraham « *crut en Dieu* » (vers. 19).

Moi, un pécheur, ayant la conscience du péché, comment puis-je me confier en Dieu? Je le connais comme un Dieu Saint, qui hait le péché, comment puis-je, moi, avoir confiance en Lui? Je n'ose pas me présenter devant Lui *avec le péché sur moi*. — Qu'est ce qui peut venir à mon secours? Ce n'est pas de nier la sainteté de Dieu; ce n'est pas que je puisse ôter le péché; mais Dieu me dit que mon péché *est* ôté, et je *crois Dieu*. Ceci n'est pas de la confiance dans le pouvoir de Dieu. Ce qui me donne la paix, c'est que je reçois son témoignage. Je ne puis avoir de repos, quand j'ai la conscience du péché, à moins de savoir qu'il ne m'est pas imputé. C'est *Dieu* qui a vu le péché *tel qu'il est*, et il ne me sert de rien d'être satisfait de moi-même; il faut que Dieu soit satisfait à mon sujet. Il y a une lutte dans l'âme quand on cherche à être content de soi-même. On n'a pas encore été amené à comprendre que l'on est un pécheur totalement corrompu. — Souvent Dieu permet que la lutte dure; — on tâche de devenir meilleur et Dieu nous laisse faire; et pareil à un homme qui marche dans la boue, et qui en retire un pied, tandis que l'autre s'enfonce davantage, cela va de mal en pis. Il y a véritablement en ceci une œuvre de l'Esprit de Dieu, non pas en produisant ce qui me satisfera, mais en m'amenant à dire: « Je suis entièrement perdu. » Ce qui répond alors à notre besoin, c'est la précieuse déclaration de l'évangile de l'œuvre de notre Seigneur Jésus-Christ, que « quiconque croit en Lui, est justifié de toutes choses » (Actes

XIII, 58, 59). Je trouve que Dieu est en repos. Il se repose en Jésus dans une satisfaction parfaite. Christ dit : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'as donné à faire ; » et Dieu dit : « Assieds-toi à ma droite » (Jean XVII ; Ps. CX ; comp. Hébr. X, 12). J'ai le repos pour mon âme, parce que je vois que Dieu n'a absolument rien contre moi. *Je crois* le témoignage de Dieu, et j'ai la paix.

Autre chose est la *marche par la foi*. Vienne ce qui m'éprouve, ce qui sonde mon cœur, quoi que ce puisse être, rien n'ébranle le fondement de ma paix. — Je suis assuré que Dieu m'aime ; qu'il n'est pas autre chose qu'amour. Je puis donc me confier en Lui ; je connais son amour. Il m'a sauvé quand j'étais un pécheur ; je puis me confier en Lui maintenant que je suis un saint.

Remarquez l'ordre dans lequel les choses sont présentées ici.

Par la foi, ce qui est invisible devient aussi présent, aussi réel, que s'il était véritablement devant nos yeux (vers. 1). Bien plus même, car on est déçu dans les choses qui se voient, tandis qu'il n'y a pas de déception dans celles que l'Esprit communique au cœur.

Par la foi, nous comprenons que les mondes ont été formés par la Parole de Dieu (vers. 5). — Ensuite nous trouvons mentionnée la grande base, sur laquelle la créature déchue peut s'approcher de Dieu. — Examinons un peu ce qui distingue et caractérise le sacrifice d'Abel.

Caïn offrit à Dieu ce qui lui avait coûté du travail. Ce n'était pas l'acte d'un homme sans religion ; il sacrifiait à Dieu, il adorait Dieu, et cependant il fut com-

plètement rejeté. Son culte était fondé sur ce qui n'est *pas la foi*. Etant un pécheur, ayant été chassé du paradis, il venait à Dieu comme si toutes choses étaient en ordre. Et il y en a beaucoup qui font comme faisait Caïn : qui croient qu'ils peuvent aller rendre culte à Dieu, lui rendre hommage. Et qu'apportait Caïn ? La chose même sur laquelle le sceau de la malédiction était imprimé. Dieu avait dit : « La terre sera maudite à cause de toi ; tu en mangeras les fruits en travail tous les jours de ta vie ; et elle te produira des épines et des chardons, et tu mangeras l'herbe des champs. Tu mangeras le pain à la sueur de ton visage » (Gen. III). — Voilà où en vient un homme qui s' imagine pouvoir faire son devoir envers Dieu, comme l'on dit ; il fait ainsi totale abstraction de sa condition réelle.

Abel agit tout différemment. Il apporte un agneau *égorgé* : il s'approche de Dieu au moyen de la *mort* (en principe, au moyen de l'expiation de Christ). Entre Dieu et lui, il place le témoignage d'un sacrifice auquel il avait été pourvu, et il l'offrit *par la foi*. Avant que l'œuvre du Seigneur Jésus-Christ fût accomplie, il avait été révélé qu'elle *serait* faite ; c'est comme si, par exemple, je disais à un débiteur en prison : « Je payerai vos dettes. » Tout ce dont nous jouissons comme d'une chose accomplie, était alors un sujet d'espérance. « Lequel Dieu, est-il dit, a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang, afin de montrer sa justice dans le support *des péchés précédents* dans la *patience* de Dieu, afin de montrer, dis-je, sa justice dans le *temps présent*, en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus » (Rom. III, 25 - 26). Nous ne regardons pas en avant vers un sacrifice futur :

je n'ai pas la promesse de sortir de prison ; j'en suis dehors. Nous avons le témoignage que la chose *est faite*, et le Saint-Esprit est le sceau du témoignage. Le Saint-Esprit ne peut pas rendre d'autre témoignage à mon âme, sinon que tout est accompli, que la dette est payée, la porte ouverte, que l'œuvre est achevée.

Il est parlé de deux choses dans la 1^{re} épître de Pierre I, 40-42 : « des souffrances qui devaient arriver à Christ et des gloires qui suivraient. » Nous sommes placés entre ces deux choses. Les saints de l'Ancien Testament les attendaient toutes les deux ; mais quant à nous, les souffrances sont derrière nous, et nous attendons les gloires. Le Saint-Esprit a été envoyé dans l'intervalle, pour témoigner d'une rédemption qui est accomplie. Elle n'est pas pour moi un sujet *d'espérance*. Je n'attends pas que mes péchés soient effacés : ils le sont. C'est là le fondement sur lequel nous nous reposons. Dieu se repose dans l'œuvre acceptée de son Fils, et c'est là que je trouve aussi ma paix.

Ensuite nous voyons la marche d'Enoch (vers. 5), qui nous présente une autre chose (naturellement, chaque chrétien n'est pas enlevé au ciel comme Enoch et Elie le furent). Non-seulement je puis m'approcher de Dieu, la foi ne me dit pas cela seulement, mais il y a désormais ce qui a mis la mort entièrement de côté. La mort est à moi maintenant ; elle n'est plus, ainsi qu'elle est appelée, « le roi des épouvantements ; » toutes choses sont à nous : la vie est à nous, la mort est à nous, car nous sommes à Christ et Christ est à Dieu (1 Cor. III). Chez Enoch nous trouvons une *marche avec Dieu* ; une puissance de vie avec Dieu, et une puissance telle que la mort n'est pas vue. La vie du

Fils de Dieu est à nous, et non pas seulement sa mort ; non-seulement la précieuse vérité est là d'un sacrifice qui a été accompli de manière à donner la paix à mon âme ; mais toute la puissance de Satan dans la mort a été détruite. Dieu permet à Satan de faire tout le mal possible ; et tout ce que pouvait faire le « prince de ce monde, » le Fils de Dieu dut l'endurer et il l'a anéanti. — « Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi ; et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Gal. II, 20). « Nous avons donc toujours confiance, et nous savons qu'étant présents dans le corps, nous sommes absents du Seigneur, — et nous aimons mieux être absents du corps et être présents avec le Seigneur » (2 Cor. V, 6, 8). — Ce que j'attends, ce n'est pas d'être « dépouillé, » mais d'être « revêtu ; » mais si je meurs, la vie que je possède demeure intacte. et je suis « présent avec le Seigneur. »

Deux choses me sont montrées ici que la foi recon-
naît : d'abord, le sang de l'expiation par lequel le pé-
ché a été aboli ; ensuite, une puissance de vie, qui
nous fait marcher, non pas simplement comme le peu-
ple de Dieu, mais *avec Dieu*. La conséquence en est que
la puissance de la mort n'existe plus. Nous sommes
identifiés avec un Christ *vivant*, — comme nous sommes
sauvés par la mort de Christ.

Ni dans le cas d'Abel, ni dans celui d'Enoch, il n'est
fait mention de « condamner le monde. » Dieu rend
« témoignage aux dons » de l'un, et l'autre « marche
avec Dieu. » Mais il faut remarquer ce qui est dit au
verset 7. Nous traversons le monde, et Dieu nous a

donné un témoignage au sujet du monde et de ce qui l'attend : c'est à dire, un jugement certain. Dieu « a établi un jour auquel il doit juger en justice le monde habitable par l'homme qu'il a destiné pour cela, de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts » (Actes. XVII, 31). — « *Par la foi*, Noé, étant divinement averti des choses qui ne se voyaient pas encore, craignit et bâtit une arche pour la conservation de sa maison ; et par cette arche il condamna le monde et devint héritier de la justice qui est selon la foi. » — Etant averti de ce qui se préparait pour le monde, Noé reconnaît le jugement, et s'identifie avec la voie de salut que Dieu lui révèle, et il « *condamne le monde*. » Remarquez que la *foi* « condamne le monde ; » ce n'est pas ici simplement croire à un sacrifice qui sauve, ou avoir de la puissance pour marcher avec Dieu ; la *foi* déclare au sujet du monde, qu'il s'est entièrement éloigné de Dieu, et qu'il va être jugé. Nous avons le témoignage de la Parole de Dieu, qui nous dit que ce qui va tomber sur le monde, c'est le jugement.

Il y a plus d'un chrétien qui, comme chrétien, serait content de « marcher avec Dieu, » mais qui recule devant la pensée de rompre avec le monde ; tandis que, d'après le témoignage de Dieu quant au jugement qui attend le monde, il devrait vivre de manière à condamner pratiquement le monde. Si nous avons la foi de Noé, aussi bien que celle d'Abel ou d'Enoch, nous ne pourrions pas frayer avec le monde. S'il est certain que le Seigneur a sauvé son peuple, il est également certain qu'il vient pour juger le monde ; et ceux qui sont de Christ ont leur part avec Christ et en Christ,

de sorte que lorsqu'il viendra, ils viendront *avec* Lui. Aussi certainement que Christ est ressuscité d'entre les morts, aussi certainement est-il « l'Homme » que Dieu a destiné pour juger le monde — ce « présent siècle mauvais » (Gal. I) ; et il est également certain qu'il n'y a pas de jugement pour nous, si nous croyons en Lui. Ce par quoi je sais qu'il y aura un *jugement*, est aussi ce par quoi je sais qu'il n'y en aura *point pour moi*. Comment est-ce que je sais qu'il y aura un jugement ? Parce que Dieu a ressuscité Christ d'entre les morts. Et qu'est-ce que Dieu me dit de plus quant à la résurrection de Christ ? Que tous mes péchés sont effacés, parce qu'il est ressuscité pour ma justification.

L'apôtre s'occupe ensuite d'un autre point, qui est la manifestation active et pratique de la puissance de la foi. C'était là ce qui fortifiait Abraham. Il se confiait, pour ainsi dire, *aveuglément* en Dieu. Dieu l'appela par sa grâce, et il « s'en alla *ne sachant où il allait*. Il y a là de la confiance en Dieu ; ce n'est pas simplement recevoir un témoignage ; c'est une confiance implicite en Dieu. Quand vous dites : si seulement je savais quelles seraient pour moi les conséquences d'agir ainsi, je me confierais en Dieu, — vous ne faites pas comme Abraham. Il faut aller sans savoir où l'on va, parce que l'on a confiance en Celui qui nous conduit. Dieu donnera assez de lumière pour que l'on puisse faire le premier pas, sans pouvoir distinguer quel sera le second. Mais quand nous aurons tourné le coin, nous verrons ce qui se trouve de l'autre côté.

Ensuite, quand nous aurons fait un pas, nous ferons l'expérience que le Seigneur ne nous satisfait jamais ici-bas. Il nous bénit, mais il ne nous satisfait pas.

Lorsque Abraham arrive dans le pays qui doit être plus tard son héritage , qu'a-t-il reçu? Rien. Il est toujours un étranger. Voilà ce qui déplaît au cœur naturel, et fait que souvent l'on est désappointé. Nous avons nos pensées à nous au sujet de nos espérances d'avenir, et quelquefois nous nous préoccupons de ce que nous allons faire d'ici à vingt ans, tandis que Dieu va nous conduire dans *son* repos.

Dieu conduit Abraham dans le pays et puis il commence à diriger sa pensée vers une autre patrie. Abraham est approché de Dieu et placé à un point de vue de foi assez élevé , pour voir que tout est encore devant Lui. Le Seigneur se révèle à Lui dans la communion ; il lui parle, lui dévoile ses desseins et Abraham adore. — Il a sa *tente* et son *autel*. Dieu en use de même envers nous : il fait de nous des chrétiens ; il nous conduit dans le pays de la promesse , et nous montre que tout est encore devant nous. Maintenant n'est pas le temps du repos. Les voies de Dieu deviennent plus distinctes à nos yeux ; nous avons le privilège d'être étrangers et voyageurs avec Dieu , et nous le serons jusqu'à ce que nous arrivions chez nous dans la demeure de Dieu.

Chers amis, où en êtes vous quant à ceci? Pouvez-vous dire selon la vérité : Ma demeure, celle de mon cœur, est là où est Dieu — je n'en ai point d'autre, et je n'en *cherche* point ?

Il n'y a rien entre nous et Dieu. — Il n'y a pas de péché entre nous et Lui, ou bien Christ n'y serait pas ; et il est là parce qu'il a aboli le péché. Le péché et Christ ne peuvent se trouver devant Dieu en même temps. Pouvez-vous dire par conséquent, que vous vous

reposez sur le Seigneur Jésus-Christ? — Ou bien travaillez-vous à régler une chose qui est déjà réglée?

Que le Seigneur vous donne de croire son témoignage et d'avoir foi en sa puissance.

Ce qui caractérise la foi, c'est qu'elle compte sur Dieu, non pas simplement malgré la difficulté, mais malgré *l'impossibilité*.

La foi ne s'inquiète pas des moyens ; elle compte sur la promesse de Dieu. Aux yeux de l'homme naturel, le croyant peut paraître manquer de prudence, néanmoins, dès l'instant qu'il est question de moyens qui facilitent à l'homme telle ou telle chose, ce n'est plus *Dieu* qui agit ; ce n'est plus l'œuvre de Dieu, quand on *s'attend* aux moyens. Quand pour l'homme il y a impossibilité, il faut bien que *Dieu* intervienne, et cela apparaît d'autant plus comme le bon et droit chemin, que Dieu ne fait que ce qu'il veut. La foi se rapporte à sa volonté et à rien autre ; aussi elle ne prend conseil ni des moyens, ni des circonstances ; — en d'autres termes : elle ne consulte ni la chair, ni le sang. Si la foi est faible, on s'appuie, d'abord, sur les moyens extérieurs, même dans les œuvres de Dieu. Rappelons-nous que quand les choses sont faisables par l'homme, il n'y a plus besoin de *foi*, parce qu'il n'y a plus besoin de l'énergie de l'Esprit. Les chrétiens agissent beaucoup et effectuent peu. — Pourquoi?

Versets 13 à 17 : — Non-seulement il est dit de ceux dont parlent ces versets, qu'ils sont « étrangers et forains, » mais ils en « font profession. » Quelquefois on veut bien être religieux dans le cœur, mais sans en

parler ; il n'y a alors aucune énergie de foi. Si nous reconnaissons que le monde est perdu et jugé, si nos espérances sont dans le ciel, il doit nécessairement en résulter que nous pensions et que nous agissions comme des gens qui sont étrangers et forains ici-bas, — et cela devra se manifester dans toute la vie. Le cœur étant déjà là-haut, il ne reste plus qu'à le montrer. Ceci, évidemment, implique une profession publique et déclarée, et il y a un témoignage pour Christ. Serions-nous contents d'un ami qui ne nous avouerait pas quand les circonstances seraient difficiles ? Le chrétien *qui se cache* est un bien mauvais chrétien. Regardant à Jésus par la foi, nous étreignons les choses que nous avons vues de loin ; nous ne nous occupons pas du pays dont nous sommes sortis ; notre cœur s'attache à celui qui est devant nous. Lorsque des difficultés se présentent sur le chemin et que les affections ne sont pas placées sur Jésus, le monde reprend bientôt de l'empire sur nous. — Ce n'est pas dans un moment d'excitation que Paul avait agi, pour s'en repentir aussitôt après ; il est plein de Christ, et il *estime* toutes choses « comme des ordures » (Phil. III). La constance du cœur montre que les affections d'un chrétien sont portées en avant, que ses espérances sont célestes, — et Dieu n'a pas honte d'être appelé *son* Dieu.

Il y a la chair ou il y a la foi ; il est impossible au fond que l'on puisse s'arrêter entre les deux. Le chrétien doit tendre vers ce qui est céleste ; les besoins, les désirs du nouvel homme sont célestes. Chercher à nous rallier au monde, afin de se servir du christianisme pour améliorer le monde, est une chose terrestre. Ce n'est pas le dessein de Dieu. Dieu veut nous unir avec

le ciel. Il faut avoir le ciel sans le monde, ou le monde sans le ciel. Celui qui *prépare la cité* ne peut vouloir pour nous quelque chose entre les deux.— Le « désir » d'une « meilleure patrie » est le désir d'une nature qui est *entièrement* céleste.

Versets 17 à 19. — Abraham s'attachait aux promesses plutôt qu'aux affections naturelles. La force de l'épreuve pour lui consistait en ce que Dieu avait désigné Isaac comme la semence acceptée, celle à laquelle étaient liées les promesses. La foi compte sur Dieu. Dieu arrête Abraham et lui confirme les promesses au sujet de la semence. En obéissant nous acquérons une connaissance des voies de Dieu, dont sans cela nous n'aurions pas eu d'idée. L'incrédulité nous fait perdre joie, puissance, vie spirituelle ; nous ne savons plus où nous en sommes.

Versets 24-26. Le cœur charnel se sert de la *providence* de Dieu contre la vie de la foi. La *providence* amène la fille de Pharaon jusqu'à l'enfant Moïse. Au milieu de la sagesse du monde, à la cour de Pharaon, la *providence* l'a placé (il le semblerait) pour user de son influence en faveur d'Israël. Or la première chose que lui fait faire la *foi*, c'est d'abandonner tout cela. Il se peut qu'il eût été en état de secourir Israël, grâce à son influence, mais Israël aurait dû demeurer dans la servitude en Egypte. La foi est « imprudente, » toutefois elle a cette prudence éternelle qui compte sur Dieu et rien que sur Dieu. Elle discerne ce qui est de l'Esprit, or ce qui n'est pas de l'Esprit n'est pas de la foi, n'est pas de Dieu. S'en tenir de cette manière à la *providence*, c'est, au fond, désirer « de jouir des délices du péché ; » on aime le monde et l'on cherche à s'ap-

puyer sur les circonstances plutôt que sur Dieu ; — ce n'est pas une « bonne providence, » quand finalement l'homme est perdu.

Moïse semble s'affaiblir lui-même en préférant l'opprobre du peuple de Dieu, et du peuple de Dieu dans un mauvais état. Il pouvait le voir dans une triste condition ; mais la foi identifie le peuple de Dieu avec les promesses de Dieu, et juge de lui non selon son état, mais selon les pensées de Dieu. Energique contre le mal, Moïse compte sur Dieu quant à ce qui regarde son peuple.

Verset 27. Le monde voudrait nous faire croire que nous sommes de bons chrétiens, pendant que nous agissons et marchons comme les autres. Appelée à la gloire, la foi doit nécessairement quitter l'Égypte, car ce n'est pas là que Dieu a placé la gloire. Être à son aise dans le monde, n'est pas être à son aise dans le ciel. « Tout ce qui est dans le monde n'est pas du Père. » Quitter le monde quand le monde nous a mis dehors, n'est *pas de la foi* ; c'est montrer que la volonté était d'y rester aussi longtemps que nous l'aurions pu. La foi agit d'après les promesses de Dieu, et non point parce qu'elle est chassée par le monde. Moïse voit « Celui qui est invisible » et cela l'affermir. Quand nous réalisons la présence de Dieu, Pharaon n'est plus rien. Ce n'est pas que les circonstances soient moins périlleuses, mais *Dieu est là*. Dans la communion, les circonstances deviennent l'occasion d'une paisible obéissance. Jésus boit la coupe ; — Pierre tire l'épée. Ce qui manifeste l'obéissance chez Jésus est une pierre d'achoppement pour Pierre. La où il n'y a pas de communion, il y a de la faiblesse et de l'indécision.

Verset 30. Au son des cors de béliér, après que le peuple a fait sept fois le tour de la ville, les murs de Jéricho s'écroulent. Les choses, qui paraissent viles et méprisables, ne le sont pas quand elles sont devant le Seigneur (2 Sam. VI). Pour *la foi*, les murailles *ne sont rien*, non plus que la mer Rouge ou le Jourdain.

Verset 31. Qui eût pensé de voir Rahab dans cette nuée de témoins? — Cependant, *par la foi*, elle reconnaît Dieu. La foi ne fait nul cas des distinctions parmi les hommes ; elle dit que Dieu est riche en miséricorde envers *tous* ceux qui l'invoquent, — il n'y a point de différence, parce que *tous* ont péché. Au milieu des difficultés, elle prend sa place avec le peuple *de Dieu*.

La confiance de la foi se manifeste dans l'ensemble de la vie chrétienne. Les chrétiens se mettent souvent dans l'embarras, parce qu'ils mesurent leurs propres forces avec la tentation, au lieu de s'en rapporter exclusivement à Dieu. Ils peuvent aller ainsi jusqu'à un certain point. L'un met en avant sa famille, un autre parle de l'avenir (si quelqu'un n'a pas la foi, tout ce que nous pouvons faire, c'est de prier pour lui); dans les divers intérêts de la vie, nos *raisonnements* ne signifient que ceci : « Je n'ai pas la foi qui compte sur Dieu. » La foi regarde entièrement et exclusivement à Dieu. Le devoir conduit toujours à des difficultés ; mais alors j'ai la consolation de pouvoir dire : « Dieu est là et , par conséquent, la victoire est certaine ; » sans cela, dans ma pensée, il y a quelque chose de plus fort que Dieu. Cela exige une soumission parfaite et pratique de la *volonté*.

Quand les enfants de Dieu sont fidèles, Dieu peut les laisser dans l'épreuve et dans la difficulté, pour faire

ressortir ce qui, en eux, ne vient pas de l'Esprit. Il peut aussi permettre que le mal ait son cours et nous mette à l'épreuve, afin que nous comprenions que l'objet de la foi n'est pas ici-bas du tout, et que nous voyions aussi que, dans les circonstances même les plus difficiles, Dieu peut intervenir, comme il le fit dans le sacrifice d'Abraham et dans la résurrection de Lazare.

L'homme ne voit rien au delà des circonstances qui l'entourent. S'arrêter aux circonstances, c'est de l'incrédulité; « le tourment ne sort pas de la poussière » (Job V, 6). Satan est derrière les circonstances pour tourner nos regards sur elles; mais dans l'arrière-plan, Dieu est là pour briser notre volonté.



Miettes de quelques méditations.

(Suite de la page 87.)

HEBREUX IX.

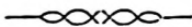
On voit, bien aimés, qu'à la fin de ce chapitre le Saint-Esprit présente un contraste entre les hommes comme enfants d'Adam et les chrétiens. Ce qui attend l'homme, c'est la mort et puis le jugement; mais en contraste avec cela, voilà que Christ a paru une fois pour ôter le péché et quand il paraîtra une seconde fois, ce sera pour le salut. Il n'a plus affaire avec le péché; s'en étant occupé la première fois et l'ayant ôté pour toujours, c'est tout autre chose que le jugement, c'est clair, c'est le salut, la gloire. C'est une bonne nouvelle. Les hommes ont devant eux la mort

et le jugement. Christ est venu et a ôté le péché et ce qui reste devant, c'est le salut pour ceux qui croient. Christ nous introduit dans la faveur de Dieu qui est meilleure que la vie. Point d'incertitude, point de vague, ce n'est pas : j'espère, peut-être. Il est allé nous préparer une place dans la maison du Père et il reviendra pour nous y introduire. Si c'était à nous-mêmes personnellement qu'il eût dit cela, combien cela ne nous frapperait-il pas, et nous redoublerions de cœur pour Lui ; et pourtant c'est bien aussi sûr que s'il l'eût dit à nous-mêmes.

Nous allons voir l'efficace de l'œuvre de Jésus et la puissance du Saint-Esprit pour en jouir. Christ nous place devant Dieu sans voile. Dieu veut que nous ayons la conscience de la position qu'il nous a faite. Si j'ai la conscience que je suis son cher enfant, comment trouverai-je le désert ? il y a des peines dans les travaux de l'évangile, et dans la vie ordinaire du chrétien, nous le savons tous, des persécutions peut-être, si nous sommes franchement du ciel.

La mort et le jugement, est-ce tout ce que l'on peut dire de l'homme en Adam ? Oui, vous travaillez pour vivre et peut-être pour gagner et puis vient la mort ; en vérité, c'est une bien triste histoire. On pense que le jugement tirera tout au clair, mais c'est terrible d'être dans une telle incertitude en attendant le jugement ; mais nous n'avons pas besoin que le jugement arrive pour être au clair. Il n'y a *point de juste*, c'est pour moi aussi évident aujourd'hui que lorsque le jugement le montrera. Je sais que j'ai péché et s'il s'agit de jugement je suis condamné. « N'entre pas en jugement avec ton serviteur, car nul homme vivant ne sera justifié

devant toi » (Ps. CXLIII). Mais voici que le salut arrive. Dès que nous avons bien compris que nous sommes perdus, nous cherchons le salut, nous cherchons à connaître Christ et ce qu'il a fait, de manière que nous, nous soyons à l'abri et plus qu'à l'abri. S'il s'agit de ce que nous avons fait, nous sommes perdus. Il y a du travail dans la conscience, et plus la conscience est sondée et mieux cela vaut. Mais Christ est entré dans les lieux célestes et si nous croyons en Lui, nous paraissions devant Dieu sans nuage. Dans le lieu très saint le souverain sacrificateur entrait une seule fois l'an et personne autre ne pouvait y entrer ; cela montrait que le chemin des lieux saints n'était pas encore ouvert ; il fallait rester dehors. (à suivre. D. V.)



Pensées.

« Pais mes agneaux, » présente l'idée de : donner à manger ; — *agneaux*, ne désigne pas l'âge spirituel, mais le caractère de la personne : objet de tendresse, — d'affection, mais faible peut-être.

Dans la prière il faut cette modestie qui ne prétend pas imposer à Dieu, — et aussi la confiance qui compte sur Dieu.

Il arrive souvent que des âmes très-sincères se placent devant Dieu en la chair, en ce sens, qu'elles veulent que Dieu les estime au point de vue de ce qu'elles sont pour Dieu et non de ce que Christ est pour elles.



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Dieu en tout.

L'habitude de voir Dieu en toutes choses est des plus profitables pour aider le chrétien à endurer les épreuves qu'il rencontre. Il n'est point de circonstance, quelque ordinaire ou même triviale qu'elle soit, qui ne puisse être considérée comme un messenger venant de Dieu, si du moins l'oreille est circoncise pour entendre, et l'entendement assez spirituel pour comprendre le message. Si nous perdons de vue cette précieuse vérité, la vie, à beaucoup d'égards, ne sera qu'une carrière monotone, ne nous offrant presque rien autre qu'une suite d'événements journaliers sans intérêt. D'un autre côté, si nous pouvions seulement nous rappeler, chaque matin, avant de commencer notre travail du jour, que la main de notre Père peut être discernée et suivie dans tous les détails d'une journée — si nous savions voir, dans les plus petites aussi bien que dans les plus importantes circonstances, des traces de la puis-

sance divine, comme l'histoire de chacun de nos jours serait intéressante pour nous !

Le livre de Jonas, le prophète, est une *illustration* des plus frappantes de cette vérité. Nous y apprenons, ce dont nous avons tant besoin d'être pénétrés, qu'il n'est rien de petit, rien de purement ordinaire pour le chrétien ; que, dans un sens, tout est extraordinaire. Les choses les plus communes, les événements les plus simples nous présentent, dans l'histoire de Jonas, les preuves évidentes d'une intervention spéciale de Dieu ; il en serait probablement de même dans notre propre histoire, si elle était écrite sous l'inspiration du Saint-Esprit. Pour discerner ce caractère si instructif, il n'est pas nécessaire de faire une exposition détaillée du livre de Jonas ; il suffit presque d'y relever une expression, qui y revient fréquemment, celle de : « *l'Eternel prépara, ou avait préparé.* »

Le fils d'Amittaï, pour se soustraire à la mission dont Dieu l'avait honoré, se lève pour *s'enfuir en Tarsis de devant la face de l'Eternel*. Insensé, qui aurait dû se dire au contraire : « Où irai-je loin de ton Esprit, et où fuirai-je *loin de ta face* ? » Quelle folie à l'homme de penser qu'il peut se cacher ou s'éloigner de manière à se dérober à la vue de Celui dont « les yeux sont sur les voies de chacun, et qui regarde tous leurs pas » (Job XXXIV, 21).

Arrivé à Japho, le prophète trouve un navire en partance. Satan tient toujours à la disposition du serviteur de Dieu qui s'égare les moyens de s'égarer toujours plus, mais ici l'ennemi fait une œuvre qui le trompe. Jonas s'embarque, mais l'Eternel, qui voit, qui suit son infidèle serviteur et qui veut le ramener,

« *éleva un grand vent sur la mer ;* » il y avait dans ce vent une voix solennelle pour l'oreille du prophète, si celui-ci eût veillé pour l'entendre. Jonas était celui qui avait besoin d'enseignement et de répréhension, c'était à lui que ce message était envoyé. Les pauvres marins, païens, sans doute, avaient souvent déjà été exposés à la tempête ; pour eux il n'y avait là rien de nouveau — rien d'extraordinaire — rien de plus que ce qui arrive à tous ceux qui naviguent sur les grandes eaux ; mais ils se trouvaient à bord un individu pour qui « le grand vent » était quelque chose de spécial et d'extraordinaire, et pourtant, tandis que, dans leur angoisse à la vue du danger imminent qui les menace, tous les mariniers crient à leurs dieux, cet individu, Jonas, dormait profondément au fond du navire. On l'éveille, on l'interroge, il est forcé de confesser sa prévarication et de reconnaître que c'est à cause de lui que cette grande tourmente est venue sur eux. « Prenez-moi, leur dit-il, et jetez-moi dans la mer, et la mer s'apaisera. » En vain, les matelots, qui répugnent à sacrifier leur compagnon de voyage, font tous leurs efforts pour lutter contre la tempête et gagner la terre ; tout est inutile tant que le message du Seigneur n'a pas atteint les oreilles et le cœur de celui à qui il était envoyé, et qui aurait pu dire encore : « Si je monte aux cieux, tu y es ; si je me couche dans le sépulcre, t'y voilà. Si je prends les ailes de l'aube du jour *et que je me loge au bout de la mer*, là même ta main me conduira, et ta droite me saisira. »

En continuant à suivre Jonas, nous trouvons un nouvel exemple de la vérité ou du fait que nous avons formulé en ces termes : « Dieu en tout. » Il est placé

dans des circonstances tellement extraordinaires que jamais personne autre n'a passé par le même chemin ; cependant il n'est pas hors de la portée des messages de Dieu. Le chrétien ne peut jamais, non plus, se trouver dans une position où la voix de son Père ne puisse atteindre son oreille, où la main de son Père ne puisse se faire voir ; car sa voix peut être entendue, sa main peut être discernée en toutes choses.

Ainsi quand Jonas a été jeté à la mer, « l'Eternel AVAIT PRÉPARÉ un grand poisson pour engloutir Jonas, » qui demeure trois jours et trois nuits dans le ventre du cétacé. Ici encore, nous voyons qu'il n'y a rien d'insignifiant dans la vie d'un serviteur de Dieu. Un grand poisson n'était pas une chose rare ; il y en avait un grand nombre dans la mer ; néanmoins Jéhovah en *prépare* un tout exprès pour Jonas, afin que ce monstre aussi fût un message de Dieu pour son âme.

Là, dans le sein de ce sépulcre, au cœur de la mer, environné de l'abîme, le prophète rentre en lui-même et revient à Dieu. Il sent son péché, le confesse et fait sa prière à l'Eternel, avec l'assurance que cette prière parvient jusqu'au palais de sa sainteté et que déjà elle est exaucée. Maintenant il reconnaît que c'est une complète folie de penser que l'homme puisse se cacher aux yeux de Dieu ; maintenant il peut répéter, toujours avec le Psaume CXXXIX^{me} qui a tant d'analogie avec l'histoire du fils d'Amittai : « Si je dis : au moins les ténèbres me couvriront, la nuit même sera une lumière tout autour de moi, » et avec d'autres écritures : « Il n'y a ni ténèbres, ni ombre de mort, où se puissent cacher les ouvriers d'iniquité » (Job XXXIV, 22) ; et encore : « Quand ils auraient creusé jusqu'aux lieux les

plus bas de la terre, ma main les enlèvera de là, et quand ils monteraient jusqu'aux cieux, je les en ferai descendre.... et quand ils se seraient *cachés de devant mes yeux au fond de la mer*, je commanderai au serpent de les y mordre » (Amos IV, 2, 3). Un jour, bientôt peut-être, pensée solennelle! les rois de la terre, les princes, les riches, les capitaines, les puissants, les esclaves et tout homme libre *se cacheront* dans les cavernes et entre les rochers des montagnes, et diront (hélas! en vain) aux montagnes et aux rochers: « Tombez sur nous et *nous cachez de devant la face* de Celui qui est assis sur le trône, et de devant la colère de l'Agneau, car le grand jour de sa colère est venu; et qui pourra subsister » (Apoc. VI, 15-17)?

Jonas est délivré, et voici comment: « L'Eternel *commanda* au poisson, et il vomit Jonas sur le sec. » L'homme de Dieu s'acquitte maintenant de son message: il dénonce à Ninive, la grande ville, une prochaine destruction. Alors les hommes de Ninive crient à Dieu, publient le jeûne, se convertissent, et Dieu se repent du mal qu'il avait dit qu'il leur ferait et ne le fit point.

Cela déplaît extrêmement au prophète que, au chap. IV, nous voyons, plein de dépit et de colère, oser se plaindre de ce que l'Eternel est miséricordieux, pitoyable, tardif à colère, abondant en grâce, et se repentant du mal dont il a menacé; il demande au Seigneur de lui ôter la vie. Irrité, il sort de la ville et s'assied du côté de l'orient de Ninive et se fait une cabane. Il semble avoir oublié la leçon qu'il avait apprise pendant son séjour de trois jours au fond de la mer; aussi a-t-il besoin d'un nouveau message de la part de Dieu, « et l'Eternel Dieu *prépara* une plante de

ricin, qu'il *fit croître* au-dessus de Jonas, afin qu'elle lui fit ombre sur la tête et qu'elle le délivrât de son mal.» Ceci encore est plein d'instruction pour nous. Il n'y avait assurément rien d'extraordinaire dans le simple fait de l'existence d'une plante de ricin ; d'autres auraient pu trouver plusieurs de ces plantes qui, dans les pays chauds, s'élèvent jusqu'à six mètres de hauteur ; ils auraient pu s'asseoir sous l'ombrage que procurent leurs grandes feuilles palmées et fraîches, et ils n'eussent vu là rien de merveilleux. Mais le ricin de Jonas portait les traces de la main de Dieu, et il forme un anneau — un important anneau, dans la chaîne des circonstances, par lesquelles, selon les conseils de Dieu, le prophète passait alors. Or le ricin, de même que précédemment le grand poisson, — quoique d'une tout autre nature — était, lui aussi, un messenger de Dieu pour son âme. Aussi « Jonas se réjouit extrêmement du ricin. » Il avait naguère demandé la mort, mais cette demande était le résultat de l'impatience et du dépit, plutôt que d'un saint désir de déloger pour être toujours avec le Seigneur et dans son repos. C'était la douleur actuelle et non pas le bonheur à venir, qui lui faisait souhaiter de s'en aller. Il en est fréquemment de même pour nous. Il nous arrive souvent de désirer être délivrés de la peine présente qui nous oppresse, mais dès que cette peine est dissipée, le désir disparaît aussi. Si c'était la venue de Jésus-Christ et la gloire de sa présence que nous attendions, les circonstances diverses n'auraient pas le pouvoir d'altérer en rien ce désir ; nous souhaiterions tout aussi ardemment de sortir du milieu des jours de bien-être et de soleil, que de ceux de brouillard, d'orage et d'af-

fiction. Jonas, assis à l'ombre du ricin, ne pense plus à la mort, et le fait même de la joie extrême qu'il en ressent, démontre combien il avait besoin de ce nouveau message de la part du Seigneur; il servait à manifester le véritable état de son âme, alors qu'il prononçait ces paroles: « Maintenant donc, ô Eternel! ôte-moi, je te prie, la vie; car mieux vaut pour moi mourir que de vivre. » Le Seigneur peut faire, même d'une plante, un instrument propre à manifester les secrets du cœur humain. Assurément le chrétien peut dire: « *Dieu est en tout*. La tempête mugit, et la voix de Dieu est entendue; un ricin pousse silencieusement, et la main de Dieu apparaît.

Toutefois le ricin n'était qu'un anneau dans la chaîne, car *Dieu PRÉPARA pour le lendemain, lorsque l'aube du jour monterait, UN VER*. Ce ver, quelque insignifiant qu'il pût être à vue humaine, n'en était pas moins tout autant un agent divin que « le grand vent » ou « le grand poisson. » Un ver, employé par le Seigneur, peut opérer des merveilles: il fit soudainement sécher le ricin de Jonas pour lui donner une sérieuse leçon — et cette sérieuse leçon, il nous la donne aussi. C'était, il est vrai, un agent bien misérable, dont la puissance dépendait de son union avec d'autres; mais cela ne fait que nous offrir une preuve d'autant plus frappante de la grandeur de notre Père dans tous ses conseils. Il peut préparer un ver, et Il *prépare* ensuite un vent d'est étouffant, et les fait l'un et l'autre, quelque dissimulables qu'ils soient, concourir à l'accomplissement de ses grands desseins. En un mot, l'intelligence spirituelle voit Dieu en tout. Le ver, la baleine, la tempête, le vent d'orient, sont tous également des instru-

ments entre ses mains. Les plus chétifs, aussi bien que les plus grandioses agents, contribuent à ses fins. Le vent d'orient n'aurait pas produit son effet, eût-il été même plus accablant encore, si tout d'abord le ver n'avait pas fait son œuvre. Tout cela est bien frappant. Qui eût jamais pensé qu'un ver et un vent d'orient pussent être des coopérateurs dans une œuvre de Dieu? Et c'est cependant ce qui eut lieu. Grand et petit sont des termes en usage parmi les hommes, et qui ne peuvent avoir aucune application pour Celui qui « s'abaisse pour regarder aux cieux, » aussi bien que « sur la terre » (Ps. CXIII, 6). Cieux et terre sont égaux pour Celui « qui est assis au-dessus du globe de la terre » (Es. XL, 22). Jéhovah « compte le nombre des étoiles » (Ps. CXLVII, 4) et, tout en le faisant, il prend connaissance d'un passereau qui tombe en terre (Matth. X, 29 ; Luc XII, 6). Il peut faire de la tempête son chariot et d'un cœur brisé sa demeure. Rien n'est grand ou petit pour Dieu.

C'est pourquoi il n'est, au fond, aucune chose que le croyant doive considérer comme purement ordinaire, car Dieu est en tout. Le chrétien peut, il est vrai, avoir à passer par les mêmes circonstances — à traverser les mêmes épreuves — à rencontrer les mêmes revers que d'autres hommes ; mais il ne doit pas les envisager de la même manière, ni les interpréter d'après les mêmes principes ; il ne doit pas non plus apporter à son oreille les mêmes accents. Il devrait discerner la voix de Dieu et prendre garde au message qu'il nous envoie dans les moindres détails d'une journée, aussi bien que dans les plus graves conjectures. La désobéissance d'un enfant, ou la perte d'une fortune ; l'ir-

régularité d'un serviteur, ou la mort d'un ami devraient également être envisagés comme de divins messages, adressés à son âme. Si le facteur m'apporte une lettre ou un télégramme, avant de l'ouvrir, je dois penser : « Voyons ce que Dieu a à me dire. » Si l'on m'annonce une visite, je n'oublierai pas qu'elle m'apporte ou me demande quelque chose de la part de Dieu. Si j'ai égaré un objet quelconque, en le cherchant je puis aussi me demander si Dieu ne veut pas encore m'enseigner quelque chose par cet événement peu important en lui-même. Et à combien plus forte raison, dois-je me le demander dans les circonstances graves ?

Il en est de même encore, quand nous regardons autour de nous dans ce monde : Dieu est en toute chose ; le renversement des trônes, le bouleversement des empires, la famine, la peste, tout ce qui se passe parmi les nations offre des traces de la main de Dieu et a une voix pour l'oreille de l'homme. Le diable cherche à dépouiller le chrétien de ce qu'il y a de réelle douceur dans cette pensée ; il voudrait le pousser à croire que, tout au moins, les triviales circonstances de chaque jour ne présentent absolument rien qui ne soit tout ordinaire et entièrement semblable à ce qui arrive à d'autres hommes. Mais il ne faut pas plus lui céder sur ce point que sur tout autre. Il nous faut commencer, chaque matin, le cours de nos occupations, avec cette pensée profondément gravée sur notre esprit : *Dieu est en tout*. Le soleil qui parcourt l'étendue des cieux dans une éclatante splendeur, et le ver qui rampe le long du sentier, ont tous deux également été *préparés* par Dieu, et, de plus, ils pourraient, l'un comme l'autre, concourir au développement de ses inscrutables décrets.

Je voudrais encore rappeler, en terminant, que le seul être qui ait marché ici-bas dans la conscience habituelle de la précieuse et importante vérité dont nous venons de nous occuper, c'est notre divin Sauveur. En toutes choses, Il voyait la main du Père et entendait sa voix. Cela apparaît tout particulièrement dans les moments de ses plus profondes souffrances. Lorsque tous le méconnaissent, le repoussent et s'endurcissent contre ses appels de grâce et d'amour, en ce temps d'affliction pour son âme aimante, Jésus lève les yeux au ciel et dit : « Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants. Oui, Père, car c'est ainsi que *tu l'as trouvé bon* » (Matth. XI, 25, 26). Lorsque, la veille de sa mort, il se voit sur le point d'être abandonné par ses bien-aimés disciples, auxquels il dit : « L'heure vient où.... vous me laisserez seul, » il ajoute aussitôt : « Mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi » (Jean XVI, 32). Quand il sort du jardin de Gethsémané, il prononce ces mémorables paroles : « La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas » (Jean XVIII, 11) ? Ainsi il reconnaît toujours de la manière la plus explicite, que DIEU EST EN TOUT.



Miettes de quelques méditations.

(Suite de la page 440.)

Il y a encore bien des personnes qui ont un voile sur le cœur. Lorsque Christ est mort, le voile s'est déchiré depuis le haut jusqu'en bas. Pour le chrétien il n'y a

plus de voile, nous avons la liberté d'entrer. Si Dieu n'était pas révélé, on ne pourrait pas entrer, et la gloire ne brillerait pas sur les personnes du dehors. Dieu ne peut pas voir le péché; et n'y a-t-il point de péché en vous? je ne parle pas de choses grossières; Dieu est entré et il n'y a pas un péché, une pensée, un mouvement dans vos cœurs que Dieu n'ait mis au grand jour. Si on est dans les ténèbres, on ne voit rien et tout semble aller bien. Ce qui nous rend pleinement heureux, c'est que Dieu ait tout vu, et qu'il ait tout ôté. Nous n'attendons pas que le jugement arrive pour savoir que nous sommes condamnés, nous nous condamnons aujourd'hui; ce que nous avons fait nous ferait condamner, mais Christ a paru pour ôter toutes ces choses; Il est mort pour nous, et combien de fois est-il mort? Une seule fois. Pour les Juifs il y avait le péché et puis le sacrifice, un péché et puis un sacrifice, et le péché était toujours-là. Ce n'est pas le cas en Christ: son travail est fini, un seul sacrifice suffit, il a ôté le péché pour toujours. C'est une chose réelle, Christ a souffert, mais une seule fois pour toutes: c'est la valeur de ce sacrifice; je viens à la croix et je trouve que le péché est ôté. Christ s'est assis après avoir obtenu une rédemption éternelle, et puis il jugera ses ennemis. Il a ôté nos péchés et nous entrerons aux cieux, ensuite nous l'accompagnerons dans le jugement.

Nous voyons notre péché et nous nous jugeons nous-mêmes et nous voyons que Christ a porté nos péchés, je parle des vrais croyants, et nous nous trouvons devant Dieu dans la lumière sans péché. Christ a ôté nos péchés et il nous représente devant Dieu et nous trouvons là un bon accueil. La conséquence d'être lavés par le

sang de Christ, c'est que le Saint-Esprit nous est donné. Non-seulement le Saint-Esprit nous a régénérés, mais le Saint-Esprit est là, nous remplissant de joie, nous scellant pour le jour de la rédemption. La joie de Dieu est de nous avoir près de Lui. Quelle richesse de bénédiction ! Croyez-vous que Dieu est heureux de vous avoir ?

Lisez Luc XV. J'étais un misérable pécheur, et Christ est venu ôter mes péchés, me revêtir de la plus belle robe et me sceller du Saint-Esprit — non pas seulement me régénérer. Il y a de la joie dans le ciel pour une telle chose. Y avez-vous fait attention, chers amis ? Votre corps est le temple du Saint-Esprit. Et parce que vous êtes fils, Il a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs qui crie : Abba, Père. Le chrétien est régénéré, lavé par le sang de Christ et oint du Saint-Esprit.

On dit : tout cela est de la présomption. Je dois être humble et reconnaissant ; mais c'est un péché de ne pas croire à l'amour de Dieu. Si ce seul sacrifice n'a pas ôté mes péchés, qui les ôtera ? Je ne sais... Ayant été lavé par le sang de Christ, le chrétien est scellé du Saint-Esprit en attendant le Christ pour le salut, la gloire.

La première fois que Christ est venu il a ôté le péché, et quand il reviendra il n'aura plus rien à faire avec le péché. — Il jugera les méchants, ceux qui ont refusé de croire en son sacrifice.

Le chrétien entre là où il n'y a ni péché, ni souillure, ni rien de ce qui fait souffrir, et il attend, non le jugement, quoiqu'il vienne, mais il attend Christ qu'il a appris à connaître comme son Sauveur. On ne craint pas de voir Celui qui nous a sauvés, on craint quelqu'un

qui vient pour juger. Le chrétien attend Christ qu'il a appris à aimer, et ce qui sanctifie le cœur, c'est d'aimer Christ. Qui est celui qui vient comme juge? c'est celui-là même qui a porté nos péchés et les a effacés, et devant le tribunal duquel nous serons conformes à Lui-même. Nous attendons Jésus avec joie, car il nous prendra et nous conduira dans la maison du Père. Si vous pensez à Jésus, vous voilà à l'aise. Pouvez-vous, chers amis, comme une chose présente, attendre Jésus et marcher devant Dieu en l'attendant, cherchant à lui être conformes, le contemplant sans voile? ou bien est-ce le jugement que vous attendez?—si vos péchés n'étaient pas ôtés, ce serait le jugement. Chers frères, que vos cœurs s'attachent à Lui, en attendant qu'il vienne marchons dans la sainteté, ayant l'œil sur Lui.

1 *Thessaloniens IV, 9-18.*

Dieu a lui-même posé le fondement en Sion, comme dit l'Écriture. Il y a un fondement sur lequel nous pouvons nous reposer; Christ a accompli une œuvre qui a une valeur infinie pour nous, et Il peut nous dire: Je vous donne *ma paix*. Maintenant je désire considérer l'espérance du chrétien. Ce n'est pas seulement que Christ nous a délivrés du péché, de la mort et du jugement; mais il nous a associés à Lui-même, Il n'a pas honte de nous appeler ses frères. Nous étions dans la misère la plus profonde, et Il nous en a retirés et nous a élevés à Lui-même. Comme nous participons à l'héritage du premier Adam, nous avons aussi une part avec le second Adam. La misère est là dans le monde et il n'y a aucun homme qui voudrait que son fils apprît les mêmes choses que lui-même a apprises; que d'expé-

riences pénibles ! Le péché est une triste chose. Mais si nous avons compris par la grâce que nous sommes naturellement dans la condition du péché, il est infiniment précieux de savoir que Christ nous en a délivrés et qu'il nous a donné une part avec Lui. Si j'aime beaucoup, je donne beaucoup ; Christ veut nous donner tout ce qu'il a, c'est son cœur qui donne, pensée infiniment bénie ! nous sommes héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. Dieu, par le moyen de Christ, nous donne une part avec son propre Fils.

Vers. 14. Ceux qui se sont endormis en Christ, Dieu les amènera avec Lui. Si un chrétien meurt, nous ne devons pas dire. Voilà son espérance perdue. Christ est bien mort, mais il est ressuscité ; eh ! bien, celui qui meurt en Christ sera ressuscité aussi. La résurrection est la démonstration que la question du péché est pleinement réglée. Si un homme qui avait des dettes a été mis en prison et qu'ensuite je le vois aller et venir tout à fait libre et même dans la compagnie du juge, j'en conclus que cet homme doit être parfaitement libéré de toutes ses dettes, que tout doit être réglé. Notre résurrection et notre glorification font ressortir toute la portée de l'œuvre de Christ. Les heureux résultats montrent toute la valeur de cette œuvre qui est le fondement de tout. Une part avec Jésus, afin que Dieu montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa bonté envers nous. Dieu avait fait des promesses aux Juifs, et il n'ont pas pu les avoir ; Christ arrive et toutes les promesses de Dieu sont oui et amen en Lui à la gloire de Dieu par nous (1 Cor. I, 20). Christ n'est pas resté au ciel en disant : Arrangez-vous comme vous pourrez et venez ici ; non, il est descendu pour nous

sortir de la misère où nous étions, et il l'a fait d'une manière qui a tenu compte du péché et de la justice de Dieu. Il a fait la propitiation du péché ; sans cela le péché aurait été compté pour rien. La puissance de Dieu s'est montrée aussi : Il a ressuscité Christ d'entre les morts, non pas seulement effacé le péché, mais la puissance de Dieu est intervenue et Il nous a fait sortir de la position où nous étions. Et remarquez que ce n'est pas un raisonnement, même juste, mais c'est un fait.

Pourquoi est-ce que Dieu nous ressuscite ? est-ce pour nous juger ? oh ! non ; je parle des vrais croyants ; mais c'est pour nous placer là où est Jésus. Déjà nous vivons de cette vie, mais la résurrection en sera la démonstration publique. Plus je vais en avant, plus je vois qu'il est important que le christianisme soit quelque chose de positif, où nos âmes prennent pied. Quand Christ viendra, c'est pour nous prendre à Lui. Nous sommes de pauvres pécheurs et si nous étions jugés selon ce que nous avons fait, nous serions condamnés ; mais c'est parce que nous ne pouvions pas subsister devant le jugement que Christ est venu, et Christ a pris sur lui toutes les conséquences de ce que nous avons fait, et nous jouissons de tous les résultats de ce que Christ a fait. Christ ne vient pas pour nous juger, mais pour nous introduire dans le ciel. Est-ce que Christ dira à quelqu'un de ceux qui croient en lui : tu t'es trompé, mon œuvre n'a pas la valeur que tu y attribuais ? certainement non. La résurrection (1 Cor. XV) est un résultat de l'œuvre de Christ. Qui sera ressuscité en gloire ? les méchants ? assurément non ; mais les croyants, car Christ a fait une œuvre qui a an-

nulé la puissance de la mort, il a remporté une victoire complète sur le mal, et quand même il est vrai que nous subissons encore les effets du mal quant au corps (car il y a la maladie et les souffrances), néanmoins la vie éternelle nous est déjà communiquée. — Qu'est-ce que mourir pour le croyant? c'est quitter la mort et être avec le Seigneur. Vivre dans le corps, c'est être absent du Seigneur et trouver la souffrance. Si moi ou vous nous ressuscitons en gloire (1 Cor. XV, 43), que faire du jugement? Est-ce que le jugement est pour ceux qui sont glorifiés? Le jugement ne pourra pas décider si nous devons être dans la gloire, puisque nous y serons déjà. Il nous faut sans doute être tous manifestés devant le tribunal de Christ, mais le tribunal ne fera que manifester que nous sommes tels que le Juge (1 Jean IV, 17).

Rom. VIII, 14. Si Christ vient me ressusciter, cela m'associe à Lui-même, cela n'est pas vrai des méchants. Jean XIV : « Je vous prendrai, afin que là où je suis, vous y soyez aussi auprès de moi. » — Ce n'est pas me juger, cela, lors même que je l'aie bien mérité; mais Lui a porté mes péchés.

Phil. III : Il nous ressuscite d'entre les morts; nous laissons derrière nous la mort et les autres morts; c'est une affaire de privilège. Jean V : une résurrection de vie. Il y a une résurrection de *vie* et une résurrection de jugement et par conséquent de *mort*. 1 Cor. XV : Christ est ressuscité d'entre les morts. Ayant glorifié le Père, c'était une chose juste que Dieu le ressuscitât et le plaçât au plus haut des cieux comme homme; comme Dieu il y était toujours. Dieu trouvant en Jésus tout son bon plaisir, il ne pouvait pas le laisser dans le

sépulcre et par grâce nous sommes associés à Christ. La part de l'homme, c'est la mort et le jugement ; pour le chrétien Christ vient pour le salut, Christ vient nous prendre, afin que nous ayons une place avec Lui. 4 Jean III : Nous sommes maintenant enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'est pas encore manifesté ; mais quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, le voyant comme il est. Mais il doit juger les vivants et les morts ; et ne nous jugera-t-il pas nous aussi ? Nous lui serons semblables dans ce jour. L'effet pratique de cette espérance, c'est de lui être semblables aujourd'hui autant que possible, dans notre vie, nos actes et nos paroles. Si Dieu n'a pas épargné son propre Fils, s'il l'a livré pour nous, ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec Lui ? Dieu est juste pour nous justifier et juste pour nous glorifier. Christ verra du fruit du travail de son âme ; pour que Christ soit satisfait, il faut que nous soyons là où il est. Le bonheur d'un Rédempteur, c'est d'avoir ses rachetés avec lui, c'est sa gloire. Christ s'est donné en sacrifice, afin de nous avoir avec Lui et comme Lui. En attendant Dieu nous a donné le Saint-Esprit comme arrhes de l'héritage.

Chers amis, croyez-vous à l'amour de Dieu ? croyez-vous à l'efficace de l'œuvre de Christ et qu'il a ôté vos péchés, afin qu'il ne vous soient jamais imputés ? S'il y avait progrès dans nos cœurs, nous serions toujours plus semblables à lui-même ; mais il n'y a pas progrès dans l'œuvre de Christ, elle est toujours la même.

Christ viendra vous prendre comme son cortège de gloire, bien entendu si vous êtes croyants. Je désire que vous compreniez bien que Dieu a donné son Fils

dans le but exprès d'ôter vos péchés et afin que vous ayez une place avec lui et qu'en attendant vous puissiez le glorifier, comme manifestation de la réalité de votre foi. Le péché est entré dans le monde et par le péché la mort et toutes sortes de misères ; mais Dieu est aussi entré dans cette scène de misère et de mort, et y a apporté une grâce parfaite ; puissions - nous jouir de toute la valeur de cette grâce !



Fragment

« Il m'a semblé voir que tout ce que Dieu m'accorde m'était nécessaire, et que je n'avais pas besoin de ce qu'Il me refuse. Il n'est pas une dispensation de sa part, quelque douloureuse qu'elle puisse être, dans laquelle, soit pendant, soit après, le Consolateur ne m'enseigne que je n'aurais pas pu m'en passer. Que ce soit quelque chose qui me soit ôté, ou quelque bien qui me soit accordé, tôt ou tard, Dieu me donne du repos en lui-même indépendamment de tout.

« Je pense que le Seigneur agit avec bonté envers moi en me donnant de croire à ses bienfaits avant que je les reçoive. Moins la *raison* a affaire en cela, plus la *foi* se rejette sur la fidélité de Dieu. Je trouve que tant que la foi est ferme, rien ne peut m'inquiéter ; et que quand la foi chancelle, rien ne peut m'affermir. Si je retombe dans les expédients et les créatures, je suis perdu pour le moment, et je ne puis parvenir à rien de bon ; mais si je suis aidé d'en haut pour m'appuyer sur Dieu et pour le laisser agir selon ses propres voies et en son temps, je suis en paix et puis m'asseoir en

me reposant sur une promesse, lors même qu'un millier d'hommes s'élèveraient contre moi ; aussi mon affaire n'est pas de tout calculer d'avance, mais d'agir avec Dieu jour par jour ; car « à chaque jour suffit sa peine. »

« Les combinaisons humaines sont les effets de l'incrédulité. »



Explication de passages.

Un frère (J. L.) des Basses-Pyrénées nous pose cette question, sur laquelle les frères de S. A. paraissent divisés d'opinion :

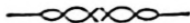
« Pensez-vous qu'Ezéchias pécha en montrant ses trésors aux ambassadeurs du roi de Babylone ? »

Nous avons peine à comprendre que l'on puisse être dans le doute à ce sujet, lorsque, dans 2 Rois XX et dans Es. XXXIX, on voit l'acte d'Ezéchias immédiatement suivi de la sentence de jugement prononcée, de la part de l'Eternel contre toutes ces choses ; lorsque, surtout on lit dans 2 Chron. XXXII, 24-26 : « En ces jours-là Ezéchias fut malade jusqu'à la mort, et il pria l'Eternel qui l'exauça et lui donna un signe. Mais Ezéchias ne fut pas reconnaissant du bienfait qu'il avait reçu, car son cœur s'éleva ; c'est pourquoi il y eut indignation contre lui, et contre Juda et Jérusalem. Mais Ezéchias s'humilia de ce qu'il avait élevé son cœur, tant lui que les habitants de Jérusalem ; c'est pourquoi l'indignation de l'Eternel ne vint point sur eux durant les jours d'Ezéchias. » Et au verset 31 : « Mais lorsque les ambassadeurs des princes de Babylone, qui avaient envoyé vers lui pour s'informer du miracle qui était

arrivé sur la terre, furent venus vers lui, *Dieu l'abandonna* pour l'éprouver, afin de connaître tout ce qui était en son cœur. »

On allégué Salomon et la reine de Séba. Mais, ni dans 1 Rois X, ni dans 2 Chron. IX, il n'est dit que Salomon montra ses trésors à la reine : elle vit la maison qu'il avait bâtie, les mets de sa table, etc. et elle bénit l'Eternel. en sorte qu'on ne peut pas en conclure que le fils de David se soit élevé dans cette occasion.

Comme le dit l'auteur des Etudes sur la Parole, Ezéchias, « béni de l'Eternel, se glorifie de ce qu'il a reçu. Après avoir montré toutes ses richesses aux ambassadeurs du roi de Babylone..... Ezéchias est averti que tout cela irait à Babylone même... La sagesse du monde, qui cultive de bons rapports avec le peuple de Dieu, est toujours un piège. Ezéchias aurait pu montrer la source et le donateur de tout cela ; mais il agit en homme. Toutefois, il se soumet avec grâce et humilité à la parole de l'Eternel qui lui est adressée à ce sujet » (tome II, p. 84).



Pensée.

Il importe qu'un frère, qui s'occupe plus particulièrement du mal dans une assemblée, soit préoccupé des ressources de la grâce, afin que son cœur ne soit pas oppressé par la vue du mal. Souvent le mal diminue à nos yeux en raison de la mesure selon laquelle le cœur compte sur la grâce.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Le chrétien et les dettes.

Il n'est pas, dans les Ecritures, un précepte plus clair et plus positif, que celui qui se trouve au verset 8 du chapitre XIII^e de l'Épître aux Romains : *μηδενί μηδέν ὀφείλετε*. Il n'y a point de variante ; ces trois mots ne sont pas susceptibles de deux ou plusieurs sens. Aussi, à ma connaissance, toutes nos versions, sauf Osterwald qui dit : « Ne soyez redevables à personne, » sont d'accord pour les traduire ainsi : « NE DEVEZ RIEN A PERSONNE. » Le verbe grec, rendu par *devez*, signifie bien cela, et rien que cela, ou : être « débiteur, avoir une dette ; » on trouve dans des auteurs grecs profanes la même phrase avec la même acception. Ainsi, par exemple, dans Lucien : « ὀφείλειν μηδενί ; ne devoir [rien] à personne. » — Ce passage est donc tout aussi simple et ce précepte tout aussi catégorique, que celui-ci que nous trouvons au verset qui suit : « tu ne tueras point. » Tout lecteur qui respecte la Parole

écrite, sans avoir la prétention de l'interpréter au gré de ses opinions ou de ses désirs, comprendra donc qu'ici il lui est formellement défendu de contracter des dettes.

Si l'on dit que la fin du passage modifie le sens que nous donnons au commencement, j'en conviendrai, si l'on veut, mais en ajoutant que c'est pour le renforcer encore davantage. Voici le verset dans son entier: « Ne devez rien à personne, sinon de vous aimer les uns les autres, car celui qui aime les autres a accompli la loi. » — Qu'est-ce à dire si ce n'est ceci : toute dette vous est interdite, à l'exception d'une seule, dont vous ne sauriez jamais vous libérer, savoir l'amour pour vos frères et les obligations qui en découlent? Il est clair que, tant que nous serons ici-bas, jamais nous ne pourrions dire que nous ne devons plus rien à nos frères, qu'il n'est plus pour nous de *devoir* résultant de l'affection fraternelle. A cette seule exception près, toute autre dette nous est formellement défendue : nous ne pouvons en contracter sans transgresser un des commandements les plus positifs de la Parole et, par conséquent, toute dette est un *péché* pour le chrétien.

Il y a pourtant quelques réserves à faire ou quelques explications à donner sur ce que nous entendons par des *dettes*.

Un chrétien, même fidèle, peut se voir dans les dettes, par une suite de circonstances malheureuses — qui, sans doute, ne sont pas arrivées sans la volonté de Dieu, mais qui ne dépendaient nullement de la volonté de celui qui en souffre. Tel était, par exemple, le cas de cette veuve d'un des fils des prophètes qui, quoique craignant Dieu, était mort, laissant sa pauvre

femme exposée à se voir tout enlever, jusqu'à ses deux enfants, par un créancier avide et cruel. — Que faire alors? précisément ce que fit cette femme qui a recours à Dieu en s'adressant à l'homme de Dieu et qui est ainsi admirablement délivrée. Dans une semblable position, où nous voyons la main du Seigneur, nous pouvons nous confier pleinement en Lui et réclamer avec foi la délivrance qu'Il peut et veut toujours donner; car alors cette position est pour nous une épreuve et non pas un état de péché.

Ensuite, lorsqu'un chrétien a par devers lui des valeurs quelconques qui font plus que représenter le montant de ce qu'il doit, et lorsque l'emprunt qu'il fait est plus que garanti par les hypothèques qu'il donne, on ne peut pas dire qu'il se soit mis dans les dettes; puisque, au pis aller, il ne ferait ainsi que vendre au-dessous de leur prix ce qui lui appartient. Le meilleur et le plus sûr pour lui serait néanmoins de se libérer le plus tôt possible.

En dehors de ces cas et, peut-être, d'autres analogues, un chrétien ne peut contracter des dettes sans pécher, car, encore une fois, le commandement de Dieu est des plus formels. Et comme le mal qui se trouve dans une telle marche apparaîtra mieux encore, si nous en recherchons le principe et si nous en rappelons les conséquences.

Le principe ou le motif qui engage l'enfant de Dieu dans cette voie est toujours opposé à ceux qui devraient le diriger. Au fond, ce motif revient presque toujours à ceci: orgueil, ambition, avarice, mondanité. En effet, comment concilier les dettes chez les chrétiens avec ces déclarations de la Parole: « Que votre con-

duite soit sans avarice, *étant contents de ce que vous avez présentement*, car Lui-même a dit : Je ne te laisserai point, et je ne t'abandonnerai point ; de sorte que nous pouvons dire avec hardiesse : Le Seigneur est mon aide... (Hébr. XIII, 5, 6) ? Si vous faites une dette en empruntant, par exemple, montrez-vous que vous êtes *content de ce que vous avez présentement*, que vous croyez à la promesse de Dieu : « Je ne te laisserai point, » que vous pouvez dire *avec hardiesse* qu'Il est votre aide, et que c'est pour vous une précieuse vérité ? — N'est-ce pas, au contraire, la preuve que vous vous déliez de Dieu, que votre cœur se détourne de Lui à proportion qu'il s'appuie sur le bras de la chair et qu'il se confie en l'homme ?

Pourquoi souvent, fait-on des emprunts ou des dettes ? Parce qu'on n'est pas content de l'état dans lequel on se trouve, parce qu'on veut en sortir pour s'élever plus haut, parce que, au lieu de s'accommoder aux choses humbles, on estime et l'on recherche les choses élevées. Sont-ce là les sentiments qui conviennent au disciple de Celui qui s'est anéanti lui-même et abaissé jusqu'à la mort de la croix, de Celui qui était doux et humble de cœur ? Est-ce là suivre les traces de ce Jésus qui a été pauvre et méprisé sur la terre, qui n'y a trouvé qu'une crèche et une croix, et qui nous invite à marcher comme Il a marché lui-même, à vivre comme Il a vécu ? A combien de chrétiens s'appliquerait encore ce que disait l'Eternel à Baruc (Jérém XLV, 5) : « Et toi, te chercherais-tu des grandeurs ? Ne les cherche point ; car voici, je vais faire venir du mal sur toute chair, dit l'Eternel ; mais je te donnerai ta vie pour butin dans tous les lieux où tu iras » Et encore ce que Elisée

disait à l'ambitieux et cupide Guéhazi : « Est-ce le temps de prendre de l'argent, et de prendre des vêtements, des oliviers, des vignes, du menu et du gros bétail, des serviteurs et des servantes » (2 Rois V, 26)? Comme quelqu'un l'a si bien dit : « J'aimerais mieux être une statue de marbre dans le chemin de l'obéissance, que de faire les plus grandes choses aux dépens de la moindre portion de la parole de Dieu. »

Et si vous alléguez qu'il faut pourtant bien que vous entrepreniez quelque chose pour subvenir à vos besoins et à ceux de votre famille, je réponds : Sans aucun doute, car Dieu nous ordonne à tous de travailler, en faisant de nos mains ce qui est bon — et cela non-seulement afin de pourvoir à nos besoins, mais encore afin qu'avec le surplus nous ayons de quoi donner à celui qui est dans l'indigence (Ephés. IV, 28). Quant aux entreprises, soit qu'il s'agisse d'œuvres collectives ou privées, pour répandre l'évangile ou ayant un but philanthropique, soit qu'il ne s'agisse que de plans individuels ayant seulement en vue l'avantage temporel de ceux qui les forment, souvenons-nous que, si nous *devons* en faire, Dieu nous fournira les moyens pour cela *. A cet égard, Il nous dit comme à Gédéon (Jug. VI, 14) : « Va avec cette force que tu as. » — Avec cette force, ces ressources qu'il a données — mais pas au delà. Aller au delà, c'est entrer sur le terrain des dettes et, par conséquent, du péché ; c'est chercher la prospérité dans un chemin où Dieu ne peut être avec nous et où nous ne pouvons pas réclamer et attendre sa bénédiction,

* Le chrétien devrait toujours comprendre que, dans ce qui a rapport à cette vie, tout ce qui n'est pas possible n'est pas nécessaire.

— cette bénédiction qui seule enrichit, même sans aucun travail de notre part (Prov. X, 22).

Ainsi donc, avant d'acheter une maison ou des terres, avant de fonder un établissement quelconque, grand ou petit, frères, nous vous en supplions, « asseyez-vous premièrement et calculez devant Dieu la dépense pour voir si vous avez de quoi la faire, » et si, par conséquent, Dieu vous y autorise.

Que l'enfant du siècle réussisse par fois ou même fasse fortune dans cette voie, nous le comprenons, il ne connaît pas Dieu, il a ses biens en ce monde et il agit dans l'ignorance et dans l'incrédulité à l'égard de la volonté du Seigneur : il n'est pas, à cet endroit, sous la même responsabilité que l'enfant de lumière. Combien de ceux-ci qui, en suivant ce chemin d'infidélité, ont vu se réaliser pour eux ce que l'Écriture dit de ceux qui veulent devenir riches : ils sont tombés dans la tentation et dans le piège et dans plusieurs désirs insensés et pernicieux ! Combien qui, ayant ambitionné des richesses, se sont égarés de la foi et se sont transpercés eux-mêmes de beaucoup de douleurs !

Bien aimés frères, qu'il vous soit donné d'éviter ces pièges, qui aboutissent trop fréquemment à une ruine désastreuse, par laquelle le beau nom du Seigneur est exposé à l'opprobre, l'évangile est blasphémé par plusieurs que de tels scandales éloignent ou détournent de la vérité, en leur faisant subir des pertes plus ou moins considérables, tandis qu'une marche intègre et fidèle aurait rendu honorable à leurs yeux la doctrine de notre Dieu Sauveur.

Demeurez donc dans la position, tout humble qu'elle soit, — ouvrier, serviteur, employé subalterne — où

Dieu vous a placés, si Dieu lui-même ne vous ouvre pas la porte pour en sortir. D'un autre côté, si l'état où vous êtes vous obligeait à faire des dettes, que ce soit pour vous un indice évident que cet état n'est pas selon Dieu et qu'il faut au plus tôt y renoncer : car Dieu ne peut pas vouloir que vous demeuriez dans une position qui serait pour vous une occasion de péché, et c'est, pour autant qu'il y est *avec Dieu*, que chacun doit demeurer dans l'état dans lequel il a été appelé (1 Cor. VII, 24). Il faut en sortir, dès que votre conscience en comprendra le danger, de même que Pierre sortit en pleurant de la cour du souverain sacrificateur. Et si même vous aimez votre position ou votre profession, si votre cœur y était attaché à un haut degré, ce serait une raison de plus de fuir un piège d'autant plus périlleux pour votre âme et d'obéir sans réserve à ce commandement du Seigneur : « Si ton œil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le, et jette-le loin de toi, car il est avantageux pour toi qu'un de tes membres périsse, et que tout ton corps ne soit pas jeté dans la géhenne, » Et si vous disiez : « Je dois attendre que Dieu me montre ce que j'ai à faire » — je réponds : « Vous êtes dans un train de péché, » vous n'avez pas besoin que Dieu vous donne quelque signe de sa volonté, puisque *sa volonté*, vous devez le savoir, c'est que vous ne péchiez plus. — Mais si j'abandonne ma position, je ne sais pas que faire, — Commencez par cesser de mal faire. Voilà à quoi le Seigneur vous appelle tout d'abord. Quand vous aurez fait ce premier pas indispensable, il vous fera faire le suivant. Confiez-vous en Lui ; marchez par la foi, c'est-à-dire sans savoir où vous allez. Ainsi vous serez délivré, conduit et dirigé d'en haut,

Puis, quelle que soit votre condition temporelle, contentez-vous-en si elle vous met à même de vivre, de *nouer les deux bouts*, comme on dit vulgairement. Peut-être que, au moyen de l'achat d'une maison, d'un fonds de terre, de quelques améliorations, réparations, agrandissements, de quelque instrument perfectionné ou machine, votre condition deviendrait plus favorable et vous permettrait de réaliser des bénéfices. Si vous avez de quoi vous procurer ce mieux-être, vous êtes libre de le faire; mais si, pour cela, vous êtes dans le cas d'emprunter, c'est à-dire de contracter une dette, soyez sûr que Dieu ne le veut pas; sachez donc vous en passer et attendre en demeurant en repos. Laissez-vous diriger et soutenir par ces vérités si consolantes: « Assure-toi en l'Eternel et fais ce qui est bon; habite la terre et te nourris de vérité. Prends ton plaisir en l'Eternel, et il t'accordera les demandes de ton cœur. Remets ta voie sur l'Eternel et te confie en lui, et il agira. Mieux vaut au juste le peu qu'il a, que l'abondance à beaucoup de méchants... J'ai été jeune et j'ai atteint la vieillesse; mais je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni sa postérité mendiant son pain... Prends garde à l'homme intègre, et considère l'homme droit; car la fin d'un tel homme est la prospérité » (Ps. XXXVII). « La piété avec le contentement d'esprit est un grand gain; car nous n'avons rien apporté dans ce monde, et il est évident que nous n'en pouvons rien emporter; mais ayant la nourriture et de quoi nous couvrir, que cela nous suffise. » « La piété est utile à toutes choses, ayant la promesse de la vie présente et de celle qui est à venir » (1 Tim. VI, 6-8; IV, 8). Et ailleurs: « Confie-toi de tout ton cœur en l'Eternel, et ne t'appuie point sur

ta prudence. Considère-le en toutes tes voies, et il dirigera tes sentiers. Ne sois point sage à tes yeux; crains l'Eternel, et détourne-toi du mal » (Prov. III, 5-7).

Oh ! qu'heureux est celui qui se confie ainsi en son Dieu et Père et qui a, avant tout, à cœur de lui être agréable et de faire sa volonté. Que de peines, que d'inquiétudes, que d'épreuves, que de douleurs il s'épargne en marchant avec Dieu, selon Dieu et près de Dieu ; en ne s'appuyant que sur Lui dans les difficultés, en ne recourant qu'à Lui dans la détresse ! Il peut être pauvre, dénué, malade, affligé : — sans doute : c'est là le lot sur la terre, que le Seigneur Jésus a promis au fidèle ; mais avec et malgré tout cela, il peut être heureux dans le Seigneur, jouir de son ineffable paix, ne s'inquiéter de rien, se rappelant que son Père céleste connaît mieux que lui tous ses besoins et qu'Il est puissant et miséricordieux pour y satisfaire selon les richesses de sa grâce. Celui qui lui a donné son propre Fils, ne lui donnerait-il pas aussi et à plus forte raison tout ce qui peut lui être nécessaire dans ce désert ? Il se soumet donc sans difficulté à cet ordre du Maître : « Ne soyez point en souci, disant : Que mangerons-nous, que boirons-nous ou de quoi serons-nous vêtus ? » Laissez aux païens à s'inquiéter de toutes ces choses. Vous qui avez cherché premièrement le royaume de Dieu et sa justice, soyez assuré que *que toutes les autres choses* vous seront données par-dessus. Il n'est rien, dans les circonstances les plus pénibles que le chrétien vraiment fidèle peut traverser, qui trouble ou interrompe sa communion avec le Père et avec le Fils, rien qui l'empêche de s'adresser à Dieu avec une entière assurance, en rejetant sur Lui tout souci, car Il a soin de nous.

Quel bonheur quand cette autre parole devient, en pratique, une vérité pour nous : « Que ceux donc qui souffrent *selon la volonté de Dieu*, lui remettent leurs âmes, comme à un fidèle Créateur, en faisant le bien » (1 Pierre IV, 19) !

Et grâce au Seigneur, il en est de tels ; il est des frères et des sœurs qui, en particulier, relativement au sujet qui nous occupe, ont compris qu'ils ne pouvaient faire des dettes sans transgresser un précepte positif des Ecritures, et qui, par conséquent, ont pris devant Dieu la résolution de n'en plus faire. Et nous en connaissons qui ne s'en sont jamais repentis, qui, au contraire, sont dès lors beaucoup plus tranquilles et heureux dans ce chemin de la foi et de l'obéissance lequel, quoi qu'il en soit d'ailleurs, est et sera toujours celui de la bénédiction. Quelle joie ils éprouvent quand, après avoir exposé leurs requêtes à leur Père, ils voient les délivrances arriver de sa part au moment du besoin ; ils apprennent toujours mieux que l'extrémité de l'homme est l'opportunité de Dieu, et peuvent dire, eux aussi, après et comme leur Sauveur : « Le Seigneur est mon berger : je ne manque de rien » (Ps. XXIII, 1) !

Il n'en est certes pas ainsi de celui qui, par incrédulité, par ambition, par mondanité, se laisse entraîner au péché de faire des dettes, de trafiquer ou de bien vivre selon le monde avec l'argent d'autrui. Il est sorti du sentier de la foi et de l'obéissance ; il ne peut donc pas compter sur Dieu ni se confier en Lui pour sortir d'un état de détresse, où il s'est placé en faisant sa propre volonté, sans consulter le Seigneur et en opposition avec la volonté du Seigneur.

Oui, coûte que coûte, quelque humiliant que cela

puisse être, quelles que soient les pertes qu'entraîne avec elle la liquidation d'un établissement ou d'un commerce, tout chrétien consciencieux s'y résoudra pourtant, dès que sa conscience réveillée lui fera voir qu'il est dans un train de péché, où il ne peut marcher dans la lumière et avec Dieu. S'il ne prend pas et n'exécute pas promptement cette décision, il est d'autres conséquences funestes, auxquelles il s'expose et qui ne se manifestent que trop souvent dans de telles circonstances. En y persévérant malgré sa conscience, celle-ci s'émousse se cautérise et s'endurcit, au point que l'on voit parfois des chrétiens, — dans le vain espoir de sortir d'embarras — et en réalité parce qu'ils ne veulent pas renoncer à leur mauvaise voie — en venir à des expédients peu honnêtes, même à des fourberies, auxquelles des mondains mêmes auraient honte de recourir. Ainsi, si l'on a des frères pour créanciers, on s' imagine qu'il n'est pas nécessaire de les rembourser, on fait des promesses et on ne les tient pas, on cherche à faire illusion à soi et aux autres sur son état, en ne retranchant rien à ses dépenses, si ce n'est en les augmentant; à la veille même d'une faillite forcée, on fait encore des achats ou des emprunts en s'engageant à les solder dans peu. Ainsi un abîme appelle un autre abîme. Quelle vie d'ignominie et d'angoisses que celle-là — hélas! et parfois ce n'est que la justice humaine qui vient y mettre un terme!

Voilà — et trop de faits lamentables prouvent que nous n'exagérons pas — voilà jusqu'où un croyant peut tomber peu à peu sur cette pente glissante, dès l'instant qu'il se permet de contracter sans scrupule des dettes et de vouloir faire des choses plus grandes que

celles auxquelles Dieu l'appelle. — Plusieurs diront peut-être : « Ces paroles sont dures ; » nous les plaindrions d'autant plus. Dieu nous est témoin que c'est dans un esprit de sincère affection pour nos frères, que nous les avons tracées. Oh ! si elles pouvaient porter la conviction dans quelques consciences et faire disparaître, du milieu de nous, ces tendances ambitieuses à s'élever dans le monde, ces aspirations à s'enrichir, cet esprit de mécontentement d'un humble sort, cette facilité à franchir les limites de la droiture, de la probité et de la dépendance de Dieu seul, pour mieux réussir dans ses affaires, — nous serions heureux de les avoir écrites. Oh ! si elles pouvaient arrêter, ne fût-ce qu'un frère ou une sœur, entré, peut-être par ignorance et avec de bonnes intentions, dans cette voie fatale — et lui faire rebrousser chemin avant que le mal fût devenu, en quelque sorte, irrémédiable, nous en bénirions le Seigneur dont nous réclamons la bénédiction sur ces avertissements.

Il est des chrétiens à leur aise où même riches qui, soit par insouciance, soit par oubli, négligent fréquemment d'acquitter sur-le-champ leur petites dettes à leurs fournisseurs et ouvriers. A moins, comme c'est quelquefois le cas, de conventions contraires préférées par les créanciers, nous ne saurions trop blâmer ce mode d'agir. Il est tout ce qu'il y a de plus opposé à la vraie charité et dénote un manque de sympathie pour les classes appelées à vivre de leur travail. Cet usage, que je ne crains pas d'appeler barbare, peut se rencontrer chez des personnes d'ailleurs fort généreuses et sachant ouvrir largement leurs bourses pour des œuvres de bienfaisance. Nous leur dirions : « Il fallait

faire ces choses-ci et ne pas négliger celles-là, » ou plutôt : Avant de donner, il fallait payer ce que vous deviez. — Vous ne savez pas, ne vous étant jamais identifiés avec leurs circonstances, combien de peines, d'angoisses, de murmures apporte peut-être dans la maison du pauvre ouvrier votre négligence à le satisfaire. S'il avait compté là-dessus pour le pain de sa famille ; si vous l'aviez ainsi mis dans le cas de faire lui-même une dette... n'est-ce pas cruel ? N'est-il pas naturel que son cœur soit aigri contre celui qui n'aurait eu qu'à puiser dans sa poche ou à signer un billet pour lui procurer ce qui lui est légitimement dû ? S'il y avait parmi nos lecteurs, ne fût-ce qu'un seul frère qui eût conservé cette impie habitude de quelques-uns des riches de ce monde, nous lui rappellerions que Dieu, qui prend, en amour, connaissance des circonstances des pauvres, avait donné cet ordre à son ancien peuple : « Tu ne feras point de tort au mercenaire pauvre et indigent d'entre tes frères, ou d'entre les étrangers qui demeurent en ton pays... Tu lui donneras son salaire LE JOUR MÊME qu'il aura travaillé, avant que le soleil se couche ; car il est pauvre, et *c'est à quoi son âme s'attend*, afin qu'il ne crie point contre toi à l'Eternel, et que tu ne pêches point en cela » (Deut. XXIV, 14, 15). Souvenons-nous aussi de cette autre écriture : « Ne dis point à ton prochain : Va, et retourne, et je te le donnerai demain, quand tu l'as par devers toi » (Prov. III, 28). Or, les disciples, les affranchis de Jésus-Christ devraient-ils être moins miséricordieux que les esclaves de la loi ?

Qu'on nous permette d'ajouter ici les réponses données par un bien cher frère anglais, C.-H. M., dans

une feuille mensuelle, du genre de la nôtre, à deux frères qui, en divers temps, l'avaient consulté sur la question des dettes.

Mais, avant cela, encore un mot qui s'adresse à une tout autre classe de chrétiens. On dira et l'on m'a déjà dit : « Mais s'il est interdit à un frère d'emprunter, ne sera-t-il pas, par conséquent, interdit à d'autres frères de prêter ? » Cette objection, conforme à la logique humaine, n'en est pas moins, comme c'est habituellement le cas, en opposition avec les enseignements les plus clairs de la Parole de notre Dieu. Et cela découle du passage même qui, après avoir dit : « Ne devez rien à personne, » ajoute, comme nous l'avons vu : « sinon de vous aimer les uns les autres. » Or cette dette de l'amour, dont nous ne pourrons jamais nous affranchir, consiste aussi évidemment à faire part de nos biens, soit par dons, soit par prêts, à nos frères dans le besoin. C'est ce que viennent confirmer un grand nombre de recommandations bibliques, dont nous citerons quelques-unes. Au Ps. XXXVII, 21 et 26, nous lisons : « Le méchant emprunte et ne rend point, mais le juste a compassion et donne... Toujours il est compatissant, et il prête, et la bénédiction repose sur sa postérité. » — Ps. CXII, 5 : « Heureux l'homme qui est compatissant et qui prête ; il règle ses affaires selon la justice. »

Écoutons encore le Seigneur Jésus-Christ lui-même sur ce point particulier de l'amour fraternel. Matth. V, 42 : « Donne à celui qui te demande, et ne te détourne point de celui qui veut emprunter de toi. » Luc VI, 34-36 : « Si vous ne prêtez qu'à ceux de qui vous espérez recevoir, quel gré vous en saura-t-on ? car les

pécheurs aussi prêtent aux pécheurs, afin qu'ils reçoivent la pareille. Mais aimez vos ennemis, et faites du bien, et prêtez sans en rien espérer; et votre récompense sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut, car Il est bon envers les ingrats et les méchants. Soyez donc miséricordieux, comme aussi votre Père est miséricordieux. » — Voilà qui n'a pas besoin de commentaire pour s'imposer à la conscience de tout disciple de Christ.

Enfin, quel plus puissant motif à la libéralité chrétienne peut-on présenter que celui que Paul offrait aux fidèles de Corinthe, à l'occasion d'une collecte pour les saints de Jérusalem, dans laquelle ils avaient donné selon leur pouvoir et même au delà de leur pouvoir : « Vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ qui, étant riche, a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis » (2 Cor. VIII, 9)! Laissons maintenant parler notre frère C. H. M.

« Vous demandez : « Est-il convenable et droit que des chrétiens qui ont des dettes donnent de l'argent dans un but charitable ? » Très-certainement non. Nous devons être justes avant d'être généreux. Si j'ai des dettes, je n'ai pas le droit de donner de l'argent pour une œuvre de charité. Si je le faisais, il y aurait, au moins, une certaine mesure d'honnêteté à ce que, sur le dos du papier renfermant ce que je donne, j'écrivisse ces mots : « Emprunté à mes créanciers sans leur consentement. » Mais, cher ami, nous devrions aller beaucoup plus loin encore : Nous croyons que, dans la règle, les chrétiens ne doivent jamais faire de dettes du tout. « Ne devez rien à personne, » c'est-là un précepte

tellement clair et simple, que celui qui va son chemin, fût-il un insensé, ne pourra s'y égarer. Nous ne traiterons pas ici la question de savoir jusqu'à quel point ceux qui sont dans les affaires commerciales peuvent observer cette heureuse et sainte règle. Il y a des termes, auxquels le manufacturier vend au marchand en gros, et celui-ci au détaillant, comme, par exemple, à un mois, trois ou six mois; tant que ces termes sont scrupuleusement observés, on peut mettre en question si et jusqu'à quel point quelqu'un est actuellement endetté. Nous pensons qu'il serait beaucoup meilleur et plus sûr, à tous égards, pour les commerçants, de payer comptant et de jouir ainsi de l'escompte. Mais il nous paraît incontestable qu'un homme est endetté, si son fonds de commerce et ce qui lui est dû ne sont pas amplement suffisants pour faire face à tous ses engagements. C'est une chose misérable, fausse, immorale et méprisabled'faire un négoce avec un capital factice, de vivre au moyen d'un système d'expédients, de mener grand train aux dépens de ses créanciers. Nous craignons que ce ne soit là, à un déplorable degré, le cas même de plusieurs de ceux qui sont au premier rang de la profession de christianisme. Quant aux personnes qui ne sont pas dans les affaires, elles n'ont aucune excuse quelconque pour justifier leurs dettes. Ai-je, devant Dieu ou devant les hommes, le droit de porter un vêtement ou un chapeau que jé n'ai pas payé? Ai-je le droit de commander une toise de bois, une mesure de charbon, une livre de café ou de thé ou un morceau de viande, si je n'ai pas de quoi les payer? On dira peut-être : que faire alors? La réponse est simple pour un esprit droit et une conscience délicate : nous devons

nous en passer plutôt que de contracter une dette. Il vaut infiniment mieux, et il est infiniment plus profitable et plus saint de n'avoir pour son repas qu'une croûte de pain et un verre d'eau bien à nous, que d'avoir un rôti que l'on doit. Mais, hélas ! cher ami, il y a, relativement à cette importante question, un triste manque de conscience et de sains principes. Que de gens qui vont leur train, de semaine en semaine, prenant place à la table du Seigneur, faisant bautement profession de christianisme, se targuant de principes élevés et saints, tout en étant dans les dettes par-dessus les oreilles, en faisant des dépenses fort au-dessus de leurs revenus, en prenant leur nourriture et leurs vêtements à crédit de tous ceux qui ont encore confiance en eux, et cela tout en sachant bien qu'ils n'ont aucune raisonnable espérance d'être plus tard en état de les payer. Assurément, une telle vie est aussi honteuse que coupable. Aussi n'hésitons-nous pas à déclarer que c'est là une iniquité pratique, et nous ne saurions trop sérieusement prémunir nos lecteurs chrétiens contre une conduite aussi relâchée et infidèle. Nous n'en avons, dans ces derniers temps, que trop vu d'exemples, dont les conséquences ont déversé beaucoup d'opprobre sur l'évangile, et nous ne pouvons les considérer que comme l'un des fruits amers de l'esprit d'antinomianisme, si abondant et si mûr de nos jours. Oh ! que Dieu nous donne à tous une conscience délicate et un esprit droit ! »

« Nous partageons entièrement vos sentiments quant aux chrétiens qui font des dettes. Nous considérons cela comme extrêmement choquant. Dès longtemps nous sommes d'avis qu'un chrétien endetté n'a nul

droit, devant Dieu et devant les hommes, d'exercer l'hospitalité, de donner un sou en aumônes, ou d'acheter un traité de cinq centimes : nous envisagerions cela comme une positive injustice. Nous avons refusé d'aller dîner chez un frère endetté, en lui expliquant franchement les motifs du ce refus, en lui disant qu'il n'avait pas le droit d'inviter quelqu'un à sa table, aussi longtemps qu'il avait des dettes. Le manque total de conscience sur ce sujet est réellement épouvantable : cela doit gravement contrister l'Esprit de Dieu et produire de la faiblesse, de la stérilité et de la langueur dans l'âme. Nous ne croyons pas que la parole de Christ habite dans un individu qui n'a point de conscience quant aux dettes, et nous nous sentirions appelé à signaler ceux qui sont tels et à ne plus avoir de rapports avec eux. Nous sommes disposés à penser que, dans de tels cas, une fidèle discipline personnelle pourrait avoir de bons effets. Quant à ceux qui ont fait faillite et obtenu une composition, ou un arrangement de leurs créanciers, nous les regardons comme moralement tenus de rembourser la somme totale de leur dettes ; selon nous ils sont endettés jusqu'à ce que ce total soit acquitté. Aucune exemption légale ne pourra jamais libérer un homme réellement droit de la juste obligation de payer ce qu'il doit. Nous nous sentons poussé à nous prononcer aussi fortement sur ce sujet à cause du déplorable relâchement qui ne règne que trop, sous ce rapport, chez beaucoup de chrétiens professants. Ce que nous désirerions, ce serait de voir quelque travail de conscience — quelque mesure d'efforts, tout faibles fussent-ils, pour sortir d'une position aussi complètement fautive. Un homme peut se trouver, sans qu'il y ait de sa faute, chargé de dettes ; mais s'il a un esprit droit et une conscience sagement exercée, il fera tous ses efforts, il réduira ses dépenses le plus possible, il se soumettra à toute espèce de renoncements, afin de pouvoir s'acquitter jusqu'au dernier centime, en met-

tant à part pour cela tout ce qu'il pourra épargner, ne fût-ce qu'un franc par semaine. Que le Seigneur nous fasse la grâce de considérer cette importante question pratique avec tout le sérieux qu'elle réclame. Nous craignons que la cause de Christ ne soit malheureusement compromise et le témoignage des chrétiens souvent paralysé, par un manque trop commun de délicatesse et de droiture sur les dettes que plusieurs se permettent de faire et dans lesquelles plusieurs demeurent. Oh! qu'une bonne conscience est à désirer en nous tous! »




Explication de passages.

Un frère de l'Ardèche (J.-R. M.) nous a demandé ce qu'il faut entendre par « les fils de Dieu, » dont il est question en Gen. VI, 2. « Sont ce des anges, nous dit-il, ou des hommes? Evidemment ils ne sont pas des anges, quoique les anges soient appelés *filz de Dieu* en Job (I, 6 ; II, 4 ; XXXVIII, 7). Il suffirait pour le prouver de citer Luc XX, 54-56, d'où l'on peut conclure que les anges ne se marient pas, et d'ailleurs il nous est dit qu'ils sont « des esprits » (Hébr. I, 14). Il y a quelque chose de repoussant pour le cœur chrétien à rabaisser ces serviteurs de Dieu au point de leur faire épouser les filles des hommes. Non, il est généralement admis, qu'ici les fils de Dieu sont les descendants de Seth, dont la généalogie est donnée au chapitre V^m, tandis que les filles des hommes seraient la lignée de Caïn, dont le chapitre IV^m nous offre la suite.

Le nom « de fils de Dieu » donné aux fidèles, aux vrais enfants d'Eve, en grec: Zoé, c'est-à-dire, « la vie, » qu'Adam appela ainsi, « parce qu'elle a été la mère de tous les vivants, » ce nom se rattache, je crois, à ce qui est dit à la fin du verset 26 au chapitre IV. Après la naissance d'Enos (homme mortel) « on commença d'appeler du nom de l'Eternel, » ce qui si-

gnifie, en comparant Es. XII, 4 ; XLIV, 5, « se réclamer publiquement du nom de Dieu, » c'est-à-dire, soit prendre le nom d'enfants de Dieu par opposition aux enfants du monde, soit rendre un culte public à Jéhovah. Nos versions les plus modernes favorisent ce dernier sens, en disant : « on commença d'invoquer le nom de l'Eternel. » Les autres, depuis Calvin à Osterwald, traduisent généralement : on commença d'appeler du nom de l'Eternel ; » ce que Calvin explique par cette note, où nous sommes, à bon droit, étonnés de voir figurer l'Eglise : « Alors avant qu'on fit distinction des membres de l'Eglise d'avec ceux de la race de Caïn, les fidèles s'appelaient enfants de Dieu, et se renommant de son nom. » Diodati traduit : « Alors on commença de nommer une partie des hommes du nom de l'Eternel. »

C'est ce mélange des deux races, des saints et des impies, qui a amené la corruption générale que Dieu balaya par le déluge.—Il en est toujours ainsi, conformément au proverbe : « La corruption de ce qu'il y a de meilleur est la pire des corruptions. » Quoi qu'on en dise, le chrétien, en se mêlant avec le monde, se mondane ; il s'affaiblit en cédant aux influences mondaines, sans en exercer aucune. Il est et demeurera toujours vrai que les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. Ce commandement de Dieu subsiste et subsistera tant qu'il y aura ici-bas des fils de Dieu et des filles des hommes ou *vice versa* : « Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les infidèles.... Sortez du milieu d'eux et vous en séparez, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et je vous recevrai ; et je vous serai pour père, et vous me serez pour fils et pour filles » (2 Cor. VI, 14, 17, 18). Nous ne devrions jamais oublier que, comme on l'a dit, « le chrétien ne peut agir sur le monde qu'à proportion qu'il s'en sépare, et qu'il sera toujours trompé par une marche contraire. »



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

**L'amour de Dieu — sa gratuité et
son mobile.**

« Si quelqu'un donnait tous les biens
de sa maison pour cet amour, cer-
tainement on n'en tiendrait aucun
compte » (Cant. des Cant. VIII, 7).

L'homme, entraîné par l'orgueil de son cœur insensé, se détourne constamment de la grâce qui lui est offerte en Jésus, et qui doit répondre aux besoins de pécheurs perdus et sans ressources, — pour regarder vers une loi ou une exigence à laquelle il puisse satisfaire, s'imaginant être ainsi rendu capable de se présenter devant Dieu dans de meilleures conditions; ou bien il rejette les richesses de la grâce et la rend inefficace pour répondre à ses besoins réels, s'efforçant ensuite de suppléer à cette inefficacité par son propre changement de conduite. Tandis que l'homme qui est enseigné de Dieu apprend à voir tout son dénûment (non pas

seulement à le confesser des lèvres, mais à le reconnaître en faisant l'expérience de la faiblesse et de la méchanceté de son cœur); mais il apprend aussi à se détourner de lui-même vers la lumière de la grâce, qui est venue à lui dans son péché, et qui y a pleinement répondu selon la vérité de sa condition, quelque mauvaise qu'elle fût, par le secours réclamé en rapport avec le besoin désespéré de cette condition, c'est-à-dire, par Jésus, qui lui a été fait de la part de Dieu « sagesse, justice, sanctification et rédemption » (1 Cor. I, 31).

Lorsque l'homme s'efforce sans cesse de rabaisser Dieu à sa propre mesure morale; de limiter la grandeur de ses dons par sa propre incrédulité, et d'obscurcir ainsi la gloire de sa grâce surabondante, — ce n'est pas simplement le résultat naturel, mais aussi la preuve de l'invariable perversité de son cœur. C'est cela, et cela seul, qui a poussé l'Eglise dans le monde, en rabaisant la mesure de l'obéissance au niveau des dispositions de ceux auxquels elle venait de se joindre. C'est en vain, que dans son orgueil, l'homme tenterait de prouver par la Parole de vérité, que ce n'est pas sur le seul mobile de l'amour que cette Parole compte, pour ramener à Dieu et diriger dans ses voies le pécheur corrompu et endurci.

Il ne peut y avoir d'union avec Dieu, soit en pensée soit en action, sinon par l'amour « Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour » (1 Jean IV, 8). Un service de contrainte n'est pas un service pour Dieu. Tout ce qui empêcherait les eaux vives, les fleuves rafraîchissants d'amour, de paix et de joie, de se répandre dans le cœur fatigué d'un pécheur qui craint Dieu, serait précisément ce qui mettrait obstacle à ce

qu'il y eût du fruit, ce qui le laisserait tel qu'un sol stérile et ne produisant que des ronces et des épines comme auparavant.

Le mot de sanctification que l'on rencontre dans l'Écriture, est un beau nom adopté par l'erreur, et qui a une telle apparence d'autorité dans ce qu'il exige, que bien des âmes en sont menées captives : elles sentent et connaissent leur esclavage mais elles sont incapables de se l'expliquer à elles-mêmes. « Si donc le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres » (Jean VIII, 36), telle est la précieuse déclaration de notre Seigneur, et tout ce qui voudrait limiter l'amour que Jésus est venu manifester ne fait que maintenir les liens qui nous attachent à la terre, et nous tenir éloignés de l'heureuse et, par conséquent, libre obéissance d'un enfant. Qu'est-ce que la « sanctification, » telle qu'on l'entend aujourd'hui, sinon la réunion de ce que Dieu a séparé avec tant de soin et tant de grâce : — le salut et ses saintes conséquences ?

S'il y a dans les Écritures une parole de vérité qui soit plus claire et plus positive que tout autre, dans la manière dont elle est formulée, c'est celle-ci : *que la rédemption est exclusivement l'œuvre du Seigneur Jésus-Christ, et non l'œuvre du Saint-Esprit.* Que la foi soit une œuvre de l'Esprit, c'est une autre question. Comme un Sauveur, et un Sauveur parfait, qui a aboli le péché par le sacrifice de lui-même, Jésus dit : « Regardez à moi et soyez sauvés. » « Et comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III, 14, 15). Si ce qu'on appelle généralement du nom de

sanctification (c'est-à-dire la croissance progressive en sainteté) est nécessaire au salut, on pourrait demander avec raison, quelle mesure de sanctification serait donc suffisante. L'homme qui connaît Dieu sait aussi qu'il doit être parfait comme Dieu est parfait, sinon ni Dieu ni lui-même ne peuvent être satisfaits. Mais non-seulement on dépouille ainsi la croix de Jésus de sa puissance, et on rend son sang inefficace ; mais comme résultat (on voit ici comme en toute chose que la sagesse a été justifiée par ses enfants), on n'a plus qu'une Eglise malheureuse et stérile, qui sait à peine si elle est sauvée ou si elle ne l'est pas, qui se connaît elle-même suffisamment pour savoir qu'elle n'atteint pas à la gloire de Dieu, et qui, par conséquent, pour avoir la paix (en regardant à la sanctification et non à Christ), est forcée de réduire la règle de l'obéissance, et de rabaisser le caractère de Dieu, afin de pouvoir, d'une manière ou d'une autre, s'élever jusque-là, et trouver ainsi quelque satisfaction en elle-même. C'est ainsi que l'incrédulité s'efforce avec adresse de tordre la simplicité de la parole de Dieu, pour en exprimer quelque chose qui nous impose un fardeau, lorsque Dieu, dans son amour, a cherché à l'ôter de dessus nous. Ceux qui se chargent eux-mêmes de cette manière, ou qui sont enseignés par un autre évangile que celui d'un amour parlait et sans condition, ont à courir, quoique liés de chaînes, et tandis que des nuages de doute et de crainte viennent obscurcir l'éclat du prix pour lequel ils combattent, dans l'incertitude où ils sont si Dieu voudra le leur accorder. Mais ainsi parle le Seigneur : « Qui croit au Fils a la vie éternelle » (Jean III, 36).

La Parole tout entière, dans le témoignage qu'elle

rend au Seigneur Jésus, nous le montre manifestant Dieu comme Sauveur ; et c'est par la foi en cette vérité que le cœur troublé du pécheur reçoit une paix qu'il ne peut trouver nulle part ailleurs. On voit le Dieu que l'on craignait devenant, dans son amour pour le pécheur, le Sauveur du pécheur, et la conséquence en est que l'on a confiance en Dieu ; car si Dieu devient le Sauveur, qui peut mettre en doute la perfection du salut ? Cette perfection est la sécurité de l'âme, et la foi en ce salut, comme parfait et complet, donne la paix et même *une paix immédiate*. — C'est sous ce caractère que l'Evangile (qui signifie « bonne nouvelle, » l'expression de l'amour de Dieu envers les pécheurs) fut reçu, lorsque pour la première fois on y crut dans le monde. « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé » (Actes XVI), telle fut la réponse de l'Esprit au geôlier tremblant, et celui-ci se réjouit en Dieu.

La conclusion à laquelle, par conséquent, arrive et doit arriver l'homme qui tremble à la Parole de Dieu, c'est que le salut est entièrement indépendant de ce que nous avons été, ou de ce que nous sommes, ou du degré de sanctification auquel nous sommes parvenus. Le simple fait que « *Dieu a constaté son amour envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous* » (Rom. V), prouve que l'incrédulité seule peut empêcher le pécheur, quel qu'il soit, d'avoir part aux riches bénédictions que Dieu a en réserve pour lui. Qu'est-ce que le péché, sinon l'éloignement de Dieu, et la désobéissance à Celui qui a montré, par le don de son Fils, à ceux-là mêmes qui étaient ainsi éloignés de lui et en révolte ouverte contre lui, que, malgré le péché régnant pour la mort, sa grâce pouvait régner en victoire par-dessus tout péché ?

Dans la mort du Seigneur Jésus-Christ, nous apprenons ce que Dieu est pour les pécheurs, comme pécheurs. « Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission de péché » (Hébr. IX, 22). Les gages du péché, c'est la mort : la mort fut par conséquent le partage de Jésus, comme étant fait péché pour nous.

C'est le sang *seul* de Jésus qui purifie de tout péché (1 Jean I); — c'est par le sang *seul* de Jésus que nous avons une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints (Hébr. X); c'est par le sang *seul* de Jésus qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même sans tache à Dieu, que nos consciences sont purifiées des œuvres mortes pour servir le Dieu vivant (Hébr. IX).

Voilà donc notre sûr et unique asile : — le sang du saint Agneau. Si l'Esprit rend témoignage au pécheur, c'est afin de lui montrer la croix comme étant son salut; il est vrai qu'au pécheur sauvé il révèle une autre gloire, une gloire bien plus excellente, dans la face de Celui qui a été crucifié, comme il lui révèle aussi la gloire de l'héritage (Jean XVII); mais quant à la communication de la paix à la conscience, quant à la délivrance de la crainte de la mort et de la colère de Dieu, le témoignage est un et invariable : « *Jésus a été livré pour nos offenses et il est ressuscité pour notre justification* » (Rom. IV). L'homme qui croit cela est sauvé. Quel que soit le degré de faveur manifeste de Dieu auquel il parvienne, c'est à cette parole qu'il doit recourir pour son salut et pour sa paix : — « *Personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui est posé, lequel est Jésus-Christ* » (1 Cor. III, 11).

Et ce n'est pas seulement un pardon accordé sous la condition d'une future obéissance. — Hélas ! où serait

alors la joie pour ceux qui savent combien leur service est entravé par la pesante servitude d'un corps de péché, et combien la chair convoite contre l'Esprit ; qui savent que toute leur obéissance, entravée ainsi, n'est aux yeux de Dieu que celle d'un serviteur inutile (or assurément l'inutilité ne peut être un titre pour le ciel)? L'homme, s'il le pouvait, corromprait la riche et merveilleuse grâce de Dieu ; constamment il cherche à échapper à la plénitude de la bénédiction d'être sauvé entièrement par grâce, et cela parce qu'il ne sait pas que Dieu qui n'a pas épargné son Fils, mais l'a livré pour nous, veut nous donner gratuitement toutes choses avec lui (Rom. VIII, 32). Que dit le Seigneur ? « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus » (Rom. VIII, 1). Etant un avec Celui qui est mort une fois au péché, et sur qui la mort n'a plus de puissance, le croyant est appelé à se considérer comme réellement mort au péché, mais comme vivant à Dieu, sachant que son vieil homme a été crucifié avec Christ, qu'il a été baptisé pour sa mort et ressuscité avec lui en nouveauté de vie ; qu'il est mort, et par conséquent, quitte du péché (Rom. VI). C'est par la connaissance de la vraie position de liberté dans laquelle il est placé devant Dieu, comme un avec Christ, là où Christ est assis à la droite de Dieu, que le croyant est rendu capable de triompher du péché dans la lutte qu'il a à soutenir contre lui tous les jours et à toute heure. Ce n'est que par la foi dans la parfaite victoire de Jésus sur tout ce qui était contre l'homme, que nous aussi nous pouvons être vainqueurs.

La liberté de l'esprit heureux, demeurant dans l'amour du Père, est la seule puissance par laquelle nous

soyons capables de servir Celui qui est amour ; et c'est là-dessus qu'est basé tout l'enseignement de notre Seigneur. Par la puissance de ce nom, le « Père, » Christ nous affranchit de toute servitude, et nous délivre de tout autre maître, — de l'homme, de la chair, du monde, du diable, et de tous les anxieux soucis de nos cœurs craintifs et incertains, — pour nous placer dans la joie et par là dans l'énergie de l'Esprit, par lequel seul nous pouvons servir en nouveauté de vie ; ne nous inquiétant de rien, ne nous préoccupant pas du lendemain, ayant l'œil simple quant à son objet, le cœur simple dans sa soumission et dans son service ; n'ayant pas d'autre maître que Christ, pas d'autre but que sa gloire, jouissant d'une communion habituelle avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ, étant conduits par l'Esprit de Dieu (« là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » 2 Cor. III, 17), demeurant en Christ, et possédant, par cela même, sa paix et sa joie.

Jésus est venu révéler le Père. Il ne parlait pas de lui-même ; il était le serviteur du Père. Le Saint-Esprit est le serviteur de Jésus ressuscité, et il parle de Jésus et non de lui-même. Soit qu'il s'agisse de la première introduction dans le bercail par la vivification de cet Esprit, ou de la puissance subséquente et progressive sur le monde, la chair et le diable, le témoignage est le même : « la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus-Christ » (2 Cor. IV, 6). « Contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image, de gloire en gloire » (2 Cor. III, 18). Quelque importante que soit l'œuvre, l'objet de la foi est le même que pour le plus faible croyant : — c'est Jésus ; ce n'est pas ce que l'Esprit opère dans le cœur de celui qui croit.

Il faut que le cœur aime avant de pouvoir servir Dieu avec bonheur ; il faut connaître la pensée et la volonté de Dieu, avant de pouvoir le servir fidèlement ; mais on ne peut aimer Dieu qu'en sachant comment son amour a été manifesté : c'est-à-dire en Jésus ; on ne peut *vraiment* le servir, qu'en connaissant Celui qui le servit fidèlement et parfaitement dans ce même monde. Tout cela est le témoignage de l'Esprit ; mais c'est à Jésus, à Celui qui a manifesté l'amour qui gagne le cœur, — Jésus le fidèle serviteur, c'est à Lui que l'Esprit rend témoignage.

C'est une chose merveilleuse de voir comment Dieu sait amener un pauvre homme orgueilleux et se recherchant lui-même, à se réjouir en ce qui est entièrement opposé à toute affection de la chair. Et avec quelle grâce et quelle tendresse Dieu le fait ! Dieu ne dit pas : « abandonne le monde ; renonce à toi-même ; crucifie la chair ; deviens humble » (ce seroit en effet difficile, bien que ce fût juste, et nous savons tous quels sont ceux qui se sont figuré que Dieu avait parlé ainsi, et qui se sont imposé toutes sortes de pénitences volontaires et d'austérités monacales ; cependant, avec tout cela, le monde étoit toujours aimé, et le seul objet que l'on cherchât à exalter, c'étoit le *moi*). Dieu nous parle avec douceur ; il nous dit quelle est la grandeur de son amour au milieu de notre éloignement et de notre rébellion ; il nous dit qu'il nous aime, malgré nos cœurs mondains et orgueilleux et notre conduite égoïste et méprisable, et Dieu nous gagne par son amour. Le témoignage de Jésus est l'histoire de l'amour de Dieu ; il est la preuve de cet amour envers l'homme pécheur, l'homme impie, orgueilleux, mondain ; il nous fait voir

que le péché n'était pas une barrière qui pût arrêter l'amour de Dieu, qu'il l'a renversée, et que maintenant il peut se répandre sans obstacle dans le cœur du pécheur.

Celui qui croit ces choses, et qui, par conséquent, les reçoit, doit répondre à cet amour par de l'amour; et alors il connaîtra certainement que Dieu ne nous demande rien, pour prouver que nous l'aimons, qui ne nous assure une paix et une joie toujours croissantes. Ce qu'il faut au pécheur, c'est la grâce, car elle seule peut former un lien entre lui et Dieu, et où se trouve la grâce, si ce n'est en Jésus abaissé, navré, crucifié? C'est en Jésus que Dieu est descendu jusqu'au pécheur, et que se trouve, pour celui-ci, le marchepied pour revenir à Dieu; c'est en Jésus que la main de Dieu s'est étendue vers nous dans notre misère, pour nous élever jusqu'à Lui et nous serrer contre son cœur. En vérité, il ne peut y avoir de vrai service pour Dieu, que celui qui dérive de la douce contrainte de l'amour. L'obéissance dans le ciel est l'obéissance de l'amour, car, là, il n'y a que de l'amour: là, il n'y a qu'une seule volonté, — et l'obéissance à cette volonté forme l'unité et l'harmonie du ciel. Les conséquences de la propre volonté sont assez visibles autour de nous dans les flots de misère qui couvrent ce monde révolté! La puissance qui règne dans le ciel, atteignant, par la présence de l'Esprit, le cœur du pécheur plein de propre volonté, est aussi celle qui soumet ce cœur et qui, lorsqu'elle y domine, lui donne la joie du ciel, le délivrant de tous ses maîtres iniques et violents, pour le placer sous un seul maître qui est amour, car Dieu est amour.

Ainsi plus cet amour sera connu et répandu dans

nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné, plus nous serons étreints pour cet heureux service, car nous jugerons que « si un est mort pour tous, tous aussi sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour eux » (2 Cor. V, 15).

Où trouverons-nous la force pour chaque jour, si ce n'est en tenant les yeux fixés sur l'amour et la gloire, qui ne sont vus que chez le serviteur juste du Père, Celui qui servit à la fois et le Père et nous? Chacun des pas de Jésus que nous suivrons ainsi nous découvrira les profondeurs de cette grâce, qui nous a donné la paix et nous a assuré la gloire éternelle. Et c'est cela même que le Saint-Esprit grave, jour après jour, toujours plus profondément dans le cœur soumis du croyant, lui montrant son Seigneur, Celui « qui était au commencement, qui était auprès de Dieu, qui était Dieu, mais qui fut manifesté en chair et habita au milieu de nous.... » (Jean I); mettant en relief le mal qui entourait Jésus depuis le moment de sa naissance, et faisant ainsi ressortir l'amour infatigable qui ne pouvait être surmonté par ce mal, mais qui brillait avec d'autant plus d'éclat, et manifestait d'autant plus toute son intensité, que l'homme le méprisait davantage et le foulait aux pieds; amour qui toutefois poursuivait son chemin, dans sa force propre, afin d'achever cette œuvre qui seule pouvait répondre aux besoins du pécheur. Ce n'est pas la croix seulement; c'est le caractère du mal dont la puissance accablait l'Agneau de Dieu; c'est cette compassion, dont rien ne pouvait triompher et dont les rayons se reflétaient sur les ténèbres qui l'en-

vironnaient et qui auraient voulu l'étouffer; — c'est la patience avec laquelle Jésus endurait chaque jour la contradiction des pécheurs contre lui-même, même jusqu'à cet instant où la disposition de son cœur à bénir se montrait dans le pardon, par lequel il répond immédiatement à celui qui l'avait outragé pendant les plus terribles souffrances sur la croix (comp. Matth. XXVII, 44 avec Luc XXIII, 45); — voilà ce qui montre la grandeur de l'amour, amour qui a existé à jamais, qui a préparé la victime (et cette victime était le Fils unique de Dieu qui est amour!), et qui l'a donnée à ceux et pour ceux qui méprisaient et le Donateur et le Don * !

Celui qui trouve son plaisir à suivre les traces de Jésus dans ce monde de douleurs, verra, à chaque pas, la sainteté, la gloire morale et l'amour du Dieu invisible se manifester devant lui sous une forme qu'il peut saisir. On apprend à connaître Dieu en Jésus, dans tous les

* Ce n'est pas, comme le supposent quelques-uns, que la nécessité du sacrifice de Jésus soit amoindrie par l'assertion mise en avant ici, que Dieu nous a aimés quand nous étions des pécheurs, et que le sacrifice n'a été que la preuve de cet amour. Non; — mais comme rien autre que la complète annulation de toute charge, la purification de tout péché, ne pouvait ramener le pécheur à Dieu, et lui donner en même temps la liberté pour entrer dans les lieux saints, c'était cependant un amour antérieur, inépuisable et ayant sa source en lui-même, qui s'exprimait envers le pécheur qu'il aimait, de la manière même dont celui-ci en avait besoin, lui donnant ce qui devait pleinement satisfaire à sa misère. Dieu a aimé le pécheur, *c'est pourquoi* il a trouvé pour lui le sacrifice qu'il lui fallait. Dieu a tant aimé le pécheur qu'il n'a pas épargné son Fils bien-aimé, mais l'a livré pour être la victime du sacrifice.

précieux détails de son amour si imposant et pourtant si humble ; amour qui pouvait descendre et qui descendit en effet jusqu'au plus bas de la honte et du mépris, pour approprier ses douces consolations à la misère de son objet ; qui vint dans un monde de péché et de souffrance, non pas pour être servi, mais pour servir ; pour être le plus pauvre et le plus humble de tous ; pour s'associer aux plus misérables et aux plus méprisés d'entre les hommes — le lépreux, le publicain, la Samaritaine, exposant son dos à ceux qui le frappaient et ses joues à ceux qui lui tiraient le poil, « apprenant l'obéissance par les choses qu'il a souffertes ; » prenant une part dans nos souffrances, afin que, étant rendu parfait dans sa leçon d'amour, il pût être un Intercesseur en faveur de ceux dont il était devenu le compagnon de douleurs. C'est la faiblesse de Jésus, c'est sa pauvreté, ce sont à la fois les profondeurs soit de pauvreté d'esprit soit de circonstances extérieures, qui nous font voir jusqu'où peut aller son amour, et ce que cet amour a voulu faire pour la bénédiction de ce qui en était l'objet ; — qui nous montrent Dieu.

C'est sur le fondement du salut de l'âme, salut présent et accompli par le sang de Jésus, que le croyant est placé pour aborder la question pratique de suivre Christ, étant maintenant délivré, par sa grâce gratuite, et disposé à le servir dans l'amour, n'ayant plus qu'un seul but, celui de manifester la louange du Seigneur dans un monde qui l'a rejeté et qui le rejette encore. Il n'y aura rien de singulier à confesser le nom de Jésus dans le ciel ; personne n'aura honte de lui ou de ses paroles là ; il y sera pleinement glorifié et rendu admirable. Mais c'est ici-bas, dans ce présent siècle mau-

vais, au milieu d'une génération tortue et perverse, que le pécheur, mis à part par le sang de l'Agneau pour toutes bénédictions, est appelé à se mettre en avant et à déclarer comment Jésus « s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité, et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres » (Tite II, 14).



Quelques remarques pratiques sur le culte et le ministère

En écrivant ces lignes, mon but est de faire part à mes frères de quelques remarques sur le culte et le ministère de la Parole, dans l'assemblée. Ces deux choses, si intimement liées, ont cependant chacune un caractère distinct, comme aussi sa place et son but particuliers. Cette différence n'est pas toujours comprise et, par conséquent, elle est peu réalisée; cependant, il importe qu'à ce sujet nous ne soyons pas sans intelligence, car, dans les choses de Dieu, il faut de l'intelligence et de la spiritualité.

Le culte donc, étant la reconnaissance de la perfection de l'œuvre de Christ, se rapporte à l'état de perfection dans lequel se trouve *l'adorateur*. Non que cet heureux état vienne de lui, mais de son union avec Christ, dont l'œuvre parfaite produit ce divin et précieux résultat.

Le ministère, au contraire, bien qu'on puisse l'envisager comme une preuve de l'affection de Christ pour l'Eglise, se rapporte à un état de besoins, qu'il est ap-

pelé à satisfaire. Cet état, par conséquent, est un état *d'imperfection*. Cette distinction est importante dans une réunion de culte, car en ne la faisant pas, on risque d'en changer le caractère, et il importe de le maintenir.

Pour bon nombre de chrétiens, l'idée de rendre culte à Dieu se résume dans le fait d'écouter une prédication ou de faire une lecture de la parole de Dieu au sein de sa famille ; on appelle cela : le culte de famille. Ces locutions sont vicieuses, car elles font perdre la notion vraie du culte de Dieu, d'autant que le culte, dans la Parole, donne l'idée d'un acte non *individuel*, mais *collectif* ; d'un acte accompli au delà du voile, *dans le ciel*. C'est dans le culte, en effet, que les vrais adorateurs s'approchent de Dieu, en vertu du sang de Christ ; ce qui démontre, par cela même, la pleine suffisance de ce sang pour la justification du pécheur devant Dieu, en sorte que celui qui s'approche le fait non-seulement dans la conscience qu'il est parfaitement justifié, mais encore, qu'il est *personnellement* admis dans la sainte et glorieuse présence de Dieu. Cela nous fait comprendre que, envisagé au point de vue de l'œuvre que Christ a parfaitement accomplie, l'état de celui qui s'approche ne laisse rien à désirer. S'il en était autrement, ce ne serait pas *au delà* du voile que le culte des adorateurs pourrait être offert, mais ce serait *en deçà*.

Cette position *en deçà* du voile caractérisait essentiellement le culte Israélite, tout comme celle du culte chrétien est caractérisée par ces mots : « au delà du voile. » Cette différence, tout immense qu'elle soit, peut être facilement comprise, car pendant que le pre-

mier tabernacle était debout, « le chemin des lieux saints n'était pas encore manifesté ; » — la conscience de l'adorateur n'était pas parfaite ; — le voile, qui séparait le lieu saint du lieu très-saint, n'était pas encore déchiré, car ce n'est qu'à la mort de Christ qu'il l'a été.

Tout cela n'existe plus pour le vrai adorateur chrétien, selon cette parole de l'Écriture : « par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité, ceux qui sont sanctifiés. » Ils sont donc présentés à Dieu selon la valeur (valeur éternelle !) de l'offrande du Fils de Dieu.

La conscience du croyant est, conséquemment, une *conscience parfaite*, laquelle n'a absolument rien à juger *au delà* du voile ; autrement l'œuvre qui nous sauve à toujours ne serait pas une œuvre parfaite. Ceci fera peut-être comprendre, que ce n'est pas dans le culte que nous devons nous juger, mais avant : il faut savoir laisser son offrande à l'autel avant que de prétendre rendre son culte à Dieu, si l'on ne s'est pas jugé.

Deux choses sont le fondement de la paix et de la confiance des adorateurs, au delà du voile : 1° Christ a aboli le péché par le sacrifice de lui-même ; 2° Il est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux. Or, en prenant place dans la gloire (Jean XVII, 5), Christ y a aussi introduit les siens : ils sont assis dans les lieux célestes en Lui. Telle est la position du vrai adorateur. En rendant culte, il entre, en esprit, dans cette position glorieuse et bénie ! — Là, il est manifesté sans péché, car il y entre selon la perfection de Christ lui-même ; c'est ainsi que Dieu le voit.

Tout est donc joie et paix au delà du voile, pour l'adorateur, car il entre dans la joie même du Fils devant le Père ; c'est maintenant le degré le plus élevé

de bénédiction. Aussi, l'adorateur, tant soit peu spirituel, éprouvera que rien, dans le culte, ne saurait ajouter à la jouissance — au bonheur que son âme goûte dans cette position exceptionnelle. Pour autant qu'il m'a été accordé d'entrer dans cette jouissance, j'ai été pleinement convaincu, que l'on se trompe, si, par la méditation d'une portion de la Parole, on croit pouvoir ajouter à la bénédiction que l'âme ressent en rendant, avec intelligence, son culte à Dieu. Non pas que je veuille dire d'une manière absolue, qu'une méditation ne puisse, en certains cas, être utile à quelque enfant de Dieu non affranchi, lequel n'entre pas dans la réalisation des privilèges qu'embrasse la foi. Combien, hélas ! n'y a-t-il pas de frères et de sœurs qui sortiraient mécontents d'une réunion de culte, s'ils n'avaient entendu, ne fût-ce que quelques paroles de méditation de la parole de Dieu. Une telle disposition montre simplement, qu'ils ne savent pas encore quelle est la nature et le caractère du culte que nous devons rendre à Dieu notre Père. Sans doute, l'Esprit saint condescend aux besoins des faibles et ils peuvent recevoir du bien d'une méditation ; mais dès que le ministère de la Parole est exercé, le caractère du rassemblement n'est plus le même : on quitte la position d'adorateur pour prendre celle d'auditeur. Cette différence peut paraître sans importance et, cependant, il ne faut pas être bien haut placé, spirituellement parlant, pour s'apercevoir que l'on sort du sanctuaire, dès le moment où la méditation commence : on écoute l'homme et l'on a cessé de parler à Dieu !

Le culte est l'acte le plus élevé que le chrétien accomplisse, — c'est l'acte qui le rapproche le plus de

Dieu ; car comme quelqu'un en a fait la remarque : quand les anciens se prosternent devant Dieu, ils sont plus près de Lui que quand ils sont sur leurs trônes (Apoc. IV). Il est vrai que, dans le culte, la mesure de bénédiction, dont l'âme jouira, sera toujours relative au degré d'intimité réalisée dans sa relation avec Dieu. En parlant ainsi d'une manière individuelle, je n'ai pas l'intention de faire oublier que le culte est un acte collectif, car ce n'est plus *moi*, mais c'est *nous* ! — c'est l'assemblée qui rend culte, non quelques individus dans l'assemblée, bien qu'il soit vrai que tous n'adorent pas dans la même mesure d'intelligence spirituelle et de foi. L'Esprit saint prend acte, si j'ose ainsi dire, du but qui réunit les frères, afin de répandre en tous la bénédiction, pour que chacun d'eux en jouisse, selon sa *capacité* spirituelle ; de là vient que plus on est spirituel et près de Dieu, plus aussi il y a de jouissance pour le cœur. Mais, ici, l'adorateur peut tomber dans un piège, s'il ne veille pas : son cœur a la tendance de rechercher de la jouissance pour lui-même et non celle de Dieu, — il ne faut pas flairer le parfum que nous offrons à Dieu notre Père ; c'est à Lui (et non pas à nous) qu'il doit s'élever en bonne odeur ; c'est Lui et Lui seul qui doit en avoir toute la satisfaction.

L'assemblée se réunit le premier jour de la semaine pour *rompre le pain* ; c'est là ce qui donne à un tel rassemblement un caractère collectif ; il ne s'agit donc pas que je me préoccupe de savoir si mon voisin est plus spirituel ou plus près de Dieu que moi, car nous ne sommes pas deux, mais un seul. La Cène du Seigneur est même l'expression de cette unité, « car est-il, écrit, nous qui sommes *plusieurs*, sommes un

seul pain, un seul corps, car nous sommes tous participants d'un seul pain. » Ce point est important, il peut nous aider à saisir plusieurs choses relatives à l'état d'une assemblée, qui parfois sont comme une énigme, si l'on n'y est pas exercé. Par exemple, il peut se faire qu'en nous rendant au culte, nous soyons, personnellement, heureux dans le Seigneur, puis étant réunis, nous nous trouvons tout à coup très malheureux. A quoi cela tient-il ? Voilà souvent ce qui est une énigme, mais on en aura aisément la clef, si l'on tient compte de ceci : que l'Esprit de Dieu agissant dans l'assemblée, considérée comme corps, tous les membres de ce corps étant *un*, s'il y a dans l'assemblée, ou dans l'un de ceux qui en font partie, quelque interdit, ou quelque mal non jugé, l'Esprit étant contristé, chacun en éprouve du malaise,—de la souffrance. Dans ce cas, si l'on est spirituel, on luttera par la prière et par la foi à l'efficacité du sang de Christ, afin que ce par quoi l'Esprit est contristé soit jugé et que la bénédiction soit ainsi ramenée dans l'assemblée. A ce sujet, on peut citer la parole de Jacques : « la fervente supplication du juste peut beaucoup. » Quelle grâce, quel privilège nous est accordé de pouvoir par nos prières amener la bénédiction dans une assemblée en souffrance !

Encore une remarque concernant le culte. Dans le culte, notre corbeille est remplie : nous adorons Dieu, nous louons, nous exaltons Jésus, son Fils unique, notre Sauveur, nous lui rendons grâces pour son insondable amour ; nous nous réjouissons devant Dieu de tout le bien qu'Il nous a fait. Dans l'expression de tels sentiments, l'Esprit est souverain, Il emploie ceux qu'Il veut ; mais il ne faut pas confondre ce genre d'action

avec le ministère proprement dit, car, dans le ciel, ce ministère n'est pas exercé, et, je le répète, c'est là que le culte a lieu dans sa perfection. Au delà du voile, un besoin se fait sentir : l'adoration ! Par le ministère, au contraire, c'est Dieu qui parle à l'homme.

A suivre.

Explication de passages.

MATTH. V, 17.

Je ne crois pas que la Loi ou l'autorité de la Loi soit détruite. Ceux qui ont péché en la Loi seront jugés par la Loi. Elle sera écrite dans le cœur de Juda et d'Israël sous la nouvelle alliance, dont nous avons la substance dans l'Esprit, mais non pas dans la lettre. Elle ne passera pas avant que tout ne soit accompli. Mais Christ en est la fin — le τέλος, — l'achèvement, l'accomplissement — en justice à tout croyant. On fait donc un raisonnement faux en concluant de ce passage que Christ est venu placer les chrétiens sous la Loi. La Loi n'est pas abrogée, c'est là ce qu'il affirme ; mais nous ne sommes pas sous la Loi, en sorte que si la Loi subsiste, ce n'est pas pour nous.

ROM. III, 30.

Celui qui met un chrétien sous la Loi détruit l'autorité de la Loi, ou place le chrétien sous la malédiction, car nous bronchons tous en plusieurs choses. Il peut s'imaginer qu'il établit la Loi, mais il en détruit l'autorité. Celui-là seul établit la pleine et immuable autorité de la Loi, qui déclare que le chrétien est sous la grâce et que, par conséquent, il ne peut être exposé à la sainte et juste malédiction de la Loi.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

**Quelques remarques pratiques sur le
culte et le ministère***(Suite et fin de la page 200.)*

En lisant Ephés : IV, 10-13, on est édifié sur le but du ministère de la Parole ; on comprend qu'il est, effectivement, en rapport avec un état *d'imperfection* ; le vers. 13 le montre pleinement : « jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'hommes faits, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ. » — Puis encore : « afin que tous apprennent et que tous soient exhortés » (I Cor. XIV, 31). Tel est le moyen précieux que le Saint-Esprit emploie pour faire croître en Christ quiconque a cru en Lui. Soit donc que tel frère enseigne, exhorte ou évangélise, le but est l'*édification* du corps de Christ, dont toutes les parties, liées ensemble par les jointures de fournissement, croissent d'un accroissement de Dieu : on marche ainsi vers la perfection.

Celui qui rend culte (c'est peut-être un enfant en Christ nouvellement né) le fait en conséquence d'un tout autre principe. Par la loi, il est uni à Christ dans le ciel, et ce petit enfant, dont « les péchés sont pardonnés » (qui a beaucoup à apprendre évidemment), est admis dans la sainte présence de Dieu, aussi bien que les « pères, » en vertu de la perfection propre de Christ ; car en Christ il est parfait. Ainsi, « petits enfants, jeunes gens et pères, » — tous ont, par le sang de Jésus-Christ, le même privilège, savoir : « pleine liberté d'entrer au delà du voile, » où Jésus lui-même est entré. Ce n'est pas un degré de connaissance plus ou moins élevé, qui donne ce *droit* et cette *liberté* : c'est le précieux sang du Christ ! Evidemment, c'est une grande bénédiction que d'être bien instruit sur tout ce qui a rapport à la personne de Christ et à l'œuvre parfaite par laquelle Il nous introduit devant Dieu ; mais il ne faut pas perdre de vue que c'est par son précieux sang que l'on entre dans le sanctuaire céleste.

L'Écriture montre donc, que le ministère de la Parole s'exerce, non dans le ciel, mais *sur la terre*, et que le culte, au contraire, s'accomplit non sur la terre, mais *dans le ciel*. Quiconque agit de la part du Seigneur, dans une réunion de culte, doit avoir égard à cette distinction, sinon on s'en ressentira dans la bénédiction qu'on pourrait retirer de son action. N'arrive-t-il pas que l'on agit trop souvent comme *du dehors* ? qu'on parle à Dieu comme si on était encore en-deçà du voile ? Cela n'explique-t-il pas pourquoi souvent, c'est quand le moment est venu de se retirer, qu'on se sentirait le plus disposé à rendre culte ? On a peut-être employé beaucoup de temps à chercher la face du Sei-

gneur — à se placer devant Lui ; les prières offertes, les actions de grâces rendues n'ont peut-être pas dépassé ce niveau moral : souvent, hélas ! ceux qui agissent l'atteignent à peine, et quant à la connaissance, on ne s'élève guère au-dessus des premiers principes du christianisme. On ne saurait donc trop tenir compte du fait béni que, dans le culte, c'est *dans la présence de Dieu* même, qu'on se trouve, non pour se juger (cela doit avoir lieu avant de se réunir), mais pour se réjouir de la joie que Dieu Lui-même goûte par notre présence devant Lui. On peut, dans cette heureuse position et dans la communion de Celui qui a versé son sang pour nous, parler à Dieu face à face. Glorieux privilège ! Un autre effet de la grâce est, que l'Esprit de Dieu agit toujours dans le sens. d'élever le cœur et la pensée de l'adorateur, afin que les sentiments de reconnaissance et d'amour qu'il exprime, soit mentalement, soit de vive voix, soient en harmonie avec la position qu'il occupe *actuellement*, dans la présence de Dieu. Le culte est l'accomplissement d'un acte élevé, spirituel ; aussi, pour le réaliser, une certaine élévation d'âme, de sentiments est nécessaire. Que Dieu lui-même, dans sa miséricorde, donne un *ton* vrai à notre culte, afin qu'il en jouisse comme d'une chose qui lui est agréable par notre Seigneur Jésus-Christ, auquel soit gloire et bénédiction dans l'Eglise, aux siècles des siècles. Amen !



**La séparation d'avec le mal est
le principe divin de l'unité.**

Le besoin d'unité se fait sentir aujourd'hui chez tout chrétien bien pensant. Nous sentons tous la puissance du mal qui nous environne. Les séductions du péché s'approchent trop près ; ses rapides et gigantesques progrès sont trop évidents, et touchent d'une manière trop sensible aux sentiments particuliers qui caractérisent les différentes classes de chrétiens, pour que ceux-ci ferment davantage les yeux à ce qui se passe autour d'eux, quelle que soit d'ailleurs la mesure de leur appréciation de la vraie portée et du caractère de ce mal. Des sentiments meilleurs et plus saints réveillent aussi en eux la conscience du danger qui les menace, et qui, pour autant que la cause de Dieu est confiée à la responsabilité de l'homme, menace cette cause de la part de ceux qui ne l'ont jamais épargnée : et partout où l'Esprit de Dieu agit pour faire apprécier aux saints la grâce et la vérité, cette action tend et pousse à l'union, parce qu'il n'y a qu'un seul Esprit, une seule vérité et un seul corps.

Les sentiments, que produit la conscience du progrès du mal, peuvent être différents. Chez quelques-uns, bien que le nombre en soit petit, il y a encore de la confiance aux remparts sur lesquels on s'est longtemps appuyé, remparts qui n'avaient d'autre force que celle du respect qu'ils commandaient et qui n'existe plus. D'autres comptent sur une puissance imaginaire de la vérité, que celle-ci n'a jamais exercée que dans un petit troupeau, parce que Dieu et l'opération de son Esprit s'y trouvaient. D'autres mettent leur espérance dans une

union qui jamais encore n'a été un instrument de puissance du côté du bien, c'est-à-dire dans une union par accord et de convention. D'autres encore se sentent obligés de s'abstenir de participer à une union pareille, à cause d'engagements déjà existants, ou de certains préjugés, en sorte que l'union ne tend à former qu'un parti. Mais le sentiment du danger est universel. On sent que ce dont on s'est longtemps moqué comme théorie, se fait maintenant, pratiquement, trop sentir pour pouvoir être encore nié ; — bien que, l'intelligence de la Parole, qui avait fait prévoir le mal à ceux qui étaient les objets de cette moquerie, puisse être encore rejetée et méprisée. Mais cet état de choses amène des difficultés et des dangers d'un genre particulier pour les saints, et conduit à rechercher où est le chemin du fidèle, et où se trouve la vraie union. A cause de l'excellence même et du prix de l'unité, ceux qui en ont longtemps apprécié la valeur et ont compris l'obligation de la maintenir, qui pèse sur les saints, courent danger de se laisser entraîner à suivre l'impulsion de ceux qui ont refusé de voir ces choses quand on les annonçait d'après les Ecritures ; ils sont exposés à se laisser induire à abandonner les principes et le chemin même que leur intelligence plus claire de la parole divine les avait conduits à embrasser. Cette précieuse Parole leur avait appris que l'orage approchait et leur avait montré, pendant qu'il l'étudiaient calmement, le chemin qu'elle trace pour des temps comme ceux-là et la vérité pour tous les temps. On les invite maintenant avec insistance à quitter ce chemin pour suivre la voie que suggère à l'esprit de l'homme le poids des craintes qu'ils avaient anticipées ; on veut les pousser dans une

voie qui, encore qu'elle puisse avoir sa source dans une impulsion bonne, n'était pas tracée par la Parole de Dieu quand on la sondait paisiblement. Mais les fidèles doivent-ils se détourner du chemin que l'intelligence, généralement rejetée, de la Parole leur a enseigné, pour suivre la lumière de ceux qui n'ont pas voulu voir ?

Ce n'est pas là, toutefois, le seul danger auquel soient exposés les saints ; mon but non plus n'est pas de m'arrêter sur les dangers, mais sur le moyen d'y échapper. Il y a dans l'esprit de l'homme une tendance constante à tomber dans le sectairianisme, et à établir une base d'union qui est exactement l'opposé de celle à laquelle je viens de faire allusion, savoir un système d'une espèce ou d'une autre, auquel l'esprit s'attache et autour duquel les fidèles ou d'autres sont rassemblés, un système qui, prétendant être fondé sur le vrai principe de l'unité, considère comme schisme tout ce qui se sépare de lui, attachant le nom d'unité à ce qui n'est pas le centre et le dessein divins de l'unité. Partout où on fait ainsi, il arrive que la doctrine de l'unité devient la sanction de quelque mal moral, de quelque chose de contraire à la Parole de Dieu ; et l'autorité de Dieu lui-même, que l'on rattache à l'idée d'unité, devient, grâce à cette dernière pensée, un moyen d'engager les saints à demeurer dans le mal. De plus, on est poussé à persévérer dans ce mal par toutes les difficultés que trouve l'incrédulité à se séparer de ce en quoi elle est établie, de ce à quoi tient le cœur naturel, et qui, en général, est la sphère dans laquelle les intérêts temporels trouvent leur satisfaction.

Or, l'unité est une doctrine divine et un principe de

Dieu ; mais comme le mal est possible partout où l'unité est envisagée en elle-même, de manière à constituer une autorité décisive, dès que le mal entre, l'obligation d'unité lie au mal, parce que l'unité où le mal se trouve de doit pas être rompue. Nous avons de ceci un exemple flagrant dans le papisme. L'unité de l'église est le grand fondement du raisonnement papiste, et cette unité a servi de prétexte pour retenir le monde, nous pouvons le dire, dans toutes les énormités qu'on s'est plu à sanctionner ; elle s'est prévaluée du nom du christianisme, — une autorité pour lier les âmes au mal, jusqu'à ce que son nom même devint ignominie pour la conscience naturelle de l'homme. La base de l'unité peut donc se trouver, en quelque mesure, dans le latitudinarisme qui découle de l'absence de principes ; ou dans l'étroitesse d'une secte, formée sur une idée ; ou bien, envisagée en elle-même, elle peut reposer sur la prétention d'être l'église de Dieu et ainsi, en principe, favoriser autant d'indifférence à l'égard du mal qu'il conviendra au corps ou à ses gouverneurs d'en tolérer, ou que Satan aura le pouvoir de leur en faire accepter.

Si donc le nom d'unité est si puissant en lui-même, et en vertu des bénédictions aussi que Dieu lui-même y a rattachées, il nous importe de bien comprendre quelle est l'unité que Dieu reconnaît réellement. C'est ce que je me propose d'examiner, reconnaissant que le désir de cette unité est une bonne chose, et que plusieurs des tentatives faites pour y arriver renferment des éléments de piété, alors même que les moyens employés n'apportent pas dans l'esprit la conviction qu'ils sont de Dieu.

Personne ne niera qu'il faut que Dieu lui-même soit

le centre et la source de l'unité, et que Lui seul *peut* l'être en puissance comme en droit. Un centre d'unité en dehors de Dieu, quel qu'il soit, est pour autant une dénégation de sa Déité et de sa gloire, un centre indépendant d'influence et de puissance, et Dieu est le juste, véritable et seul centre de toute vraie unité. Tout ce qui ne dépend pas de ce centre est rébellion. Mais cette vérité si simple, et pour le chrétien si nécessaire, éclaire immédiatement notre chemin. La chute de l'homme est l'opposé de ceci. L'homme était une créature subordonnée, et de plus « l'image de Celui qui devait venir ; » il voulut être indépendant, et il est, dans le péché et la rébellion, l'esclave d'un rebelle plus puissant que lui, soit dans la dispersion des volontés propres particulières, soit dans la concentration de ces volontés dans la domination de l'homme terrestre. — Il faut donc que nous fassions un pas de plus ; il faut que Dieu soit un centre de bénédiction, aussi bien que de puissance, lorsqu'il s'entoure d'armées ou de multitudes unies et moralement intelligentes. Nous savons qu'il punira les rebelles par une destruction éternelle de devant sa présence, les abandonnant au tourment sans espoir de leur haine et de leur égoïsme individuels et privés de centre ; mais il faut que Dieu lui-même soit un centre de bénédiction et de sainteté, car il est un Dieu saint, et il est amour. La sainteté en nous, en même temps qu'elle est par sa nature séparation d'avec le mal, consiste précisément à avoir Dieu, le Saint, qui aussi est amour, pour objet, pour centre et pour source de nos affections. Il nous rend participants de sa sainteté (car il est essentiellement séparé de tout le mal, qu'il connaît, comme Dieu, comme ce qui est le

contraire de ce qu'Il est Lui-même); mais en nous, la sainteté doit consister en ce que nos affections, nos pensées et toute notre conduite aient leur centre en Lui, et dérivent de Lui, cette position étant maintenue dans une entière dépendance de Lui. Je parlerai tout à l'heure de l'établissement et de la puissance de cette unité dans le Fils et dans l'Esprit : mais j'insiste, ici, sur la grande et glorieuse vérité elle-même qui fait l'objet de ces pages. Le grand principe de l'unité est vrai même quant à la création. Elle fut formée dans l'unité, et Dieu en est le seul centre possible. Elle sera ramenée de nouveau à l'unité, ayant Christ, son centre, pour Chef, Lui, le Fils, par qui et pour qui toutes choses ont été créées (Col. I, 16). C'est la gloire de l'homme (et aussi sa misère en tant qu'homme déchu), d'être fait ainsi un centre, dans la position qui lui a été faite : *« l'image de Celui qui doit venir »* ; mais, hélas ! la contrefaçon de celui-ci en un état de rébellion dans cette même position, une fois qu'il est tombé. Je ne sache pas (je ne veux pas affirmer davantage) que des anges aient jamais été fait le centre d'aucun système ; mais l'homme, oui bien. C'était sa gloire d'être le Seigneur et le centre de ce monde inférieur, ayant une Ève dépendante de lui pour compagne et pour aide. Il était l'image et la gloire de Dieu (1 Cor. XI, 7). Sa dépendance le faisait regarder en haut, et c'est en cela qu'est la vraie gloire et le bonheur pour tous, excepté Dieu. La dépendance regarde en haut, et est

* Ephes. I. Il nous a fait connaître le mystère de sa volonté ; qui est de réunir en un toutes choses en Christ, en qui nous avons reçu un héritage.

ainsi élevée au-dessus d'elle-même ; l'indépendance ne peut que regarder en bas (car elle ne peut pas, dans une créature, être remplie d'elle-même), et elle est dégradée. La dépendance est la vraie grandeur d'une créature, quand l'objet, duquel elle dépend, est celui duquel il faut qu'elle dépende. L'état primitif de l'homme n'était pas la *sainteté* dans le sens propre de ce mot, parce que le mal n'était pas connu. L'état de l'homme n'était pas un état divin, mais un état de création heureux et béni ; c'était l'*innocence*. Mais cette innocence a été perdue quand l'homme a voulu être indépendant. Si l'homme devint comme Dieu, connaissant le bien et le mal, il devint tel avec une conscience mauvaise, l'esclave du mal qu'il connaissait, et dans une indépendance dans laquelle il ne pouvait pas se maintenir en même temps qu'il avait moralement perdu Dieu pour dépendre de Lui.

C'est avec cet état, car il faut que nous entrions maintenant dans la question actuelle de l'unité, c'est avec l'homme dans cet état que Dieu a affaire, si jamais une unité réelle et véritable, que Dieu puisse reconnaître, doit exister. Or, il faut encore ici que Dieu soit le centre, non pas seulement en puissance créatrice, car le mal existe, le monde gît dans le mal, et le Dieu d'unité est le Dieu *saint*. La séparation, la séparation d'avec le mal devient donc la base nécessaire, le seul principe, je ne dis pas la puissance, de l'unité, car il faut que Dieu soit le centre et la puissance de cette unité, et le mal existe, et il faut que ceux qui doivent faire partie de l'unité de Dieu soient séparés de cette corruption, car Dieu ne peut pas être uni au mal.

La séparation d'avec le mal est donc, je le répète, le

grand principe fondamental de toute unité véritable : sans cette séparation, l'unité associe plus ou moins l'autorité de Dieu au mal, et est une rébellion contre son autorité, comme est toute autorité indépendante de lui. Sous ses formes les plus modestes, c'est une secte ; sous sa forme la plus complète, c'est la grande apostasie, dont l'unité constitue l'un des caractères, soit comme puissance ecclésiastique, soit comme puissance séculière ; mais une unité, fondée sur la soumission de l'homme à ce qui est réellement ou ouvertement indépendant de Dieu, en tant qu'indépendant de sa Parole, une unité qui n'est pas fondée sur la soumission au Dieu Dieu saint, selon sa Parole* et par la puissance de l'Esprit agissant en ceux qui sont unis, et par la présence de Celui qui est la puissance personnelle de l'union dans le corps. Mais cette *séparation* dont je parle n'est pas encore établie par la puissance judiciaire de Christ, qui sépare, non le bien d'avec le mal, le précieux d'avec ce qui est vil, mais ce qui est vil d'avec ce qui est précieux, bannissant le mal de devant Lui par un jugement qui lie l'ivraie en faisceaux et la jette dans la fournaise de feu, ôtant de son royaume tous les scandales, Satan et ses anges étant eux-mêmes précipités, et toutes choses ensuite étant réunies en un en Christ, dans le ciel et sur la terre. Alors le monde, non pas la conscience, sera délivré du mal, non par la puissance et le témoignage de l'Esprit de Dieu, mais par le jugement qui ne souffrira pas le mal, mais qui retranchera tous les méchants.

* Ceci est caractéristique de l'unité indépendante. Je crois qu'elle arrivera à un état d'infidélité ouverte, et qu'elle sera une manifestation de la puissance de Satan.

Nous ne sommes pas maintenant, je le répète, dans les jours de cette séparation judiciaire du mal d'avec le bien dans le monde, comme le champ qui appartient à Christ, alors que les méchants seront retranchés et détruits. Mais l'unité n'est pas, pour cela, abandonnée et effacée de la pensée de Dieu, et Dieu ne peut pas non plus reconnaître l'union du bien avec le mal. Il y a un seul Esprit et un seul corps, les enfants de Dieu qui étaient dispersés sont « rassemblés *en un* » (Ephes. IV, 4 ; Jean XI, 52). Dieu opère au milieu du mal pour produire une unité dont il est le centre et la source, et qui, dans la dépendance connaît son autorité. Il ne réalise pas encore cette unité par le retranchement judiciaire des méchants ; mais il ne peut s'unir avec ceux-ci, ni reconnaître une unité qui leur profite.

Comment donc cette unité sera-t-elle formée ? Dieu sépare les « appelés » d'avec le mal : *« sortez du milieu d'eux et vous en séparez, et je vous serai pour Père et vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur Tout-puissant, »* comme il est écrit : *« J'habiterai au milieu d'eux, et j'y marcherai ; et je serai leur Dieu et eux seront mon peuple »* (2 Cor. VI, 16-18).

Le principe d'union est ici clairement mis en évidence. Dieu dit : *« Sortez du milieu d'eux, etc. »* Il n'aurait pas pu former une véritable unité autour de Lui, autrement. Puisque le mal existe, et que même il est notre condition naturelle, il ne peut y avoir d'union, dont le Dieu saint soit le centre et la puissance, que par la séparation d'avec le mal. La séparation est le premier élément d'unité et d'union, nous ne saurions trop le répéter.

Voyons maintenant de plus près de quelle manière

cette unité s'effectue et sur quoi elle est fondée. Il faut, pour la former, qu'il y ait une puissance intrinsèque d'union, qui rattache l'unité à un centre, aussi bien qu'une puissance qui sépare du mal ; et, ce centre étant trouvé, il dénie tous les autres. Le centre d'unité est nécessairement unique et sans rival. Le chrétien n'a pas à chercher longtemps ici ; — ce centre, c'est *Christ*, l'objet des conseils divins, la manifestation de Dieu lui-même, l'unique et seul vase de puissance médiatoriale, ayant le droit d'unir la création, comme Celui par qui et pour qui toutes choses ont été faites, et l'Eglise, comme son rédempteur, son Chef, sa gloire et sa vie (comp. Col. I). Christ a une double primauté : il est « *chef sur toutes choses à l'Eglise qui est son corps, et la plénitude de Celui qui remplit tout en tous* » (Ephés. I, 22-23). Ceci s'accomplira en son temps. Nous nous occupons, pour le moment, de la période intermédiaire, de l'unité de l'Eglise elle-même, et de son unité au milieu du mal. Or, il ne peut y avoir aucune puissance morale qui soit capable d'unir loin du mal, si ce n'est Christ. Lui seul, comme la grâce et la vérité parfaites, découvre tout le mal qui sépare de Dieu, et duquel Dieu sépare. Lui seul peut, de la part de Dieu, être le centre d'attraction qui attire à lui tous ceux sur lesquels Dieu agit ainsi. Dieu n'en reconnaîtra aucun autre ; et il n'y en a aucun autre auquel ce témoignage pouvait être rendu, nul autre qui soit moralement qualifié pour concentrer toutes les affections qui sont de Dieu et qui ont Dieu pour objet. La rédemption elle-même rend ce fait nécessaire et évident : il ne peut y avoir qu'un seul Rédempteur ; il ne peut y en avoir qu'un seul auquel un cœur racheté puisse être donné,

et sur lequel un cœur régénéré puisse concentrer toutes ses affections, Lui seul, le centre et la révélation de l'amour du Père! Lui aussi, il est le centre de la puissance pour accomplir tout cela. En Lui, toute la plénitude habite (Col. 1, 19). L'amour, — et Dieu est amour, — est connu en lui; il est la sagesse et la puissance de Dieu, et plus encore; il est la puissance séparatrice d'attraction, parce qu'il est la manifestation de tout cela et Celui qui l'accomplit au milieu du mal. Et c'est là ce dont nous, pauvres et misérables êtres, qui sommes dans ce mal, nous avons besoin; et c'est ce dont Dieu a besoin, si nous pouvons nous exprimer ainsi, pour sa gloire *séparatrice* au milieu du mal. — Christ s'est sacrifié Lui-même pour établir Dieu, en amour *séparateur*, au milieu du mal. Il y avait plus que cela: l'œuvre de Christ avait une portée plus étendue; mais je parle ici de ce qui se rapporte à mon sujet actuel.

Ainsi Christ devient, non-seulement le centre d'unité pour l'univers dans son glorieux titre de puissance; mais comme le révélateur de Dieu, comme Celui qui a été reconnu et établi par le Père et comme Celui qui attire les hommes, il devient un centre spécial et particulier d'affections divines dans l'homme, un centre autour duquel, comme seul centre divin d'unité, les hommes sont réunis; car en effet, si Christ est le centre et nécessairement le seul centre: « *Celui qui n'assemble pas avec moi disperse.* »

Tel était, pour ce qui regarde le sujet qui nous occupe, le but même et la puissance de la mort de Christ. « *Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même* » (Jean XII, 32). D'une manière plus

spéciale, il s'est donné lui-même, non-seulement *pour « la nation, »* mais *« pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés »* (Jean XI, 51-52). Mais, ici encore, nous trouvons cette mise à part d'un peuple particulier: *« Il s'est donné Lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour Lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres »* (Tite II, 14). Il était le modèle même de la vie divine dans l'homme, dans la séparation d'avec le mal qui l'entourait de toutes parts. Il était l'ami des publicains et des pécheurs, faisant entendre aux hommes les doux sons de la grâce par un amour tendre et familier; mais il fut toujours l'homme séparé; et il est tel comme centre et grand sacrificateur de l'Eglise: *« Un tel souverain sacrificateur nous convenait, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, »* et, ajouté l'Ecriture: *« élevé plus haut que les cieux.*

Nous pouvons remarquer ici en passant que le centre et le sujet de cette unité sont célestes. Un Christ vivant sur la terre devint un instrument pour maintenir l'inimitié, lui-même étant assujetti à la loi des commandements qui consiste en ordonnances (Gal. IV, 4; Ephés. II, 15). Ainsi, quoique la gloire divine de sa personne s'étendît nécessairement par-dessus ce mur de séparation, comme une branche fertile de la grâce, pour de pauvres passants gentils de dehors (et il ne pouvait en être autrement, car là où il y avait de la foi, Christ ne pouvait nier qu'il fût Dieu; il ne pouvait pas davantage nier ce que Dieu était, c'est-à-dire amour); cependant, comme homme né de femme, il naquit *« sous la loi. »* Mais par sa mort il détruisit le mur mitoyen de clôture, et des deux, Juifs et Gentils, en fit

un, les réconciliant tous les deux en un corps à Dieu, en faisant la paix. C'est pourquoi, c'est en tant qu'« élevé, » et finalement en tant qu'« élevé, plus haut que les cieux, » qu'il devient le centre et le seul objet d'unité.

Je remarquerai ici en passant que la mondanité détruit toujours l'unité. La chair ne peut s'élever au ciel, ni s'abaisser en amour à tous les besoins. Elle marche dans la comparaison séparative de sa propre importance : « Je suis de Paul, et moi d'Apollos, et moi de Céphas, et moi de Christ » (1 Cor. I, 12). « N'êtes-vous pas charnels et ne marchez-vous pas à la manière des hommes » (1 Cor. III, 3)? Paul n'avait pas été crucifié pour les Corinthiens; ils n'avaient pas non plus été baptisés pour le nom de Paul; ils étaient devenus terrestres dans leur pensées et c'en était fait de l'unité. Mais le glorieux et céleste Christ les embrassait tous dans un seul mot : « Pourquoi *me* persécutes-tu » (Actes IX, 4)? Cette séparation de tout ce qui n'était pas Lui, fut plus lente parmi les Juifs, parce qu'ils avaient été extérieurement le peuple de Dieu, un peuple séparé; mais après leur avoir montré tout ce qu'ils étaient, l'auteur inspiré dit aux disciples : « Sortons *vers Lui* hors du camp, portant son opprobre » (Hébr. XIII, 13). Le Seigneur voulait qu'il y eût, en résultat, un seul troupeau, un seul berger, et il *mène dehors* ses propres brebis et marche devant elles (Jean X).

De fait, nous n'avons qu'à montrer que l'unité est la pensée de Dieu; et la séparation d'avec le mal en sera la conséquence nécessaire, car elle existe comme principe dans l'appel de Dieu, même avant l'unité elle-même. L'unité est le dessein, et comme Dieu est le seul

centre légitime, l'unité doit être le résultat d'une sainte puissance; mais la séparation d'avec le mal est la nature même de Dieu. Ainsi quand Dieu appelle Abraham publiquement, il lui dit : « Sors de ton pays et d'avec ta parenté et de la maison de ton père » (Gen. XII, 1).

Mais poursuivons : D'après ce que nous avons vu, il est évident que le Seigneur Jésus, dans les hauts cieux, est l'objet autour duquel l'Eglise se groupe dans l'unité : il est la tête et le centre de l'Eglise. C'est là le caractère de l'unité de ceux qui sont de Christ et de leur séparation d'avec le mal et d'avec les pécheurs. Cependant ils ne devaient pas être ôtés du monde, mais gardés du mal et sanctifiés par la vérité, Jésus s'étant lui-même mis à part ainsi dans ce but (Jean XVII). C'est pourquoi le Saint-Esprit fut envoyé ici-bas, non-seulement pour la manifestation de la puissance et de la gloire du Fils de Dieu, mais pour identifier les appelés avec leur Chef céleste, et pour les séparer du monde dans lequel ils devaient rester ; et le Saint-Esprit devint ainsi, ici-bas, le centre et la puissance de l'unité de l'Eglise au nom de Christ, Christ ayant détruit le mur mitoyen de clôture, réconciliant tous les deux en un seul corps par la croix. Les saints, ainsi « rassemblés en un, » devinrent l'habitation de Dieu par l'Esprit » (Ephes. II) ; le Saint-Esprit lui-même devint la puissance et le centre d'unité, mais au nom de Jésus, — d'un peuple séparé également des Juifs et des nations, et retiré de ce présent siècle mauvais, pour être uni à son Chef glorieux. Par Pierre, Dieu visita les nations pour en retirer un peuple pour son nom ; et au milieu des Juifs, il y avait un résidu selon l'élection de grâce ; comme Paul, l'un d'entre eux, fut séparé lui-même

d'Israël et des nations, vers lesquels il fut envoyé. Tel fut invariablement le témoignage. « Si nous disons que nous avons communion avec Lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons, et nous ne pratiquons pas la vérité » (1 Jean 1, 6).

La séparation d'avec le mal est nécessairement le premier principe de communion avec Lui. Quiconque met cela en doute est menteur et, pour autant, du malin; il dément le caractère de Dieu. Si l'unité dépend de Dieu, elle doit être séparation d'avec les ténèbres. Il en est de même de notre communion les uns avec les autres. « Si nous marchons dans la lumière comme *Dieu est dans la lumière*, nous avons communion les uns avec les autres » (1 Jean 1, 7). Remarquez qu'il n'y a ici aucune limite; l'Écriture dit : « comme *Dieu est dans la lumière*. » C'est dans cette lumière que le Seigneur nous a placés par la rédemption, et par elle le caractère tout entier de notre marche et de notre union doit être formé. Nous ne pouvons avoir aucune communion avec Dieu en dehors de la lumière. Pour les Juifs il en était autrement, parce que leur séparation, bien qu'elle fût une séparation et qu'elle fût par conséquent la même en principe, était cependant seulement une séparation extérieure dans la chair, le chemin du lieu très-saint n'étant pas non plus encore manifesté, pas même pour les saints, quoique, selon les conseils de Dieu, ils dussent avoir leur place là en vertu du sacrifice qui devait être offert.

Il en est de même de la « communion les uns avec les autres. » « Quelle participation y a-t-il entre la justice et l'iniquité? Quelle communion y a-t-il entre la lumière et les ténèbres? Et quel accord entre Christ et

Bérial? ou quelle part a le fidèle avec l'infidèle? Et quelle convenance y a-t-il du temple de Dieu avec les idoles? » S'adressant ensuite aux saints, le Saint-Esprit ajoute : « Car vous êtes le temple du Dieu vivant, selon ce que Dieu a dit : J'habiterai au milieu d'eux et j'y marcherai ; et je serai leur Dieu, et eux seront mon peuple. C'est pourquoi, sortez du milieu d'eux et vous en séparez » (2 Cor. VI, 14 et suiv.) ! Autrement nous provoquons le Seigneur à la jalousie, comme si nous étions plus forts que Lui. J'ajouterai que la cène du Seigneur est le symbole et l'expressoin de cette unité, *« car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous sommes tous participants d'un seul pain »* (1 Cor. X, 17). Nous voyons ici très clairement que, comme l'unité d'Israël était fondée sur la délivrance et sur l'appel qui sépara Israël des gentils et sur le maintien de cette séparation, de même l'unité de l'Eglise est fondée sur la puissance du Saint-Esprit descendu du ciel, tirant du monde et mettant à part, pour Christ, un peuple particulier au milieu duquel il habite : Dieu lui-même demeurant ainsi et marchant au milieu d'eux, car « il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi nous avons été appelés à une seule espérance de notre vocation » (Ephés. IV, 4). Le nom même de Saint-Esprit ne nous enseigne-t-il pas la même leçon? car la *sainteté*, c'est la séparation d'avec le mal.

De plus, quelle que soit notre imperfection dans la réalisation de cette séparation, elle a toujours nécessairement son principe et sa mesure dans la « lumière, » « comme Dieu est dans la lumière, » le chemin du lieu très-saint étant manifesté, et le Saint-Esprit étant descendu pour demeurer dans l'Eglise ici-bas, en puissance

de séparation céleste, comme centre et puissance présente d'unité, — exactement ce qu'avait été autrefois la « Schékina » en Israël. Il établit la sainteté de l'Eglise et son unité dans sa séparation pour Dieu, selon sa propre nature divine, et selon la puissance de cette présence.

Telle est l'Eglise, et telle est la vraie unité. Les saints ne peuvent, intelligemment, en reconnaître aucune autre, encore qu'ils puissent reconnaître des désirs et des efforts pour faire le bien, là où le bien n'est pas atteint.

A suivre.

Pensées.

Dans la prière il faut cette modestie qui ne prétend pas imposer à Dieu, — et aussi la confiance qui compte sur Dieu.

Il arrive souvent que des âmes très sincères se placent devant Dieu dans la chair, dans ce sens, qu'elles veulent que Dieu les estime au point de vue de ce qu'elles sont pour Dieu et non de ce que Christ est pour elles.

Il importe qu'un frère, qui s'occupe plus particulièrement du mal dans une assemblée, soit préoccupé des ressources de la grâce, afin que son cœur ne soit pas oppressé par la vue du mal. Souvent le mal diminue à nos yeux en raison de la mesure selon laquelle le cœur compte sur la grâce.

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

**La séparation d'avec le mal est
le principe divin de l'unité.**

(Suite et fin de la page 220.)

Je pourrais terminer ici mes remarques, ayant développé le grand, quoique simple principe, qui découle de la nature même de Dieu, savoir que la séparation d'avec le mal est le principe divin d'unité. Mais une difficulté qui se lie à mon sujet principal se présente ici. En supposant que le mal s'introduise dans le corps, ainsi formé maintenant sur la terre, le principe restera-t-il également vrai? et dans ce cas, comment la séparation d'avec le mal pourra-t-elle maintenir l'unité? Ici, nous touchons au mystère d'iniquité » (2 Thess. II); mais le principe dont nous parlons, découlant de la nature même de Dieu qui est *saint*, ne peut être mis de côté. La séparation d'avec le mal est la conséquence nécessaire de la présence de l'Esprit de Dieu, en toute circonstance, pour ce qui concerne la conduite et

la communion ; mais ici elle subit une certaine modification. La présence révélée de Dieu est toujours judiciaire, là où elle existe, parce que la puissance contre le mal est liée à la sainteté qui le rejette. Ainsi, en Israël, la présence de Dieu était judiciaire ; le gouvernement de Dieu, qui ne permet pas le mal, s'exerçait. Il en est de même, quoique d'une manière différente, dans l'Eglise. La présence de Dieu là aussi est judiciaire ; — « ils ne sont pas du monde, » sauf en témoignage, parce que Dieu n'est pas encore révélé dans le monde : c'est pourquoi elle n'arrache pas l'ivraie de ce champ ; mais elle juge ceux qui sont « dedans. » Ainsi l'Eglise doit ôter du milieu d'elle le méchant (1 Cor. V, 15), et elle maintient ainsi sa séparation d'avec le mal. L'unité est maintenue par la puissance du Saint-Esprit et par une bonne conscience ; et pour que l'Esprit ne soit pas contristé, et que la bénédiction pratique ne soit pas perdue, les saints sont exhortés à prendre garde que « quelqu'un ne manque de la grâce de Dieu » (Hébr. XII, 15). Combien est agréable et béni ce jardin du Seigneur, lorsqu'il est maintenu dans cet état, et qu'il fleurit, exhalant le parfum de la grâce de Christ. Mais, hélas ! nous le savons, la mondanité s'introduit, et la puissance spirituelle diminue ; le goût pour cette bénédiction est affaibli, parce qu'on ne jouit pas de celle-ci dans la puissance du Saint-Esprit ; la communion spirituelle avec Christ, le Chef céleste, se relâche, et la puissance qui bannit le mal de l'Eglise n'est plus en exercice vivant. Le corps n'est pas assez animé de l'Esprit saint pour répondre à la pensée de Dieu. Mais Dieu ne se laisse jamais sans témoignage. Il amène le corps à la conscience du mal par un té-

moignage quelconque, — par la Parole ou par des jugements, ou par les deux moyens successivement, pour le rappeler à son énergie spirituelle, et l'amener à maintenir la gloire de Dieu et le lieu de cette gloire. Si le corps refuse de répondre à la vraie nature et au caractère de Dieu, et à l'incompatibilité de cette nature avec le mal, de telle sorte qu'il devienne réellement un faux témoin pour Dieu, alors le premier et immuable principe reparaît : il faut se séparer du mal.

L'unité, qui est maintenue après une séparation comme celle-là, devient un témoignage à la compatibilité du Saint-Esprit avec le mal, ce qui veut dire qu'elle est, dans sa nature, « l'apostasie; » elle maintient le nom et l'autorité de Dieu dans son Eglise et l'associe avec le mal. Ce n'est pas l'apostasie ouverte de l'incrédulité avouée, mais c'est le reniement de Dieu selon la vraie puissance du Saint-Esprit, en même temps qu'on se sert de son nom. *Cette* unité est la grande puissance du mal, signalée dans le Nouveau Testament, liée à l'église professante et à la forme de piété. Nous devons nous retirer de cette iniquité. Cette puissance du mal dans l'Eglise se discerne spirituellement, et est abandonnée, quand on a la conscience de l'incapacité où l'on est d'y porter remède, ou bien, s'il y a un témoignage public visible, ce témoignage en est alors la condamnation ouverte. Ainsi avant la réformation, Dieu donna de la lumière à plusieurs qui maintinrent un témoignage à l'égard de ce mal dans l'Eglise professante, en dehors d'elle; quelques-uns rendirent témoignage et cependant restèrent dans son sein. Lorsque la réformation eut lieu, le témoignage fut ouvertement et publiquement rendu, et le corps professant le romanisme, devint,

au Concile de Trente, ouvertement et d'une manière avouée, apostat, pour autant qu'un corps chrétien professant peut le devenir. Mais partout où le corps refuse d'ôter le mal, ce corps, dans son unité, renie la sainteté de Dieu, et alors la séparation d'avec le mal est le chemin du fidèle, et l'unité qu'il a quittée est le plus grand mal qui puisse exister là où le nom de Christ est invoqué. Il se peut que des saints restent dans les systèmes unis au mal, comme ils sont restés dans le romanisme, là où il n'y a pas de puissance pour réunir tous les saints ensemble ; mais le devoir du fidèle, en pareil cas, lui est clairement tracé par les principes élémentaires du christianisme, bien que, sans doute, sa foi puisse être exercée ainsi. « *Que tout homme qui prononce le nom du Seigneur se retire de l'iniquité* » (2 Tim. II, 19). Il est possible que « celui qui se sépare du mal s'expose à devenir la proie de tous » (Es. LIX, 15) ; mais il est clair que cela ne change rien au principe ; c'est une question de foi. Celui qui se sépare en pareil cas est dans la vraie énergie de l'unité selon Dieu.

Ainsi donc, la parole de Dieu nous apprend quelle est la vraie nature, l'objet et la puissance de l'unité ; elle nous donne ainsi la mesure par laquelle nous jugeons ce qui a la prétention d'être cette unité et par laquelle nous en discernons le caractère ; et, de plus, elle nous fournit le moyen de maintenir les principes fondamentaux de l'unité, selon la nature et la puissance de Dieu, par le Saint-Esprit, dans la conscience, là où cette unité peut n'être pas réalisée en même temps en puissance.

La nature de l'unité découle de la nature de Dieu ;

car Dieu doit être le centre de la vraie unité, et Dieu est saint; et il nous introduit dans l'unité en nous séparant du mal. Son *objet* est Christ: il est, lui, le seul centre de l'unité de l'Eglise, objectivement comme sa Tête. La *puissance*, c'est la puissance du Saint-Esprit ici-bas, envoyé comme l'Esprit de vérité, de la part du Père par Jésus (Jean XIV). Sa *mesure*, c'est une marche dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière, la communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ; et nous pouvons ajouter: par le témoignage de la parole écrite, la parole apostolique et prophétique du Nouveau Testament, spécialement. Elle est *bâtie* sur le fondement des apôtres et prophètes (du Nouveau Testament), Jésus-Christ lui-même étant la pierre de l'angle. Le *moyen* de la conserver, c'est d'ôter le mal (judiciairement, s'il le faut), de manière à *maintenir*, par l'Esprit, la communion avec le Père et avec le Fils. Si le mal n'est pas ôté, alors la séparation d'avec ceux qui ne l'ôtent pas, devient une affaire de conscience. Il faut retourner, fût-on seul, à l'unité essentielle et infailible du corps dans ses principes éternels d'union avec la Tête, dans une nature sainte par l'Esprit. Le chemin du fidèle devient ainsi clair. Dieu assurera par sa puissance éternelle, non pas ici-bas peut-être, mais devant ses anges, la justification de ceux qui auront reconnu, comme il le faut, sa nature et sa vérité en Jésus-Christ.

Je crois que ces principes fondamentaux, que j'ai cherché à mettre ici en lumière, sont aujourd'hui de la plus impérieuse nécessité pour le croyant qui veut marcher fidèlement et complètement avec Dieu. Il peut être pénible de se tenir en dehors de l'unité latitudinaire;

elle a en général une forme aimable ; elle est, en une certaine mesure, respectable dans le monde religieux ; elle ne met la conscience de personne à l'épreuve, et permet la volonté de chacun. Il est d'autant plus difficile de prendre une position décidée à son égard, qu'elle est souvent accompagnée d'un vrai désir du bien, et associée à des natures aimables. Refuser de s'associer à elle semble rigide, étroit et sectaire ; mais quand le fidèle a la lumière de Dieu, il doit marcher clairement dans cette lumière. Dieu justifiera ses voies au temps convenable. Aimer tous les saints est un devoir ; marcher dans leurs voies n'en est pas un ; et celui qui n'assemble pas avec Christ disperse. Il ne peut y avoir qu'une unité ; une confédération ou des alliances, même en vue du bien, ne sont pas cette unité, encore qu'elles puissent en avoir la forme. L'unité qui professe être celle de l'Eglise de Dieu, alors que le mal existe et n'est pas ôté, est une chose plus sérieuse encore : on la trouvera toujours unie au principe clérical, parce que le clergé est nécessaire pour maintenir l'unité, quand l'Esprit n'est pas la puissance de celle-ci, et que, de fait, le clergé prend la place de l'Esprit, guide, règle, gouverne à sa place, sous le nom de sacrifice ou prêtrise, ou de ministère, comme corps distinct, reconnu, comme une institution à part. Cette fausse unité ne se maintiendrait pas sans l'appui du clergé.

J. N. D.



Encore quelques mots sur le chrétien et les dettes.

Nous avons reçu quelques lettres encourageantes au sujet de l'article que nous avons publié dans notre numéro 9. Il en est deux qui renferment quelques pensées nouvelles sur le même sujet, et nous croyons devoir en extraire les fragments qu'on va lire.

(I) Un frère nous écrit :

« En demandant à notre Dieu de bénir pour les frères les solennelles et opportunes exhortations contenues dans l'article « le chrétien et les dettes, » j'aurais à cœur d'y ajouter les remarques suivantes, comme appuyant les principes chrétiens qui y sont émis, sur lesquels les saints ont tant besoin d'être rendus attentifs pour ne pas se conformer à ce siècle, mais être transformés par le renouvellement de leur entendement pour éprouver quelle est la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite (Rom. XII, 2).

» 1° Ne pouvons-nous pas nous appuyer sur la Parole pour démontrer qu'il y a des dettes hypothécaires illégitimes ? Comment ! je dirais, par exemple, à mon Dieu et Père : Tu ne m'as donné que 10 mille francs, je ne puis pas me tirer d'affaire avec cela ; je m'en vais en demander 20 mille à Mammon ? — « Soyez contents de ce que vous avez *présentement*, car LUI-MÊME a dit : Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point. » Oh ! oui, faites usage de ce que vous avez, et puis après, Dieu reste, et si vous n'avez rien, votre Dieu et Père se trouve être votre fortune et Il appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient. Il trouve

son plaisir à nous faire don, librement, de toutes choses avec Jésus.

» 2° Quant aux prêts et aux dons, je vois à cet égard dans la Parole deux lignes de conduite pour le chrétien, une générale et une particulière : la première à l'égard de tous les hommes, la seconde à l'égard de la famille de Dieu. Je suis frappé depuis longtemps de trouver qu'aucun des préceptes de la Parole, nous ordonnant de prêter, ne se trouve dans les épîtres, ni dans les Actes, et j'attire l'attention des frères sur ce point. Dès le début, il a été pourvu aux nécessités des saints par des *dons* et non par des *prêts*. Voyez Actes IV, 34-35. — Plus tard, après la formation des assemblées parmi les Gentils, nous trouvons des collectes faites dans un pays pour les saints d'un autre pays (Voyez Rom. XV, 25-27 ; 1 Corinth. XVI, 1-3 ; et le beau chap. IX de la 2^{me} aux Corinth.). En Actes XX, 35, Paul nous dit, en se donnant pour exemple, qu'en travaillant il faut non-seulement avoir en vue ses propres besoins, mais aussi ceux des autres et se souvenir des paroles du Seigneur Jésus qui a dit : « C'est plus heureux de *donner* que de recevoir. » — Même principe en Ephés. IV, 27-28. — En 1 Tim. VI, 18, l'apôtre recommande aux frères riches d'être prompts à *donner*. — 1 Jean III, 17, montre l'absence complète de l'amour du Père en celui qui ferme ses entrailles à son frère dans le besoin. — Enfin Hébr. XIII, 16, exhorte à ne pas oublier la bienfaisance, et à faire part de ses biens, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices. — Voilà donc la ligne de conduite des chrétiens entr'eux, c'est de donner plutôt que de prêter (exception à la règle sans doute). Au lieu que ce que j'appelle la ligne

de conduite générale à l'égard des hommes selon Matth. V, 42 et Luc VI, 34-36, a pour principe d'imiter notre Père qui est bon même envers les ingrats et les méchants.

« Je trouve qu'il faut beaucoup de sagesse et de discernement pour prêter de l'argent à un frère, surtout s'il s'agit pour ce dernier de faire une entreprise ou de conserver une position, dont il devrait, pour la gloire du Seigneur et pour le témoignage, sortir au plus tôt. Pour ma part, si je cherche à trouver un cas où je serais libre d'emprunter, je n'en trouve aucun. Exposer *en toutes choses* mes requêtes à Dieu (et non aux frères), voilà un chemin tracé d'une manière bien claire. — Décharger sur lui tout mon souci, car il a soin de moi, — me rappeler que mon Père *sait* que j'ai besoin du nécessaire, — attendre sa délivrance en me tenant en repos : voilà qui produit le repos de l'âme, la tranquillité et le contentement d'esprit ; et alors combien sont ineffablement douces les réponses et les délivrances de la bonté de mon Dieu et Père, qui emploiera les corbeaux, — si ses enfants ne veulent pas s'y prêter, — plutôt que de manquer à sa Parole fidèle ! Oh ! si c'était le temps de raconter ces délivrances, quels beaux traités, quels beaux rapports ne seraient pas ceux qui savent s'attendre à Dieu ! Lui-même montrera ces choses en leur temps. — Enfin si l'attente du Seigneur était un fait pratique pour nos cœurs, contracterions-nous des emprunts et des dettes ? Non, nous ne voudrions pas qu'Il nous trouvât débiteurs à quelque autre qu'à NOTRE DIEU.

» 3° Ce que j'ai à dire, en troisième lieu, sera court. Si la confiance en Dieu et la dépendance de sa bonté

gardent le chrétien de faire des dettes, la même confiance le dirige à ne pas se conformer à ce siècle en employant la voie de la justice humaine pour se faire payer ; il saura trouver dans la Parole de douces consolations à cet égard. Sa *douceur* (ou plutôt, selon le vrai sens du mot, le caractère d'un homme qui n'insiste pas sur ses droits) sera connue de tous les hommes (Philip. IV, 5) ; il donnera la tunique à celui qui lui prend son manteau (Luc VI, 29-30) ; il saura supporter des injustices et des pertes (1 Cor. VI, 7, 8) ; il supportera avec joie l'enlèvement de ses biens (Hébr. X, 34) ; il se souviendra que souffrir pour la justice est un bonheur (1 Pierre III, 14) ; et ainsi il suivra les traces du Seigneur Jésus, qui n'a jamais fait valoir ses droits personnels, mais qui s'en remettait à Celui qui juge justement (1 Pierre II, 19-24).— Sans doute qu'il est pénible d'être la dupe de la mauvaise foi du monde, qui profite de la débonnairété des chrétiens. Mais le Seigneur, qui est honoré par là, nous a promis le centuple présentement de tout ce que nous laisserons pour Lui (Marc X, 29-30). Que c'est humiliant de trouver des chrétiens qui, tout en prêchant la grâce, remettent leurs débiteurs entre les mains des procureurs ou des huissiers et entrent en procès pour se faire rendre justice.

» Que Dieu nous donne de savoir davantage faire usage de Dieu dans toutes nos affaires et éprouver la bénédiction de ces paroles de Jérémie XVII, 7, 8 : « Béni soit l'homme qui se confie en l'Eternel et duquel l'Eternel est la confiance ! Car il sera comme un arbre planté près des eaux, et qui étend ses racines le long d'une eau courante : quand la chaleur viendra, il ne

s'en apercevra point, et sa feuille sera verdoyante ; il ne sera point en peine en l'année de la sécheresse, et ne cessera point de porter du fruit. »

(II) Un autre frère nous écrit :

« Dans bien des occasions, j'avais présenté des remarques semblables aux frères ; mais on voit des impossibilités à réaliser Rom. XIII, 8, tant est invétérée dans nos mœurs l'inclination à avoir recours au crédit, et cela, le plus souvent, auprès des gens du monde, au lieu d'attendre avec patience la délivrance du Seigneur. Il y a, je n'en doute nullement, dans les voies de Dieu à l'égard des siens, un but particulier, et ces exercices variés du cœur et de la foi ont certainement pour but de nous amener à avoir affaire avec Dieu dans toutes nos circonstances. Si donc l'enfant de Dieu a recours au crédit qu'on lui accorde, cet exercice manque et le but que Dieu se proposait à l'égard de son enfant n'est pas atteint. De cette manière (honnête en apparence) de se passer de Dieu dans l'épreuve, il résulte qu'Il nous devient étranger. Quel résultat ! — Être obligé à l'homme et non à Dieu, n'est pas une chose heureuse, car, au point de vue de notre profession de la vérité, il est facile de voir qu'on est comparativement faible pour parler de la vérité à ceux auxquels on doit. C'est un mal, évidemment, et une telle expérience devrait, ce semble, en faire rechercher la cause et la confesser, dès qu'on l'a trouvée.

» Quand est-ce que l'enfant de Dieu fait l'expérience « que la paix de Dieu » garde le cœur et les pensées, « en Jésus-Christ ? » N'est-ce pas quand il expose avec confiance ses besoins à ce tendre Père ? De combien de grâces et de joies est privé le chrétien qui fait des det-

tes. D'un autre côté, comment pourra-t-il encourager ses frères éprouvés à la confiance en Dieu, — à une attente patiente de la délivrance qui vient de Dieu ! — D'où vient qu'auprès de tels frères, on est parfois si banal et si sec ! N'est-ce pas de ce que soi-même on ne fait que peu ou pas du tout l'expérience de Dieu — de sa constante bonté — de son immanquable fidélité ? Je crois, en outre, qu'on n'a pas assez compris — que *la foi* est un principe dont l'application se rapporte aussi aux choses temporelles, — que le tout est de s'attendre à Dieu, « car Celui qui a fait les promesses, est fidèle.

» Je voudrais aussi, que l'attention des chrétiens aisés ou riches fût attirée davantage sur la jouissance qu'il y a pour le cœur « à prendre part aux nécessités des saints, » — sur la responsabilité qui leur incombe d'avoir à cœur les intérêts de ces membres souffrants de Christ, afin que, par une épreuve trop longue, ils ne soient pas exposés à se laisser entraîner dans la voie de l'iniquité. »

Dès lors nous avons reçu d'un troisième frère les remarques suivantes :

« Le sujet des dettes pour le chrétien était bien de saison, et il faut espérer qu'il sera en bénédiction à plusieurs. Il est de toute importance de fixer l'attention des enfants de Dieu sur les tristes résultats d'une marche opposée aux directions positives de la parole de Dieu ; mais à côté du mal que l'article signale, on pourrait citer plusieurs cas qui seraient bien propres à édifier les chrétiens. Ainsi, je connais des sœurs veuves qui, par leur travail et leur économie, sont parvenues à éteindre toutes les dettes que leur maris avaient

laissées, et Dieu a été avec elles pour les aider et les soutenir dans cette œuvre de justice envers des créanciers qui même ne leur demandaient pas un centime. Non-seulement elles ont pu tout payer, mais encore avoir ensuite de quoi donner. Il est aussi des cas où des parents étant incapables de gagner leur vie et par conséquent d'acquitter leur dettes, leurs enfants se sentant liés devant Dieu, se sont mis avec courage, appuyés sur la force du Seigneur, à l'œuvre pour éteindre les dettes de leurs parents, et ils ont réussi, et même aujourd'hui, temporellement, ils sont mieux que jamais. Dieu est avec le juste et il ne l'abandonne jamais ; mais Il n'est pas avec l'ouvrier d'iniquité, quel qu'il soit, chrétien ou non. »

On nous écrit de divers côtes, de loin et de près, que cet article a produit de l'impression sur des frères qui, jusqu'ici, avaient cru pouvoir entrer sans scrupules dans la voie des dettes. Tel frère a dès lors renoncé à un commerce moralement fâcheux pour lui et a vendu un immeuble pour se libérer d'un fardeau dont il a senti le danger et la pesantur. Gloire à Dieu qui seul bénit !

D'autres, en revanche, ont vu de grandes difficultés, des impossibilités même à l'observation de ce devoir. Nous ne croirons jamais qu'il soit impossible d'obéir à Dieu. Tout est possible à celui qui croit. Les difficultés viennent souvent de ce que l'on fait abstraction de Dieu, de son amour pour nous, de sa proximité et de sa puissance pour délivrer. Oui, tout devoir est difficile, impossible même, quand on exclut Dieu de ce qui s'y rapporte ; quand on croit pouvoir di-

riger un commerce, faire des achats et des ventes comme le monde et mettre le christianisme en dehors; quand on est dans son magasin, dans son atelier, dans son échoppe, en laissant Dieu et la volonté de Dieu à la porte. Veuille le Seigneur qu'il n'en soit jamais ainsi d'aucun de ceux qui lisent ces lignes! « Chargez mon joug sur vous (celui de la soumission absolue à la volonté du Père), nous dit le Sauveur, et apprenez de moi, parce que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est aisé et mon fardeau léger. »

**« Et ainsi qu'il arriva aux
jours de Lot. »**

« Et ainsi qu'il arriva aux jours de Lot : on mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait, on bâtissait; mais au jour où Lot sortit de Sodome, il plut du feu et du soufre du ciel, qui les fit tous périr; il en sera de même au jour où le Fils de l'homme sera manifesté » (Luc XVII, 28-30).

« Comment cela peut-il être ? » demanderont quelques lecteurs. Nous pensions que le christianisme irait toujours en progressant jusqu'à ce que le monde entier fût converti. L'Écriture ne dit-elle pas : « La terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent » — (Esaïe XI)? Comment donc ce monde peut-il devenir aussi méchant que Sodome, et la méchanceté aller en croissant jusqu'au jour où Christ sera révélé du ciel? La réponse

est très simple. L'Ecriture n'enseigne nulle part que la bénédiction de la terre aura lieu avant la venue du Christ; elle déclare, au contraire, que ce sera après cette venue. Il ne peut y avoir de doute là-dessus; les choses arriveront exactement comme Christ le dit: « Ainsi qu'il en fut aux jours de Lot, » et cela même jusqu'au jour où Christ sera révélé du ciel. Oui, mon lecteur *peut* vivre assez pour voir ce jour. Si au lieu de croire en Christ, vous le méprisez, vous pouvez être pris d'une aussi grande surprise que les habitants de Sodome, lorsqu'ils ouvrirent leurs volets pour commencer les travaux d'un nouveau jour et les péchés d'un nouveau jour.

Mais voyons *comment il en était* aux jours de Lot. Il y a des instructions solennelles qui se rattachent à ce sujet. Voici Abraham, l'homme de Dieu, *en dehors* de Sodome, en communion intime avec Dieu. Voilà Lot *dans* Sodome et, par conséquent, en dehors de la communion avec Dieu; quoique sauvé comme à travers le feu. Enfin il y a Sodome, la ville condamnée pour sa méchanceté.

Sur toute la face de la terre il n'y avait qu'un seul Abraham. Et, en tout temps, combien peu il y en a eu qui ont vraiment marché avec Dieu. Des deux premiers hommes, nés d'une femme, l'un ne tient aucun compte de la sentence prononcée par Dieu sur la terre, et essaye d'apporter ce que la terre avait produit de mieux, comme une offrande à l'Eternel; et il fut rejeté. L'autre, Abel, reconnaît la sentence de mort, et s'approche de Dieu au moyen du sang d'une victime. Enoch aussi marcha avec Dieu, Mais de son temps il n'y eut qu'un seul Enoch. De même quant à Noé; il n'y

avait qu'un seul Noé dans tout le monde. Et sur la nouvelle terre, si tôt remplie d'idolâtrie, il n'y eut qu'un seul Abraham ; puis un seul Isaac, un seul Jacob, un seul Joseph ; ensuite pendant plusieurs centaines d'années, pas un seul homme de foi n'est mentionné. Après cela, nous voyons un petit enfant, caché par la foi dans un coffret de joncs. Mais sur toute la face de la terre il n'y avait qu'un seul Moïse. Aaron même adora un veau. Puis il y eut un Josué, un Samuel, un David. Et qu'est ce que l'histoire des prophètes, si ce n'est celle d'un petit nombre d'hommes, qui, seuls sur la face de toute la terre dans leur temps, marchaient fidèlement avec Dieu ? Et combien souvent ne durent-ils pas marcher seuls, même la nation d'Israël détournant entièrement son cœur de Dieu.

Et lorsque Jésus vient chez soi, marchèrent-ils dans sa lumière ? Hélas ! ils le rejetèrent et le tuèrent. Et après sa résurrection, il n'y eut qu'un seul Paul. Et depuis ce jour, combien en est-il peu qui aient marché avec Dieu dans la puissance de l'appel céleste. Hélas ! que la grande maison de la chrétienté est devenue terrestre et mondaine ! Triste contraste avec l'Eglise de Dieu céleste et exaltée.

Et cela continuera-t-il jusqu'à la venue de Christ ? On ne peut se faire illusion à cet égard. Celui qui ne peut mentir dit *qu'il en sera, comme il en fut aux jours de Lot*. Donc plus mal, bien plus mal encore qu'il n'en est maintenant !

Alors l'Eternel apparut à Abraham, lorsque, comme un pèlerin, il était assis à la porte de sa tente, dans les plaines de Mamré (Gen. XVIII). Il y avait communion sans réserve. Pour Lot, c'était tout autre chose ;

L'Eternel ne voulut pas même entrer dans la ville où il était ; mais il envoya ses messagers pour l'en tirer dehors. Il avait d'abord élevé un regard de convoitise sur Sodome, puis il avait planté sa tente vers Sodome ; enfin il s'était établi dans Sodome même. Où en êtes-vous, chrétien ? Votre œil est-il dirigé sur le monde, votre tente est-elle dressée près du monde, ou y êtes-vous établi ? C'est une triste place pour un enfant de Dieu ! Satan en est le Dieu. La destruction en est la fin. Jusqu'un homme a obtenu tout ce qu'il pouvait désirer de ce monde, quel profit en retire-t-il ? Demandez à ce vieillard aux cheveux blancs : Qu'est-ce que le monde vous a procuré, vieillard riche et prospère ? J'apprends que vous avez obtenu une grande propriété dans Sodome. Vous rend-elle satisfait ? Il branle la tête. « Quel profit cela vous procure-t-il ? » Il répond : « Un cœur vide, malade, voilà tout. » Que sont toutes les richesses et tous les honneurs de Sodome, comparés à une heure de vraie communion avec Dieu ? Oh ! s'il y avait une séparation plus réelle du monde pour être tout à Dieu, pour se nourrir de Christ comme Lui, pour parler avec Dieu !

Il n'en était pas ainsi de Lot. Là, tout est confusion et tourment. Il essaye de réformer Sodome, et il perd toute influence, même sur sa propre famille. Enfant de Dieu, n'en est-il pas ainsi ? N'est-ce pas là le vrai portrait de tout chrétien mondain ! Comment pouvons-nous dire : Ne nous induis pas en tentation, et puis nous établir à Sodome ? Mais Dieu est riche en miséricorde. « Qui as-tu encore ici qui t'appartienne, soit gendre, soit fils ou filles ? » Grâce précieuse, c'est précisément ce que Dieu fait de nos jours. La terrible journée du Seigneur

est très-proche ; mais Dieu attend encore en miséricorde et réveille des familles entières. C'est comme si le Seigneur disait : je ne veux pas que ceux qui vous sont si chers périssent ; allez et réveillez-les, parlez-leur de ma miséricorde, et de mon prochain jugement. Lecteur, si vous êtes sauvé vous-même, n'avez-vous pas des fils ou des gendres ou des filles ? N'y en a-t-il point parmi ceux que vous aimez *pour* qui vous pourriez prier, à qui vous pourriez adresser la parole d'avertissement ?

Mais Lot parut à ses propres enfants comme quelqu'un qui se moque. Triste effet de Sodome ! Lecteur, vos enfants ont les yeux sur vous ; ils peuvent vous voir vous attacher aux biens de Sodome et y tenir. Vous pouvez avoir le désir de votre cœur dans ce monde, et lorsque vous avertirez vos enfants, vous pouvez paraître à leurs yeux comme quelqu'un qui se moque. Ah ! vous pourriez les voir laissés en arrière pour périr. Et le pauvre Lot tarde encore. Ses biens sont là, et « ces hommes le prirent par la main, parce que l'Eternel l'épargnait. » De cette manière lui, sa femme et ses deux filles furent conduits dehors. Pas un mot sur ses fils ou ses gendres. Même sa pauvre femme regarda en arrière, et périt. Le soleil s'était levé. La ville se réveillait et s'agitait. Lot en était sorti. Quels cris de lamentations et d'amertume, lorsque tombèrent les premières gouttes de feu liquide. C'était trop tard.

Est-ce là le jugement qui attend ce monde abusé ? Oui, il viendra comme un larron dans la nuit. Va ton train, pauvre monde ; tu as rejeté Christ ; tu lui as préféré un meurtrier pour ton Dieu. Le Diable, qui t'a séduit, sera jeté avec toi dans le lac de feu. Oh ! mon lecteur, est-ce là votre destinée — en êtes-vous encore

à rejeter Christ ? Pensez sérieusement à votre fin. Aujourd'hui il y a miséricorde, pardon par le précieux sang de Christ. Dieu seul connaît le lendemain. Que Dieu vous parle maintenant en étant miséricordieux *envers vous*. Souvenez-vous que *c'est Christ* qui dit : « Le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. » C. S.

Explication de passages.

Un frère, J. V. V. (au Br.) nous demande : « Pensez-vous qu'on puisse prendre à la lettre les versets 28 et 29 d'Act. XV ? » Il est évident que sa question se rapporte uniquement à la défense de manger « du sang et des bêtes étouffées. » Il va sans dire qu'on doit prendre ces paroles à la lettre ; mais nous avons tout lieu de croire que la pensée de notre frère est celle-ci : « Cette défense est-elle encore obligatoire pour nous ? » Sur ce point les chrétiens sont divisés. Les uns, se fondant sur la valeur que Dieu attache au sang dans l'Ancien Testament, où il est représenté comme appartenant à Jéhovah et comme préfigurant le précieux sang de l'Agneau sans défaut et sans tache, — sur ce que la défense d'en manger a précédé la loi (voir, par exemple, Gen. IX, 3, 4), et enfin sur la manière positive et formelle dont cette défense est formulée par le concile de Jérusalem, — estiment et affirment que cette prohibition subsiste et demeure, dans toute sa force et avec toute son autorité, pour les chrétiens.

D'autres, en revanche, pensent et disent que ce commandement restrictif n'avait qu'une portée temporel-

re, étant dicté par la crainte d'achopper et de repousser les Juifs sans aucune nécessité et en blessant la charité. Ils s'appuient sur ce que l'apôtre Paul, jadis si zéléateur de la loi, dit à plusieurs reprises quant à la liberté chrétienne relativement au manger et au boire. Lisez surtout 1 Cor. X, 25-32; Coloss. II, 20-23; 1 Tim. IV, 4.

Que des questions, telles que celle-là et celle du baptême des enfants, ⁽¹⁾ sur lesquelles des enfants de Dieu fidèles et dévoués peuvent différer et diffèrent souvent de vues, ne prennent jamais, parmi eux, une importance exagérée qui conduirait bientôt à l'esprit sectaire, et que les saints qui diffèrent sachent se supporter les uns les autres dans l'amour. « Ce n'est pas la viande qui nous recommande à Dieu ; car si nous mangeons, nous n'en avons rien de plus ; et si nous ne mangeons pas, nous n'en avons pas moins » (1 Cor. VIII, 8-15). Nous sommes ou pouvons nous croire en liberté de manger de tout : mais, comme ajoute Paul, après le passage que nous venons de citer, « prenez garde que cette liberté que vous avez ne devienne une pierre d'achoppement pour les faibles. » Au-dessus, bien au-dessus de notre liberté chrétienne quant à ces choses, il y a la loi de l'amour, qui nous dit que, si nous blessons la conscience des frères faibles, « nous péchons contre Christ. » Ainsi donc, sachons dire aussi : « Si la viande [ou du sang, ou une bête étouffée] est une occasion de chute pour mon frère, je ne mangerai jamais de viande (ni de pigeon, ni de sang) pour ne pas scandaliser mon frère. » Sur ce sujet, il importe aussi de lire et de méditer le chap. XIV^{me} de l'épître aux Romains.

(1) Sur cette dernière question, nous profitons de cette occasion pour faire savoir à quelques frères et à une sœur, qui nous ont demandé de la traiter dans le *Messenger*, que, quoique ayant des convictions bien arrêtées là-dessus, nous répugnons à les porter ici devant nos frères, ne voulant pas faire de notre souille une arène de discussions.



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Les souffrances de Christ ¹.

Il vient de paraître, en anglais, une seconde édition de divers articles sur ce sujet, publiés précédemment dans une revue mensuelle. L'auteur, M. J-N. D., les a fait précéder d'une Introduction remarquable, d'où nous extrayons le fragment qu'on va lire.

Je crois et je maintiens pleinement et simplement la doctrine de l'expiation, comme la comprend tout vrai chrétien : — le Seigneur s'offrant lui-même sans tache à Dieu et étant obéissant jusqu'à la mort, étant fait péché pour nous, et portant nos péchés en son corps sur le bois, glorifiant Dieu par le sacrifice de lui-même, se substituant à nous et buvant la coupe de la colère. Quoique personne ne puisse sonder jusqu'au fond ces mystères d'amour, je crois que ce que j'ai affirmé et enseigné et ce que j'enseigne tend à rendre l'expiation plus claire. Je veux parler de l'importance de ne pas

¹ Le traducteur s'est permis d'indiquer les passages dans le texte et d'ajouter quelques citations dans deux notes. Cette brochure est en traduction et paraîtra, Dieu voulant, bientôt à Vevey.

confondre les souffrances de Christ qui ne viennent pas de la colère divine avec le seul fait de boire la coupe, quand Il fut abandonné de Dieu. C'est ce que je vois soigneusement exprimé au Psaume XXII°. Au milieu des cruelles souffrances, dont le Seigneur, en Esprit, y parle prophétiquement, Il dit, par deux fois : « Toi donc, Eternel, ne t'éloigne pas de moi. » Cependant (et c'est ici la profondeur insondable du psaume), dans les souffrances de son âme, Il était abandonné de Dieu. Aucune autre souffrance, quelque profonde et réelle qu'elle fût, ne peut être comparée à celle-là, Mais le Saint-Esprit fait ici une distinction, afin de faire ressortir de la manière la plus claire ce qu'est cette merveilleuse coupe, seule au milieu de tout le reste. Cela donne aux autres souffrances plus de vérité et de réalité pour le cœur, et la coupe bue (ce par quoi les nouveaux cieux et la nouvelle terre subsistent dans une immuable justice devant Dieu, et ce par quoi nous sommes rendus agréables dans le Bien-aimé) a une vérité et une réalité que rien autre ne peut donner. Mêler avec cette coupe, quant à leur caractère, les autres souffrances qui l'accompagnaient, c'est affaiblir et détruire la nature de l'une et des autres. Nous venons à l'expiation avec le sentiment de nos péchés et le besoin du pardon ; une fois réconciliés avec Dieu, nous voyons toute la gloire de Dieu manifestée pour toujours en elle. J'ajoute que, quant à ce qui concerne la relations de Christ avec Dieu, je n'ai d'autres vues que celle que je suppose être la foi commune de tous les chrétiens, savoir qu'Il est son Fils bien-aimé en qui Dieu a pris tout son bon plaisir, que comme homme vivant ici-bas, tou e l'affection de Dieu reposait sur Lui. Quoique jamais plus agréable

dans son obéissance que sur la croix, là il fut agréable comme supportant l'abandon de Dieu, pour la gloire de Dieu ; ce qui, naturellement, était un cas tout spécial.

Mais on a élevé deux objections sur ce que j'ai enseigné là-dessus et je vais m'en occuper. L'une a trait à un certain changement qui eut lieu dans la position de notre Seigneur, alors qu'il fut abandonné de Dieu et qu'il se livra entre les mains des hommes pour accomplir les conseils et la gloire de Dieu et faire propitiation pour nos péchés. Là-dessus le Nouveau Testament est aussi clair que possible. Nous lisons : « Personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue » (Jean VII, 30). Jésus dit lui-même à sa mère : « Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme ? Mon heure n'est pas encore venue » (Jean II, 4). Il annonça à ses disciples qu'il fallait que le Fils de l'homme souffrît beaucoup et qu'il fût rejeté des anciens, et des principaux sacrificateurs, et des scribes.... et qu'il fût livré entre les mains des hommes (Marc VIII, 31 ; IX, 31). Tant que son heure n'était pas venue, quelle que fût l'inimitié des méchants, cela ne pouvait pas arriver. Aussi dit-il à ses disciples : « Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac et sans sandales, avez-vous manqué de quelque chose ? Et ils dirent : De rien. Alors il leur dit : Mais maintenant, que celui qui a une bourse la prenne... car je vous dis, qu'il faut encore que ceci qui est écrit soit accompli en moi : Et il a été compté parmi les iniques ; car les choses qui me concernent vont avoir leur fin » (Luc XXII, 35-37). Et encore : « Lorsque j'étais tous les jours avec vous dans le temple, vous n'avez pas étendu votre main contre moi pour

me saisir, mais c'est ici votre heure et le pouvoir des ténèbres » (Luc XXII, 53). Or, bien que servant à amener l'œuvre de l'expiation, le fait de livrer le Fils de l'homme entre les mains des hommes n'était pas l'expiation. L'heure des sacrificateurs et des scribes était l'heure de la puissance des ténèbres. Avant cela, lorsque les gens de Nazareth veulent le précipiter du bord escarpé de la montagne, Jésus-Christ, passant au milieu d'eux, se retira (Luc IV, 29). Sans aucun doute, Il se livra lui-même. C'est cette face du merveilleux tableau qui nous est donnée par Jean, lorsqu'il nous montre toute la compagnie de ceux qui venaient pour le saisir reculant et tombant par terre, et qu'il nous rapporte ces paroles ineffablement précieuses du Seigneur : « Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci » (Jean. XVIII, 6, 8). Mais jusqu'à ce moment, dans l'accomplissement des conseils de Dieu, il y avait une main qui retenait la volonté ou la force du peuple. *Maintenant*, le Fils de l'homme devait être livré entre les mains des hommes. Ce n'était pas le moment même de l'expiation, quoique ce fût le chemin qui y conduisait; mais c'était l'heure des hommes méchants et de la puissance des ténèbres. Y avait-il de la sympathie? Pour qui? Nier un changement dans la position du Seigneur et dans les voies de Dieu avec Lui comme homme sur la terre, — je ne dis pas et ne pense pas : dans ses relations avec Dieu, — c'est mépriser et braver l'Écriture. Il ne s'agissait pas d'expiation, il ne s'agissait pas de sympathie, mais de souffrance, pour le Fils béni de Dieu alors qu'Il allait être livré entre les mains des hommes. dont c'était *alors* l'heure, comme instruments de la puissance des ténèbres, heure qui n'était

pas auparavant. Mais il y avait là une complication de douleurs. Le Christ allait à la rencontre de l'indignation et de la colère. Il ne buvait pas encore la coupe. Il n'était pas encore frappé, mais Il allait en avant vers tout cela, abandonné à ce qui en était l'instrument, pressé que ce fût bientôt accompli (Luc XII, 50), Il était dans l'heure qui signifiait tout cela et qui signifiait tout cela pour son âme. Cette heure avait ses douleurs propres, mais l'âme du Seigneur était troublée — Il prie d'abord, demandant d'être délivré de cette heure prochaine, mais il s'y soumet comme à l'heure pour laquelle Il était venu dans ce monde (Jean XII, 27) ; puis Il désire avec ardeur que la chose arrive promptement ; ensuite son âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort, parce que, alors qu'il allait être livré entre les mains des hommes, Il allait au-devant de l'indignation et de la colère. Ce qui, dans ce moment, rendait ses souffrances si profondes, c'est qu'Il savait qu'Il allait rencontrer l'indignation et la colère. La méchanceté de l'homme était sans cœur et sans conscience, mais elle conduisait pas à pas à la croix, à la coupe qu'Il devait boire. Comme Fils de l'homme il était alors livré ou sur le point d'être livré entre les mains des hommes, rejeté des anciens, des principaux sacrificateurs et des scribes, les conducteurs d'Israël. L'ombre de mort, projetée par la croix, était non-seulement vue d'avance dans les rayons de la faveur et du service de Dieu, mais elle passait sur son âme, quoiqu'Il ne bût pas encore la coupe. C'est ce qu'il nous dit lui-même. *En cela* Il ne sympathisait pas avec d'autres. Il attendait de la sympathie de la part des autres et demandait à ses disciples de veiller avec lui. Il ne buvait pas *alors*

la coupe, mais, je le répète, Il rencontrait la colère et l'indignation. C'est ce qui donnait au fait d'être livré entre les mains des hommes sa force et sa tristesse de mort. Il apprit l'obéissance par les choses qu'il souffrit et, dans les jours de sa chair, il offrit, avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort (Hébr. V, 7, 8).

Il est deux points accessoires sur lesquels on a insisté : la connexion du Seigneur avec Israël, et la manière pleinement satisfaisante dont Il a résolu la question du bien et du mal, en sorte que la délivrance fût absolue et éternelle. Je ne sais si, dans le traité, ces deux points sont entremêlés de façon à pouvoir produire quelque confusion dans l'esprit du lecteur. Le dernier est beaucoup plus profond et demande plus d'intelligence spirituelle que le premier, qui se rattache — non pas à ce qui est absolu et essentiel, ou bien éternel et parfait, et à l'abolition du mal pleinement jugé dans les voies et dans l'œuvre de Christ, — mais au gouvernement de Dieu sur la terre, dont Israël est le centre. C'est Dieu qui a fait d'Israël ce centre, comme Deut. XXXII le dit formellement ; et Il a appelé l'Eglise à être le témoin de la souveraine grâce qui l'associe à Christ dans la gloire céleste, — cependant — dès l'instant qu'il fit d'Israël son peuple, Il n'a jamais apporté de changements à ses conseils ni à ses décrets envers ce peuple. Ennemis par rapport à l'Évangile, les Israélites sont toujours bien-aimés à cause des pères ; car les dons et la vocation de Dieu sont sans repentir. Mais Dieu a toujours commencé en plaçant les hommes sous une responsabilité, et quand ils y ont manqué, Il accomplit, ou plutôt Il accomplira ses conseils en grâce.

Mais relativement aux Israélites, l'épreuve a été double (comme au reste, dans un certain sens, il en est de tous) : leur fidélité à Jéhovah, et leur réception du Messie, de Celui qui venait au nom de Jéhovah, et qui est Jéhovah lui-même, mais Jéhovah venu en grâce. La première épreuve était la controverse relative aux idoles, développée dans Esaïe XL à XLVIII, où des consolations, avec Christ lui-même, leur sont promises, mais où le sujet est l'idolâtrie, Babylone et Cyrus, tout en annonçant une délivrance finale pour les justes. Je n'insiste pas davantage sur ce point. L'autre épreuve était la venue du Messie, de Jéhovah lui-même en grâce, comme pierre de touche ; c'est là le sujet des chapitres XLIX à LVII, s'étendant jusqu'à la délivrance finale des justes, tout en se reliant avec le rejet de Christ et en introduisant l'expiation, spécialement ici pour la nation, quoiqu'elle embrasse tout croyant. Cette question, je n'ai pas besoin de le dire, a trouvé sa solution dans l'histoire du Christ, les résultats futurs pour Israël demeurant encore une affaire d'espérance et de prophétie, — et de la prophétie même de Christ en Matth. XXIII, XXIV. Christ est mort pour cette nation qui, sans cela, eût été frustrée de sa bénédiction future. Or, il importe de remarquer que ce qui est promis à Israël ne s'accomplit que pour le résidu. Les espérances sont les espérances d'Israël. C'est la bénédiction d'Israël ; mais si Dieu n'eût pas laissé un très petit reste, Israël eût été comme Sodome (Es. I, 9). Ce résidu, — la troisième partie, — passera par le feu, par la terrible tribulation, telle qu'il n'y en avait jamais eu de pareille, quoiqu'il doive, dans une grande mesure, être caché et protégé par Jéhovah. Toutefois, il passera par le feu (Zach.

XIII, 9; Malach. III, 2, 5; Es. XXVI, 20, 21 avec ce qui précède). De nombreux passages pourraient encore être cités sur ce point. La partie prophétique du Nouveau Testament le confirme, dans l'Apocalypse et dans la prophétie du Seigneur en Matthieu : ce sujet est encore soigneusement exposé dans Rom. IX-XI, pour concilier la certitude des promesses avec la doctrine de l'apôtre : il n'y a point de différence. Quelle part le Christ a-t-il prise à ces souffrances, en esprit ? Que le péché qu'ils ont commis en rejetant Jésus-Christ ait été la cause immédiate de leur propre réjection, c'est ce qui est évident (Es. I; Zach. XIII, XIV, et la propre prophétie du Seigneur en Matth. XXIII; Luc XIX, 42, 44). Qu'il soit mort pour la nation, Jean (XI, 51, 52) l'affirme, comme l'avait déjà fait Esaïe (LIII). Qu'il ait pleuré sur Jérusalem, lui le vrai Jéhovah qui, souvent, aurait voulu rassembler ses enfants ; c'est ce que nous savons aussi (Luc XIII, 33-35; XIX, 41). Que ce soit en Israël que Dieu doive être glorifié sur la terre, c'est ce que déclare très explicitement Esaïe XLIX, tout en montrant que le Christ a senti péniblement cette conséquence de sa réjection, en disant : « J'ai travaillé en vain ; j'ai usé ma force pour néant et sans fruit ; » quoique, en réponse à ses plaintes, Il doive nécessairement recevoir une beaucoup plus grande gloire, comme résultat de son œuvre qu'il savait être parfaite.

Cela nous amène directement à cette vérité : que le Seigneur a profondément senti l'effet de sa réjection relativement à la nation. La loi avait été enfreinte, mais l'idolâtrie avait été abandonnée, et Jéhovah était venu au milieu de son peuple, portant dans son cœur et dans

ses mains des délivrances et des bénédictions ; — il était venu sans doute, afin de se donner lui-même en expiation pour eux ; mais, d'abord, il se présente à eux, comme le véritable héritier et le vaisseau des promesses, le ministre et la couronne de toute bénédiction, le ministre de la circoncision pour la vérité de Dieu (Rom. XV, 8) Mais Il fut le rejeté du peuple et, pour ce qui regarde ce peuple, alors il travailla en vain, et (quoique le résidu ait acquis de beaucoup meilleures choses, et que la gloire propre de Christ en ait été grandement rehaussée) le résidu ne put pas alors obtenir les bénédictions et la gloire promises dans le Messie et avec le Messie : ils durent prendre leur croix et le suivre. Jéhovah, anticipant la grande délivrance finale, envoya cet Elie en esprit, qui devait préparer la voie devant Lui, et venir avant le jour grand et terrible de l'Eternel (Malach. III, 1 ; IV, 5). Ils lui firent tout ce qu'ils voulurent, et le Fils de l'homme dut souffrir. Le Nouveau Testament, de même que l'Ancien, rapproche, quant à Israël, la présence du Christ et les derniers jours : « Vous n'aurez pas achevé de parcourir les villes d'Israël que le Fils de l'homme ne soit venu » (Matth. X, 23). Et encore : « Désormais vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » (Matth. XXIII, 39), dit Jésus, en citant ainsi le Psaume CXVIII, qu'il avait déjà cité (XXI, 42) relativement à la pierre rejetée. En même temps, le corps de la nation, maintenant apostat, criait : « Nous n'avons pas d'autre roi que César » (Jean XIX, 45), rejetant, ainsi, formellement leur Messie et, en Lui, Jéhovah venu en grâce, « pour savoir assaisonner la parole à celui qui est accablé de maux »

(Es. L, 4). Est-ce que le Seigneur était indifférent à tout cela? Est-ce que, parce qu'Il allait accomplir une œuvre plus grande pour l'expiation, Il était indifférent à la réjection du peuple bien-aimé de Dieu, — au remplacement, pour un temps, de toutes les promesses relatives à eux par le jugement et une longue période pendant laquelle ils seraient rejetés, — à la colère venant sur eux au dernier terme; — à l'entière suspension des promesses envisagées comme reposant sur la réception du Messie venu en chair; — à son propre travail pour néant et sans fruit, à son retranchement comme Messie n'ayant rien, et à l'apostasie du peuple se joignant aux Gentils contre l'Eternel et contre son Oint, en sorte que la colère et le jugement devaient fondre sur eux, — est-ce que, je le demande encore, Il était indifférent à tout cela? ou est-ce qu'il sentait tout cela? La sympathie avec ses disciples, nous pouvons la comprendre. Mais n'y avait-il en cela aucune source de souffrance pour le Seigneur? Il ne pouvait pas sympathiser avec l'apostasie. Il ne fut jamais dans ce cas, mais il fut fidèle jusqu'à la fin; parfait avec Dieu au milieu de l'apostasie; mais n'était-ce rien pour Lui; n'était-ce pas une douleur, que le peuple de Dieu fût ainsi retranché, qu'Il fût retranché Lui-même, quant aux instruments, par cette même apostasie, en sorte que l'espérance qu'avait alors Israël finissait avec Lui, comme le déclare positivement Esaïe L? Il ne pouvait pas séparer son propre retranchement de celui d'Israël qui en était la conséquence, comme Daniel IX, 26, aussi bien que Esaïe, l'atteste clairement.

Voyons comment l'Esprit du Seigneur agit, à cet endroit, en ses serviteurs. Les Lamentations de Jérémie

en sont la profonde et merveilleuse expression : non-seulement ce qui avait été si beau aux yeux de Dieu, ses nazariens, autrefois plus purs que la neige et plus blancs que le lait (IV, 7), avaient été mis de côté, parce qu'ils étaient devenus plus noirs que les ténèbres; mais Dieu avait rejeté au loin son autel et détruit son sanctuaire (II, 7). De même Esaïe (LXIII, LXIV) voudrait que l'Eternel fendit les cieux et descendit. De même Daniel dans sa belle intercession du chapitre IX°. Est-ce que le christianisme a détruit et fait disparaître ce sentiment? Il était un chrétien qui avait une grande tristesse et une douleur continuelle dans son cœur, au sujet de ses frères, ses parents selon la chair, les Israélites, auxquels sont l'adoption, et la gloire, et les alliances, et le don de la loi, le service de Dieu et les promesses, desquels, selon la chair, est descendu le Christ, qui est Dieu sur toutes choses béni éternellement (Rom. IX, 2-5). C'est ainsi que Paul ne voulait *plus* connaître Christ; il Le connaissait dans les glorieux et célestes résultats de l'expiation, mais son cœur gémissait sur Israël comme peuple de Dieu, auquel appartenaient les promesses et Christ en la chair. Il avait pu souhaiter d'être par anathème séparé du Christ pour eux, de même que Moïse avait pu dire à l'Eternel : « Maintenant, pardonne-leur leur péché, sinon efface-moi de ton livre » (Ex. XXXII, 32) — l'un et l'autre par amour pour Israël selon la chair, mais peuple de Dieu selon la chair et auquel, selon la chair, le Christ appartenait. Israël était responsable de le recevoir, Lui qui était envoyé aux brebis perdues de la maison d'Israël. Est-ce que l'Esprit de Christ a pu produire ces sentiments dans ses témoins avant et après sa venue

et son rejet, tandis que Lui-même serait demeuré indifférent à son peuple qu'Il avait préconnu? Il n'en fut certes pas ainsi. L'indignation et la colère allaient tomber sur les Juifs, et Christ le sentait. Le jugement était bien près d'être exécuté au temps de Paul et, par l'Esprit de Christ, l'apôtre le sentait, quoique son cœur eût connu Christ dans la gloire et ne voulût plus le connaître autrement. Voici le langage des Ecritures : « L'Eternel fut touché en son cœur de l'affliction d'Israël, » lisons-nous en Juges X, 46. « Dans toute leur angoisse, Il a été en angisse, » lisons-nous dans Esaïe LXIII, 9.

Le même Jéhovah est venu ici-bas comme un homme. Est-ce que son humanité a tari l'intérêt qu'Il prenait à Israël et à ses brebis perdues? Le même Jéhovah pouvait alors pleurer sur la ville élue et bien-aimée, et dire : « Oh ! si tu eusses connu, toi aussi, au moins en cette tienne journée, les choses qui appartiennent à ta paix ; mais maintenant elles sont cachées devant tes yeux » (Luc XIX, 42)! Il n'était pas seulement Jéhovah, mais Il prenait la place de Messie en Israël, non pas assurément dans l'apostasie de celui-ci, mais avec le résidu pieux qui, quant aux promesses terrestres, ne put, de même que le Messie Lui-même, rien avoir alors. Le Berger fut frappé et les brebis furent dispersées. Il était le Chef et le porteur des promesses. Son retranchement amena la mise de côté de toutes les espérances et les promesses d'Israël, telles qu'elles étaient alors présentées ; comme Messie Il dut être retranché et, en conséquence de ce retranchement, le jugement, l'indignation et la colère devaient tomber sur Israël. L'indignation est, on peut le dire, le mot technique employé pour les temps de trouble dans les derniers jours. Et

Paul dit que « la colère était venue sur les Juifs » (1 Thess. II, 16). Je crois que le Christ a pris part à cela, a senti tout cela en connexion avec son propre retranchement. Sans doute, Il a été infiniment plus loin. Il a fait l'expiation pour les Israélites, mais Il a vivement senti sa réjection par le peuple, Il l'a portée sur son cœur; Il leur a dit de ne pas pleurer sur Lui, mais sur eux-mêmes, car le jugement allait venir sur eux. Il était le bois vert, et ces choses lui étaient faites; que serait-il fait au bois sec, à Israël sans vie?

Mais cela me conduit au retranchement du Christ et au Christ frappé. Non-seulement le jugement d'Israël est lié au retranchement du Christ et au Christ frappé, comme nous l'avons vu; mais à cela se rattache aussi la condition du résidu d'Israël dans les derniers jours, et celle des justes, comme résidu d'Israël dès les jours du Messie. C'est ce que l'on voit en Daniel IX. Les semaines pour mettre fin aux désolations de Jérusalem et aux guerres ne sont pas encore écoulées. Elle est encore à venir, la dernière terrible demi-semaine, dont le Seigneur nous parle en Matth. XXIV, en rappelant l'aniel XII. Et pourquoi tout cela? Le Messie devait être retranché et il n'aurait rien (c'est, de l'aveu général, le vrai sens de la première phrase de Dan. IX, 26). Il n'est pas question ici de gloire obtenue par l'expiation, mais d'un retranchement du Messie, tel qu'il n'a rien de la gloire et de la royauté en Israël; mais Israël, au contraire, allait à la rencontre du jugement et d'un désolateur. Zacharie nous enseigne les mêmes choses. L'Être béni, qui avait été la possession [l'esclave] de l'homme dès sa jeunesse*, avait été

* Lisez, en effet, ainsi Zach. XIII, 6 : « Jo ne suis pas prophète,

blessé dans la maison de ses amis. Ses proches lui avaient fait ces blessures. Mais il y a plus que cela dans sa mort ; l'épée doit se réveiller contre le Pasteur de Jéhovah, — « contre l'homme qui est mon compagnon, » dit l'Eternel des armées : « Frappe le Pasteur, et les brebis seront dispersées. » Ses brebis, en tant que liées à Lui en Israël, furent dispersées ; puis le prophète parle du sort d'Israël et du résidu dans les derniers jours : deux tiers seront retranchés, et le restant passera par le feu. Nous avons déjà vu que, en Matth. X, XXIII, le Seigneur rapproche les mêmes périodes et que, dans le dernier cas, Il les rattache à sa réjection. Les Juifs tombèrent sur la pierre et en furent brisés ; si elle tombe sur eux, elle les broiera (Matth. XXI, 44). Si je trouve des détails et des sentiments ² plus développés dans les Psaumes, je trouve en revanche, dans les évangiles, l'enseignement et l'histoire de ce qui amène tout cela. Or, je reconnais pleinement que c'est sur la croix que le Christ a été fra^g pé, ce qui est formellement établi dans les articles que je publie de nouveau. Mais j'affirme que c'est alors qu'il se mit en chemin pour aller à la croix, que le Christ entra dans toutes ces douleurs et ces souffrances et cela, tout particulièrement, comme s'attendant à être retranché, quand son heure était venue et qu'Il ne devait absolument plus être garanti des machinations des Juifs, devenus ses ennemis, mais, au contraire, être livré par eux aux hommes.

mais un homme qui sert à la terre ; car l'homme [Adam] m'a possédé [comme esclave] dès ma jeunesse »

² Quoiqu'il en soit bien peu, où les souffrances propres du Christ soient considérées autrement que comme du dehors.

En outre, les accusations qu'on a portées m'ont conduit à sonder les Ecritures sur ce sujet, et je n'y vois pas que le mot « frapper » y soit jamais employé en rapport avec l'expiation (quoique l'expiation fût aussi accomplie lorsque le Christ fut frappé), mais en rapport avec le retranchement du Messie en relation avec les Juifs. L'abandon de son Dieu est ce qui, dans l'Ecriture, exprime cette œuvre qui se présente complètement à part. Quelques passages peuvent m'être échappés, mais j'ai soigneusement étudié le sujet. Je ne suis ni surpris, ni troublé, que cela soit compris ainsi, parce qu'il est certain que, quand le Christ fut frappé, l'expiation fut opérée. Mais je préfère les Ecritures aux paroles des hommes et, tant qu'on ne me produira pas quelque passage contraire, je croirai que le terme « frapper » se rapporte au fait du retranchement du Messie, et non à l'œuvre de l'expiation, à laquelle rien ne peut être comparé. Les mots « frapper » ou « retrancher, » s'appliquant au Messie, sont employés, dans l'Ecriture, relativement à un autre sujet, quoiqu'il fût alors froissé pour les iniquités du peuple et que, par sa meurtrissure, ils dussent avoir la guérison. Mais le retranchement et l'acte de frapper ont rapport à la mise de côté de précédentes espérances en la chair, non pas à la garantie de futures espérances promises, bien que, béni soit Dieu, cette œuvre se fît aussi alors. Ce n'est pas que le Christ fût sous le poids de la colère pour un état ou une relation quelconque, dans lequel Il eût été, en dehors de l'expiation. Je crois que le Christ n'a jamais été dans un état ou une relation qui dût amener cela, mais qu'il a pris part, en esprit, à toutes les souffrances d'Israël, qu'Il les a traversées

dans son âme, qu'il a ressenti ce qui serait fait au bois sec, bien qu'il fût le bois vert.

Mais ce que je viens de dire me conduit à une autre difficulté, qui a été soulevée, savoir : que la colère gouvernementale, n'eût été l'expiation, serait nécessairement la condamnation. C'est ce que j'affirme expressément. Israël était la scène du juste jugement de Dieu, et l'indignation et la colère venaient sur lui par cela même. C'est là le témoignage positif des Ecritures, ces deux mots étant employés, parfois réunis, comme dans les Lamentations de Jérémie (II, 6); l'indignation, ainsi que je l'ai dit, étant, en Esaïe et Daniel¹, un des termes techniques pour désigner l'époque de la grande épreuve d'Israël, et le mot « colère, » étant employé par Paul (1 Thess. II, 16), avec plus de force qu'aucun terme équivalent dans les Lamentations. Mais si Christ n'avait pas accompli l'expiation, il n'aurait pas pu y avoir indignation et colère comme châtiment et aussi comme enseignement pour ramener au bien. Il n'aurait pu y avoir que condamnation. La Parole n'aurait pu dire : « C'est pourquoi l'expiation de l'iniquité de Jacob sera faite par ce moyen » (Es. XXVII, 9), en faisant allusion aux derniers jours. Elle n'aurait pas pu dire de Jérusalem, « qu'elle a reçu, de la main de l'Éternel, le double pour tous ses péchés » (Es. XL, 2). Le Seigneur, non plus, n'aurait pu dire, qu'elle ne sortira pas de là, jusqu'à ce qu'elle ait payé le dernier quadrain (Matth. V, 26), si l'expiation n'eût pas été faite. Dieu pouvait, en gouvernement, exercer le jugement à cause de l'expiation. Il pouvait se montrer juste en supportant les pé-

¹ Voir, par exemple, Es. X, 3, 25; XIII, 3; XXVI, 20; XXX, 30; LIV, 8; Dan. VIII, 19; XI, 36.

chés précédents, quant à l'Ancien Testament, à cause de l'effusion du sang de Jésus-Christ. Dans ce gouvernement, Il était pitoyable, miséricordieux, tardif à colère, abondant en grâce et en vérité, tout en ne voulant absolument pas tenir le coupable pour innocent (Ex. XXXIV, 6, 7). Mais la croix a posé le fondement de cette grâce. Elle a posé le fondement de la céleste gloire, mais elle a aussi posé le fondement sur lequel Dieu peut tenir le coupable comme innocent. Aussi le Christ, tout en voyant et en sentant la chose, entra dans toute la souffrance d'Israël et dans toute l'indignation contre Israël, et cela de la manière la plus complète; Il alla même au delà, afin qu'il n'y eût pas de condamnation, et Il fit l'expiation. Dans son cas, l'indignation et la colère n'étaient pas simplement gouvernementales, mais elles étaient la plénitude des voies de Dieu envers le péché, qui est l'expiation. Ces deux choses m'apparaissent clairement révélées dans l'Ecriture, car j'ai fait voir que Christ, en esprit, prit part aux souffrances d'Israël, liées à son propre retranchement. « Frapper » (*nakah*¹, en hébreu, *πατάσσω*, en grec)², est employé pour le retranchement du Berger d'Israël; mais lorsqu'il fut frappé, Il était abandonné de Dieu, et il faisait expiation pour le péché; il était brisé pour les iniquités d'Israël et pour les nôtres.

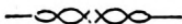
J'en viens maintenant à une autre objection qui m'a été présentée par un de mes correspondants : la solution par Christ de toute la question du bien et du mal. C'est le seul et complet fondement de bénédiction. On

¹ Employé, relativement à Christ, dans Ps. LXIX, 26; Es. LIII, 4; Zach. XIII, 7.

² Matth. XXVI, 31.

a fait, relativement à ce point, le même grossier malentendu que relativement à tous les autres. Il a dû, allègue-t-on, connaître le mal dans son cœur pour pouvoir traverser le mal. Il est difficile de discuter une si totale obscurité de conception. Quoi ! Dieu connaît parfaitement le bien et le mal ; a-t-Il donc pour cela (que le Seigneur pardonne même cette question !) quelque mal dans son cœur ? mais il y avait plus quant à Christ. Il dut apprendre à connaître le mal en passant par toute espèce de tentations à cause du mal — à en connaître l'amertume par la pression de ce mal sur son âme, bien qu'il n'en eût point. Il était le Prince de la vie, est-ce qu'il ne connut pas ce qu'était la mort ? Il était amour. Est-ce qu'il ne connut pas ce qu'était la haine ? Et justement parce que et selon qu'il était amour, toutes les horreurs de la haine furent connues de Lui, même en détail. L'amour, avec lequel Il cherchait les pauvres du troupeau lui faisait sentir ce qu'était l'esprit qui s'efforçait de les empêcher d'aller à Lui. Quand il prononçait des « Malheur à vous ! » aux scribes et aux docteurs de la Loi, ne sentait-Il pas le mal dont ils étaient coupables ? La vérité est qu'une âme sainte peut seule connaître ce qu'est réellement le mal, seulement ce fut comme une épreuve que Christ passa à travers tout le mal. Son horreur de la corruption et de l'hypocrisie n'avait-elle pas pour mesure sa sainteté et sa vérité ? Sa parfaite et absolue confiance en Dieu n'était-elle pas douloureusement éprouvée par la défiance et l'incrédulité qu'il rencontrait même chez ses disciples ? Les délices qu'il goûtait dans l'amour de son Père n'étaient-elles pas — je ne puis dire la mesure, car cela ne pouvait être mesuré, — mais, si je peux m'exprimer

ainsi, la jauge du sentiment qu'Il avait de la colère? Tout ce qu'il y avait d'affreux dans les paroles de Satan quand il Lui demandait de l'adorer ne Lui était-il pas manifesté par son propre dévouement à son Dieu? Ne fut-il pas mis à l'épreuve et tenté, à part le péché au dedans, par tout ce qui pouvait éprouver une âme et, si c'eût été possible, le détourner et l'éloigner de Dieu? Le péché ne Lui était-il pas connu par les assauts des tentations et par la sainteté de son âme? Ne dut-Il pas apprendre l'obéissance qui Lui coûtait tout ce qui était possible de la part de Satan, de l'homme et de Dieu? Il connut le mal pour le repousser absolument; pour le sentir absolument aussi par la perfection du bien mise à l'épreuve, qui seule pouvait sentir parfaitement ce qu'était le mal, porter Jésus à se sacrifier et mourir plutôt que de manquer de dévouement à la volonté de son Père et à une sainte obéissance, et ensuite à être fait péché pour nous de manière à abolir le péché par le sacrifice de lui-même. Il mourut pour le péché; mais « en ce qu'Il est mort, Il est mort une fois pour toutes au péché; en ce qu'Il vit, Il vit à Dieu » (Rom. VI, 10). Il n'a plus rien à faire avec le péché, sinon à juger le pécheur un jour. La gloire tout entière de Dieu, en tant que compromise par le péché dans l'univers, a été établie, magnifiée, exaltée, par l'épreuve la plus complète — par tout ce qui pouvait éprouver la sainteté et l'amour. Aussi le temps viendra, où, dans les cieux et sur la terre, et pour toujours, la justice sera établie, le péché inconnu, et Dieu parfaitement glorifié.



Réponse à des correspondances.

Ne nous rendant pas responsable de toutes les vues exprimées par les frères qui nous envoient des articles et étant porté, par caractère, à laisser une grande marge à l'exposition des pensées de ceux que nous estimons sans peine comme plus excellents que nous-même, nous avons cru pouvoir publier sans annotations, dans nos numéros 10 et 11, un article qui donne lieu maintenant à des observations de la part de quelques lecteurs. Nous avouons qu'il contient des phrases malheureuses, que nous aurions dû modifier ou annoter ; entre autres à la page 197. Nous prions pourtant nos critiques de ne pas en changer le sens, comme le fait l'un d'eux, en omettant un mot essentiel : l'auteur ne dit pas que « la Parole de Dieu fait sortir du sanctuaire, etc. ; » ce serait un blasphème que nous n'aurions jamais toléré : il est question de « la méditation de la Parole, » ce qui est autre chose et peut-être *tout* autre chose. Nous ne concevons pas une réunion de culte sans la Parole, *au moins* lue ; mais si la *méditation* de cette Parole n'a lieu, comme c'est quelquefois, hélas ! le cas, que pour se conformer à un usage, pour s'accommoder aux désirs de ceux qui « sortiraient mécontents, s'ils n'avaient pas entendu, ne fût-ce que quelques mots de méditation, » nous ne pensons pas que ce soit là un profit pour l'assemblée. Voilà tout ce que nous avons su voir dans ces phrases, où l'auteur a tort aussi en faisant entendre qu'une méditation puisse être utile seulement « à quelque enfant de Dieu non affranchi. » Pour corriger ce qu'il y a de trop absolu, et ce qui peut paraître un peu mystique dans cet article, nous invitons nos lecteurs à en relire un autre plus sobre et mieux pesé, qu'ils trouveront dans le *Messenger* de 1862, pages 252 à 258. Au reste nous avons envoyé les critiques que nous avons reçues à l'auteur de l'article, qui consent volontiers à rectifier certaines phrases incriminées ou mieux encore à retirer tout à fait la page 197, où elles se trouvent.

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

L'Eglise, la maison et le corps.

Il me semble que quelques mots relativement à l'église seraient aujourd'hui de saison. La question de l'église est débattue dans tous les sens ; et ceux qui favorisent le papisme, sous une forme ou sous une autre, prennent avantage de certaines expressions que quelques-uns trouvent difficiles à expliquer et qu'il vaut la peine d'examiner de plus près. Mes remarques sur ce sujet seront courtes.

Il y a deux points à considérer, qui comprennent tout ce que je me propose d'élucider ici. J'ai déjà parlé du premier de ces points, faisant observer que l'identification de « *la maison* » avec « *le corps*, » ou de la chose extérieure existant ici-bas sur la terre (renfermant tous ceux qui professent le christianisme et qui sont baptisés) avec la chose intérieure ou ce qui est uni à Christ par le Saint-Esprit est la source de la confusion et des discordes qui agitent le protestantisme croyant. Mais il y a un autre point qu'il est important de bien

saisir : il ne faut pas prendre la figure d'un édifice (car l'Écriture se sert de cette figure), et puis confondre ce que Christ lui-même bâtit avec ce qui est le fruit de l'œuvre d'édification extérieure ici-bas, confiée à la responsabilité de l'homme.

La confusion du « corps » avec la « maison » me paraît avoir été l'origine de tout le système papiste dans ses caractères les plus essentiels ; et la réformation ne sut pas se débarrasser de cette erreur, continuant à attribuer les privilèges du corps à quiconque était extérieurement introduit dans la profession extérieure du christianisme (la chrétienté) ; — autrement dit, à toute personne baptisée. Au commencement, il en était ainsi de fait : « le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés » (Actes II, 41 et 47). Il n'y avait point de principe impliqué dans ce fait : c'était l'œuvre personnelle du Seigneur ; et cette œuvre, je n'ai pas besoin de le dire, était faite réellement et parfaitement. Ce que le Seigneur faisait de ceux qui étaient épargnés à la fin de la dispensation juive, ce n'était pas de les introduire dans le ciel, comme il le fera à la fin de la période actuelle, mais de les ajouter à l'assemblée qu'il avait formée. On ne peut pas raisonnablement douter qu'ils ne fussent ajoutés extérieurement par le baptême, qui était la manière connue et régulière d'« ajouter » ainsi. Ces personnes, assurément, en tant qu'introduites par le Seigneur, avaient réellement part à tous les privilèges qui se trouvaient dans le corps auquel elles étaient ajoutées. Le système sacramentel et le système vital restaient confondus, et à certains égards non-développés, car il n'y avait point encore de gentil reçu, et l'unité du corps n'était pas non

plus enseignée encore. Tout ce qui était donné était là ; car le Saint-Esprit était descendu, tout en étant, comme fait, limité aux Juifs et à Jérusalem, en sorte que si la nation s'était repentie, les promesses présentées par Pierre, au chap. III des Actes, auraient pu s'accomplir, aussi bien que ce que nous lisons au chap. II. Mais si, alors, rien n'était encore développé, si les caractères distinctifs de l'église, comme unité formée de Juifs et de gentils, mais en un seul corps, n'étaient pas encore mis en évidence, tout cependant était réel. Le Seigneur ajoutait à l'église, introduisait des hommes dans ces privilèges — ceux qui devaient les posséder.

Mais ceci cessa bientôt d'être le cas. Les Simon le Magicien et des faux frères se glissèrent furtivement parmi les fidèles, et l'introduction sacramentelle et la jouissance réelle des privilèges devinrent deux choses distinctes. Tous ceux qui étaient introduits dans l'assemblée, par le baptême, n'étaient pas des membres du corps de Christ, ni n'avaient réellement la vie éternelle. Je ne dis pas qu'ils ne jouissent d'aucun avantage : ils en avaient beaucoup de toutes manières, mais ces avantages ne servaient qu'à amener sur eux une plus grande condamnation, et, selon Jude, ils étaient la semence du jugement pour ce qui regarde l'église. L'Écriture est ainsi elle-même le témoin de ce que nous disons. Les données, que l'histoire nous a conservées, nous montrent que, déjà dans l'église primitive, la différence dont nous parlons était complètement perdue. On combattait pour la vérité contre l'hérésie, comme Irénée, — pour l'unité, de fait, dans ce qui existait, comme Ignace (bien que la majeure partie de ce qu'on lui attribue ne soit, à mon avis, évidemment pas de lui). Irénée et Ignace avaient

raison en général, sans doute. — mais la doctrine que Paul maintenait avec peine contre les disciples judaïsants, et, en général, la doctrine d'un seul corps (dont Christ est la tête, et ceux qui sont personnellement scellés du Saint-Esprit, les membres) était perdue, et on attribuait généralement les droits du corps à tous les baptisés. Je dis « généralement, » parce que les vrais privilèges du corps avaient entièrement disparu des esprits. Si on gardait les grands éléments de la foi, et qu'on repoussât la doctrine des gnostiques (la dénégation de l'humanité ou de la divinité de Jésus Christ), on n'en demandait pas davantage ; et le platonisme, en même temps, par le moyen de Justin Martyr, d'Origène et de Clément, corrompait suffisamment au dedans. Mais les effets étaient évidents : le corps extérieur devint l'église et tout ce qu'on conserva, en fait de privilège, fut attribué à tous les baptisés ; et cela a continué dans les églises réformées. Ainsi l'anglicanisme a dit : « Le baptême, par lequel j'ai été fait membre de Christ, enfant de Dieu et héritier du royaume des cieux. » Luther et Calvin n'ont pas dit autrement, sauf que ce dernier affirmait, dans d'autres enseignements, que le baptême n'était efficace que dans les élus. L'église d'Ecosse enseigne les mêmes choses ; la différence est seulement dans le degré du privilège conféré. Nombre de conséquences importantes découlèrent d'une pareille doctrine chez les anglicans et les luthériens ; ainsi on enseigna, qu'une personne qui avait réellement la vie éternelle, qui était réellement membre de Christ, était cependant peut être finalement perdue. Je ne m'arrête pas sur ces choses, voulant seulement en faire ressortir l'immense portée.

On commettrait une double erreur, en attribuant ainsi au rite extérieur ou sacramentel, l'introduction vitale actuelle à la possession vivante de privilèges divins, et en confondant tout, au point d'attribuer les privilèges de l'un des sacrements à la participation à l'autre.

Je ne nie pas que l'Écriture ne parle du signe comme de la chose signifiée. Christ a pu dire : « Ceci est mon corps qui est rompu pour vous » (1 Cor. XI, 24), alors que son corps n'était pas encore rompu, et que, vivant, il tenait le pain dans sa main. Il a pu dire : « c'est ici la pâque de l'Eternel, » alors que Dieu ne passait plus par-dessus, en aucune manière. Il a pu dire : « Je suis le vrai cep, » — sans parler de mille autres exemples pareils. Cette manière de s'exprimer se retrouve dans toutes les langues : Je dis d'un portrait en le voyant : « C'est ici ma mère. » Ceux-là seuls, qui veulent bien s'y tromper, sont induits en erreur par ce langage. L'Écriture ne dit-elle pas : « Nous avons été ensevelis avec Christ, par le baptême, pour la mort » (Rom. VI, 4); et cependant nous ne sommes pas ensevelis et nous ne mourons pas, cela est certain. L'Écriture donc, d'une manière générale, use de ce même langage, en parlant du baptême et de la cène du Seigneur. Seulement, chose singulière à dire, on ne voit *pas* que la communication de la vie soit jamais attribuée au baptême, ni que l'acte de manger la chair et de boire le sang de Christ soit jamais présenté comme lié à la participation à la cène du Seigneur. L'expression la plus voisine en liaison avec le baptême, que nous trouvons dans l'Écriture à cet égard, est celle que nous rencontrons (Tite III, 5), où l'apôtre parle du lavage de la régénération.*

* Il faut remarquer toutefois que le mot : « *régénération* »

Il est possible qu'on veuille chercher à prouver ce que je nie ici, par des passages, tels que Jean III et VI ; mais je maintiens de la manière la plus complète et la plus absolue que ces passages ne s'appliquent nullement aux sacrements ; — mais de passages directs, on n'en trouvera point. L'Écriture parle du baptême figurativement, comme de notre ensevelissement pour la mort, et aussi on peut l'alléguer de notre résurrection avec Christ. Saul fut appelé « à se laver de ses péchés » (Actes XXII, 16), mais il n'est dit d'aucun homme que, par le baptême, il reçoive la vie ou soit vivifié.

L'Écriture reconnaît un système sacramentel, c'est-à-dire un système d'ordonnances, par lesquelles les hommes sont professionnellement rassemblés sur la terre en un système, où l'on jouit de certains privilèges. Les saintes Écritures, juives et chrétiennes, ont toutes deux ce caractère ; mais l'Écriture distingue soigneusement la possession personnelle des privilèges de l'admission au système où ces privilèges se trouvent. « *Quel est donc l'avantage du Juif? — grand de toute manière, et surtout en ce que les oracles de Dieu leur ont été confiés* » (Rom. III, 12). Et ailleurs (Rom. IX, 4, 5), nous trouvons l'énumération de ces privilèges du Juif, qui s'étendent jusqu'à Christ lui-même : *qui sont Israélites, auxquels sont l'adoption et la gloire, etc. ; et desquels selon la chair est descendu le Christ.....* » Mais tous ceux qui étaient d'Israël n'étaient pas pourtant Israël, et ceux-

n'est pas le même que celui employé par Pierre (1 Pierre I), et rendu par « *né de nouveau* ». La « *régénération* » est un changement d'état, comme en Matth. XIX, 28, non une communication de la vie.

là n'étaient pas non plus Juifs qui l'étaient au dehors. La même chose est vraie dans la chrétienté. Au chap. X de la première épître aux Corinth., l'apôtre insiste sur le fait, que l'on peut participer aux sacrements et périr après tout. Et ceci peut aller bien loin : une personne peut posséder tous les privilèges extérieurs et réels, appartenant au système chrétien, et ne pas avoir la vie : c'est le cas présenté au chap. VI de l'épître aux Hébreux. Un homme pourrait parler dans les langues des hommes et des anges, avoir de la foi pour transporter les montagnes, et n'être rien (1 Cor. XIII). Ces choses peuvent exister sans qu'elles « tiennent au salut » (Hébr. VI, 4-9). C'est pourquoi, dans le cas des Galates, Paul fut un moment dans le doute à leur égard, bien que l'Esprit leur eût été fourni (Gal. III, 5) ; et nous voyons le Seigneur admettre que des hommes avaient chassé des démons en son nom, et que cependant il ne les avait jamais connus (Matth. VII, 22-23). On peut aussi (bien qu'il s'agisse ici, sans doute, directement des rapports des disciples avec Christ, lors de son séjour sur la terre) être un sarment dans le cep et être coupé *. Je confirme seulement par ceci la vérité générale.

Dans l'ordre de choses chrétien, nous trouvons reconnues l'admission dans le système chrétien, par des ordonnances, et même la jouissance de privilèges extérieurs, — et cependant, en même temps, l'absence de vie divine ou d'union avec Christ. Mais le système anglican va plus loin : il attribue aux baptisés ce dont le

* « Si *quelqu'un* (non pas : si *vous*) ne demeure pas en moi... » car le Seigneur les connaissait et savait qu'ils étaient déjà nets (Jean XV).

baptême n'est pas même un signe. Que le baptême dût être un signe de la régénération, c'est ce que je ne nie nullement : le baptême, selon l'Écriture, est spécifiquement « pour la mort. » et, en général, « pour le nom » de Christ. Mais il l'est comme un signe de la mort : — et en sortir peut être regardé comme la résurrection ; mais tout cela est individuel et n'a rien à faire avec le corps de Christ. Le baptême n'est pas même *un signe* que l'on soit, ou que l'on soit fait membre de Christ ; il ne va pas plus loin que la mort, ou, tout au plus, que la résurrection : — il est individuel. Là je meurs ; — je ressuscite. L'unité du corps n'a rien à faire avec le baptême. Nous sommes baptisés seuls, chacun pour soi. Mais c'est par « *un seul Esprit* » que nous sommes baptisés pour être un seul corps (1 Cor. XII, 13), non par de l'eau. La cène du Seigneur est le signe de cette unité-là : « *Nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous sommes participants d'un seul pain* » (1 Cor. X, 17). Prétendre que toutes les personnes baptisées ont même la vie, est antiscrituraire et faux ; attribuer à ces personnes la possession de privilèges vils, la vie éternelle, est une erreur fatale et qui conduit au jugement révélé dans l'épître de Jude ; leur attribuer la qualité de membres de Christ est une chose qui n'est pas impliquée, même en figure, dans le baptême.

Les sacrements ou ordonnances, car il y a un système sacramentel, sont les administrations terrestres de privilèges révélés, un système extérieur de foi professée, et un corps visible sur la terre. La vie, et le privilège de membre de Christ, sont par le Saint-Esprit. Nous sommes nés de l'Esprit, et baptisés d'un seul Esprit

pour être un seul corps. Dire que nous soyons membres de Christ par le baptême est une falsification de la vérité de Dieu, par la confusion, directement contraire à l'Écriture, de l'admission extérieure dans la profession avec la vie qui est donnée de Dieu ; une falsification du sens même du signe. C'est l'autre sacrement, la cène, non le baptême, qui (même extérieurement) montre l'unité du corps. La cène du Seigneur est, dans sa nature, prise en commun. L'assemblée ou l'église y participe. C'est pourquoi nous avons (Eph. IV) : « *Un seul corps, un seul Esprit, une seule espérance de notre vocation.* » Tout cela appartient à l'Esprit et à ceux qui sont spirituels. Nous avons ensuite : « *Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ;* » c'est-à-dire la profession extérieure et la foi en Christ. Confondre l'administration extérieure, par le moyen d'ordonnances, avec la puissance de l'Esprit de Dieu, est la source du papisme et de l'apostasie. On ne peut que s'étonner et s'affliger quand on voit comment Augustin (un homme vraiment pieux, personnellement, et qui sentait ce que la vie et la vraie église étaient, quand la chose extérieure était déjà grossièrement corrompue), se déchaîna pour concilier cette administration extérieure par des ordonnances avec la puissance de l'Esprit de Dieu, comment il faillit et hésite dans sa réponse aux Donatistes, et au fond ne leur répond pas. On avait décidé que le baptême administré par des hérétiques était valable. On admettait que le Saint-Esprit était communiqué par le baptême (autre méprise insigne, dans tous les cas, comme le démontre clairement le livre des Actes) ; par conséquent les Donatistes avaient le Saint-Esprit, et en conséquence ils étaient de la vraie église ! En vain, Augustin, se dé-

battant, cherche à sortir du filet qu'il s'était tendu à lui-même ou dans lequel il était tombé ; il fallait un autre remède. De fait les évêques et Constantin avaient employé d'autres moyens que les arguments.

Remarquez ici, et ce n'est pas une chose de peu d'importance, que le baptême implique, non un changement d'état par la réception de la vie, mais un changement de position. Il y a deux choses dont l'homme déchu a besoin : il était ennemi de Dieu dans la pensée de sa chair, et il fut chassé loin de Dieu. Il fallait remédier à ces deux choses. Nous sommes nés de Dieu, nous recevons l'esprit de vie dans le Christ Jésus ; mais le fait que nous avons la vie ne change pas notre position ; nous apprenons la méchanceté de la chair, — nous apprenons qu'il n'y a point de bien en nous, c'est-à-dire dans notre chair ; mais si nous apportons cela dans la lumière des exigences de Dieu, c'est pour nous écrier : « Misérable homme que je suis » (voyez Rom. VII) ! Il nous faut, avec la vie, aussi un changement de place, de position, il nous faut être réconciliés avec Dieu. Mais cela a lieu par la mort, en ce que Christ meurt, et entre ainsi, comme homme, dans une nouvelle place et une nouvelle position pour l'homme, en résurrection, selon la valeur de son œuvre. « *Il est mort une fois pour toutes au péché, mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu* » (Rom. VI, 10). Or, c'est de cela que le baptême est le signe, et non pas de la simple puissance vivifiante de Christ comme Fils de Dieu. Nous sommes baptisés pour sa mort, ensevelis avec lui pour la mort, afin que comme Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi, nous marchions en nouveauté de vie (Rom. VI, 4). Assuré-

ment, si nous sommes ressuscités, nous sommes vivants; mais nous sommes vivifiés ensemble avec lui (Eph. II, 5). La mort nous a complètement tirés hors de notre ancienne condition; nous en sommes sortis par la mort, comme Christ mourut au monde et au péché; nous sommes « morts à la loi par le corps du Christ » (Rom. VII, 4); nous sommes « morts au péché » (Rom. VI, 11); nous avons « crucifié la chair » (Gal. V, 24); nous sommes « crucifiés au monde » (Gal. VI, 14). Or, le baptême représente la mort, et ainsi, quand on en est sorti, il est le signe d'une nouvelle position devant Dieu: il représente la mort et non la vivification. Nous avons « revêtu Christ » (comp. Gal. III, 27) comme étant dans cette nouvelle position, et nous en avons fini avec le monde, la chair et la loi, par la mort. Ceci serait vrai, quand même il n'y aurait qu'un seul chrétien de sauvé dans le monde. L'unité du corps est une autre vérité subséquente, une vérité que la doctrine de l'épître aux Romains ne touche pas, bien que la partie pratique de cette épître l'introduise comme une vérité bien connue.

J'en viens maintenant à *l'édifice*. Christ déclare (Matth. XVI) qu'il bâtira l'église, l'assemblée, et que les portes du hadès, — la puissance de Satan, comme ayant la puissance de la mort, — ne prévaudront pas contre elle. Le titre donné à la puissance de Satan montre clairement ce qui était le rocher. Christ était le Fils du Dieu vivant; la puissance de la mort (qui est entre les mains de Satan) ne pouvait pas prévaloir contre Lui. La résurrection en était la preuve: par elle, Christ fut déterminé Fils de Dieu en puissance (Rom. I, 4). La confession, que Pierre faisait de la vérité qui lui avait

été révélée par le Père, lui donnait, par le don de Christ, la première place en relation avec cette vérité. Le lecteur remarquera que les clefs n'ont rien à faire avec l'église. On ne bâtit pas, comme je l'ai déjà fait observer, avec des clefs. De plus, les clefs, celles du royaume, furent données à Pierre ; mais bâtir n'était pas l'affaire de Pierre. Christ devait bâtir. « *Je bâtirai*, dit Christ. Le Père avait révélé à Pierre le caractère de Christ : et Pierre dit : « *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.* » Sur ce rocher Christ devait bâtir. Pierre pouvait être la première pierre de l'édifice en importance, mais non un bâtisseur. De plus, Christ a lui-même (et c'est à cela que se rapporte le « *aussi* » du commencement du vers. 18 : « *Moi aussi,* » en outre de ce que le Père a fait) une administration à conférer à Pierre, savoir celle du royaume dont il lui donne les clefs. Mais, nous le savons, le royaume des cieux n'est pas l'église, bien qu'ils puissent marcher parallèlement *dans le temps présent*. Quand donc Pierre touche à ce sujet, il ne parle pas de lui-même comme bâtissant en aucune manière, car bâtir était l'œuvre secrète et personnelle de Christ, poursuivie par lui dans l'âme, une vraie œuvre spirituelle, concernant personnellement et uniquement ceux qui étaient spirituels et, bien que par un effet de la grâce dans leurs cœurs, leur propre venue à Christ : « *Duquel nous approchant comme d'une pierre vivante, rejetée des hommes, mais précieuse et choisie auprès de Dieu, vous aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés pour être une maison spirituelle, une sainte sacrifice, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ. C'est pourquoi on trouve dans l'Écriture : « Voici, je pose en Sion une maîtresse pierre*

de coin, élue et précieuse, et celui qui croira en elle ne sera pas confus. » C'est donc pour vous qui croyez qu'elle a ce prix » (1 Pierre II, 4-7); autrement, elle est une pierre d'achoppement. Or, ici, il n'y a point d'ordonnances, mais la foi; des « pierres vivantes » venant à une « pierre vivante. » Tout est spirituel, personnel, réel. Christ est précieux à la foi; ceux qui croient ont goûté que le Seigneur est bon; autrement, il n'y a pas de réalité. Pierre ne bâtit pas, ni aucun autre instrument: ceux qui s'approchent viennent à Christ par la foi et sont édifiés, et contre ce qui est ainsi édifié, assurément, les portes du hadès ne prévaudront pas; mais l'édifice de l'homme n'a rien de commun avec cette maison-là. Le corps, ou les membres du corps ne forment aucune partie de la révélation de Pierre, qui ne parle pas non plus du tout de l'église ou de l'assemblée.

Tournons nous maintenant vers Paul et son enseignement: ses épîtres sont pleines de ce sujet. Il était ministre de l'église pour accomplir ou compléter la parole de Dieu: aussi la doctrine de l'église, comme corps de Christ, est-elle pleinement développée par lui. L'épître aux Ephésiens, chap. I, 3: la première épître aux Corinth, chap. X et XII, l'épître aux Romains, chap. XII, et l'épître aux Colossiens renferment des instructions étendues et élaborées sur ce sujet; mais, il va sans dire, elles ne parlent pas de bâtir un corps. Christ est ressuscité pour être la tête du corps (Col I); il est élevé à la droite de Dieu et Dieu l'a donné, dans cette position, pour être « *Chef (Tête) sur toutes choses à l'église qui est son corps et la plénitude de celui qui remplit tout en tous* » (Eph. I, 22-23). Christ a réconcilié tous les deux, Juifs et gentils, *en un corps* par la croix (Eph.

II, 16) ; et a effectué cette unité par le baptême du Saint-Esprit. « *Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps* » (1 Cor. XII, 13).

De plus, si Paul parle de l'édifice dans sa réalité et son parfait ajustement, il ne fait pas mention non plus d'aucun instrument qui soit employé pour édifier : Vous êtes « *édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin ; en qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur* » (Eph. II, 20, 22). Cet « *édifice*, » quoique envisagé d'une manière un peu différente, est la maison de Pierre, ce même édifice que nous trouvons dans l'épître aux Hébreux, la « *maison* » de Christ : « *Nous sommes sa maison* » (Hébr. III, 6).

Mais Paul parle d'une manière différente, ailleurs ; il nous montre « *la maison* » bâtie par des instruments humains : une chose publique, apparente dans le monde : « *Vous êtes le labourage de Dieu, l'édifice de Dieu. Selon la grâce qui m'a été donnée, j'ai posé le fondement comme un sage architecte, et un autre édifie dessus ; mais que chacun considère comment il édifie dessus* » (1 Cor. III, 9-10). Ensuite il nous apprend quels sont les effets de la fidélité ou de l'infidélité dans l'œuvre. Or, c'est ici que la responsabilité et l'instrumentalité de l'homme se trouvent directement engagées dans l'œuvre. Christ n'est pas celui qui bâtit. Paul est l'architecte, et c'est lui qui pose le fondement qui est Christ ; — d'autres bâtissent dessus ; et l'édifice, par conséquent, n'est pas bien ajusté ensemble. Du bois, du foin, du chaume ne s'ajustent pas convenablement, dans un édifice, avec de l'or, de l'argent et des pierres précieuses. L'œuvre,

en pareil cas, doit être brûlée : celle de Christ, jamais ! Ceci donne évidemment à l'église un caractère autre que celui de Matth. XVI, ou de 1 Pierre II.

Le papisme, le puséisme, et tout ce qui leur ressemble, sont fondés sur la confusion entre l'édifice que Christ bâtit, où des pierres vivantes s'approchent d'une pierre vivante, où tout croît pour être un temple saint dans le Seigneur (c'est-à-dire, où le résultat est parfait), et l'édifice que l'homme ostensiblement édifie, quoique comme édifice de Dieu, et où l'homme peut faillir et a failli. Je suis pleinement autorisé à considérer l'édifice extérieur dans ce monde comme un bâtiment qui, par ses prétentions, son caractère et sa responsabilité, est l'édifice de Dieu, — mais qui cependant a été élevé par l'homme, et bâti de bois et de chaume, en sorte que l'œuvre sera brûlée au jour du jugement qui est révélé en feu (1 Cor. III, 15). Bien plus, je vois que des hommes corrupteurs ont gâté l'œuvre, et que si quelqu'un s'en est occupé dans ce caractère, il sera détruit (1 Cor. III, 17).

En résumé, il y a donc un édifice que Christ bâtit, un édifice dans lequel des pierres s'approchent d'une pierre vivante et sont édifiées comme des pierres vivantes, un édifice qui croît pour être un temple saint dans le Seigneur (Eph. II, 22). Il y a aussi ce qui est appelé « l'édifice de Dieu, » comme étant ce qui est pour Lui, et qui est établi par Lui sur la terre, mais qui est bâti par l'instrumentalité et sous la responsabilité de l'homme, un édifice où peut se trouver un très mauvais travail, et même des personnes qui le corrompent. Le fondement est bien posé et il est un bon fondement ; mais tout ce qui est édifié dessus peut être mis en question.

Ainsi l'Eglise professante tout entière est dans la position et sous la responsabilité de l'édifice de Dieu ; l'édifice actuel, ou l'œuvre actuelle est l'œuvre de l'homme, et peut être du bois, du foin et du chaume, ou même rien que la corruption du corrupteur. Ce n'est pas de cette « maison » que Christ dit : « Je bâtirai. » Ce serait un blasphème de dire que Christ bâtit avec du bois, du foin et du chaume, ou qu'il corrompt le temple de Dieu. Cependant, l'apôtre nous dit qu'il est possible qu'il en arrive ainsi de ce temple ; et il en est arrivé ainsi ; et ceux qui mettent le nom de Dieu sur le bois, le foin et le chaume, ou sur l'impie corruption de son temple, déshonorent Dieu, en mettant (pour autant qu'il s'agit d'eux) son sceau et sa sanction sur le mal, ce qui est la plus grande des iniquités.

Quel est notre sentier en pareil cas ? Paul nous le dit (2 Tim. II) ; mais mon but ici n'est pas de poursuivre ce sujet, mais seulement de faire ressortir la différence qu'il y a entre *ceux qui sont admis par le baptême*, et le *corps* ; et entre *l'église que Christ bâtit*, et *ce que l'homme bâtit quand l'édifice de Dieu lui est confié*. L'homme a failli dans tout ce qui lui a été confié. Dieu a mis tout dans ses mains, d'abord, — pour établir tout, en perfection, dans le second homme qui ne faillit jamais.

Adam lui-même faillit, — et il est remplacé par Christ.

Israël a failli ; car la loi fut donnée, et Israël fit le veau d'or. — Quand Christ viendra, la loi sera écrite dans le cœur d'Israël.

La sacrificature a failli ; les fils d'Aaron offrirent du feu étranger et Dieu défendit à Aaron d'entrer dans le sanctuaire, sauf au grand jour des expiations, et alors

dans ses vêtements de gloire et de beauté. — Christ est un souverain sacrificateur miséricordieux et fidèle, même maintenant dans la gloire.

Le fils de David, personnellement établi sur le trône, faillit complètement ; il aima plusieurs femmes étrangères, et le royaume fut divisé. Nébucadnetzar, établi par Dieu sur les gentils, fit une statue d'or et jeta dans le feu ceux qui étaient fidèles à Dieu, et il devint une bête. — Christ s'assiera sur le trône de David, dans une gloire immuable, et se lèvera pour régner sur les gentils.

L'Église était appelée à glorifier Christ : « *Je suis glorifié en eux*, » dit-il (Jean XVII, 10). Mais des anti-christs et une apostasie en sont le résultat sur la terre ; déjà du temps des apôtres, tous cherchaient leur intérêt particulier, et les derniers jours (Jean) et les objets du jugement (Jude) étaient là. Après la mort de Paul, l'apôtre nous le dit lui-même, des loups redoutables viendraient, et du sein de l'église s'élèveraient des hommes qui attireraient des disciples après eux, et il y aurait des temps fâcheux et des hommes méchants et des imposteurs qui i raient en empirant (2 Tim. III). Si tu ne persévères pas dans la bonté de Dieu, toi aussi tu seras coupé (Rom. XI 22). — Mais « Christ viendra néanmoins pour être glorifié dans ses saints et être admiré dans tous ceux qui auront cru » (2 Thess. I, 10). L'église a failli comme le reste. — La grâce produira et amènera à la perfection sa propre œuvre. L'édifice de Christ sera complet et parfait, mais il sera manifesté dans la gloire. L'édifice de l'homme est mal bâti et corrompu, et tombera sous le plus affreux et le plus terrible des jugements.

Il y a un seul corps et un seul esprit.*Eph. IV, 4.*

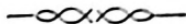
Le Seigneur Jésus, avant sa mort et après sa résurrection, avait parlé à ses disciples de la promesse du Père, de cet « autre Consolateur » qui devait venir, donné par le Père et envoyé par le Fils (Jean XIV, XV, XVI). « *Il vous est avantageux que moi je m'en aille: car si je ne m'en tais, le Consolateur ne viendra pas à vous, mais si je m'en tais, je vous l'envierai.* » Pour Jésus, les disciples avaient tout abandonné, et Jésus avait été bien plus que tout pour eux. Mais Jésus allait maintenant les quitter: et qu'est-ce qui pouvait transformer une perte si grande et douloureuse en un gain positif? Le Seigneur le dit Lui-même: la présence du Saint-Esprit envoyé du ciel en conséquence de sa propre glorification (comp. Jean VII, 39 40; Act. II, 33) Il est manifestement impossible d'appliquer les passages de l'Écriture cités plus haut et d'autres semblables, à autre chose qu'à la présence personnelle de l'Esprit. Ailleurs, l'Écriture développe les effets et les manifestations de la présence de l'Esprit; ce n'est pas de cela qu'il est question ici, comme il est impossible également d'imaginer une puissance spirituelle qui pût l'emporter, dans les disciples, sur la consolation que la présence de Jésus avec eux leur apportait. Mais l'Esprit, personnellement, était promis. Les disciples n'avaient pas la promesse de la consolation seulement, mais du « Consolateur » lui-même, de cette personne qui a pu nous être dépeinte comme enseignant, comme remettant en mémoire, comme rendant témoignage, comme convainquant, et qui, ayant quitté les cieux après que le Sauveur fut monté, a pris place, en vertu d'une rédemption accomplie, au milieu de ceux qui confessent le nom de Jésus et qui attendent son retour, et agira désormais et pour toujours dans les disciples et avec eux. Quand

Jésus était ici-bas, lui seul Jésus pouvait parler de son corps comme étant le « temple de Dieu » (Jean II); mais à présent, ayant enduré la colère de Dieu et annulé par la mort le pouvoir de Satan, Jésus a pu, avec justice, envoyer de la droite du Père, ici-bas, le Saint-Esprit promis pour demeurer dans les fidèles sur la terre. « *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous* » (1 Cor. III, 16)?

En principe donc, la venue de l'Esprit promis dépendait du départ de Jésus, et, de fait, ce fut lorsque Jésus prit place, comme l'homme glorifié, dans les cieux, que l'Esprit fut envoyé sur la terre. Rassemblé avec les disciples, avant son ascension, Jésus à leur commanda de ne point partir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, laquelle, dit-il, vous avez ouïe de moi: car Jean a baptisé avec de l'eau, mais vous serez baptisés de l'Esprit saint dans peu de jours » (Actes I, 4-5). Le chapitre II de ce même livre des Actes raconte l'accomplissement de la promesse le jour de la Pentecôte. Le Consolateur fut donné. La troisième personne de la Trinité demeura dès lors, d'une manière permanente, dans ceux qui croyaient, aussi véritablement, que la seconde personne avait été avec eux avant son ascension au ciel. Le Saint-Esprit était le grand témoin de la glorification de Jésus dans les cieux, comme sa présence dans les disciples en était le fruit nouveau et merveilleux.

Les opérations de l'Esprit de Dieu, dès le commencement, sont-elles niées par cette glorieuse vérité? Nullement. La création, la providence et la rédemption parlent toutes de Lui. L'action de l'Esprit se manifeste dans toutes les sphères des opérations de Dieu et les pénètre. Qui est-ce qui se mouvait sur le dessus des eaux (Gen. I, 2)? Qui est-ce qui plaidait avec les hommes avant le déluge (Gen. VI, 3)? Qui est-ce qui remplit Betsaléel de sagesse, d'intelligence, de science pour toutes sortes d'ouvrages (Ex. XXXVI, 31)? Qui est-ce

qui donna à Moïse la force de porter la charge d'Israël, ou à d'autres celle de la porter avec lui (Nomb. XI, 17, 25)? Par qui Samson agit-il (Juges XIII, 25; XIV, 6, 19; XV, 14 etc.)? Par qui Saül prophétisait-il? C'était par l'Esprit du Seigneur (1 Samuel X, 6, 10; comp. XI, 6; XVI, 14). Et comme, aux premiers jours de leur histoire nationale, son « bon Esprit » (Néh. IX, 20), conduisait le peuple, de même le Seigneur a pu, par le prophète, donner au pauvre résidu, après son retour, cette assurance : « *La parole de l'alliance que je traitai avec vous, quand vous sortîtes d'Égypte, et mon Esprit demeurent au milieu de vous* » (Aggée II, 5). Y avait-il des âmes régénérées? Elles étaient nées de l'Esprit; et les saints actes de la foi dans les anciens qui obtinrent un bon témoignage (comp. Hébr. XI), étaient, sans contredit, les résultats de l'opération de l'Esprit. A cet égard, la manière d'agir de Dieu est encore et nécessairement la même. Jésus n'a aucunement rendu moins nécessaire l'intervention de l'Esprit. Il a proclamé la nécessité de cette intervention comme une vérité établie et irrévocable : « *Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu* » (Jean III, 5). Mais la vie, la paix, la position d'enfant, bien qu'elles soient toutes communiquées et connues par l'opération efficace de l'Esprit) ne sont en aucun sens la présence du Consolateur. Les disciples possédaient ces privilèges-là avant l'ascension du Seigneur Jésus : la vie, la paix, la position d'enfant sont donc entièrement distinctes de la promesse du Père, que les disciples ne possédaient *pas*, et que nul ne posséda ni ne pouvait posséder avant que Jésus fût glorifié (Jean VII, 30). La présence du Consolateur est manifestement la bénédiction caractéristique, depuis la Pentecôte. Jamais, avant ce jour, on n'avait joui de cette bénédiction, bien que l'Esprit eût opéré, et qu'il eût opéré à salut, pour ce qui regarde les croyants, dans tous les temps. (à suivre.)



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Il y a un seul corps et un seul esprit.

Eph. IV, 4.

(Suite et fin de la page 280.)

Mais quand Jésus prit place dans les cieux, comme Chef glorifié, le Saint-Esprit fut envoyé ici-bas, non-seulement pour la bénédiction des croyants individuellement, mais dans le but de les rassembler en un seul corps ici-bas sur la terre. C'est ce corps, et ce corps seul, qui, dans l'Écriture, est appelé « *l'Eglise de Dieu,* » et l'unité de ce corps, reposant sur le baptême du Saint-Esprit, est « *l'unité de l'Esprit.* »

La première mention qui soit faite du mot « *l'Eglise,* » c'est-à-dire l'assemblée, dans le Nouveau Testament, se trouve dans l'évangile de Matthieu chap. XVI, 18. Le Seigneur, dans ce passage, parle de l'Eglise comme d'une chose qui non-seulement n'était pas manifestée ni organisée, mais qui n'existait pas encore alors. Elle

n'était encore ni bâtie, ni en construction *. « Sur ce rocher, je *bâtirai* mon assemblée. » Cette assemblée est mentionnée comme une chose entièrement distincte du « royaume des cieux ; » c'est de ce royaume des cieux et non de l'Eglise que le Seigneur promet de donner les clefs à Pierre.

Mais, bien que l'unité de l'Eglise, comme corps de Christ, ne doive être parfaitement manifestée que dans la dispensation de la plénitude des temps, alors que Dieu réunira en un toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre (Eph. I, 10), il devait y avoir, selon les desseins de Dieu, un témoignage de cette unité, produit et manifesté par la puissance du Saint-Esprit, dans le « seul corps, » sur la terre. Quand l'apôtre parle des saints, comme étant « *édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit* » (Eph. II, 22), il n'a

* Le savant évêque Pearson, dans son exposition bien connue de la confession de foi anglicane, eut l'esprit de voir et la candeur de reconnaître que le Sauveur, parlant pour la première fois de l'Eglise, « la mentionne comme une chose qui alors n'existait pas encore, mais qui devait exister plus tard, disant au grand apôtre : « *Et moi aussi je te dis que tu es Pierre ; et sur ce rocher je bâtirai mon Assemblée.* » Mais quand le Seigneur fut monté au ciel et que le Saint-Esprit fut descendu, quand Pierre eut converti les 3000 âmes qui furent ajoutées aux 120 disciples, alors il y eut une Eglise ; car, après ces choses, nous lisons que : *Le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés. Le Seigneur donc avait promis qu'une Eglise serait bâtie, et il avait fait cette promesse avant sa mort ; après son ascension, et à la suite de la prédication de Pierre, nous trouvons une Eglise bâtie ou constituée, capable par sa nature d'un accroissement journalier.* »

pas en vue une chose idéale ou future, qui doive être achevée seulement dans les cieux. C'est d'un fait actuel qu'il parle, d'un fait présent, accompli par la présence du Saint-Esprit, envoyé du ciel. Aussi lisons-nous un peu plus loin dans la même épître : « *Afin que la sagesse de Dieu, si diversifiée dans ses formes, soit maintenant donnée à connaître aux principautés et aux autorités dans les lieux célestes par l'Assemblée* » (Eph. III, 10). Et « l'unité de l'Esprit » que les saints devaient s'efforcer de maintenir, où était-elle, sinon *sur la terre*? Les saints étaient là, et là aussi étaient les apôtres et prophètes, les évangélistes, les pasteurs et les docteurs donnés par Christ lui-même, « monté au-dessus de tous les cieux. » C'est là, sur la terre, que se poursuit le perfectionnement des saints, l'œuvre du ministère, et l'édification du corps de Christ. C'est sur la terre que nous rencontrons « la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égarer » (Eph. IV, 14), et c'est sur la terre que nous « croissons en toutes choses jusqu'à Lui qui est le Chef, le Christ ; duquel *tout le corps* bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure de fournissement, produit l'accroissement du corps, pour l'édification de soi-même en amour. » C'est dans ce monde, et dans ce monde seulement que, « *tout le corps, fourni et bien uni ensemble par des jointures et des liens, croît d'un accroissement de Dieu* » (Eph. IV, 10-16), comme aussi c'est assurément sur la terre que nous sommes appelés à être gouvernés dans nos cœurs par la paix du Christ, « *à laquelle aussi vous avez été appelés en un seul corps* » (Col. III, 15).

Aussi encore, dans l'épître aux Romains, chap. XII, 4-5, l'apôtre écrit aux saints qui, comme les Colos-

siens, n'avaient jamais été visités par lui, et qui par conséquent, à la vue des hommes, ne se trouvaient dans aucune relation particulière avec lui, leur disant : « Comme nous avons plusieurs membres en un seul corps, et que tous les membres n'ont pas la même action, ainsi nous qui sommes plusieurs, *sommes un seul corps en Christ, et chacun réciproquement les membres l'un de l'autre.* » Paul ne parlait évidemment pas d'un lien qui allait être formé, mais il parlait d'une relation déjà existante. On n'est pas membre d'une église locale, mais de l'Eglise, du corps de Christ (Actes II, 47); bien que, d'un autre côté, si l'on n'est pas en communion avec l'assemblée des membres de Christ là où l'on se trouve, on ne peut avoir nulle part ailleurs de communion avec eux.

Rien ne peut être plus explicite que cette déclaration du chap. XII, de la première épître aux Corinthiens : « Mais un seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier ses dons comme il lui plait. Car de même que le corps est un et a plusieurs membres, mais que tous les membres de ce seul corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ. Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres; et nous avons tous été abreutés pour l'unité d'un seul Esprit. » La composition de ce seul corps dépend (est l'effet) du baptême du Saint-Esprit. Nous sommes baptisés de l'Esprit pour être le corps de Christ, que nous soyons Juifs, gentils, esclaves ou libres, peu importe. Jésus exerce ses droits célestes; il baptise du Saint-Esprit; et ceux qui sont ainsi baptisés deviennent le champ immédiat et spécial

de sa présence et de ses opérations, — « *le corps de Christ.* » Les diversités de dons, d'administrations et d'opérations n'existent pas au ciel : leur sphère, c'est l'Eglise sur la terre. C'est là que la manifestation de l'Esprit est donnée à chacun (dans l'Eglise) pour le profit de tous. C'est le seul et même Esprit qui opère tous ces dons, les distribuant à chaque membre comme il lui plaît. Car les membres qui sont plusieurs ne constituent qu'un seul corps. — « *Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps.* » On sentira davantage l'importance de ces dernières paroles, en les comparant avec les versets 4 et 5 du chap. I des Actes, et surtout avec la fin de ce dernier verset : « *Vous serez baptisés de l'Esprit saint dans peu de jours.* » Les disciples étaient croyants, au temps auquel ces paroles furent prononcées : ils avaient la vie, et ils avaient la vie en abondance. Jésus, l'Esprit vivifiant, avait soufflé sur eux en leur disant : « *Recevez l'Esprit saint* » (Jean XX, 23). Jésus leur avait aussi ouvert l'intelligence pour comprendre les Ecritures (Luc XXIV, 45). Mais rien de tout cela n'est le baptême du Saint-Esprit. Ce n'est qu'à la Pentecôte que l'on vit l'accomplissement de la promesse du Père. Alors, et pas avant, les croyants furent baptisés de l'Esprit. Mais c'est ce baptême qui introduit dans le « seul corps » et qui le forme. C'est l'Esprit ainsi présent et baptisant qui a commencé et organisé le corps de Christ, et qui le recrute. Ainsi aussi est-ce en rapport avec le baptême du Saint-Esprit que nous entendons parler pour la première fois, dans l'Ecriture, de ce nouveau corps et de la position de membre dans ce corps. Quels que fussent les privilégiés (et ils étaient nombreux) qui existaient aupara-

vant, ce qui, dans l'Écriture, est distinctivement appelé « l'Eglise de Dieu, » apparut ici-bas, comme la conséquence de la descente du Saint-Esprit envoyé du ciel, demeurant dans les disciples et les baptisant, Juifs ou gentils, en un seul corps.

L'apôtre, sans doute, s'adresse à l'Eglise de Dieu qui était à Corinthe, et il est très-clair que le Nouveau Testament parle fréquemment d'assemblées dans telle ou telle localité, c'est-à-dire d'« églises » (comp. Rom. XVI, 4, 5 ; Gal. I, 2, 22 ; Col. IV, 15, 16 ; 1 Thess. I, 4 ; II, 14 etc.). Mais à côté de ces passages nous en trouvons d'autres, tels que : Actes II, 47 ; 1 Cor. X, 32 ; XII, 28 ; XV, 9 ; Epb. I, II, III, etc ; Col. I ; 1 Tim. III, 15, qui nous fournissent des exemples d'une autre signification très-importante du mot « église, » comme on peut le voir dans les épîtres de Paul, l'Eglise y étant envisagée comme un corps ici-bas d'une étendue égale au baptême de l'Esprit. Ainsi pour ne mentionner qu'un seul de ces passages, toute cette société ou corporation, dans laquelle l'Esprit habitait et opérait, était l'assemblée dans laquelle Dieu plaçait des apôtres, des prophètes, des docteurs, etc. Assurément on ne dira pas que Dieu avait placé tous ces dons dans l'assemblée de Corinthe, et on ne soutiendra pas davantage qu'il doive les placer dans l'Eglise universelle, rassemblée dans les cieux. Il y a donc un sens étendu du mot « église, » selon lequel « l'Eglise » embrasse dans son unité tous les membres de Christ, existant à un même moment dans le monde, quelles que soient les distances qui les séparent corporellement, et cela en vertu d'un seul Esprit les baptisant en un seul corps. Le corps de Christ, comme le corps naturel, est sus-

ceptible d'accroissement ; mais , comme dans le corps naturel, l'identité subsiste alors que les anciens éléments constitutifs ont fait place à de nouveaux éléments : de même le corps de Christ est toujours le corps , quels que soient les changements qui s'opèrent dans les membres en particulier. Celui qui, par sa présence, a communiqué au corps l'unité, à son commencement, conserve cette unité par sa fidèle présence. Le Saint-Esprit fut donné pour demeurer avec les disciples à jamais (Jean XIV, 16).

Enfin, par « l'Eglise, » il faut entendre, non l'aggrégation de diverses sociétés coordonnées (bien moins de sociétés en opposition les unes avec les autres), mais un corps , le seul corps de Christ , ayant les mêmes privilèges, le même appel, la même responsabilité sur la terre, et attendant la même gloire dans le ciel comme Epouse de Christ. Quand un homme était baptisé par le Saint-Esprit, il devenait par ce fait membre de l'Eglise de Dieu ; s'il possédait un don, il devait l'exercer, selon la mesure de la foi , pour le bien de tout le corps : ni le ministère, ni la relation de « membre » n'appartenaient à *une* église, mais à *L'Eglise* ; chaque jointure appartenant au corps entier, et le corps entier à chaque jointure.

Comme Israël, autrefois, a été infidèle à sa vocation, ainsi en est-il de la chrétienté maintenant. Le gentil n'a pas persévéré dans la bonté de Dieu, et, par conséquent, il n'a pas d'autre perspective que celle d'être retranché, quand le moment déterminé par la sagesse de Dieu sera venu (Rom. XI, 22). Mais comme autrefois les hommes pieux s'attachaient aux anciens oracles donnés aux Juifs, ainsi Dieu et sa parole sont main-

tenant aussi la joie et la règle du croyant. Si les catholiques et les protestants ont été, de différentes manières et à des degrés différents, infidèles à la Parole et au Saint-Esprit ; si le fondement scripturaire, sur lequel repose l'Eglise de Dieu, a été partout perdu de vue en principe et abandonné en pratique, il est d'autant plus nécessaire, pour la gloire du Seigneur, que ceux qui le craignent et qui aiment son nom, cherchent sans retard et à tous égards à échapper au mal régnant qu'ils connaissent, et qu'ils se soumettent sans réserve à la volonté révélée de Dieu. Rien ne peut justifier la persévérance dans un péché connu. Et si Dieu a donné le nom du Seigneur Jésus, non-seulement pour le salut, mais pour centre de son assemblée sur la terre, par la connaissance de la présence et de l'opération de l'Esprit au milieu d'elle, est-ce que tout autre centre d'union quelconque n'est pas un centre rebelle ou rival que tout chrétien est tenu de renier ? Quelle est donc notre ressource, et qu'est-ce que le Seigneur a préparé pour nous ? « *Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux.* » (Matth. XVIII, 20) !



Êtes-vous amené à Dieu ?

(1 Pierre III, 10-18).

L'apôtre dirige nos pensées vers l'attente des souffrances : il y en aura plus ou moins, car, bien que nous soyons appelés à « hériter de la bénédiction » (vers. 10), c'est à travers les souffrances ici-bas. Ce passage démontre le résultat du gouvernement de Dieu ;

mais, en outre, il nous fait voir que nous sommes amenés à Dieu. La grande vérité centrale est celle-ci : « Christ a souffert une fois pour les péchés—afin de nous amener à Dieu » (vers. 18). — Les épîtres de Pierre renferment peu d'exposition de doctrine, tandis qu'elles font vivement et fortement ressortir les vérités fondamentales. A la fin de la 2^e épître, le gouvernement de Dieu à l'égard de toute la scène présente est décrit : les choses dans lesquelles le monde se confie doivent toutes se dissoudre, car en effet « la terre et les œuvres qui sont en elle, seront brûlées entièrement » (2 Pierre III, 10). Il n'y a pas un seul lieu ici-bas qui puisse offrir un sûr asile ; tout sera plié comme un vêtement. Pierre ne s'arrête pas à ce que Christ a fait pour les croyants lors de sa première venue ; il s'occupe du gouvernement de Dieu se terminant par le jugement, un jugement terrible. — Sommes-nous amenés à Dieu ?

Vers. 10. Le gouvernement moral de Dieu n'est pas arrivé à un dénouement, et ne le peut pas pendant que la grâce règne ; toutefois les principes en sont là. Par exemple, un homme tranquille, paisible, intègre sera dans une meilleure position qu'un homme violent, etc. « car ce que l'homme sème, il le moissonnera aussi » (Gal. VI, 7), même dès à présent. Ce n'est pas que dès à présent chaque chose reçoive sa juste rétribution, tout au contraire ; mais il y a certaines conséquences dont un homme aura à souffrir à cause de ce qu'il a fait. Il ne peut y avoir maintenant dans le monde la pleine et définitive expression du gouvernement de Dieu, par la raison que le péché est entré ; si Dieu voulait agir en jugement, il retrancherait entièrement le péché ; toutefois, généralement parlant, le principe

est positif : « Les yeux du Seigneur sont sur les justes — mais la face du Seigneur est contre ceux qui font le mal » (vers. 12); et après tout cela et au fond, il y a quelque chose de plus. La propre puissance et la grâce de Dieu sont à l'œuvre dans le rassemblement des âmes pour former son Eglise. Dans le millénium le mal ne sera pas toléré : le pécheur sera retranché chaque matin (Ps. CI), et il y a une application secrète de ce principe maintenant.

« Si vous souffrez pour la justice, vous êtes bienheureux » (vers. 14). Il y a l'activité du péché et du mal; cependant, quoiqu'il y ait sujet de craindre les méchants, « ne soyez pas troublés. » La seule chose à faire, c'est d'avoir l'œil simple et de servir avec une bonne conscience; mais en le faisant, vous rencontrerez une grande mesure d'opposition. « Ne craignez pas leurs craintes, et ne soyez pas troublés, mais sanctifiez l'Eternel des armées Lui-même, et qu'il soit votre crainte et votre épouvantement, et il vous sera pour sanctuaire » (vers. 14; Esaïe VIII, 13, 14) Malgré le privilège d'une marche paisible, la puissance tout entière de Satan peut s'élever contre vous; mais la puissance tout entière de Dieu est de votre côté, c'est pourquoi, « Ne soyez pas troublés. »

Dans le sermon sur la montagne, le Seigneur mentionne deux genres de souffrances, comme aussi Pierre le fait ici : — les souffrances pour la justice, et les souffrances pour Christ.

Si nous sommes chrétiens, la conséquence en est d'avoir la conscience exercée pour savoir ce qui nous convient comme tels : nous marchons dans la présence de Dieu et par conséquent dans la lumière; nous avons

notre volonté contrariée; et nous trouvons ainsi, que bien des choses dans le monde ne sont pas convenables pour celui qui marche dans le chemin de la justice. Le monde n'aime pas ces scrupules, et en conséquence l'épreuve arrive sur le chrétien à cause de ces choses; mais ses espérances et ses joies étant ailleurs, son trésor et son cœur sont également ailleurs. « Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice. » De plus, le chrétien doit s'attendre à souffrir pour Christ. « Vous serez bienheureux quand on vous injuriera etc. à cause de moi » (Matth. V, 10, 11). Lorsque Dieu devient l'objet et le modèle du cœur, on accepte la souffrance comme une part naturelle.

Ensuite cela devient une question de témoignage pour Dieu devant ceux qui ne sont pas avec Dieu; c'est autre chose que de souffrir pour la conscience et pour la justice.

Au chapitre IV, vers. 13 et 14 de notre épître, il s'agit des souffrances de Christ et de la gloire de Christ. Le même Esprit, qui me fait participer aux souffrances, me fait aussi participer à la gloire. Je dois être un témoin de la puissance de Christ par le Saint-Esprit, un témoin pour Christ, et non-seulement garder une bonne conscience. Comme un témoin pour Christ, et en étant un vase de son témoignage, on a part à la gloire dans laquelle Christ se trouve.

Pierre ne parle pas de la place de l'Eglise. Comme étant dans l'Eglise, nous sommes tous également participants de la gloire selon le don de la grâce, et tous prédestinés à être conformes à l'image du Fils de Dieu. Mais ici nous sommes considérés individuellement, et la gloire est placée devant nous comme la récom-

pense des souffrances. — Quand l'Esprit de Christ est véritablement là, il y a une puissance d'amour qui se manifeste sans cesse. Je ne puis voir périr un homme sans me mettre en peine de lui ; l'Esprit d'amour ne peut pas voir des pécheurs qui se perdent, sans se soucier d'eux ; et cela devient une cause de souffrance.

« Mais sanctifiez le Seigneur Dieu dans vos cœurs » (vers. 15). Soit quant à la souffrance, soit quant à la gloire. Dieu doit avoir dans nos cœurs la place qui lui appartient ; en donnant à Dieu son véritable caractère dans mon cœur, je sanctifie Dieu. Quel est l'homme dans le cœur duquel Dieu occupe cette place parfaite de puissance et d'amour ? non pas dans l'activité, ceci est en rapport avec le don, — mais dans *le cœur* ? Quel est le cœur qui se conserve entièrement pour Dieu, qui est rempli de l'amour et de la sainteté de Dieu ? Tout ce qui est dans le monde, l'argent, les plaisirs, la vanité, etc. ne fait que priver Dieu de sa gloire en nous ; Dieu n'est pas alors sanctifié par nous, et c'est là la cause de notre faiblesse. Pouvez-vous dire que aujourd'hui, que hier, Dieu a occupé dans votre cœur la place qui lui appartient ? Sinon, quelle en est la conséquence ? Elle ne peut être qu'une conscience mauvaise. Dois-je oublier ma négligence ? Si je ne la découvre pas dans la confession, je la découvrirai dans ma faiblesse. Il n'y a pas de puissance de témoignage pour Dieu, si je me suis entretenu de choses oiseuses et vaines. Si je m'occupe d'une chose, même pour Dieu, comme si mon cœur tout entier y était engagé, jésuis en danger : je ne sanctifie pas le Seigneur Dieu dans mon cœur. Il est possible qu'il n'y ait pas d'hypocrisie ou de manque de sincérité, mais il n'y a pas ce qui sanctifie le Seigneur, et quand

Dieu n'a pas en nous la place qui nous rend heureux et et qui nous donne de la puissance (car « la joie de l'Éternel est la force » Néh. VIII, 40), il n'y a pas la bénédiction qui coule vers les autres. Ce qu'il nous faut, c'est la puissance pratique du Dieu qui nous aime, agissant en nous. Quelle grâce que celle-là ! Si je ne connais pas Dieu, je ne puis pas le sanctifier, car c'est comme étant amené à lui que je puis le sanctifier. La pensée que j'arriverai à Dieu, quand j'arriverai dans le ciel, fait supposer que je ne suis pas encore venu à lui maintenant.

Tout ce que nous venons de dire démontre donc que nous devons donner à Dieu la place qu'il a en réalité : nous devons sanctifier le Seigneur, parce qu'il est là, nous confiant dans cet amour qui a été versé dans nos cœurs par le Saint-Esprit. D'où vient que la conduite d'un homme diffère de celle d'un autre homme ? C'est que l'un est sans Dieu, tandis que l'autre possède Dieu comme une source présente de joie et de force, d'amour et de consolation : — il a passé par un changement total, immense, infini. Quelle terrible chose que d'être sans Dieu quant à l'âme ! Des êtres immortels sans Dieu ! ayant des facultés, de l'intelligence, du discernement, mais sans Dieu ! L'affection humaine est aimable dans la créature, mais ce n'est pas Dieu ; les objets de l'affection peuvent se placer entre la créature et Dieu, et même ce que Dieu a créé en nous peut s'interposer ; car le bonheur peut être une occasion d'idolâtrie.

Il ne s'agit pas ici de responsabilité : m'appuyer sur un ami n'est pas de la responsabilité ; être heureux avec un ami n'est pas de la responsabilité. Si je bois quand j'ai soif, ce n'est pas de la responsabilité ; mais

quand je bois des eaux vives que Christ me donne, alors Dieu est là. Il fait couler vers lui-même ces affections, nécessairement et divinement ; il opère en moi, communiquant avec moi dans la souveraineté de sa grâce. c'est pourquoi ce n'est pas de la responsabilité. Si Dieu peut donc se communiquer à nos cœurs, quelle source d'eaux vives il doit en jaillir ! J'ai des difficultés, mais qu'est-ce que cela ? — j'ai cette source, Lui, pour me réjouir dans la difficulté et celle-ci ne peut point affecter celle-là. Au dedans de moi j'ai une source ; autour de moi, un sanctuaire.

S'il y a une telle bénédiction lorsque Dieu est sanctifié par nous et que nous jouissons de lui, quelques-uns de vous diront peut-être : je ne connais rien de tout cela. Je ne parle pas maintenant de jouissance ; mais lorsqu'un homme est croyant, la question n'est pas de savoir s'il se trouve dans la relation de la grâce, mais s'il a failli tout en s'y trouvant. Si je suis infidèle dans cet amour, et malheureux dans la conscience de mon infidélité, c'est parce que cette relation m'appartient réellement. Ce dont le croyant doit jouir, c'est de ce qui est en Dieu lui-même, c'est-à-dire du propre amour de Dieu. Si nous croyons ce que Dieu communique à l'âme en demeurant en nous, « nous connaissons et nous croyons l'amour que Dieu a pour nous » (1 Jean IV, 16). Quelqu'un pourra dire : Je ne connais pas cet amour ; je ne puis rien en dire dans le moment actuel, mais j'espère arriver à Dieu. — Se demander comment un homme peut arriver à Dieu, est une recherche bien sérieuse, et un signe certain qu'on n'est pas arrivé jusqu'à lui.

« Et soyez toujours prêts à répondre avec douceur et

crainte à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous.... car il vaut mieux, si la volonté de Dieu le veut, souffrir en faisant bien qu'en faisant mal » (vers. 15-17). Ce n'est pas que vous souffriez pour vos péchés ; mais, il vaut mieux, si Dieu le veut ainsi, souffrir en faisant bien qu'en faisant mal ; toutefois ne croyez pas que, dans ce cas, vous souffrez pour vos péchés : Christ a fait cela pour vous. Si vous souffrez pour la justice, tant mieux ; mais quant aux péchés, Christ a souffert pour vous ; il ne vous a rien laissé à souffrir de ce côté.

Quelle puissance dans ce propos intérieur de Dieu ! ce seul acte de Christ amène un homme à Dieu. Christ a souffert durant toute sa vie : de la part de qui ? De la part de l'homme. Mais au bout et au fond de tout cela, comme point central de tout, nous sommes amenés à Dieu lui-même. Ou Dieu est dans le cœur d'un homme, ou il n'y est pas.

Mais ce que Christ souffrit pour les péchés venait de Dieu lui-même. Nous avons ici le dessein de Dieu, non pas son gouvernement ; et malgré une pareille mort, et quoique toute la colère de Dieu, tout le pouvoir de Satan, toutes les conséquences du péché fussent placés sur Christ à la croix (c'était bien là souffrir *pour* les péchés), Christ souffrit volontairement à l'égard de ce que l'homme était, et à l'égard de ce que Dieu était, et afin de les réunir. Tout ce qui était en Dieu fut pleinement manifesté. Son amour amena la souffrance, la colère, etc. Tout ce à l'égard de quoi mon cœur doit être justement exercé, se trouve là. Je ne pourrais pas aller à Dieu, sans que Dieu sût ce qu'est mon cœur, et Dieu, connaissant toute la différence qu'il y a entre le


bien et le mal, peut-il voir le mal et y être indifférent? Peut-il dire que peu importe? Impossible. Ce ne serait pas être saint. Pourrait-il voir tant de légèreté, de mauvaise disposition, de propre volonté, d'indifférence en présence de la croix et y être indifférent? Qu'a-t-il à faire à ce sujet? Que doit-il faire à votre égard? Il doit ôter le péché, et il doit agir à l'égard du péché selon la perfection de son amour et de sa sainteté. Par nos péchés nous avons fait de Dieu un juge, et maintenant je me trouve dans la présence même de Dieu que je craignais. Il a ôté le péché de ma conscience; il a versé son amour dans mon cœur, et il m'a donné de trouver ma jouissance dans la sainteté. Celui qui était juste a souffert pour les injustes, et maintenant, étant amené à Dieu, il n'y a rien en Celui avec qui j'ai affaire, que je n'aie appris à connaître (sauf sa gloire naturellement); mais je suis le pécheur duquel il s'est occupé. Dieu s'est fait connaître à moi par ce qu'il a fait; — je connais Dieu. Quelle demeure j'ai là! Ce qui me la procure, c'est l'amour dans le cœur de Dieu, et je suis amené à la source même de cet amour. Je suis amené à jouir de l'amour de Dieu, et rendu participant de sa nature.

Après cela je n'ai pas besoin de dire qu'il y a, comme conséquence, tous les exercices du cœur : la lutte avec le péché, etc.; — toutefois je puis être un témoin devant les pécheurs, que « Dieu a tant aimé le monde » (Jean III, 16). Comment le savez-vous? me demandera-t-on. Je l'ai goûté; — et c'est ainsi que nous sommes ouvriers avec Dieu. Nous avons l'immense privilège, selon la sphère qui nous est assignée, de rendre témoignage de cet amour qui nous a sauvés. Mais si je n'ai

pas cet amour dans mon cœur, comment en puis-je rendre témoignage devant les autres ? Si je dis à quelqu'un qui est fatigué, Christ dit : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos » (Matth. XI, 28), vous vous tournerez vers moi et vous me direz : « Avez-vous trouvé le repos ? » — Un homme peut avertir les autres, et être exercé lui-même ; mais il ne peut pas rendre témoignage de la vérité de la délivrance. Pouvez-vous dire : Christ m'a reçu ? — Je puis dire, quant à moi : « Il m'a reçu, moi, le plus vil de tous. »

Si vous n'avez pas Dieu, vous avez vos péchés, votre volonté, votre responsabilité, — mais vous n'avez pas Dieu. Pourquoi Christ a-t-il souffert pour les péchés ? Parce que vous étiez loin de Dieu. Avez-vous conscience maintenant d'avoir été loin de Dieu et, comme le fils prodigue, êtes-vous revenu à lui ? Sinon, la chose est bien sérieuse. Vous avez aimé la vanité, vous avez aimé vos plaisirs, vous vous êtes aimé vous-même, et vous n'avez pas Dieu ; peut-être n'êtes-vous pas contre lui de parti pris, mais dans l'ignorance de l'incrédulité, vous êtes sans Dieu — le Dieu d'amour !

Si vous n'êtes pas encore venu à Dieu par la croix, puisse-t-il vous donner de le reconnaître, pour que vous puissiez marcher par l'Esprit de bénédiction, et sanctifier le Seigneur Dieu dans vos cœurs, vivant d'une vie de communion avec Dieu, et produisant le fruit de la communion dans des voies qui s'y rapportent, jusqu'à ce que vous parveniez à la pleine jouissance de la bénédiction éternelle dans la maison du Père dans le ciel.



La paix avec Dieu, la paix de Dieu, la paix de Christ.

Je voudrais dire quelques mots sur ces trois genres de paix.

I. « La paix avec Dieu » est la portion du croyant ; par la foi, le pécheur la reçoit et en jouit. Il est justifié de Dieu sur le fondement de l'expiation opérée par Christ, qui a « fait la paix par le sang de sa croix » (Colos. 1, 20). La foi s'approprie une œuvre déjà accomplie, qui a pleinement satisfait aux besoins du pécheur et aux droits de Dieu ; et ainsi il a la paix, une paix sans mélange, sans fin et inaltérable ; une paix qui dépend non point de la jouissance de celui qui la possède, mais de l'œuvre de Christ qui a fait la paix par le sang de sa croix. Un Dieu de jugement a réglé la question du péché, jusqu'à sa racine même, avec Christ sur la croix ; mais c'est un Dieu de paix qui a ramené d'entre les morts le grand pasteur des brebis, dans la puissance du sang de l'alliance éternelle (Hébr. XIII, 20). Un Christ ressuscité est notre paix en la présence de Dieu (Ephés. II, 14). Or tout cela est vrai pour le croyant, sans que le sentiment ou la jouissance de ces précieux privilèges entre pour rien dans leur réalité. Indépendamment de tout sentiment, il possède cette inaltérable paix avec Dieu ; elle ne dépend point de la jouissance qu'il en a, mais de sa réalité devant Dieu. Ce fut là le legs que Christ fit à ses disciples en les quittant : « Je vous laisse la paix ; » — « Paix vous soit » (Jean XIV, 27 ; XX, 19). Il avait fait la paix par son sang. Le Dieu de paix l'avait ramené d'entre les morts, et il n'avait rien à leur laisser que la paix.

2. Maintenant, « la paix de Dieu » signifie ce en quoi Dieu demeure, c'est la paix propre de Dieu, que rien ne peut altérer; de Dieu qui, dès le commencement, connaît la fin, qui a ordonné toutes choses dès le commencement à la fin, de telle sorte que, quoique l'homme puisse combattre et entraver ses conseils pour un temps, ils ne s'en accompliront pas moins. Qu'il est doux de contempler cette paix parfaite, invariable, dans laquelle Dieu demeure! Et pourtant cette paix nous est promise; il est écrit qu'elle gardera le cœur et les pensées du croyant qui, par la prière et la supplication, avec des actions de grâces à Dieu, lui a remis *toutes* ses anxiétés, *toutes* ses inquiétudes : « Le Seigneur est près; ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses exposez vos requêtes à Dieu, par des prières et des supplications, avec des actions de grâces. » Et quel en sera le résultat? « Et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (Phil. IV. 6, 7). La propre paix de Dieu, celle dans laquelle Il habite, garde et protège le cœur; et au milieu de toute espèce d'épreuves et de difficultés, le cœur est en repos, et l'esprit n'est pas en proie à l'anxiété, mais il est rempli de la paix de Dieu, alors que *tout* a été répandu devant Lui et remis à ses soins.

3. La paix de Christ est autre chose. Sans doute, Christ est Dieu; toutefois la paix de Dieu et la paix de Christ sont différentes. Cette différence ressort en Jean XIV, 27, entre : « Je vous laisse la paix, » et : « Je vous donne *ma* paix. » Christ n'avait pas besoin de la paix *avec* Dieu, comme nous en avons besoin en tant que pécheurs. Il n'y eut jamais de péché en Lui. Cette paix *avec* Dieu, il nous l'a procurée par son précieux

sang ; mais Il n'en avait pas besoin pour Lui-même. L'Agneau de Dieu sans tache ne « connut point le péché ; » il était « séparé des pécheurs, » tout en étant parmi eux. Comme Fils de Dieu, Il a traversé le monde dans la communion constante d'une paix parfaite (qu'il appelle : *ma paix*), d'un bout à l'autre de sa carrière terrestre. Sa vie fut une vie de douleurs ici-bas, mais il n'y eut jamais, durant tout son cours, un nuage entre Lui et son Père. C'était une vie de parfaite unité de pensée et d'objet, car Il vivait par son Père (Jean VI, 57). Alors qu'Il faisait l'expiation de nos péchés, il y eut un moment solennel, trois heures d'obscurité et de jugement sur le substitut des pécheurs en la croix, où Il fut exclu de la communion avec Dieu, abandonné de son Dieu. Hors ce moment, tout le reste de sa vie fut une paix inaltérable : « Ma paix. » C'est là la paix de Christ.

Ainsi, la première (la paix avec Dieu) est la portion du pécheur qui croit : son immuable portion.

La deuxième (la paix de Dieu) est celle que le chrétien possède quand il a déchargé son cœur de tout souci et rejeté toutes ses inquiétudes sur Celui qui a soin de nous et qui connaît, dès le commencement, la fin.

Et la troisième (la paix de Christ) est celle dont nous jouissons quand nous vivons par Lui, comme Il en jouissait en vivant par le Père. « Je vis *par le Père* ; ainsi celui qui me mangera, celui-là aussi vivra *par moi* » (Jean VI, 57). C'est la communion avec Lui et avec le Père, qui nous a été révélé dans le Fils. Et puis, quand nous jouissons de la paix de Christ, nous avons aussi la *jouissance* de cette paix avec Dieu que, comme des pécheurs sauvés, nous *possédons*, grâce à l'œuvre de Jésus-Christ sur la croix.

« Or que le Dieu d'espérance vous remplisse de toute joie et de *toute paix* en croyant, afin que vous abondiez en espérance par la puissance de l'Esprit saint » (Rom. XV, 13).

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

L'évangile de Dieu*Substance de quelques méditations sur Romains I-VIII.*

Ce qui m'engage à essayer de mettre par écrit la substance de quelques méditations prononcées d'une manière suivie sur cette riche portion de la Parole de Dieu, ce n'est pas la prétention d'en donner un développement nouveau, puisque moi-même j'en ai reçu la clef par le don d'autrui. Mais mon désir et mon but sont de mettre à la portée des simples, par des expressions familières, les grandes vérités développées dans cette épître bien connue des frères depuis quelques années. On trouvera donc, dans ces lignes, bien des répétitions inévitables. Mais je m'en console, n'écrivant pas au point de vue littéraire, mais pour parler de Dieu et de Jésus aux cœurs de mes frères et sœurs. J'ai confiance dans le Seigneur que, telles quelles, ces lignes seront en bénédiction pour plusieurs, comme elles le sont pour celui qui les a écrites.

Quoique dans l'épître aux Romains, le point de départ soit différent que dans celle aux Ephésiens, cependant le résultat est le même dans ce sens que nous avons affaire avec un Dieu qui se révèle, qui a besoin de se révéler. Nous avons ici bien plus que la doctrine pure et simple de la justification, comme on le croit en général. Nous y avons le Dieu de la résurrection, révélé d'une manière nouvelle, sur des principes nouveaux (nouveaux en contraste avec ce qui a précédé). Etant établis sur le fondement de la rédemption, ayant été délivrés par le moyen de la grâce, sur le pied de la justice, nous arrivons à un Dieu connu, en qui nous nous glorifions par notre Seigneur Jésus-Christ. Nous sommes vivants à Dieu, délivrés parfaitement et de nos offenses et de la condition morale dont elles sont le fruit; introduits parfaitement, par la résurrection, dans une vie et une position toutes nouvelles; nous marchons en nouveauté de vie, nous servons Dieu en nouveauté d'esprit, son amour est dans nos cœurs, Il est pour nous; de sorte que notre passage ici-bas, comme chrétiens, se trouve être l'occasion d'expérimenter la victoire sur *tout*, par la puissance de la résurrection; puissance qui agira sur nous, par nous et en nous, jusque-là même que nos corps mortels soient vivifiés par son moyen.

L'évangile, dont il est question dans cette épître, est l'évangile *de Dieu* (chap. I, 4). Oh! en effet, il ne peut être que de *Lui*. Quel autre aurait pu penser à de telles choses, et les effectuer de manière à rehausser sa propre gloire? Tout est *de Dieu* maintenant. L'homme, comme responsable selon son existence en Adam, est balayé de dessus la scène comme mis à mort, et tout

étant établi sur le pied de la justice, Dieu se produit parfaitement libre d'agir dans sa souveraineté. Aussi le Saint-Esprit aime à faire ressortir, dans cette épître, que tout est *de Dieu* : c'est l'évangile *de Dieu*, la puissance *de Dieu*, la justice *de Dieu*, la colère *de Dieu*, le jugement *de Dieu*, la vie *de Dieu*, la fidélité *de Dieu*, l'amour *de Dieu*, la gloire *de Dieu*. Quel bonheur de n'avoir maintenant affaire qu'avec ce qui est *de Dieu*, tout ce qui est de l'homme étant jugé et balayé par la mort.

Cet évangile *de Dieu* est quelque chose dont Paul n'a pas honte, car il est la puissance de Dieu à salut à tous croyants, et au juif premièrement et au grec. Car la justice de Dieu y est révélée sur le principe de la foi, pour la foi, selon qu'il est écrit : Or le juste vivra de foi (I, 16, 17). Comment avoir honte d'un tel évangile, qui est en même temps la délivrance parfaite du pécheur, et la glorification parfaite de tous les caractères du Dieu duquel il procède ? La puissance de Dieu s'exerce en salut, elle est intervenue par la rédemption pour la délivrance de l'homme quel qu'il soit, juif ou gentil ; et cette délivrance s'accepte par la foi. — Secondement, cet évangile est la *révélation* de la justice de Dieu. Quelle grande chose, *la justice de Dieu* ! eh bien ! elle est maintenant révélée dans l'évangile, pas ailleurs et pas avant. La loi n'était pas du tout la révélation de la justice de Dieu. Ce qu'elle exigeait de l'homme était bien selon cette justice, mais ne la révélait pas. La loi promettait la vie si on l'accomplissait ; c'était juste. Elle prononçait la malédiction si on la violait ; c'était juste, mais Dieu restait caché, et s'il était connu comme juste juge, cela augmentait la frayeur qu'on avait de lui. Non, la

justice rétributive du bien et du mal produits par l'homme, sur le principe des œuvres de loi, n'est pas la révélation de la justice de Dieu. Mais la justice justifiante, la justice de Dieu manifestée, satisfaite et accomplie en faveur de l'homme, mais sans l'homme, en dehors de sa responsabilité comme tel, justice manifestée, satisfaite et accomplie par la rédemption, celle-ci introduisant l'homme, par la résurrection, dans une nouvelle vie, de manière que nous devenons justice de Dieu en Christ, que la justice de la loi est accomplie en nous : voilà la justice de Dieu révélée dans l'évangile et pas ailleurs, révélée sur un principe nouveau, le principe de la foi pour la foi. — Le principe des œuvres de loi est complètement mis de côté par la raison que l'épreuve de l'homme en Adam est finie. Sans loi et sous la loi, l'homme a démontré qu'il était vendu au péché. L'innocence, elle a été perdue. La responsabilité, elle a failli sous toutes les épreuves. Que reste-t-il ? le jugement. Juifs et gentils sont sous une parfaite unité de perdition, quoique avec une responsabilité différente. Alors que fait Dieu ? donne-t-il une nouvelle loi ? non, l'homme est coupable, il faut que le jugement s'exécute. Mais s'il s'exécute sur l'homme, il est perdu éternellement. Que fait Dieu ? il se retire dans sa souveraineté pour faire grâce, mais il le fait sur le pied de sa justice, résolvant la question du péché sur la personne de son Fils, de manière que sa justice et son amour sont tous les deux satisfaits d'une manière qui rehausse son honneur et sa gloire. Voilà Dieu, mes chers amis. Au moment où l'homme, Juif et gentil, était arrivé au comble de sa culpabilité, il ne restait que ces deux alternatives : ou d'être exterminé par le jugement,

ou d'être sauvé. Alors Dieu, agissant dans sa liberté, choisit la seconde, il introduit la grâce, détruit l'homme en Adam et son péché par le moyen de la rédemption, règle toute l'affaire sur le pied de sa justice, de sorte que Dieu se trouve pleinement glorifié et l'homme pleinement sauvé. Voilà, chers amis, *l'évangile de Dieu*. Voilà la justice *de Dieu* révélée dans l'évangile. Dieu n'est plus caché maintenant, il est révélé dans tous ces caractères, comme un Dieu pleinement satisfait et glorifié, de manière que Dieu, tel qu'il est, devient un objet de délices pour l'homme nouveau, le cœur est irrésistiblement gagné de son côté comme étant le bonheur même : nous nous glorifions *en Dieu*. — Tout ceci est révélé et s'accepte sur le principe de la foi, pour la foi ; ou, si vous voulez : sur le principe *de croire*, pour le *croyant*, en contraste avec le principe des œuvres de loi, ou le principe *de faire*.

Maintenant nous arrivons aux détails : Avant de proclamer la justice justifiante par la rédemption, l'apôtre, aux versets 18-32 du premier chapitre, met à nu l'état de l'homme sous les conséquences de sa chute : Tous sont devenus vains, remplis de ténèbres, corrompus, destitués de toute moralité naturelle, ayant perdu la connaissance la plus ordinaire de Dieu, dictée par la création ; ils en sont responsables, ils sont inexcusables ; la colère de Dieu est révélée du ciel contre un pareil état de choses, le jugement de Dieu est selon la vérité contre ceux qui commettent de telles choses, Dieu est juste en donnant cours à sa colère. Et si (chap. II) un homme d'entre ceux là a gardé assez de connaissance du bien et du mal (connaissance acquise par le fruit défendu, Gen. III, 6), pour constater, par la

sagesse humaine, le mauvais état dans lequel se trouve le monde, que fait-il ? Il se juge lui-même. Il discerne et juge un mauvais état dont il fait partie. Il commet les choses qu'il juge chez d'autres ; il se condamne lui-même. Un tel discernement, sans repentance, ne pourra faire échapper au juste jugement de Dieu qui rendra à chacun selon ses œuvres. Ici, nous faisons un pas de plus dans ce qu'est la justice de Dieu. Au chap. I^{er} nous trouvons que la colère de Dieu est révélée du ciel contre l'impiété des hommes qui se sont dégradés en ne gardant pas la connaissance de Dieu. Mais ici, au chap. II, nous découvrons cette grande chose en Dieu, c'est qu'il doit à sa justice de rétribuer tout le bien et tout le mal qui se commettent dans ce monde. La révélation du juste jugement de Dieu montrera que Dieu se doit à lui-même de rendre à chacun selon ses œuvres. Solennelle vérité ! Tous les hommes marchent à la rencontre d'une rétribution.

C'est à cause de cela qu'il y a pour nous, chrétiens, un tribunal de Christ. Nous savons, nous, que le mal a été jugé à la croix, et qu'aussi nous subissons dans ce monde les conséquences extérieures de nos manquements, d'après le gouvernement moral de Dieu ; mais comme le mal s'accomplit maintenant par nous, chrétiens, dans des conditions tout autres que lorsque nous étions dans la chair, — parce que nous possédons les ressources nécessaires, par le Saint-Esprit en nous et la sacrificature de Christ dans le ciel, pour être victorieux de tout et marcher en dehors de la chair et du mal dans la puissance de la nouvelle vie, — à cause de cela, le mal sera passé en revue, pour qu'il soit manifeste que nous n'avons pas voulu profiter de ces res-

sources qui étaient à notre portée. Le perte qui en résulte sera manifeste, et les mauvaises choses, comme les mauvais motifs qui auront occasionné cette perte, seront mis au jour. Le salut personnel n'est pas en question, sans doute; mais il a lieu comme au travers du feu. Que le Seigneur nous donne de faire actuellement notre profit de ces solennelles vérités.

Quant à l'accomplissement du bien, le résultat en sera (chap. II, 10): Gloire, honneur et paix. — Quelle chose, chers amis! Dieu se doit à lui-même de rétribuer le bien. *Tout le bien* que chacun aura fait, il le recevra du Seigneur (Ephés. VI, 8). Pour nous, chrétiens, nous savons que « le bien » est l'expression de notre nouvelle vie (comp. Jean V, 29). — Ensuite les versets 10-16 de ce chapitre II, nous apprennent que tous ceux qui seront trouvés en dehors de Christ (nous pouvons dire ainsi) seront jugés selon leurs œuvres, suivant les conditions où ils avaient été placés, sans loi et sous la loi. Dieu jugera, par Jésus-Christ, *les secrets* des hommes. Répétons-le : Il se doit à lui-même de rétribuer et le bien, et le mal.

Après cela, vers. 17 et suivants, voici le Juif qui vient se glorifier d'être tel. Il est instruit par la loi, il possède la formule de la vérité dans la loi, il peut même en instruire les autres. Cela le justifiera-t-il? du tout; il enseigne la loi, et lui la viole; il se glorifie de la posséder et il en est le transgresseur, il se glorifie d'être circoncis et il déshonore Dieu par la transgression de la loi. Au lieu d'être supérieur au gentil, sa culpabilité est aggravée; car voici un gentil qui, en suivant sa conscience naturelle, garde les exigences de la loi, qui jugera le juif lequel, dans la lettre et dans la

circoncision, est transgresseur de la loi. Car Dieu veut des réalités, de sorte qu'un chien de gentil (Marc VII, 27) gardant quelque chose de la loi sans la connaître, est en meilleur état qu'un juif qui a la formule de la connaissance de la vérité et qui déshonore Dieu en violant la loi.

Cependant (chap. III) l'avantage du juif et le profit de la circoncision est grand de toute manière, et surtout en ce que les oracles de Dieu leur ont été confiés. Et la fidélité de Dieu à leur égard ne peut être anéantie (l'apôtre en donnera les preuves aux chapitres IX-XI). Ici il s'agit de constater que le juif, transgresseur de la loi, et le gentil, dans l'iniquité sans loi, ou sans la loi, sont tous deux sous le péché, ayant failli tous deux sous leur responsabilité respective. — Dieu est juste en les jugeant, quoi qu'en dise celui qui ose contester avec Dieu; car quand est-ce que Dieu se retire dans sa souveraineté pour agir comme bon lui semble? N'est-ce pas au moment où l'homme n'a plus rien à attendre que le jugement? Et si encore, Dieu prend occasion du péché pour se glorifier, soit en grâce, soit en jugement; est-il la cause du mal quoiqu'il sache en tirer le bien? La condamnation de ceux qui le disent est juste. — Nous allons voir ce qu'est Dieu.

Aux versets 10-18, nous trouvons ce que la loi dit à ceux qui sont sous la loi; voilà leur état par le propre témoignage de la loi dont ils se glorifient, de sorte que *toute bouche est fermée*: celle du gentil a été fermée par les paroles des chapitres I, 18-11, 16, et la bouche du juif a été fermée par celles des chapitres II, 17-III, 18; la conclusion est que *tout le monde*, juif et gentil, est coupable devant Dieu; et c'est inutile de re-

courir à des œuvres de loi pour se justifier, car c'est la loi qui fait connaître cet état de culpabilité. Que reste-t-il donc pour l'homme? le jugement, rien autre. Ici nous arrivons à ce point solennel où l'homme, juif ou gentil, se trouve devant Dieu juste juge, complètement mis à nu comme pécheur coupable et condamné, n'ayant rien du tout à attendre que l'exécution du jugement qui est suspendu sur sa tête; si Dieu l'exécute, il est juste en le faisant. Que fait Dieu, maintenant libre d'agir comme il lui plaira? O profondeur des richesses de sa bonté! Il use de sa liberté pour faire grâce. Il profite du néant de la justice de l'homme pour manifester *la sienne à Lui*. Il profite de la mort de l'homme pour manifester *la vie*. Il profite du péché pour manifester *sa miséricorde*. Et réglant toute l'affaire par la rédemption, sur le pied de sa justice, tout ce que Dieu est : Majesté, Justice, Sainteté, Amour, se trouve pleinement glorifié. — Voilà notre Dieu !

Et même quand il s'agira d'Israël (chap. IX-XI), la reprise des relations de Dieu avec ce peuple aura lieu sur le pied de la grâce, sur le fondement de la rédemption, de sorte que tout sera bénédiction. Oh! en effet, Dieu se révèle dans sa Parole! Nous y faisons connaissance avec Lui-même, la source du bonheur, nos cœurs s'attachent à Lui, nos âmes le magnifient. C'est la conclusion qu'en tire l'apôtre à la fin du chap. XI. Après avoir développé ce qu'est ce Dieu qui a su profiter de ce que tous, juifs et nations, étaient renfermés sous le péché, pour faire miséricorde à tous, l'apôtre, plein d'une telle révélation, s'écrie : O profondeur des richesses, et de la sagesse, et de la connaissance de Dieu! Que ses jugements sont insondables, et ses voies impos-

sibles à trouver ! Car qui est ce qui a connu la pensée du Seigneur, et qui a été son conseiller ? Ou qui est-ce qui lui a donné le premier et il lui sera rendu ? Car de lui, et par lui, et pour lui sont toutes choses ! A lui soit la gloire éternellement. Amen.

Au vers. 21 de notre chap. III, nous arrivons donc à ce point important où, le terrain étant déblayé de l'histoire de l'homme, Dieu peut se produire dans tout ce qu'il est, et il en profite pour *manifestar sa justice* : Mais maintenant sans loi, la justice de Dieu est manifestée, témoignage lui étant rendu par la loi et par les prophètes, la justice, dis-je, de Dieu, par la foi de Jésus-Christ envers tous et sur tous ceux qui croient ; car il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu, étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang, afin de montrer sa justice dans le support des péchés précédents, dans la patience de Dieu, afin de montrer, dis-je, sa justice dans le temps présent, en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus. — Mettons bien dans notre esprit que c'est la *justice de Dieu* que nous avons ici ; elle est maintenant manifestée sans loi. Non-seulement sans l'accomplissement de la loi ; mais en dehors de toutes lois, la justice de Dieu est manifestée *par la rédemption*. Car il fallait que la sentence prononcée sur le péché et sur l'homme fût exécutée selon la justice de Dieu. Dieu est intervenu par le moyen de Jésus pour faire ce qui était impossible à la loi, condamner le péché et épargner le pécheur. Et parce que cette justice de Dieu est manifestée en dehors de toute loi, de tout principe de

responsabilité selon Adam, elle s'étend à tous ceux qui croient ; tous sont pécheurs, tous doivent être jugés comme tels : or Dieu intervenant en faveur de tous, la foi au sang de Christ justifie tous ceux qui s'y abritent sur ce principe de la foi. Retenons bien que c'est gratuitement, par la grâce, par le moyen de la rédemption, que nous sommes justifiés, réputés justes, en entrant par la foi dans les conséquences de la manifestation de la justice de Dieu, justice manifestée par la rédemption. L'histoire de l'homme est finie, de même que celle du principe de *faire*. Tout est de Dieu désormais et nous y entrons en croyant.

Christ rédempteur a été présenté pour propitiatoire aux saints de l'Ancien Testament ; ils ont eu quelques lueurs de ce qui a été pleinement révélé dans le temps convenable ; ils ont vu par anticipation ce que nous avons derrière nous : le jugement du péché sur la croix ; ils ont pu parler de la grâce et du pardon et ont été sauvés par la foi. Et si Dieu a supporté leur péchés pendant le temps de sa patience, ce n'est pas qu'il y fût indifférent ; car il a montré sa justice dans le temps présent en ce que, quand le moment a été venu, il a frappé, sur la personne du Rédempteur, ces péchés qu'il avait supportés pendant le temps de sa patience. Voilà comment Dieu se justifie à l'égard de ce support précédent, puisqu'il règle la chose par la rédemption ; qui lui trouvera à redire ? n'est-il pas juste en justifiant celui qui est de la foi de Jésus ? Certainement. C'est ainsi qu'il règle les choses en fermant la bouche à toute objection. Ensuite, puisque tout est de Dieu, où est la vanteric ? elle a été exclue. Par quelle loi ? celle des œuvres ? oh ! non, celle-ci a fait ses preuves, c'en est

fini de ce principe de faire. Mais par la loi de la foi nous pouvons nous vanter, parce que nous vantons Dieu en bannissant l'homme de dessus la scène : ce seul Dieu, qui a maintenant opéré pour justifier la circoncision sur le principe de la foi, et l'incirconcision par la foi. — L'apôtre lui-même, qui avait été de la circoncision et de la loi, nous dit, en Phil. III, qu'il a fait volontiers la perte de ce principe des œuvres de loi pour être trouvé en Christ, ayant la justice *qui est de Dieu* moyennant la foi. — Annulons-nous donc la loi par la foi ? qu'ainsi n'advienne ! au contraire, nous établissons la loi. Mais en l'établissant nous annulons l'homme, dont elle prononce la malédiction et la mort, et en laissant à la loi toute sa vigueur, il se trouve que, pour nous croyants, par la mort qu'elle a fait exécuter sur nous, à la croix, nous sommes dégagés de son autorité, comme nous le verrons au chap. VII.

Voilà donc la justice de Dieu manifestée et satisfaite par le moyen de la rédemption, de sorte que Dieu se trouve parfaitement libre de remettre les péchés et juste en le faisant, sans faire tort ni à lui-même ni à d'autres : ceci est le fondement de la paix quant à la rémission des péchés. La justice étant satisfaite, Dieu se trouve conséquent avec lui-même en justifiant celui qui est de la foi de Jésus, quel qu'il ait été ; — comme il sera conséquent en jugeant ceux qui seront trouvés en dehors de la foi de Jésus. — Quel repos pour la conscience, quelle douceur pour le cœur de savoir que notre Dieu a su régler les choses, dans sa sagesse infinie, de manière à être parfaitement conséquent et heureux en justifiant l'impie. Gloire à son Nom !

Chap. IV. Quel est le Dieu que l'on trouve sur le

principe de la foi? C'est le Dieu de la résurrection. Voilà le Dieu d'Abraham, connu comme tel sur le principe de la foi et à une époque antérieure à la circoncision et à la loi. — Remarquons bien que jamais, depuis la chute, personne n'a pu revenir à Dieu, retrouver Dieu sur un autre principe que le principe de la foi. Le péché nous a lancés à une telle distance de Dieu que nous avons complètement perdu Dieu, perdu la connaissance de ce qu'est Dieu; mais sur le principe de la foi nous retrouvons Dieu tel qu'il est. Nous le retrouvons même d'une manière supérieure à la perte que nous en avons faite, grâce à son amour. Dans l'innocence, Adam connaissait le Dieu qui avait donné la vie, mais le péché est entré et, par lui, la mort; alors la foi arrivant fait trouver un Dieu *qui fait vivre après la mort*, le Dieu de la résurrection; voilà le Dieu d'Abraham et c'est le nôtre à nous chrétiens, et soit Abraham, soit nous, nous avons trouvé un tel Dieu sur le principe de la foi. — Le péché a fait Dieu menteur dans l'appréciation de l'homme; le principe des œuvres de loi ne peut pas relever Dieu d'un tel déshonneur; impossible de connaître Dieu, ni de le retrouver, ni de le satisfaire sur le principe des œuvres de loi. Mais la foi rétablit Dieu dans sa vérité; par elle je mets mon sceau que Dieu *est vrai*, par la foi je trouve Dieu à sa place et je prends la mienne, j'accepte le jugement que Dieu a prononcé sur moi comme homme, et en même temps j'accepte le remède qu'il a apporté lui-même à cet état; me voilà donc d'accord avec Dieu *sur tous les points*, et une fois d'accord avec lui, je fais sa connaissance, je le retrouve, je le connais comme le Dieu de la résurrection.

Nous voyons donc dans ce chapitre, que le principe de la foi est le seul par lequel on puisse avoir affaire avec Dieu en tout temps depuis la chute, et qu'il est antérieur à la circoncision et à la loi. David sous la loi a connu la justice sans les œuvres. Abraham avant la loi a été justifié sur le principe de la foi. Ainsi donc Abraham, de qui le juif sous la loi se vante de descendre, n'a eu aucunement à faire avec le principe des œuvres. — Les œuvres de la foi ont justifié sa foi, comme l'apôtre Jacques nous le dit (chap. III, 22-23). — Il a cru le Dieu de gloire, qui l'a appelé d'entre les gentils qui adoraient les démons : cela lui a été compté pour justice, il est entré en relation avec ce Dieu qui fait vivre les morts et qui est puissant pour accomplir ce qu'il a promis. C'est tout simple alors, qu'ayant connu Dieu par la foi, étant en relation avec lui, Dieu lui ait donné le signe de la circoncision comme sceau de la justice de la foi qu'il avait dans l'incirconcision. Ainsi la béatitude dont parle David, la justice sans les œuvres, ne vient pas seulement sur la circoncision, puisqu'Abraham a été réputé juste par la foi quand il était incirconcis. De qui Abraham est-il donc père ? est-ce du juif qui a failli sous la loi ? Non, jamais Abraham n'a connu le principe des œuvres. Il est le père de *tous ceux qui croient* (il est bien père des Juifs selon la nature, mais ce n'est pas ce dont il est question ici) — père de tous ceux qui croient étant dans l'incirconcision, pour que la justice leur soit aussi comptée. Et il est aussi père de *circoncision* (non pas de la), *père de tous les mis à part sur le principe de croire*, d'où qu'ils sortent, non-seulement de ceux qui sont de la circoncision, mais aussi de ceux qui marchent sur les traces de la

foi de notre père Abraham, laquelle il a eue dans l'incircision. Abraham est le premier qui ait été l'objet d'un appel spécial de Dieu, consistant à tout quitter pour entrer en relation avec le Dieu tout-puissant qui fait vivre les morts. — Et aussi quant à la promesse faite à Abraham ou à sa semence, concernant l'héritage du monde (voyez Gal. III), si elle était par la loi, tout serait perdu ; car la loi produit la colère à cause des transgressions. La foi en Dieu, laquelle a précédé la loi, serait vaine, la promesse serait annulée. C'est donc sur le principe de la foi, pour que ce soit selon la grâce, et pour que la promesse soit assurée à *toute* la semence : à celle qui est de la loi et à celle qui est de la foi d'Abraham. Il est le père de *nous tous*. La déclaration de Genèse XVII, 8 : « Je t'ai établi père de *plusieurs nations*, » n'est pas restreinte aux étroites limites de la circoncision dans la chair. — C'est donc le Dieu qui fait vivre les morts qu'Abraham a *cru*, et il est de toute importance pour nous de savoir que c'est à ce Dieu-là que nous sommes arrivés. La foi d'Abraham et la nôtre sont de la même espèce (quoiqu'avec un contraste que nous examinerons dans un moment). Un exemple nous est donné comme preuve que la foi d'Abraham était la foi en un Dieu qui fait vivre les morts et appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient. — Que c'est beau, chers amis, que c'est grand ! la foi, le principe de la foi est tellement opposé à celui des œuvres de loi, que la foi sort le croyant, en pratique, de ses conditions naturelles pour le mettre en relation avec la puissance du Dieu de la résurrection, auquel cette loi l'amène. Sur ce principe de croire, il n'est plus question de ce que je peux (même selon le

cours ordinaire de la nature), mais *de ce que peut le Dieu que la foi a trouvé*, et elle sait qu'il peut tout. — Ce Dieu-là dit à Abraham qu'il deviendrait père de plusieurs nations, qu'il aurait une postérité. Or, quant à la paternité d'Abraham et quant à la maternité de Sara, *ils étaient morts*. N'importe ! c'est le Dieu qui fait vivre les morts qui a fait la promesse ; Abraham croit à sa puissance et ne doute pas de sa fidélité, il donne gloire à Dieu, et Dieu le lui compte pour justice. — Quelle belle chose que la foi ! Comment glorifier Dieu davantage qu'en croyant sa parole fidèle, qu'en mettant notre sceau qu'il est vrai ! Aussi Dieu et la foi sont mis au même niveau de puissance, pour ainsi dire, par la propre parole du Seigneur, en Marc IX et X : Au 27^{me} verset de Marc X, le Seigneur répond aux disciples qui lui demandaient : Qui peut donc être sauvé ? — « Quant aux hommes, impossible, mais non pas pour Dieu ; *car toutes choses sont possibles pour Dieu*. » Ensuite au 23^{me} verset du chap. IX, le Seigneur répond au père de l'enfant démoniaque, qui mettait en doute sa puissance : « Le si tu peux, c'est de croire, *toutes choses sont possibles à celui qui croit*. » Que Dieu nous donne de savoir davantage ce que c'est que cette foi, pratiquement, dans les détails de notre vie. — Ensuite aux versets 23 à 25 de notre chapitre, l'apôtre lie notre foi à celle d'Abraham comme étant de la même qualité, c'est-à-dire qu'Abraham et nous, sur le principe de la foi, nous sommes arrivés au Dieu de la résurrection. Cependant il y a cette différence entre Abraham et nous, que lui a cru au Dieu qui *pouvait* ressusciter, et nous, nous croyons au Dieu qui *a* ressuscité. Car il est clair qu'Abraham n'a eu que des lueurs de ce que Dieu nous

a pleinement révélé aujourd'hui ; toutefois un des buts de l'apôtre dans ce chapitre est de montrer que, dans leur nature, la foi d'Abraham et la nôtre sont de même qualité, comme nous mettant en rapport avec le Dieu de la résurrection. C'est cette foi là qui a été comptée à Abraham pour justice, et quant à nous, il est dit, vers. 23 : « Or que cela lui a été compté n'a pas été écrit pour lui seulement, mais aussi pour nous, à qui il sera compté, à nous qui croyons *en celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus, notre Seigneur, lequel a été livré pour nos offenses, et a été ressuscité pour notre justification.* » — Voilà donc le grand côté de la rédemption introduit dans ce chapitre, à savoir, la *résurrection*, et nous verrons jusqu'où en vont les conséquences. Ici l'apôtre lie notre foi au Dieu *qui a ressuscité le Sauveur* à notre foi dans l'effusion du sang, — sujet du chap. III, 24-26, — afin de nous établir dans une justification *de vie* (chap. V, 18). Jésus a dû être livré pour nos offenses, la justice de Dieu le demandait ; mais son sacrifice a tellement glorifié Dieu, — non pas seulement en satisfaisant sa justice, mais en honorant la majesté, la gloire, la sainteté de Dieu, que le péché avait déshonorés, — que Dieu, avec justice, le fait sortir de la mort et le place à sa droite au-dessus de tout, de manière que nous, croyants, sommes acceptés devant Dieu d'après l'estimation que Dieu fait de la position actuelle de notre substitut. — Comme lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde (1 Jean IV, 17). Non-seulement nous obtenons la rémission des offenses, par le sang de la croix ; mais nous obtenons, selon la justice de Dieu, une justification *de vie* par la foi au Dieu qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur,

lequel avait été livré pour nos offenses et a été ressuscité pour notre justification. — La foi en la résurrection de notre Sauveur nous place dans une position d'assurance devant Dieu. — En voici la belle conclusion dans les 11 premiers versets du chap. V : « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ. » Comment en serait-il autrement ? Dieu est parfaitement glorifié et nous parfaitement délivrés, il n'y a plus un cheveu entre lui et nous. Et étant acceptés selon la glorification qu'il a reçue par le sacrifice de Christ, nous sommes dans sa faveur. Nous y avons eu accès et *nous y sommes*. Nous sommes rendus agréables dans le bien-aimé. Quel bonheur ! nous voilà dans la faveur du Dieu qui ne peut se contenter de rien en dessous de la perfection. Nous voilà arrivés à Lui, à un Dieu révélé, à un Dieu satisfait, à un Dieu connu ! Alors à cette position se lie la gloire ; nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire *de Dieu* ; car c'est la sienne. — Et non-seulement cela ; nous pourrions nous demander : que peut-il y avoir encore ? Il y a ceci d'ineffable, c'est qu'en attendant d'expérimenter la gloire, nous avons la douceur d'expérimenter l'amour, et cela dans les tribulations. Il y a des tribulations sur le chemin qui conduit à la gloire, n'importe ! maintenant tout est changé pour nous, nous connaissons Dieu, nous sommes arrivés à Lui, nous avons la clef de tout, et à cause de leurs résultats sanctifiants, nous nous glorifions dans les tribulations. — Quelle chose admirable ! — Ce qui pour l'homme du monde est malheur et revers devient pour nous l'occasion d'expérimenter ce Dieu, dans la faveur duquel nous sommes. — Non que les tribulations soient

en elles-mêmes un sujet de gloire ; elles le sont à cause de leurs résultats. — « Sachant que la tribulation produit la patience. » Etant avec Dieu, les choses, quoique toujours les mêmes en elles-mêmes, changent tellement de qualité pour nous, que même nous acquérons la patience par des choses *impatiantantes* dans leur nature. On est toujours patient, si l'on est avec Dieu. — Cette patience produit l'expérience, et laquelle ? l'expérience de ce qu'est ce Dieu de bonté, dans la connaissance duquel nous entrons en détails et d'une manière intime en traversant les tribulations ; l'expérience que sa grâce vaut mieux que la vie d'ici-bas, qu'il est le rocher de nos cœurs et notre partage à *toujours*. Oh ! qu'échangerions-nous contre de telles expériences ? — Cette expérience produit l'espérance qui ne rend point honteux, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. Voilà la clef qui ouvre tout, l'amour de ce Dieu auquel nous sommes arrivés, cet amour dont nous ignorions l'existence, et qui a tout accompli pour nous délivrer et nous amener à Dieu ; cet amour est *répandu* dans nos cœurs, et ainsi nous faisons une connaissance si intime avec Dieu, qu'il nous tarde d'aller habiter chez lui. L'expérience produit donc l'espérance. Mais pendant que nous espérons, nous ne sommes pas sans ressources ; oh ! non, le Saint-Esprit est venu dans nos cœurs avec l'amour de Dieu, et il a *répandu* cet amour dans nos cœurs. Comment sais-je que Dieu m'aime ? il me l'a dit, mais il y a plus, son amour est répandu dans mon cœur. La justice étant satisfaite, l'amour peut couler et, grâces à Dieu, il a coulé dans nos cœurs, il y est, et nous verrons, au chap. VIII, que rien ne peut nous en séparer.

Voici déjà comment Dieu a constaté son amour envers nous : « Car Christ, lorsque nous étions encore sans force, est mort, au temps convenable, pour des impies. » Nous étions sans force dans notre état de pécheurs, que nous avons vu dépeint avant le 21^{me} verset du chap. III ; il nous était impossible de nous sortir de là, le jugement était devant nous, c'était une impasse ; alors, pour Dieu, c'était *le temps convenable* d'intervenir par la mort de Christ pour des impies. Oh ! grâces lui en soient rendues ! « A peine quelqu'un mourra-t-il pour un juste, peut-être pour l'homme de bien quelqu'un aurait le courage de mourir ; mais Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. » Quand nous étions pécheurs, nous n'avions aucune notion de l'amour de Dieu, nous avons peur de lui comme d'un juste juge. C'est alors que Dieu constatait son amour à lui, que nous ignorions, en donnant Christ pour mourir pour nous. Mais maintenant il est dans nos cœurs, cet amour, et nous avons été justifiés par le sang de Christ ; donc, nous serons sauvés de la colère par lui (voyez 1 Thess. I, 10, et 1 Jean IV, 17). « Car si, étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils ; beaucoup plutôt serons-nous sauvés » de *tout* par la vie actuelle, en résurrection, de celui dont la mort nous a réconciliés avec Dieu (voyez Hébr. VII, 25). — Où est-ce que tout cela nous conduit ? A nous glorifier *même en Dieu* par notre Seigneur Jésus-Christ. (à suivre.)

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

L'évangile de Dieu*Substance de quelques méditations sur Romains I-VIII.**(Suite de la page 320.)*

Ainsi notre bonheur est parfait; possédant Dieu tel qu'il est, nous sachant possédés par lui, ayant la paix avec Dieu, étant dans sa faveur, nous glorifiant dans l'espérance de sa gloire, nous glorifiant dans les tribulations, l'amour de Dieu étant répandu dans nos cœurs, Christ étant mort au temps convenable pour des impies, étant donc mort pour nous, lorsque nous étions encore pécheurs; justifiés par son sang, nous serons sauvés de la colère, sa mort nous ayant réconciliés, sa vie en résurrection nous sauvera de tout. Nous nous glorifions donc *en Dieu*. Quelle position! nous glorifier *même en Dieu* qui est le bonheur lui-même! Y a-t-il quelque chose de plus grand que DIEU? — Le chrétien peut donc dire, ici-bas au sein de la faiblesse et des tribulations; pour moi, ma gloire, c'est Dieu, c'est de posséder Dieu, c'est d'être

possédé par Lui. Oh ! que nous, faut-il de plus ? Que peut ôter l'enfer, que peut donner la terre, à qui jouit du ciel et du Dieu trois fois saint ? Nous nous glorifions même en Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu la réconciliation. Voilà donc le premier grand sujet de notre épître concernant la délivrance parfaite de *nos péchés*, selon la justice de Dieu, délivrance fondée sur la résurrection du Rédempteur, et nous venons de voir que, dans les versets 1 à 11 de notre chap. V, nous avons la magnifique conclusion de ce sujet qui a commencé au verset 21^m du chap. III. — Mais ce n'est pas tout, quoique ce soit déjà beaucoup ; car ce développement si riche de *l'évangile de Dieu* va en gradation dans notre épître jusqu'à notre plein affranchissement. Dieu dans sa grâce a entrepris de nous délivrer entièrement, non-seulement de ce que nous avons *fait*, mais de ce que nous *sommes*. En général, il y a plus de lutttes dans notre expérience pour obtenir cette dernière délivrance que pour la première.

Cependant, il n'y aura pas de paix solide ni de puissance dans la marche sans la possession des deux ; c'est-à-dire, sans réaliser que, non-seulement la mort de Christ est l'expiation de nos offenses, mais que cette mort est en même temps la mort de la vie qui a produit les offenses, la mort à notre existence selon Adam. La croix est la fin de *l'homme* pour le croyant. Nous avons besoin d'être délivrés de *l'arbre* qui a produit les fruits du péché, aussi bien que des fruits eux-mêmes et, grâces à Dieu, c'est ce qui a eu lieu. Dieu s'est débarrassé de l'homme et de ses produits. Par la mort de Christ *pour nous*, il a fait l'expiation de *nos péchés* ; et par *notre mort avec Christ, en Christ*, il nous a délivrés

de notre existence selon Adam, dans laquelle nous avons commis ces péchés. Notre vieil homme a été crucifié avec Christ, nous avons été ensevelis avec lui, et nous sommes ressuscités en lui, de sorte que nous sommes vivants à Dieu de la vie du second Adam, Christ ressuscité. Nous avons une justification *de vie*. — Si un chrétien ne saisit qu'un côté de la rédemption, savoir, que Christ est mort pour expier ses péchés (côté de toute importance, sans doute), ce chrétien ne connaît pas encore le Dieu d'Abraham, le Dieu de la résurrection, et ses expériences pratiques seront plus ou moins celles du chap. VII aux Romains. Mais si un chrétien saisit que Dieu a exécuté la sentence de mort sur sa propre personne, comme enfant d'Adam, que ce qu'il était a été jugé aussi bien que ce qu'il a fait, qu'il est maintenant ressuscité avec Christ, qu'il est en Christ une nouvelle création, que les vieilles choses sont passées, que toutes choses sont faites nouvelles, — alors ce chrétien-là — connaît le Dieu *qui a* ressuscité Jésus, et nous en lui, et ses expériences pratiques seront celles de l'épître aux Philippiens, expériences fondées sur le chap. VIII aux Romains. Tel est le chrétien; c'est un être affranchi selon la justice de Dieu.

Ainsi donc, au verset 12 de notre chap. V, commence le développement de ce second grand sujet de la délivrance *du péché*, de notre existence selon Adam. Ce sujet se poursuit jusqu'à la fin du chap. VIII, sans revenir sur le premier, terminé au 11^e verset de notre chap. V. Ces deux points distincts donnent une grande clarté à la doctrine de l'épître, comme nous l'a fait remarquer un cher serviteur de Dieu *. Du 21^{me} verset

* Echo du témoignage, 1868, page 879 : Esquisse de l'épître aux Romains. par J. N. D.

du chap. III jusqu'au 11^{me} du chap. V, nous avons Christ mort *pour nos péchés* ; et du 12^{me} verset du chap. V jusqu'à la fin du chap. VIII, nous avons Christ *mort au péché*, et nous morts avec lui, et ensuite ressuscités et vivants à Dieu par lui.

Dans le reste de notre chap. V, l'apôtre met en parallèle (et aussi en contraste) Adam et Christ, comme deux chefs de race qui entraînent chacun leur race dans toutes les conséquences de leurs œuvres respectives. — Le péché est entré par un seul, Adam ; la mort, par conséquent, et cette mort s'est étendue à tous les descendants d'Adam, parce que tous ont péché. Même entre Adam et Moïse, la mort a régné, lors même que le péché ne se commettait pas comme transgression d'une loi ; il n'y avait ni la loi d'Eden, ni celle de Sinaï ; cependant les hommes péchèrent et moururent, parce qu'ils descendaient de cette souche déchue, Adam. — Car par l'offense d'un seul, plusieurs sont morts. Le jugement vient d'un seul en condamnation. Par l'offense d'un seul, la mort a régné par un seul. Par une seule offense, les conséquences de cette offense furent envers tous les hommes en condamnation. Par la désobéissance d'un seul homme, plusieurs ont été constitués pécheurs : voilà ce qui est dit d'Adam comme chef de race ; mais, comme tel, il est la figure de celui qui devait venir, du second Adam, l'homme Jésus-Christ. Alors celui-ci aussi entraîne toute sa race, comme nouvel Adam, second homme, dans toutes les conséquences de son obéissance et de son œuvre. Voici ce qui en est dit : La grâce de Dieu et le don par la grâce, qui est d'un seul homme, Jésus-Christ, a abondé envers plusieurs. Le don gratuit vient de plusieurs offenses en justification.

Ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice régneront en vie par un seul, Jésus-Christ. Par une seule justice accomplie, les conséquences de cette justice furent envers tous les hommes en justification de vie. Par l'obéissance d'un seul plusieurs seront constitués justes. Voilà où Christ entraîne les siens ; là il y a tout : il y a la grâce, le don de la grâce, le don de la justice, la justification de vie, nous sommes constitués justes. Ce sont là les heureuses conséquences de la mort et de la résurrection du second Adam. Mais remarquons bien que cette comparaison d'une part et ce contraste de l'autre, que le raisonnement de l'apôtre établit ici entre Adam et Christ, n'a pas lieu pour corriger le premier Adam par le second ; mais oui bien pour remplacer le premier par le second, le premier étant mort et enseveli, comme va nous le dire le chap.

VI.

La loi est intervenue, entre les deux Adam, pour démontrer et faire abonder ce qui caractérise l'homme déchu, du moment qu'il est placé sous une responsabilité : *l'offense*. Mais là où le péché abondait — et il a abondé sans loi et sous la loi — la grâce a surabondé. Voilà ce que Dieu a fait par Christ. Afin que comme — pendant toute la durée du premier Adam, pour ainsi dire — le péché a régné par la mort (avant la loi et sous la loi), ainsi aussi, — maintenant que le second Adam est substitué au premier, — la grâce régnât par la justice, en vie éternelle, par Jésus-Christ notre Seigneur. Quel contraste entre le péché et la grâce ! Le péché a régné par la mort, la grâce règne *par la justice*. Quelle combinaison : la *grâce* règne *par la justice*, Dieu est juste en faisant régner la grâce ; Christ a accompli la

justice, il a pris sur lui le fardeau de ce qu'était le premier Adam, et tout cela selon le compte de la justice de Dieu, de sorte que Dieu est parfaitement libre de faire régner sa grâce par la justice, et cela *en vie éternelle*. Gloire à son ineffable amour !

Mais au chap. VI, une objection se présente (et la chair en fournit abondamment contre l'Évangile de Dieu dans cette épître, mais que Dieu soit vrai et tout homme menteur) : Si nous sommes justifiés par l'obéissance d'un autre, si là où le péché abondait, la grâce a surabondé, nous pouvons donc continuer de faire ce que nous voulons ? qu'ainsi n'advienne ! Nous sommes justifiés parce que nous sommes morts, et à quoi ? *au péché*, à cette existence-là dans laquelle nous étions vendus au péché. Si donc nous en sommes délivrés par le fait que nous sommes morts, comment exister encore dans un état auquel on est mort ? C'est un non-sens. Mon père est mort ; il est mort à sa maison, il est mort à ses biens ; comment voulez-vous qu'il vive encore à ces choses, puisqu'il est enseveli ? Il en est de même de nous en Christ quant à notre existence selon Adam. Nous avons été ensevelis avec lui, par le baptême, pour la mort, afin que, comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi nous marchions en nouveauté de vie. — Mais si c'en est fait de notre vie d'Adam, Christ en qui elle a fini a été ressuscité, et il est notre vie, nous sommes dans la vie de Christ ressuscité. Car puisqu'il nous a entraînés avec lui dans sa mort, il fallait qu'il le fît aussi dans sa résurrection. Alors nous ne sommes pas inertes dans cette vie de résurrection, nous *marchons* en nouveauté de vie.

C'est *par la gloire du Père* que Christ a été ressuscité. C'est ce que nous avons dit : la mort de Christ a pleinement glorifié Dieu, dont le péché avait déshonoré la majesté, la gloire et la sainteté, et Dieu glorifié a sorti du tombeau notre Sauveur et l'a placé à sa droite, et ce Christ-là est notre vie, nous sommes ressuscités en lui. Oh ! nous pouvons bien abandonner notre vie d'Adam à la mort.

Or, voici un fait : Notre vieil homme a été crucifié avec lui. Ce fait a eu lieu, nos *si* et nos *mais* ne peuvent en démentir le principe. — Quelle en est la conséquence ? C'est que le corps du péché est annulé, pour que nous ne servions plus *le péché*. Il faut remarquer que *le péché* est considéré, dans ces chapitres, comme un individu, pour ainsi dire, qui était en nous, comme un maître dur, duquel nous étions esclaves bon gré mal gré. Ce corps du péché qui est annulé n'est pas notre corps mortel, notre tente terrestre ; celui-ci n'est pas annulé. Mais ce corps du péché qui est annulé, c'est cet organisme du péché en nous, lequel fonctionnait très-bien, duquel nous étions esclaves, qui faisait loi en nous. Ainsi donc, puis que le vieil homme a été crucifié, ce corps du péché est annulé, pour que nous ne servions *plus le péché*, ce maître despote. Considérez bien ces expressions dans les chapitres VI et VII : Nous sommes morts *au péché*. Le corps *du péché*. Pour que nous ne servions plus *le péché*. Celui qui est mort est quitte *du péché*. Que *le péché* donc ne règne point. Ne livrez pas vos membres *au péché*. *Le péché* n'aura pas d'empire sur vous. Esclaves *du péché*. Affranchis *du péché*. Vendu *au péché*. *Le péché* qui habite en moi. La loi *du péché*. — Quelle délivrance, chers amis : nous sommes affran-

chis de ce maître-là, son corps organique est annulé, les membres en sont épars, nous pouvons les mortifier (Colos. III, 5); celui qui est mort est quitte du péché. Il n'est pas dit qu'il est quitte de la présence de la chair. Mais Dieu a condamné le péché qui était en la chair. J'en suis quitte, du péché, et ce que je vis encore en la chair (dans ce corps mortel), je le vis dans la foi du Fils de Dieu (Galat. II, 20). Nous sommes donc, par le moyen de la mort, délivrés du péché comme maître. — Or si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui, sachant que Christ, étant ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus; la mort n'a plus d'empire sur lui. — Remarquez cette expression : *Nous sommes morts avec Christ*. Ce n'est plus comme au chap. V : *Christ est mort pour nous*. — Cette mort avec Christ nous délivre donc d'Adam, c'en est fait de lui, nous sommes morts.

Mais ce Christ, avec qui nous sommes morts, est ressuscité pour ne plus mourir. Il vit à Dieu; c'en est donc fini de la mort. Or il nous a entraînés avec lui dans les conséquences de sa résurrection; nous aussi, nous vivons à Dieu pour ne plus mourir; car si la mort de Christ et la nôtre en lui est la mort de la vie d'Adam, elle est aussi la délivrance de la mort de cette vie-là, mort qui était le salaire du péché, le jugement de Dieu. — Nous sommes donc délivrés, une fois pour toutes, de la vie du premier Adam et de ses conséquences, par la mort, et nous sommes introduits, une fois pour toutes, dans la vie du second Adam et dans toutes ses conséquences, par la résurrection. Voilà notre état actuel.

Christ donc, en ce qu'il est mort, est mort, une fois pour toutes, au péché, et en ce qu'il vit, il vit à Dieu.

Nous aussi tout de même — puisque nous sommes identifiés avec lui — tenons-nous nous-mêmes pour morts au péché, et pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. — La puissance pratique consiste donc à se tenir pour morts. C'est là la grande difficulté des chrétiens. Mais rappelons-nous toujours quel est le principe, par lequel nous entrons dans les effets de cet évangile de Dieu : le principe de croire. Car si nous voulons essayer d'entrer dans cette mort sur le principe des œuvres, nous sommes sans force, c'est une nouvelle loi ; nous nous imposons de nous faire mourir par notre force propre, et croyez-vous que la volonté de la chair voudra faire mourir la volonté de la chair ? On ne peut et on ne veut pas lâcher la seule vie que l'on a ; mais si j'ai une nouvelle vie, je peux lâcher la première. Or ce n'est pas avant que nous ayons cette nouvelle vie que Dieu nous dit de nous tenir pour morts à l'ancienne ; mais puisque nous avons la vie de Christ ressuscité, Dieu nous dit : Tenez-vous pour morts à la vie d'Adam. Il ne s'agit pas de mourir à la vie d'Adam, afin d'obtenir celle de Christ ; mais oui bien de nous tenir pour morts à la vie d'Adam, parce que nous avons celle de Christ. — On voudrait aussi avoir l'expérience de la chose avant d'avoir cru à la chose ; il n'en peut être ainsi : croyez que la chose est vraie, et la conséquence suivra. Mais il y a aussi ceci ; quand nous *croirons* que nous sommes assez méchants et perdus pour que Dieu exécute, sur nous-mêmes, comme sur ce que nous avons fait, sa sentence de mort ; quand nous *croirons* que Dieu a fait la chose à la croix et qu'il nous a ensuite ressuscités pour nous placer dans une nouvelle vie, alors nous serons contents de savoir que nous sommes

délivrés de cette ancienne vie d'esclave ; et , dans la joie de posséder une nouvelle vie qui est libre, nous nous soumettrons volontiers et sans regrets aux conditions voulues pour marcher dans cette nouvelle vie, malgré le fait de la présence de la chair. Elle est encore là, mais son autorité est annulée, et nous en ferons l'expérience, du moment que nous nous placerons, par la foi, sur le terrain de notre résurrection avec Christ. Car ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises (Galates V, 14). — Il s'agit donc d'obéir de cœur à cette forme de la doctrine, que le vieil homme est crucifié, que le corps du péché est annulé. Alors en se tenant ainsi pour mort au péché et pour vivant à Dieu, la présence de la chair n'est plus un obstacle insurmontable. — Le péché voudrait assez revendiquer ses anciens droits et venir de nouveau régner dans notre corps mortel pour prendre les membres de ce corps à son service, comme du passé, pour obéir aux convoitises de celui-ci. Mais c'est fini, le péché n'est plus notre maître ; nous nous tenons pour morts, nous livrons nos membres à Dieu ; nous nous livrons nous-mêmes à Dieu ; et ainsi le péché, qui est bien encore là en principe, ne peut pas avoir d'empire sur nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi qui l'excitait, mais sous la grâce, par laquelle nous avons été délivrés de lui. — Quelle victoire ! quelle délivrance !

Mais , au verset 13 vient une nouvelle objection : Quoi donc, pécherons-nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce ? C'est impossible ; comment voulez-vous qu'un homme soit esclave de deux maîtres à la fois. Un esclave passe d'un maître à un autre. Or autrefois, quand nous étions dans l'existence

à laquelle la loi a été donnée, nous étions esclaves du péché (et la loi ne nous garantissait nullement contre le péché), nous avions à obéir à notre maître, nous lui étions vendus. Mais maintenant ayant été affranchis de ce maître par la mort, et ayant revéçu pour être à un autre, nous avons une vie ayant une obéissance qui lui est propre, et par cette obéissance nous sommes esclaves de la justice. Ayant ainsi changé de maître, nous mettons à la disposition du nouveau maître les membres qui avaient servi l'ancien, duquel nous sommes maintenant libres. Par conséquent, le résultat est tout différent. Avec l'ancien maître, le fruit consistait en choses honteuses dont la fin est la mort. Mais maintenant étant asservis à Dieu, nous avons notre fruit *en sanctification* (et c'est progressif) et le résultat de cet heureux chemin, c'est la vie éternelle. Car les gages du péché, c'est la mort; mais *le don de Dieu*, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur. — L'apôtre prend bien soin que l'on ne puisse pas dire que la vie éternelle soit *les gages de la sanctification*. Non, après avoir marché avec Dieu dans la puissance de la nouvelle vie, nous avons la douceur de recevoir à la fin la vie éternelle comme un don et non comme un mérite, et nous ne voudrions pas qu'il en fût autrement.

Faites attention aussi que c'est à cause de l'infirmité où nous sommes que la Parole emploie ici cette comparaison d'esclavage; l'apôtre tient à nous le dire au verset 19. Notre infirmité oblige Dieu de nous parler à la façon des hommes; car l'obéissance de notre nouvelle vie n'est pas du tout un esclavage, dans le sens que nous donnons à ce mot; elle est la vraie liberté, elle

est la loi parfaite de la liberté (Jacq. I, 25). Christ a marché dans cette liberté d'obéissance, elle était le propre de son être parfait ; il en est ainsi, dans notre mesure, de la nouvelle vie en nous ; elle est libre, quoique dépendante, comme Christ l'était aussi.

Au chap. VII, vient le pourquoi et le comment nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce. C'est bien simple, c'est toujours la même raison qui est donnée comme solution de toute question. Nous sommes morts à l'existence sous laquelle la loi a été donnée, elle a de l'autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit de sa vie d'homme en Adam, et puisque nous sommes morts à cette vie-là, la loi a terminé son autorité, et cela en nous faisant mourir. Notre mariage avec la loi a été rompu par la mort. Mais nous sommes ressuscités pour être à un autre mari, à Christ ressuscité. Etant unis à celui-ci, nous portons du fruit pour Dieu. Le mariage avec la loi n'avait rien produit pour Dieu, il avait fait abonder l'offense. Car quand nous étions dans la chair, les passions des péchés, lesquelles agissent par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort. Voilà ce qui seul pouvait résulter du mariage avec la loi. Or, la loi, voulant absolument de l'obéissance, prononça notre mort comme transgresseurs ; cela lui fut pleinement accordé à la croix, mais par ce fait son autorité sur nous a été annulée ; nous ne sommes plus à elle, en sorte que nous ne sommes pas adultères en passant à un autre. Nous sommes déliés de la loi, étant morts dans ce en quoi nous étions tenus. Mais comme notre mort en Christ a été notre mort à la loi, notre résurrection en lui a été une introduction dans une nouvelle vie qui n'a rien à faire avec

la loi. La loi ne nous reconquiert pas dans la résurrection; non, nous passons à un autre mari, à Christ ressuscité; alors nous portons du fruit pour Dieu, nous marchons en nouveauté de vie, nous servons Dieu en nouveauté d'esprit. C'est une nouvelle création, les choses vieilles sont passées, et la *lettre* est comprise dans ces choses vieilles. — Tout est fait nouveau, tout est de Dieu, tout retourne à Dieu. — Quelle belle position !

Mais, au verset 7, vient encore une objection : Puisque le mariage avec la loi (j'emploie ce terme) ne pouvait que faire abonder l'offense; puisque la loi faisait agir les passions de la chair pour porter du fruit pour la mort, — la loi est donc péché? Du tout, dit l'apôtre; si elle était péché, elle ne pourrait pas donner la connaissance du péché. Il faut qu'une chose soit d'une autre nature ou d'une autre couleur que celle avec laquelle elle établit un contraste; autrement il n'y a pas contraste. — Pourquoi la loi donne-t-elle la connaissance du péché? *C'est parce qu'elle est sainte*; sans cela elle n'aurait pas pu me donner conscience de la convoitise, ni me défendre de convoiter. — « La loi est sainte, et le commandement est saint, juste et bon; » mais justement parce que je suis l'opposé de cela, la loi n'a fait que de produire en moi toute convoitise; elle a donné de la vigueur au péché, et parce que je suis vendu au péché, elle a excité en moi l'envie d'accomplir ce qu'elle défend. C'est donc parce que je suis pécheur et parce que le commandement est saint, que ce commandement, qui avait été donné pour la vie, a été trouvé pour moi pour la mort. Ce n'est pas ce qui est bon qui est devenu, pour moi, la mort; mais le péché, afin qu'il parût ce

qu'il est, *péché*, m'a causé la mort par ce qui est bon ; afin que ce péché fût rendu par le commandement excessivement pécheur (producteur de péchés). — Voici donc ce que je suis en Adam : Dieu m'avait créé innocent, mais je suis devenu pécheur, et *le péché* (cette machine organique du mal) est entré en moi et m'a rendu captif de sa puissance ; sa loi est dans mes membres, je me trouve bon gré mal gré vendu à ce maître-là. Ou si, dans cet état, la loi sainte, juste et bonne vient réclamer de moi l'obéissance à Dieu, sans laquelle elle me donnera la mort, salaire des transgressions, cette loi ne fait que ranimer l'autorité despotique de ce maître dur, auquel je suis vendu, *le péché*. Et si ma volonté commence à avoir de l'attrait pour le bien que la loi demande, ce sera encore pire ; je me trouverai dans une *impasse*. Arrivé là, je vois que c'en est fait *de moi*. Il ne s'agit plus de demander que l'on m'aide à accomplir le bien que j'aime ou à me défaire du mal que je n'aime pas, non. Je désire ma *délivrance* d'être homme en Adam, pécheur. Où est la réponse ? En Jésus-Christ, second Adam ; sa mort m'a délivré d'Adam ; sa résurrection m'a introduit dans une nouvelle vie, dans laquelle je suis libre et même puissant par le Saint-Esprit. Le pourquoi et le comment va nous être montré au chap. VIII, qui est la belle conclusion de ce second grand sujet de notre mort et de notre résurrection en Christ, sujet commencé au verset 12 du chap. V.

Ce n'est pas seulement qu'il n'y a *plus* de condamnation pour nous, parce que Christ est mort pour nos péchés ; mais il n'y a donc maintenant *aucune* condamnation pour ceux qui *sont dans le Christ Jésus*. Il ne

s'agit pas de ceux qui sont seulement justifiés par son sang au sujet de leurs offenses, ce qui est heureusement vrai ; mais il s'agit de ceux qui *sont dans le Christ-Jésus*, second Adam ressuscité ; ils ne sont donc plus dans le premier Adam condamné et mort. — Il n'y a *donc, maintenant, aucune* condamnation pour moi, non-seulement parce que mes péchés sont expiés, mais parce que je suis mort et ressuscité avec celui qui les a expiés. Je suis maintenant *en lui* là où il est. Tel qu'il est, tel je suis en ce monde. S'il peut y avoir condamnation pour Christ là où il est maintenant, je suis passible de condamnation moi aussi. Mais si l'on ne peut condamner Christ couronné de gloire et d'honneur à la droite de Dieu, on ne peut pas mieux me condamner, puisque tel qu'il est là, il est ma vie. Je suis donc *dans le Christ Jésus*, hors de toute condamnation possible.

Ensuite, au verset 2, j'apprends que cette vie de laquelle je vis en Christ, que j'ai en commun avec Christ ressuscité, cette vie fait loi en moi maintenant, comme le péché faisait loi en moi autrefois, quand je vivais selon Adam. Le péché en principe est toujours là, mais il ne fait plus loi en moi. La loi de l'esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. Le corps du péché est annulé et la loi du péché n'existe plus, la loi de la vie en Christ m'a libéré de cette loi du péché qui était dans mes membres. — Remarquez qu'il y a trois lois dans ces premiers versets : la loi de la nouvelle vie, la loi du péché qui était dans mes membres et la loi des commandements. Quant à cette dernière, ce qu'il lui était impossible de faire, savoir de condamner le péché en faisant échapper le pécheur,

Dieu l'a fait en envoyant son propre Fils en ressemblance de chair de péché, pour qu'il portât la condamnation du péché qui était dans la chair, et que nous en fussions affranchis selon la justice de Dieu. Faites bien attention, cependant, qu'il y a plus ici que la loi satisfaite par la mort des coupables ; que la justice de la loi est accomplie en nous *qui ne marchons point selon la chair, mais selon l'Esprit*. Ici nous marchons, notre nouvelle vie a son activité, mais dans la direction qui lui est propre. Elle a une obéissance qui dérive de sa nature, elle aime sans commandement d'aimer, elle accomplit la loi sans être sous la loi, — car elle est loi à elle-même (dans sa nature, mais, dans son activité, elle est dépendante de l'Esprit). Le nouvel homme aime Dieu de tout son cœur et son prochain plus que lui-même ; donc, la justice de la loi est accomplie en nous. Ce que la loi demandait relativement à Dieu s'accomplit dans la marche de la nouvelle vie, et relativement au prochain cette marche selon l'Esprit dépasse de beaucoup la loi (la loi ne sait pas ce que c'est que de mettre sa vie pour ses frères) Dans ces 11 premiers versets, notre nouvelle vie est appelée l'esprit, nous avons la vie dans l'Esprit. Toutes ces expressions : *l'Esprit de vie* dans le Christ Jésus, — nous qui marchons *selon l'Esprit* — ceux qui sont *selon l'Esprit* — la pensée *de l'Esprit*, vie et paix — vous êtes *dans l'Esprit* — *l'Esprit est vie* à cause de la justice, toutes ces expressions ont trait à la nouvelle vie en nous (voyez encore Jean III, 6). En second lieu, le Saint-Esprit habite en nous personnellement comme distinct de cette vie ; comme tel il est le sceau de notre rédemption, la puissance de notre nouvelle vie, le moteur de cette puissance, le té-

moins de notre adoption, le soutien de notre faiblesse, les arrhes de notre héritage, etc. *Selon l'Esprit* veut donc dire : être en Christ; et *selon la chair*, être en Adam. — Ainsi donc, vers. 5 : Ceux qui sont selon la chair (qui existent selon Adam) ont leurs pensées aux choses de la chair; et ceux qui sont selon l'Esprit (qui existent en Christ ressuscité) aux choses de l'Esprit.

A suivre.

Le ministère et le culte.

Fragment.

Pour compléter ce qui a été dit précédemment dans le *Messenger* sur cet important sujet, souvent peu compris et peu réalisé dans maintes assemblées, nous acceptons avec joie cet article, qu'un de nos frères a bien voulu traduire de l'anglais, des *Notes sur les Ephésiens* par M. W. Kelly (Editeur).

Le ministère est entièrement distinct de la sacrificature. Tous les chrétiens, sans exception, hommes, femmes, enfants, sont sacrificateurs; le trait caractéristique du sacrificateur étant une vocation et une qualification divines, qui lui donnent accès en la présence de Dieu. En un mot, la sacrificature confère à l'âme un titre pour s'approcher de Dieu. Tel est toujours son caractère distinctif.

D'autre part, le ministère de la Parole est un service varié, mais Christ agit ainsi pour le bien de tous par des membres particuliers du corps. Si donc la sacrificature est universelle et si personne ne peut être chrétien sans être sacrificateur, il n'y en a que peu, parmi le

grand nombre, qui soient ce que l'Écriture appelle ministres de la Parole ou serviteurs publics de Christ. Je ne prends pas la chose dans le sens vague, suivant lequel chacun doit servir Christ tous les jours de sa vie; mais la question qui nous occupe est celle du ministère propre de la Parole: or il est clair que tous n'ont pas la puissance de prêcher la Parole de Dieu d'une manière profitable pour les âmes. Le plus grand nombre des enfants de Dieu a besoin qu'on lui indique le chemin de Dieu, qu'on lui résolve des difficultés. et l'accomplissement de cette tâche est dévolu au ministère, ou le constitue sous une forme ou sous une autre.

Le ministère est de Dieu à l'homme, la sacrificature de l'homme à Dieu. Lorsque nous nous assemblons pour rendre culte à Dieu, c'est un exercice, non du ministère, mais de la sacrificature. Il est possible, qu'un ou plusieurs de ceux qui y participent soient ministres de la Parole, mais, dans ce moment-là, ils rendent culte et n'exercent pas un ministère. Le culte est l'exercice de la sacrificature chrétienne, l'offrande de la louange et des actions de grâces. Il va de l'homme à Dieu; telle est, nous l'avons dit, la direction de la sacrificature. Là donc où vous trouvez l'expression de la louange et des actions de grâces, vous avez le caractère le plus élevé de la sacrificature. L'intercession et la prière sont une forme plus humble, quoique l'intercession, qui s'occupe des besoins des autres, soit certes une chose bénie. Cependant, pris dans le sens strict, le culte consiste essentiellement en louanges et en actions de grâces. C'est pourquoi aussi la cène, l'eucharistie, est comme le pivot du culte chrétien: c'est elle qui, de la manière la plus puissante et dans une joie solennelle,

appelle nos cœurs au souvenir de Jésus et à l'adoration de Dieu. Non qu'en réalité la participation au pain et au vin puisse être considérée comme constituant le culte ; mais c'est elle qui agit sur l'âme et pousse le cœur à rendre culte à Dieu par le Saint-Esprit. Il est des personnes qui considèrent la cène comme un moyen d'obtenir la grâce et qui y ont recours dans l'espoir d'y trouver leur soulagement ; mais jamais la Parole de Dieu ne la présente ainsi. Au contraire, quand ceux qui prenaient part à ce repas n'entraient pas dans la pensée de Dieu qui y est contenue, c'est-à-dire ne discernaient pas le corps du Seigneur, il devenait pour eux un moyen de jugement. « Celui qui mange et qui boit indignement, mange et boit un jugement contre lui-même ; ne distinguant pas le corps du Seigneur. » Et notez bien que ce n'étaient pas de faux chrétiens, mais des chrétiens vrais et réels, qui prenaient ainsi la cène du Seigneur dans un esprit de légèreté et sans se juger eux-mêmes. Quand donc une âme, marchant dans un péché manifeste, vient à la table du Seigneur, il en résulte que la main du Seigneur est étendue sur elle, d'une manière ou de l'autre, et il est impossible d'échapper, si l'on se joue ainsi de Dieu. D'autre part, si quelqu'un s'abstient pour éviter cela, il proclame son propre péché et s'excommunie lui-même en pratique. Il ne reste donc rien à l'âme que de marcher droit, de recourir à la grâce de Dieu pour veiller sur le péché et sur ses moindres manifestations, et en se jugeant elle-même, de s'appuyer sur le Seigneur, qui seul peut nous fortifier et nous faire marcher d'une manière digne de Lui. « Qu'ainsi il mange, » est-il dit à celui-là ; non pas : Qu'ainsi il s'abstienne, mais : Qu'il se juge lui-même et qu'il s'approche.

Ces deux choses donc, le culte et le ministère, ne devraient jamais être confondues. Sans doute une parole pourra être prononcée à la table du Seigneur pour aider la communion, mais nous appellerions à peine cela l'exercice ordinaire d'un ministère : je crois qu'un discours régulier y serait une chose fort irrégulière et distrairait de l'objet principal que le Seigneur a en vue. Le déploiement des affections de Christ peut y trouver place. Dans une circonstance particulière on pourrait y trouver plus encore comme dans le cas de Paul, en visite pour un temps limité et prolongeant son discours jusqu'à minuit. Mais la cène, loin d'avoir un rapport quelconque avec le ministère, se rapporte plutôt aux membres de Christ qui se souviennent de leur Seigneur et à leur culte, quand ils se rassemblent pour l'adorer : il est donc évident, que l'exercice formel du ministère trouve, à proprement parler, sa place ailleurs qu'à la table du Seigneur. Quelques paroles, propres à réveiller les affections des cœurs et à les recueillir devant Christ, dont nous célébrons la mémoire, sont parfaitement convenables et opportunes, si le Seigneur les donne ; mais il est important de considérer la place scripturaire, et l'ordre et le but de ces deux choses.

Pensées.

La mesure de mes privilèges, c'est que je suis en Christ ; la mesure de ma responsabilité, c'est que Christ est en moi.

Le progrès dans la grâce se manifeste par une plus grande simplicité de caractère, c'est-à-dire, par plus de naturel dans la manière d'être. On sera plus utile, avec moins de bruit ; il y aura une plus grande délicatesse de conscience, et moins de scrupules.



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

L'évangile de Dieu*Substance de quelques méditations sur Romains I-VIII.**(Suite et fin de la page 337.)*

C'est tout simple que chaque principe d'existence ait les affections, les goûts, les pensées qui sont le propre de sa nature. Le résultat diffère aussi par la même raison. La pensée de la chair est *la mort*, pratiquement et définitivement. Le capital comme le revenu de cette existence-là, *c'est la mort*. Mais la pensée de l'Esprit, *vie et paix*. Oui, la substance, le résultat, tout dans cette nouvelle position se résume dans ces deux mots : *vie et paix*, et cela aujourd'hui et éternellement, et comment en serait-il autrement, puisque là tout est de Dieu qui est au-dessus de tout? Remarquez bien que, dans ces versets, il ne s'agit pas d'un combat entre les deux natures; mais bien de constater que nous sommes dans la nouvelle vie comme ayant remplacé l'ancienne. Aussi ceux qui sont dans la chair, dans cette existence-là, ne

peuvent point plaire à Dieu. Or vous n'êtes pas *dans la chair*, c'en est fini de cette existence-là. Il n'est question de la chair dans ces versets que pour constater que nous ne sommes plus dans la chair. Nous sommes dans l'Esprit, dans la nouvelle vie, nous ne sommes *que là*. C'est notre lenteur à accepter cela qui nous entraîne toujours à vouloir tout classer dans le débat du chap. VII. Non, il ne s'agit pas ici du vieil homme et du nouveau se battant ensemble ; mais de la distinction du nouveau comme étant substitué à l'ancien qui a été crucifié ; laissons-le donc où il est. Le reste du verset 9 est une contre-épreuve. Si quelqu'un vient me dire qu'il croit, qu'il est en Christ, et que je lui demande : Avez-vous le Saint-Esprit ? et qu'il me dise : je n'oserais pas dire cela, je lui réponds : Vous n'êtes pas de Christ. Si l'on me dit : comment savez-vous que vous avez l'Esprit de Dieu en vous ? Comment voulez-vous que j'en doute ? il a répandu l'amour de Dieu dans mon cœur, il rend témoignage avec mon esprit que je suis enfant de Dieu, je sais qu'il est là ; je le sens. — Christ est donc en nous (vers. 10), lui, qui est la résurrection et la vie. Quant à mon pauvre corps mortel, il est bien mort à cause du péché. J'ai le droit de le tenir pour mort, et de fait il sera anéanti. Mais maintenant je suis lié *au Dieu vivant*, j'ai en moi l'Esprit de celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts, et par ce même Esprit il vivifiera mon corps mortel. Ma rédemption est parfaite, son œuvre ne s'arrêtera pas jusqu'à ce que mon corps mortel soit vivifié et rendu conforme au corps glorieux du Seigneur Jésus. — Si je déloge, je vais vers Jésus, c'est de beaucoup meilleur. Mon corps mortel va dormir dans la poussière ; mais le germe de

la résurrection est dans ce corps (1 Cor. XV, 35-43) ; l'Esprit veille sur ce corps, et il sera vivifié par l'Esprit qui habite en moi. — Quelle sécurité !

Ensuite, au verset 12, commence le résultat pratique de cette position d'affranchissement. Alors ici nous sommes vus comme étant de fait ici-bas, la chair étant encore là, bien que nous ne soyons *plus* dans la chair. Nous souffrons comme héritiers, nous participons aux soupirs de la création, nous attendons l'adoption, la délivrance de notre corps ; car nous sommes serrés dans ce corps mortel, nous ne savons pas ce qu'il faut demander comme il convient, les choses extérieures et Satan même essayent de nous priver de l'amour de Dieu. Mais notre sécurité est parfaite ; nous avons l'Esprit de Dieu en nous et Dieu toujours *pour nous* et le Seigneur Jésus assis à la droite de Dieu s'occupant de nous rendre sur la terre plus que vainqueurs de tout ce qui cherche à nous séparer de son amour. Mais considérons ces choses en détail. — Verset 12 : Puisque nous sommes dans le second Adam ressuscité, de manière qu'il n'y a maintenant aucune condamnation possible pour nous ; puisque nous sommes délivrés du péché et de la loi du péché ; puisque la justice de la loi est accomplie en nous qui ne marchons point selon la chair mais selon l'Esprit ; puisque nous ne sommes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, où tout est vie et paix ; puisque l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en nous de manière que, quoique notre corps soit mort et passible de mourir, il sera vivifié en tout cas par la même puissance qui a opéré pour ressusciter Christ ; puisque telle est notre position de sécurité et notre affranchissement, — sommes-nous redevables à

la chair, dont la présence n'est pas anéantie et qui voudrait recouvrer les droits qu'elle a perdus sur nous, pour nous insinuer à vivre selon elle et nous replacer ainsi en pratique dans cette sphère de laquelle la substance est la mort? Oh! non, nous ne lui sommes pas redevables; et si nous apprécions notre nouvelle position, nous nous passerons volontiers de retourner dans une sphère où la mort est la devise de tout, ce seront des ordures dont on n'éprouve aucune peine de se séparer. Car, en effet, si vous vivez selon la chair, vous mourrez. L'apôtre ne veut pas dire que la mort, salaire du péché, soit la fin du chrétien qui retourne quant à sa marche à la vie de la chair (quoique la mort du corps comme discipline puisse en être aussi l'issue), mais qu'il se replace sur le chemin qui est caractérisé par la mort, car que peut donner la chair sinon la mort qui est son seul capital et son seul revenu, et quelle perte, puisque nous avons la vie! — Mais comment donc résister à la chair? est-ce en la raisonnant, en la prenant par la douceur? Non c'est une affaire de vie et de mort, sans aucune trêve. Armez-vous de cette pensée, dit Pierre, que celui qui a souffert en la chair est quitte du péché (1 Pierre IV, 1). Faites mourir vos membres qui sont sur la terre (Colos. III, 5). Si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez, c'est-à-dire, vous vous établirez expérimentalement dans la pratique de la nouvelle vie que vous avez. Mais, dira-t-on: c'est une loi terrible que celle-là: *Faites mourir*. C'est à moi que cela s'adresse, et je ne me sens ni force ni volonté pour le faire. Je réponds: Qui est-ce moi maintenant? grâces à Dieu, c'est celui dont il est question dans les 44 premiers versets, c'est celui qui

dit : La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. Ainsi affranchi et fort par l'Esprit, Dieu me dit à l'impératif : « *Fais mourir, mortifie.* » Est-ce une loi ? non, c'est un privilège pratique découlant de ma nouvelle position. Sur ce terrain-là, j'ai le pouvoir et le vouloir de le faire, et cela avec joie, parce que, dans cette nouvelle vie où tout est *vie et paix*, il y a une incomparable compensation spirituelle pour toute privation charnelle. Quand je pense qu'expérimentalement, pratiquement, je passe de Satan à Christ, — du péché à la sainteté, d'une sphère de mort à une sphère de vie et de paix, — du monde au Père, — de la terre au ciel, — des vanités aux réalités, — du tourment d'esprit au contentement d'esprit, — enfin des choses vieilles aux choses nouvelles, alors je dis : quel gain immense que de faire mourir les actions du corps ! et comme étant en Christ, j'ai le pouvoir et le vouloir de le faire, ma nouvelle volonté n'est pas autre que celle de Dieu. La puissance de ma nouvelle vie, c'est la puissance de Dieu (je ne parle pas de sa mesure, mais de sa nature) et l'agent, le moteur de cette puissance, c'est le Saint-Esprit qui habite en moi. Donc, parce que nous avons la vie de l'Esprit, et que d'un autre côté nous avons le Saint-Esprit en nous comme puissance de cette vie, — Dieu nous dit à l'impératif : *Faites mourir par l'Esprit les actions du corps et vous pratiquerez la vie que vous avez.*

Mais ce n'est plus une servitude (vers. 14-16), nous sommes liés à Dieu par la vie et par l'Esprit : car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. Mais cet Esprit qui nous conduit comme puis-

sance, c'est l'Esprit d'adoption, c'est par lui que nous appelons Dieu « PÈRE » et il rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Remarquez : ce n'est pas seulement que nous avons la conscience par l'Esprit de notre relation *d'enfants* ; mais nous marchons comme *fil*s, conduits par l'Esprit. Nous sommes de grands enfants qui agissent dans la sphère de leur relation de grands enfants. Quelle liberté ! Quel contraste avec la servitude de la loi ! Nous voilà donc liés à Dieu, nous l'appelons Père, nous avons la conscience de cette relation par un témoignage distinct de nous ; l'Esprit rend témoignage *avec notre esprit*, et par la puissance de ce même Esprit, nous nous conduisons comme fils. — Une autre bénédiction en découle : nous avons part, comme enfants de Dieu, à ce que Dieu *possède*. Si donc enfants, aussi héritiers, mais de qui ? de Dieu. Quelle gloire, bien-aimés, être enfants *de Dieu*, héritiers *de Dieu* ! — Ensuite une nouvelle bénédiction en procède : cet héritage nous lie à notre Seigneur Jésus, c'est *avec lui*, — douce pensée — que nous sommes héritiers de Dieu. Tout nous lie au Seigneur Jésus que nous aimons ! — Cohéritiers de Christ !

Maintenant, chers amis, cette belle position, cette douce relation et cette glorieuse perspective nous constituent de fait ici-bas, pour le moment, dans une position de souffrance et de faiblesse, auxquelles Dieu et Christ sont la réponse. — Il y a pour nous une souffrance comme héritiers, le monde, tel qu'il est aujourd'hui, ne peut nous contenter ; Satan y règne ; Christ, l'héritier légitime, notre cohéritier, en a été chassé ; le péché, la misère, la mort font gémir toutes les créatures qui y sont assujetties à la vanité, sous la servitude de la

corruption. Comment ne souffririons-nous pas, non-seulement parce que nous tenons à cet état de choses par le corps ; mais surtout parce que nous savons que la présence du Seigneur remettra tout en ordre et délivrera cette création qui soupire sans intelligence après un état meilleur. Christ n'a-t-il pas souffert avec un cœur d'homme, divinement sensible, d'être témoin d'un pareil état de choses ? nous souffrons donc *avec lui* ; mais nous serons aussi glorifiés *avec lui*. Et il n'y a point de comparaison entre les souffrances du temps présent et cette gloire à venir qui doit être révélée en nous. Il y aura alors beaucoup plus de gloire que de souffrances maintenant. — Remarquez aussi qu'il y a une distinction entre les soupirs de la création et les nôtres. Nous tenons bien par le corps à la création qui soupire et nous pouvons bien dire que nous sommes l'organe intelligent de ses soupirs. Mais nous, unis à Christ, cohéritiers de Christ, nous avons un motif pour soupirer ; nous avons les prémices de l'Esprit, nous savons après quoi nous soupirons et ce que nous attendons. Car nous attendons l'adoption, la délivrance de notre corps, cette plénitude de notre rédemption comme nous l'avons vu au vers. 11. Nous gémissons étant chargés, désirant avec ardeur de revêtir notre domicile qui est du ciel, notre corps glorieux. — D'un autre côté, quel contraste entre la création délivrée et les enfants de Dieu glorifiés. La création délivrée jouira de la *liberté de la gloire* des enfants de Dieu ; mais cette gloire qui délivrera la création sera révélée *en nous*. Une conséquence de notre gloire sera de faire paître le loup et l'agneau ensemble ; mais eux ne seront pas glorifiés, ils jouiront de la liberté de *notre* gloire.

Nous attendons donc la délivrance de notre corps (vers. 23 et suivants), car nous sommes sauvés sur un principe d'espérance, nous n'avons encore rien vu; mais nous attendons avec patience. Nous ne sommes pas sans ressources, dans cette attente. Si nous sommes serrés dans ce corps, à tel point que souvent nous ne savons pas demander ce qu'il faut comme il convient, le même Esprit, qui est la puissance de notre marche, le témoin de notre adoption et les prémices de ce que nous attendons, ce même Esprit est en même temps le soutien de notre faiblesse, il nous est en aide, il intercède pour nous, et il le fait *selon Dieu*. Quand il ne peut pas prier par notre organe (Jude 20; Ephés. VI, 48), il prie sans notre organe, sauf un soupir. De sorte que de quelque côté que nous tournions notre faiblesse, nous rencontrons en Dieu une grâce correspondante. — Nous avons donc contre la chair en nous, et contre les infirmités qui proviennent de notre présence dans un corps qui n'est pas encore glorifié, nous avons, dis-je, le Saint-Esprit en nous comme puissance et comme sympathie. Précieuse ressource !

Mais il y a encore les choses qui viennent à nous de dehors pour essayer de nous nuire. Quelle ressource avons-nous contre elles ? Oh ! nous avons *Dieu pour nous* ! Qui pourra s'opposer à lui, qui nous séparera de son amour ? Impossible. *Toutes choses* travaillent ensemble pour notre bien, pour nous qui aimons Dieu, qui sommes maintenant liés à Lui dans la vie et dans la gloire, qui avons pris parti avec Lui contre tout, même contre la chair en nous. Dieu est engagé à tout amener à bonne fin pour nous ; car il nous a appelés selon son propos arrêté, il nous a prédestinés à être

conformes à l'image de son Fils, — rien de moins. — Il nous a appelés, justifiés et glorifiés. Si c'est lui qui a décidé tout cela avant que le monde fût, qui lui trouvera à redire? S'il est pour nous, qui sera contre nous? Comment nous l'a-t-il prouvé? Quand nous étions pécheurs, impies, en inimitié contre lui, ce Dieu qui avait décrété de nous bénir, mais qui devait en même temps satisfaire sa justice, n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous. Sera-ce maintenant pénible pour lui de nous donner tout ce dont nous avons besoin — avec lui? Si donc, nous apprécions *ce don* inexprimable, serons-nous en souci du reste? Voyez que c'est beau : Le Saint-Esprit applique toujours ce que Dieu est à ce que nous sommes, comme à ce dont nous avons besoin ; et il nous sort de nous-mêmes pour nous élever à Dieu. Que son nom soit béni ! Aussi c'est *avec Jésus* que Dieu nous donne toutes choses. Nous l'avons dit : nous sommes héritiers *avec Jésus*, nous souffrons *avec Jésus*, nous serons glorifiés *avec Jésus* ; mais aussi aujourd'hui, si Dieu me donne de quoi me nourrir et me couvrir, c'est en jouissant du don de Jésus que je jouis de ces dons accessoires. C'est une autre idée qu'en Luc XII : « Recherchez le royaume de Dieu et toutes ces choses vous seront données *par-dessus*. » Ici nous sommes liés à Christ dans le conseil de Dieu, de sorte qu'en attendant de régner *avec lui*, nous recevons les choses nécessaires *avec lui*. — Douce pensée qui donne du prix à notre Seigneur Jésus et aux choses qui sont données *avec lui* !

Il ne manque donc rien à notre bonheur. Quelle accusation pourrait-on porter contre nous devant Dieu? Si c'est Dieu qui nous justifie, et s'il le fait de manière

à se glorifier et de manière à n'exclure personne, qui lui trouvera à redire? *Qui est celui* qui condamne? Il n'a qu'à se taire.— Ensuite c'est Christ qui est *celui* qui est mort, lui le juge des vivants et des morts. Nous qui sommes justice de Dieu en Lui, nous avons une position inattaquable. Mais il est ressuscité après avoir glorifié Dieu par sa mort et nous avoir pleinement délivrés par elle. C'est *celui-là* qui est ressuscité, qui aussi est à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous. — Puisque c'est de là-haut qu'il s'occupe de nous, — puisque, avant d'y être, il a tout vaincu pour nous, qui nous séparera de son amour? Les choses ordinaires, même jusqu'à la mort, le peuvent-elles? Non, Christ y est entré en grâce *pour nous* avant que nous dussions y passer; et maintenant que nous y entrons à notre tour, il y entre en sympathie *avec nous*. C'est précisément dans ces choses que nous le trouvons d'une manière intime, elles sont une occasion d'expérimenter qu'une pleine victoire a été remportée sur tout par Celui qui nous a aimés. Vous aurez de l'angoisse au monde, a-t-il dit; mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde.

En effet, bien-aimés, l'affliction et la détresse, qui les a connues comme Jésus? qui pourra exprimer les souffrances morales de sa sainte personne? — Et la persécution? qui l'a endurée comme Jésus? — Et la famine?..... ne l'a-t-il pas expérimentée durant les quarante jours de sa tentation au désert? — Et la nudité?... Il a vécu en pauvre pour nous (2 Cor. VIII, 9). Quelques femmes l'assistaient de leurs biens (Luc VIII, 2, 3). Et le péril et l'épée?... qui y a été exposé comme lui? combien de fois a-t-il dû s'en aller et se cacher pour se soustraire à la cruauté des Juifs, parce que son

heure n'était pas encore venue?— Nous pouvons donc compter sur sa sympathie. S'il est là-haut dans la gloire, il s'occupe là de nous rendre *plus* que vainqueurs sur la terre, dans ces choses qui essayent de nous séparer de son amour.

Ensuite, quant à l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur, le chrétien dit : *Car je suis assuré* que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous en séparer. — *La mort*, le pourra-t-elle? non, elle est notre délivrance, elle est derrière nous, elle est vaincue; et quant à sa possibilité sur ce qui est mortel, elle est un gain, elle est à nous. — *Et la vie?*... elle nous a été donnée de Dieu qui voulait nous amener à la jouissance de son amour en Christ; comment nous en séparerait-elle? — *Et les anges?*... Ne sont-ils pas tous des esprits administrateurs envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut (Hébr. I, 14)? *Et les principautés?*... Christ les a dépouillées et il les a produites en public, triomphant d'elles hardiment en la croix (Colos. II, 15). — *Et les choses présentes?*... elles travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu.— *Et les choses à venir?*... c'est, pour nous, d'être rendus conformes à l'image du Fils de Dieu; c'est la gloire et les couronnes; c'est d'être toujours avec le Seigneur.— *Et les puissances?*... Christ est assis à la droite de Dieu au-dessus d'elles (Ephés. I, 21). C'est de là qu'il nous rend victorieux de tout ce qui est intermédiaire. — *Et la hauteur?*.... Christ y est non-seulement assis, mais il y est monté. Il a traversé *les cieux*, comme Aaron traversait les parties successives

du tabernacle pour arriver au lieu très-saint. — Et *la profondeur*?.... Christ y est descendu en grâce jusque dans le tombeau, dans les parties inférieures de la terre, afin qu'il remplît toutes choses (Ephés. IV, 8-10). — Enfin, *aucune autre créature*, — et Satan en est une, — ni aucune chose créée ne le pourront, parce que, par le fait qu'elles sont créées, elles sont inférieures à ce Dieu qui est *pour nous*. — Mais il y a encore ceci : elles ont été créées *depuis* que Dieu avait décrété, dans son propos arrêté, de nous amener à *Lui*. Ces choses et ces personnes sont donc postérieures à notre prédestination en Christ, de sorte qu'elles ne peuvent rien contre un amour qui avait décrété de nous bénir longtemps avant que ces choses fussent sur la scène. — Quelle sécurité ! Aucune condamnation possible, — pas de séparation possible entre nous et le Père et le Fils. — Quelle délivrance ! Les péchés expiés, — le péché aboli, — le vieil homme crucifié, — Satan vaincu, — Christ là-haut pour nous, — l'Esprit saint en nous, — l'amour de Dieu dans nos cœurs, — Dieu toujours pour nous, et la gloire devant nous. — Heureux chrétien ! Oui, là, tout est vie et PAIX et notre joie est accomplie !

**Naaman, le lépreux, plongé sept fois
dans le Jourdain.**

Naaman était « chef de l'armée de Syrie, un homme puissant auprès de son seigneur, et il était en grand honneur, parce que l'Eternel avait délivré les Syriens par son moyen ; mais cet homme, fort et vaillant, était lépreux » (2 Rois V, 1).

Qu'est-ce, après tout, que la grandeur terrestre : la popularité, la prospérité dans les affaires, autant qu'un homme peut la désirer, la position la plus élevée en dignités civiles ou militaires? Naaman avait tout cela, mais il était lépreux. Et l'homme, n'importe sa position dans ce monde, est un pécheur. Et cela gâte tout et rend amères toutes les coupes de ce monde.

La lèpre était incurable. Elle s'étendait toujours plus jusqu'à ce que tout le corps fût souillé, — enflé, corrompu ; — triste peinture de la condition de l'homme souillé, entièrement perdu par le péché. Et ce qui est pire encore, semblable au lépreux, tous ses efforts pour se guérir sont inutiles. L'affreux venin s'étend. Oh ! combien le péché est odieux ! Mon lecteur peut avoir longtemps espéré de devenir meilleur, mais n'êtes-vous pas plutôt devenu pire ? Aucun médecin en Syrie ne pouvait guérir le lépreux, il n'est sur la terre aucun remède contre le péché. Cherchez parmi toutes les nations, et vous verrez que l'homme n'a pas trouvé moyen de guérir le péché. Le monde entier est une vaste léproserie. Or Dieu a choisi les choses faibles de ce monde. Une jeune fille captive est un messenger de Dieu pour le puissant Syrien. Elle dit : « Je souhaiterais que mon seigneur se présentât devant le prophète qui est en Samarie ; il l'aurait aussitôt délivré de sa lèpre. » Et je puis dire à mon lecteur : « Je désirerais que vous fussiez aux pieds de Jésus, il vous purifierait aussitôt de vos péchés. »

Le roi d'Israël n'avait pas une foi semblable à celle de la jeune fille, il pensait seulement que les Syriens lui cherchaient querelle. Ne regardant qu'à lui-même, il dit : « Suis-je Dieu pour faire mourir et pour rendre la vie ? »

« Mais il arriva que dès qu'Elisée, homme de Dieu, l'eût appris, il envoya dire au lépreux de venir vers lui. » Naaman donc y alla, et il y alla comme un homme du monde, avec des présents, des chevaux et des chariots ! et il se tint à la porte. Elisée n'accepta aucun de ses dons. Le salut de Dieu ne se vend pas. Et Elisée lui envoya un messenger, pour lui dire : « Va, et te lave sept fois au Jourdain et ta chair te reviendra telle qu'auparavant, et tu seras net. » Il ne sort pas même vers lui ; il envoie un messenger. La délivrance doit avoir lieu par la foi, non par la vue, ou par un signe. Dieu donne sa simple parole. Celui qui croit, est sauvé.

Le Jourdain était le type ou la figure de la mort. L'arche s'y était arrêtée, pendant que tout Israël le traversait à pied sec pour entrer dans le pays de Canaan. Frappante image de Jésus prenant notre place dans les flots de la mort. Il n'y avait pas d'autre remède pour cette horrible lèpre, que d'être plongé sept fois dans le fleuve de la mort. Dans tout l'univers il n'y a pas d'autre moyen de purification pour le pécheur, que la *mort* de Jésus. Son sang seul purifie de tout péché.

En entendant ce message, le lépreux se mit dans une fort grande colère, colère d'ailleurs fort naturelle ; car c'est l'irritation commune du cœur humain contre la manière dont Dieu purifie du péché. Evidemment le lépreux pensait qu'une chose *lui* serait faite. Il en est de même du pécheur ; il se dit aussi : Dieu doit faire *pour moi* ou *en moi* quelque grande chose, par laquelle je sois sauvé. Comment ! Être enseveli dans le Jourdain ! quelle méprisable folie !

De plus n'y a-t-il pas aussi des rivières dans mon

pays ? « Abana et Parpar, fleuves de Damas, ne sont-ils pas meilleurs que toutes les eaux d'Israël ? Ne puis-je pas m'y laver aussi bien ? mais deviendrais-je net ? » Et il s'en allait tout en colère. De même un pauvre pécheur lépreux peut dire : Les doctrines de *mon* église ne sont-elles pas meilleures que ce salut par la mort de Christ seule ? *Mon* église m'ordonne de jeûner, de garder mes vœux ; en un mot, d'observer toutes ses ordonnances. Ne vaut-il pas beaucoup mieux que je me lave dans les eaux de ma propre religion, plutôt que de croire simplement ce que Dieu dit sur la mort de Christ ? Eh bien, fatigue-toi, lave, lave, lave ; mais, d'entre tous les millions qui se lavent dans les fleuves de la religion de l'homme trouve-m'en un seul qui *soit purifié* du péché. Trouve-m'en un qui reconnaisse que, par ses jeûnes, ses prières et son observation des ordonnances, ses péchés lui sont pardonnés. Non, il n'y en a pas un entre tous ceux qui se lavent dans les fleuves du vieil homme, qui sache, ou qui même puisse savoir avec certitude, qu'il est sauvé. Les serviteurs de Naaman lui disent : « Mon père, si le prophète t'eût dit quelque grande chose ne l'eusses-tu pas faite ? Combien donc plutôt dois-tu faire ce qu'il t'a dit : Lave-toi et tu deviendras net ? » Toutes les nations témoignent de ce que l'homme veut faire (si le vouloir suffisait) pour être purifié du péché.

« Ainsi, *il descendit* et se plongea sept fois au Jourdain, suivant la parole de l'homme de Dieu ; et sa chair lui revint semblable à la chair d'un petit enfant ;
ET IL FUT NET. »

Avec quelle beauté nous sont ici présentées la mort et la résurrection, ces deux grands principes de Dieu.

La mort de Christ — la fin du péché ; la résurrection de Christ — le commencement d'une existence toute nouvelle. Le vieux lépreux *descend* dans la mort ; — il est enseveli avec Christ. Le nouvel homme en sort avec toute la fraîcheur d'un enfant nouveau-né. Comme cette nouvelle création est pure et sans tache ! « *Et il fut net.* » C'est là la seule voie de Dieu pour purifier. « Dans le corps de sa chair par la mort, pour vous présenter saints, irréprochables et irrépréhensibles devant lui » (Col. I, 22). Jésus descendit dans la mort. Tout croyant est mort avec lui, enseveli avec lui, ressuscité avec lui, parfait en lui ; sans tache, ni ride, ni rien de semblable » (Rom. VI ; Eph. V). Oh ! quel bonheur de le « connaître lui et la puissance de sa résurrection, étant rendu conforme à sa mort, » après avoir laissé le pauvre moi lépreux dans le Jourdain. Ah ! le vieux lépreux veut encore s'y plonger. Souvent, lorsque nous pensons avoir appris ce que c'est que la mort du moi sur la croix, le moi a encore besoin d'y être plongé. C'est que vous vous occupez encore du vieux lépreux ; vous vous souvenez de sa déplorable corruption et de ses ulcères. La seule place convenable pour le lépreux, c'est le Jourdain ; pour le moi, c'est la mort. Pour sa justice et sa méchanceté la tombe de Christ est la seule place convenable. Ne regardez donc plus au vieux lépreux, mais regardez au Christ ressuscité. Si Adam était rempli du poison du péché, Dieu a fait du Christ ressuscité notre sagesse, notre sanctification, notre justice et notre rédemption.

Il n'y a point de lèpre dans le Christ ressuscité. Et « comme lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde » (1 Jean IV, 17). « Rendus parfaits pour tou-

jours. » « Tout nets » (Hébr. X, 14 ; Jean XIII, 10).

Mon lecteur, as-tu compris cette merveilleuse instruction ? Es-tu descendu dans la mort ? Es-tu ressuscité avec Christ ? alors que tes affections soient aux choses d'en haut. Toute vieille tache de péché ou de lèpre morale, est effacée. « Si donc quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création ; les choses vieilles sont passées ; voici, toutes choses sont faites nouvelles ; ET TOUTES SONT DE DIEU » (2 Cor. V, 17). C. S.



La vie dans le Fils.

Jean V.

Le sujet principal de l'évangile de Jean, c'est *la vie* : « *La parole était auprès de Dieu ; et la parole était Dieu... En elle était la vie et la vie était la lumière des hommes.* » La première épître de Jean nous présente exactement le même sujet : « *la parole de la vie,* » et la vie donnée en expiation, mais le sujet principal, encore ici, c'est *la vie*. Christ donne la vie sur le fondement du pardon, et ensuite vient la puissance de la justice. Abraham marcha avec Dieu, dans une merveilleuse élévation de caractère, mais la question de la justice dans toute sa portée n'avait pas été soulevée : elle n'était pas mise en lumière, parce que le chemin des lieux saints n'était pas encore révélé. Il y avait une justice qui était reconnue, en même temps que celui qui péchait par fierté était retranché (Nomb. XV, 30). Mais la présence et la puissance de l'Esprit, rendant témoignage à la vie éternelle et agissant sur cette vie, n'étaient pas là pour

faire entrer au dedans du voile et donner une justice nouvelle et accomplie, en laquelle Dieu prend plaisir et qu'il peut accepter. Tout alors était en dehors du voile; mais il ne peut point y avoir de « dehors » maintenant, car le voile est déchiré. Je ne puis pas me tenir devant Dieu maintenant, sur le terrain du passé. Lorsque le chemin de la justice n'était pas pleinement connu, Dieu avait dit : « Marche devant ma face et sois intègre » (Gen. XVII, 1). L'homme n'avait pas été entièrement mis à l'épreuve, et sa complète incapacité, son impuissance absolue n'étaient pas non plus comprises. Mais il en est tout autrement maintenant; car on a vu que l'homme n'a pas le pouvoir d'user du remède même qui pourrait le délivrer. La vie lui est donnée, la justice a été accomplie pour lui; et la grâce lui donne la puissance de la foi qui peut les saisir. Il y avait la semence *promise* pour Abraham, le vrai Isaac, que sa foi pouvait saisir. Pour nous, il y a accomplissement et non pas seulement promesse. La loi proposait la vie sur le pied de l'obéissance; mais elle ne donnait pas la puissance; en effet, c'est là précisément ce qu'elle ne faisait pas : « Si vous obéissez, vous serez, etc. » (Exode XIX, 5). Les Israélites dans leur folie, prennent sur eux de travailler pour obtenir ce qui avait été promis inconditionnellement aux pères; aussitôt ils font le veau d'or. La loi est hardie dans ses exigences, mais jamais elle n'a la prétention de donner de la force; en sorte que le besoin même rend ce que la loi pourrait faire inutile. C'est comme le réservoir de Béthesda pour l'homme perclu. Si je m'examine intérieurement pour savoir si j'ai fait ce que la loi demande, je découvre non-seulement que je suis sans puissance pour répon-

dre à ses exigences, mais que le lien même qui aurait pu me fournir quelque espérance de secours, par elle, est brisé. Mon cœur ne peut trouver aucun soulagement jusqu'à ce que j'aie compris que l'on peut recevoir de la puissance d'une autre manière, car je n'ai point de force pour garder la loi et, par conséquent, je n'ai aucune espérance d'obtenir la vie et la justice sur les principes de la loi. Mais c'est précisément quand j'en suis arrivé là que j'apprends que Christ est le seul qui puisse répondre à mes besoins, car, en lui, j'ai tout à la fois le remède et la puissance qui peut en faire usage. Si j'essaie de résister au mal, cela ne peut pas me soulager : mais je trouve du soulagement dans la connaissance que *Christ a la vie et la justice pour moi*. La force pour mes besoins se trouve en regardant à un objet qui est en dehors de moi. Si je regarde au dedans de moi, je ne découvre que ce qui peut m'affliger, me tourmenter et me condamner ; mais si je regarde à Christ, je trouve le repos et la paix, car Christ est, à la fois, *la vie et la justice*. Plus je connaîtrai Christ, plus je me jugerai moi-même, cela est vrai, — désirant d'autant plus saisir ce pour quoi j'ai été saisi (voyez Phil. III, 12). Mais comme j'aurai la connaissance de la justice de Dieu, je n'irai pas cherchant à établir une justice qui soit de moi, « ma justice » (Rom. X, 3), car la question de savoir si cette justice propre est le fondement, sur lequel on peut se tenir devant Dieu, demeurera ainsi toujours soulevée. *Christ* est tout ce dont j'ai besoin, et le cœur qui lui est fidèle ne regardera pas à ses propres actes de justice, mais à Celui qui donne également la vie et la justice. En moi-même, je ne vois que péché, et mal et toutes sortes de désordre. Mais Dieu veut la sainte-

té. Osé-je regarder à ce que je suis? Non, mais je regarde à Christ. « *En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.* » Le Seigneur Jésus, en traversant ce monde, était l'expression de l'amour parfait et de la sainteté parfaite. Il y avait en lui tout ce que la loi, — bien plus, tout ce que Dieu pouvait demander.

Or, que puis-je avancer en faveur de moi-même? Des péchés extérieurs peut-être, dans leur forme grossière, ne me troublent ou ne m'inquiètent pas? Mais il y a une autre question : Ai-je communion avec Christ, avec la justice de Dieu? Y a-t-il en moi un amour constant et sans mélange pour Dieu, comme seul mobile et motif de toutes mes actions devant Lui? Nous savons que non ! Le moi, hélas ! dans ses formes variées, n'est que trop généralement notre objet. Cela n'est-il pas vrai? La satisfaction du moi, l'exaltation du moi, la mise en avant du moi sont en tout temps les principes des actions des hommes, des hommes tels qu'ils sont. C'est de son moi présent ou de son moi futur que l'homme est occupé. Dans le Seigneur, il y avait absence totale de tout égoïsme : il y avait le vrai dévouement du cœur, des affections et du service, sans le moindre atome de recherche de soi-même. Le croyant retire le bénéfice de la sainte marche et du témoignage du Seigneur, et son propre égoïsme est vaincu par la grâce qu'il voit en Lui. L'objet même de l'ardente convoitise de l'homme, la gloire qui vient des hommes, faisait défaut absolument en Jésus. « *Je ne tire pas de gloire des hommes* » (Jean V, 41). (à suivre.)



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

La vie dans le Fils.*Jean V.**(Suite et fin de la page 360.)*

Or, quel est le ressort, le mobile et le motif de presque toutes les actions? Qu'est-ce qui porte l'homme (vous peut-être) à s'efforcer d'être aimable, de plaire, d'être agréable? N'est-ce pas afin que « *vous receviez la gloire l'un de l'autre?* » Cependant l'Écriture dit de ceux qui font ainsi : « *Je vous connais et je sais que vous n'avez pas l'amour de Dieu en vous* » (voyez Jean V, 44-44). Les actes de l'homme commencent et se terminent par un continuel effort d'élever le moi ; la mort du moi doit remplacer cela. Il est inutile de s'efforcer de corriger et d'améliorer le moi : il faut que le moi meure. La mort doit être inscrite sur toutes les actions, sur tous les efforts et les motifs de l'homme : il faut que l'homme apprenne son entière impuis-

sance et la complète inutilité de tout remède; car sa misère même le prive de la puissance d'employer le remède: « *Je n'ai personne qui, lorsque l'eau a été agitée, me jette dans le réservoir* » (Jean V, 7).

Il nous faut longtemps pour apprendre qu'il n'y a aucune puissance dans l'homme, — que l'esprit de sa nature et les principes mêmes de son cœur ne sont que péché. Alors même que nous avons été amenés à comprendre cette vérité, pour ce qui regarde le passé, et que nous sommes obligés de reconnaître que jusqu'ici tout a été mal, nous n'abandonnons pas l'espérance d'être meilleurs à l'avenir, et ainsi d'acquérir une justice par cette voie. On se dit: « J'ai manqué pour ce qui est de hier, mais je puis devenir meilleur pour demain. » On n'a pas encore reconnu qu'il faut paraître devant Dieu aujourd'hui, mauvais comme on est, — exactement tel qu'on est, dans tout son égoïsme et tout son péché. Peut-être encore serons-nous assez humbles pour dire: « Je suis dans un mauvais état; » mais quand il est question de dette, toujours nous parlons de demain. Mais cette manière de renvoyer à demain ne rendra pas notre position meilleure. Je ne peux pas paraître dans la présence de Dieu sans sainteté: il faut que ma conscience soit purifiée. Où puis-je chercher du secours? Je ne désire pas que la sainteté de Dieu soit amoindrie; cependant, je n'ai aucune puissance en moi-même pour y satisfaire. Que faut-il que je devienne? Le Seigneur Jésus dit à l'homme perclus, qui était infirme depuis trente-huit ans (Jean V): « Prends ton petit lit et marche. » La puissance de Dieu intervenait, non pas celle de l'homme; et c'est par l'emploi de cette puissance que l'homme obtient la bénédiction. La grâce

de Dieu met la force en lui : « Et aussitôt l'homme fut guéri. » Tout vient et dépend de Christ. Il procure la bénédiction et donne en même temps la puissance pour en profiter. Il donne la vie : « *Le Fils vivifie ceux qu'il veut.* » Sa propre parole nous apprend la merveilleuse vérité, qu'il est devenu notre vie; car comme nous avons participé à la nature et à la chute du premier Adam et que nous avons reçu la sentence de la mort, par lui, ainsi nous obtenons la vie par Jésus-Christ. La vie est descendue du ciel; et si je me repose, dans la foi, *sur cela*, cette vie est à moi. J'aurai peut-être à me juger, mais ma conscience sera tranquille. J'ai vu cette puissance de Christ sur la terre : « Prends ton petit lit et marche. Et aussitôt l'homme fut guéri. » Il n'y avait pas besoin du réservoir; — la présence vivifiante de Christ était là. Christ avait la puissance de guérir sans l'eau. Il y avait en lui la grâce, la force, l'amour, la sympathie, et tout ce dont l'homme pouvait avoir besoin. L'impuissance de l'homme faisait de l'homme l'objet même que Christ pouvait fortifier; son besoin était ce qui appelait le secours du Seigneur. C'est à cette place que Christ nous a rencontrés. « *Christ, lorsque nous étions encore sans force, est mort pour des impies* » (Rom. V, 6, 8). Il a fait une complète expiation pour le péché : « *Ayant fait par lui-même la purification de nos péchés, il s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux* » (Héb. I, 3.). Nous sommes « *vivifiés ensemble avec lui* » (Col. II, 13).

Quand je vois Christ devant Dieu, je sais que mon péché est entièrement ôté, et que j'ai la vie en lui. J'ai la vie dans le Fils, et non dans la créature. Mon péché a disparu complètement, car Christ est dans le ciel à la

droite de Dieu, et il n'a pas pris le péché avec Lui. Si je cherche la vie en moi-même, il faut que je rompe avec Christ.

Il n'est jamais dit de la vie éternelle, qu'elle soit *en nous*. Nous avons la vie éternelle, mais nous l'avons en Christ (comp 1 Jean V, 11-13); et la mesure et le caractère de la vie sont maintenus dans l'âme, en ce qu'elle regarde à Lui (2 Cor. III, 18). Dieu a été parfaitement glorifié en ôtant mes péchés; et j'ai obtenu la vie éternelle, car j'ai le Fils. Si je n'ai *pas* le Fils de Dieu, je suis encore dans mes péchés. Mais du moment que je vois Christ ressuscité et dans les cieux, je ne puis pas autrement que de savoir que mes péchés ont tous disparu, et j'ai la vie et la justice, et Christ est la mesure de l'une et de l'autre. *« En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole et croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne viendra pas en jugement; mais il est passé de la mort à la vie »* (Jean V, 24).

Il est écrit que nous devons tous comparaître devant le siège judiciaire du Christ (Rom. XV, 10-12; 2 Cor. V, 10). Cette pensée me cause-t-elle de l'inquiétude? Christ *« vivifie ceux qu'il veut. »* Pensez-vous qu'il veuille juger ceux auxquels il a *donné la vie.* » Va-t-il se juger lui-même? Non, la pensée serait monstrueuse. Quelle puissance pourra me juger?

Une grande confusion naît, dans l'esprit, du mélange que l'on fait trop souvent de la résurrection de vie avec la résurrection de jugement. Christ exécutera le jugement, *« parce qu'il est le Fils de l'homme »* (Jean V, 27). Tout genou se ploiera devant Lui (Phil. II, 9). Il recevra de la gloire de toute créature. Va-t-il juger ce qu'il a déjà glorifié? Nous comparaitrons, nous serons

manifestés, devant le siège judiciaire de Christ, cela est vrai ; mais ce sera pour *recevoir* de Lui, car nous serons avec Lui dans la gloire avant de comparaître là. Nous sommes un avec Celui qui jugera. Nous aurons alors nos corps glorifiés. « *Ce mortel aura revêtu l'immortalité* » (1 Cor. XV, 54). Le corps de notre abaissement sera changé et rendu conforme à son corps glorieux (Phil. III, 2). Il aura ce que mon âme a déjà (Rom. VIII, 23). Christ a porté mes péchés ; — va-t-il juger ce qu'il a ôté ? « *En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole et croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle.* » C'est celui qui se soumet qui a la vie éternelle, « celui qui entend, » celui qui reconnaît qu'il est sans force, absolument mort quant à l'espérance ou à toute ressource qui viendrait de lui-même. Si je suis amené dans une telle position devant Dieu, que j'écoute Christ et que je *reçoive* de lui, alors j'ai la vie. « *Celui qui entend ma parole...., ne viendra pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie.* » Si mon âme a fléchi devant Christ, si je l'ai écouté, si j'ai appris de lui, reconnaissant que j'étais perdu, — alors j'ai une part à la vie qui tranche toute question de jugement. « *Celui qui entend ma parole, ... ne viendra point en jugement.* » C'est de cette manière précisément, que j'ai appris que je suis perdu, et que je suis amené à la conclusion qu'il faut que je prenne place avec ceux qui ont la vraie vie et qui ne viendront pas en jugement, ou bien que je sois rangé avec ceux qui ressusciteront pour le jugement, parce que je rejette Christ. Je suis un vil pécheur, mais je crois que le Père a envoyé le Fils, et ce fait règle toute la question quant à ma culpabilité. Si je mélange la résurrection de vie avec la résurrec-

tion de jugement, de telle sorte que la pensée du jugement me tourmente encore,.....Dieu a remis tout jugement au Fils. Jugera-t-il ce qu'il a vivifié? Bien certainement, non. Ou bien y aurait-il quelqu'autre Dieu pour me juger? Cette pensée serait un blasphème.

La parole est particulièrement claire, mais nous, en confondant les deux résurrections, nous perdons la consolation de leur vrai sens. Ils ressusciteront: *« ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie; et ceux qui auront mal fait, en résurrection de jugement »* (Jean V, 29). Eh! bien, si nous avons entendu la parole du Christ et cru en Celui qui l'a envoyé, nous avons la vie éternelle: *« Dieu... alors que nous étions morts.... nous a vivifiés »* (Eph. II); nous avons cette parfaite sainteté qui peut se tenir devant Dieu. Croyant en lui, j'ai acquis une vie dans laquelle j'ai la bienheureuse certitude que je ne viendrai pas en jugement; j'ai la vie éternelle, je suis passé de la mort à la vie. J'étais mort, mais je suis ressuscité, quant à mon âme, par la puissance de Dieu. Je possède Christ. Il m'a guéri. Il m'a donné et la vie et la justice. Pour ce qui regarde ma condition présente, je suis dépouillé de moi-même et transporté en Lui. Il m'a racheté. Il est mort pour moi. Il y a un jugement certain et inévitable pour l'homme; mais ce jugement, est absolument en dehors de cette vie éternelle. Il faut que j'aie place dans l'une ou dans l'autre des résurrections; je ressusciterai dans la résurrection de vie, ou bien je ressusciterai dans la résurrection de jugement; — je ne puis avoir part à toutes les deux (comp. Luc XX, 35; Apoc. XX, 6). Si j'ai part à la première, ce corps humble sera

rendu conforme au corps glorieux de Christ. Toute la puissance de la vie reposera alors sur mon corps, comme elle est maintenant dans mon âme. Il faut que Dieu maintienne sa sainteté. C'est ce qu'il a fait sur la croix ; mais la croix, en manifestant son amour, ne procurait pas son amour. Qui a envoyé le Fils ? — Le péché a été ôté en ce que le Fils de Dieu fut mis à la place du pécheur ; mais son amour ne fut *pas* créé par la croix. Sa sainteté fut revendiquée et glorifiée à la croix ; mais nous nous trompons grandement, si nous supposons que son amour commença à la croix. « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique* » (Jean III, 16). *Le sang de Jésus-Christ son Fils nous purifie de tout péché* » (1 Jean I, 7). Et nous *avons la vie en Lui*. Il « *a porté nos péchés en son corps sur le bois.* » La question n'est pas de savoir ce que je serai demain, mais ce que je suis, ou plutôt ce que Christ est pour moi *aujourd'hui*.

Le Seigneur nous donne d'être humbles, nous souvenant de l'amour qui a fait celui qui n'a pas connu le péché être péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui (2 Cor. V, 21).



La mort et la résurrection.

Exode XV.

Il y a deux choses qu'il est très important pour chacun de bien saisir : premièrement, ce que la mort et la résurrection de Christ introduisent, comme principe ; et, secondement, ce qu'elles enseignent pour ce

qui regarde la pratique. Ces deux choses nous sont présentées dans le chapitre que nous avons sous les yeux.

En premier lieu, nous entendons les sons joyeux du cantique d'allégresse, qui retentit sur les bords de la mer Rouge, et qui jamais auparavant n'avait été entendu : Dieu s'était montré ouvertement pour son peuple. Israël, tremblant et craintif, avait pensé qu'il avait été amené hors d'Égypte pour mourir ; il avait douté de Dieu et de Moïse (Ex. XIV, 10-12) : mais Dieu était intervenu, comme un héros puissant et triomphateur, et il avait délivré Israël, montrant combien il était à tous égards *pour* son peuple. La mort et la résurrection de Christ apparaissent ici comme principe.

A la Pâque, où le sang de Christ est le seul abri contre la destruction, Israël ne chante pas. La pensée du jugement se rattache à la Pâque, et un cri de détresse s'élève de toute l'Égypte : *« Et il y eut un grand cri en Égypte, parce qu'il n'y avait point de maison où il n'y eût un mort »* (Ex. XII, 30). Les Israélites, sans doute, avaient le sentiment de la sécurité de leur position ; mais il n'y avait rien qui pût faire éclater leurs cœurs en louange et en actions de grâces ; car c'était un moment solennel que cette heure de minuit : et même Israël devait manger l'agneau avec des herbes amères. Le *jugement* de Dieu, quand bien même nous connaissons l'Être saint qui a été frappé pour nous, est nécessairement et justement lié à la pensée de ce que souffrir pour nos péchés a coûté à ce substitut, Dieu faisant tomber son jugement sur un être saint et sans tache, afin qu'il pût passer sur le péché en nous et ôter le péché. Un cantique, ici, montrerait que nous n'avons

pas senti ce que Christ a dû souffrir et que nos consciences n'ont pas compris ce que notre péché était aux yeux de Dieu.

Mais maintenant les enfants d'Israël ne sont plus dans leurs maisons, mangeant la Pâque ; ils ont été simplement appelés à *s'arrêter et à voir la délivrance de l'Eternel* (Ex: XIV, 13), et ainsi, ayant vu sa pleine délivrance, ils peuvent chanter : « *L'Eternel est ma force et ma louange et il a été mon SAUVEUR.* » Le jugement du péché et le fait que Dieu passe par-dessus le péché ne constituent pas tout le salut de Dieu ; ils n'en sont que le fondement. Quand le péché est pardonné, alors Dieu a libre champ pour l'accomplissement de son parfait et complet salut. Il ne se contente pas de satisfaire simplement aux exigences de sa propre sainteté ; mais maintenant il veut nous montrer combien il est *pour nous*, absolument et complètement.

Dans la Pâque, Dieu s'était montré ce qu'il est contre le péché ; et le sang de l'agneau avait arrêté la main du destructeur, tandis que le jugement s'exerçait sur les ennemis de son peuple, mais individuellement, sur chaque premier-né isolément, l'ange destructeur entrant dans les maisons des Egyptiens pour frapper. Mais à la mer Rouge, il s'agit de tout autre chose : les ennemis, avec toutes leurs forces, sont amenés sur la scène ; et deviennent l'occasion pour Dieu de manifester qu'il est *pour son peuple*.

Le chap. V de l'épître aux Romains est le développement plus complet de cette vérité dans la mort et la résurrection du Seigneur. Nous sommes enclins à nous contenter de la plus petite mesure de la bénédiction, dans laquelle Dieu nous a placés ; c'est cependant seu-

lement selon l'intelligence que nous avons de cette bénédiction, et dans la mesure selon laquelle nous la possédons, que nous pouvons être pour Dieu. Je ne puis pas être entièrement *pour Dieu*, à moins que je ne voie que Dieu est entièrement *pour moi*. Ainsi raisonne Paul : « *Beaucoup plutôt ayant été réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie* » (Rom. V, 10). Ce salut de Dieu donc ne se rattache pas au sang et à la mort de Christ seulement, mais il embrasse tout le triomphe de la résurrection qui en est la suite. Il était absolument nécessaire, cela est vrai, que le sang de Christ fût répandu, car « *sans effusion de sang il n'y a pas de rémission* » (Hébr. IX, 22). Le sang de Christ a glorifié Dieu abondamment et de toutes manières, et il est la confession la plus parfaite possible du fait, que nous étions des pécheurs coupables, et que Dieu est inflexiblement juste. Mais ce n'est pas tout. Quand je regarde Christ souffrant, est-ce que je vois l'amour de Dieu envers son Fils ? La mort de Christ a glorifié Dieu pour toujours ; mais dans la résurrection, Dieu justifie son Fils, et me justifie par Lui. Il me place en *Christ* et avec *Christ* dans une position où il ne peut plus être question de péché.

Il n'est pas étonnant que Moïse et les enfants d'Israël aient chanté sur les bords de la mer Rouge. Les eaux de la mort, ces eaux terribles, qui avaient menacé de les engloutir, étaient maintenant derrière eux ; ils pouvaient voir leurs ennemis morts sur le rivage de la mer, pour ne plus être jamais troublés par eux. Il en est de même pour nous : « *Là où le péché abondait, la grâce a surabondé, afin que comme le péché a régné par la mort, ainsi aussi la grâce régnât par la justice en vie éternelle par Jésus-Christ notre Seigneur* » (Rom. V, 20).

Dieu ne se contente pas de nous montrer que nous sommes justifiés par le sang de Christ. Christ n'est pas seulement mort, il est aussi ressuscité ; et maintenant qu'il est ressuscité, Dieu soulèverait-il jamais de nouveau la question du péché avec Lui ?

Ainsi, nous voyons comment Dieu nous a bénis, nous qui n'étions rien que péché. Tout ce qui était dû au péché est tombé sur Christ, et maintenant nous sommes faits participants de la bénédiction qui est la part de Christ : là, Dieu nous ouvre son cœur. Telle est la position dans laquelle la résurrection de Christ nous fait entrer. Comment pourrait-il y avoir là aucune condamnation ? *Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus* » (Rom. VIII, 1). Christ a souffert afin de nous amener à Dieu ; mais c'est dans la puissance de sa résurrection que nous en avons connaissance et que nous en jouissons par le Saint-Esprit. Avant que Christ ressuscitât, il ne pouvait pas être question d'être *en Christ* : la position n'existait pas. Seul il marcha dans une inaccessible sainteté ; seul il souffrit sur la croix. « *En vérité, en vérité, je vous dis : à moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit* » (Jean XII, 24). Ceci change tout pour mon âme ; et maintenant, si je suis placé *en Christ*, quand tout jugement est passé pour ceux qui croient, je partage son élévation et sa gloire. Il est entre mon état « dans la chair » et mon état « dans l'Esprit » une différence qui ne peut se mesurer que par la distance qu'il y a entre la croix et la droite de Dieu. Je suis libre maintenant et je suis dans la faveur de Dieu, dans l'infinité de son amour pour son

Fils. La seule loi que je connaisse désormais, comme principe de ma relation avec Dieu, est *« la loi de l'Esprit de vie qui est dans le Christ Jésus. »* Ce n'est pas là la responsabilité d'un homme sous la loi : cette responsabilité qui a entièrement pris fin avant la résurrection de Jésus d'entre les morts. La loi s'est toujours adressée à des hommes individuellement : *« Tu feras ; » « Tu ne feras pas »* etc. Mais Christ vint, et non-seulement se plaça sous la responsabilité de la loi, mais en épuisa la puissance et la malédiction dans sa mort. — Il devient le chef d'une famille seulement comme ressuscité ; et maintenant, *« la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, non pas : « m'affranchira, » mais « m'a affranchi, »* etc. Nous ne sommes pas en relation avec Christ de ce côté de la tombe. Comment donc est-il associé avec nous, ou plutôt, comment le sommes-nous avec lui ? Nous sommes associés avec Christ *ressuscité*, de l'autre côté de la mort ; et cette part nous appartient, non-seulement pour un temps futur, mais elle est à nous *maintenant*. C'est pourquoi, pour autant qu'il est question de notre ancien esclavage de Satan, nous n'avons rien à faire qu'à chanter le cantique de la délivrance.

Nous apprenons ainsi à quoi la mort et la résurrection de Christ nous amènent, comme affaire de principe : *« Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus, car la loi de l'esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort ; car ce qui était impossible à la loi en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché et pour le péché, a condamné le péché en la chair, afin que*

la justice de la loi fût accomplie en nous qui ne marchons point selon la chair, mais selon l'Esprit » (Rom. VIII, 4-4). La puissance de la justice, jour après jour, dépend de cela. Toute la condamnation est tombée sur Christ, pour que nous soyons libres de « vivre dans ce présent siècle sobrement et justement et pieusement » (Tite II, 12), glorifiant Dieu comme vivant « à lui » par Jésus-Christ notre Seigneur.

Mais si nous passons maintenant au second point, dont nous avons parlé, savoir à la mort et à la résurrection de Christ, pour ce qui concerne la pratique, tout est différent : il n'y a pas de cantique alors. La mort est réalisée, aussi bien que la résurrection. Bienheureux sommes-nous que Dieu commence par nous donner le : « *il n'y a donc maintenant aucune condamnation* » devant Lui ;—oui, heureux sommes-nous de ce que, quand tout était sans remède, comme nous avons vu, Dieu ait introduit la délivrance. Mais où le peuple s'en alla-t-il ensuite ? Est-ce dans le jardin d'Eden ? ou en Canaan ? Non, mais *dans le désert* ; et ils marchèrent là pendant trois jours et ne trouvèrent point d'eau. On aurait pu penser qu'après la mer Rouge, et la délivrance qu'elle avait apportée, il n'y avait plus de place pour autre chose que pour la joie ; mais les enfants d'Israël murmurèrent à Mara. — Ils trouvent étonnant que Dieu agisse avec eux comme il le fait. — Cependant, Dieu était tout aussi bon pour son peuple pendant ces trois jours qu'il l'avait été précédemment. Il s'était montré pour eux, et maintenant c'était à eux de se montrer pour lui, sinon, il faut qu'ils soient éprouvés par lui. Mais parce qu'ils ne pouvaient pas boire des eaux amères de Mara, ils murmurèrent, et il devient

manifeste ainsi que, pour autant qu'il s'agit des enfants d'Israël, leurs cœurs n'étaient pas pratiquement droits envers le Seigneur. Dieu n'agit pas envers nous simplement selon ce que nous *entendons de Christ* ; — il faut que nous *l'apprenions*. L'apôtre dit : « J'ai *appris* à être content dans les circonstances où je me trouve » (Phil. IV, 44). Il en est exactement ainsi quand la mort et la résurrection de Christ sont appliquées aux circonstances pratiques. En supposant que les enfants d'Israël eussent compris l'enseignement de la mer Rouge, qu'auraient-ils fait maintenant ? S'ils n'avaient pas si vite oublié les œuvres de l'Éternel, ils eussent chanté un autre cantique. Le Seigneur attend que nous rendions grâces toujours, pour toutes choses, même dans les épreuves et dans les difficultés, à Celui qui est Dieu et Père, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ (Phil. IV, 6 ; Col. III, 47). Est-ce que nous ne devons pas *sentir* les épreuves et les difficultés ? Oui, mais ce n'est pas seulement l'épreuve que nous devons sentir ; mais nous devons avoir conscience aussi que Dieu est là pour nous, dans l'épreuve et au-dessus de l'épreuve. Devons-nous abandonner le sentiment de la victoire qui nous a été accordée deux ou trois jours auparavant, parce que l'épreuve arrive maintenant ?

Après le passage de la mer Rouge, Israël fait l'expérience de la complète vanité de toutes les ressources du désert. C'est là une vérité de la plus haute importance, qu'il faut réaliser pratiquement, savoir : qu'il n'y a rien ici-bas qui puisse satisfaire à nos besoins. Si, au premier abord, on pense avoir trouvé quelque chose qui réponde à ces besoins et leur donne satisfaction, on éprouve que ces eaux sont amères. Quand on

a appris cela, alors on vient à « Elim. » Ainsi, la première chose à apprendre, c'est qu'il n'y a *point* de ressources réelles ici-bas ; ensuite on voit que ce qui semble si amer, et que nous rejeterions comme tel, Dieu le rend doux : il fait l'application de la mort et de la résurrection de Christ aux circonstances amères du désert. Telles sont les voies de Dieu ! Si l'épreuve vient, elle sert à découvrir jusqu'à quel point il y a de l'amour, de la patience, de la douceur, de l'attente en Dieu et, par-dessus tout, de la confiance en son amour.

Tout cela nous porte-t-il à regarder au Seigneur ? Moïse connut ses *voies*, tandis qu'Israël vit seulement ses *actes* * ; et ses voies consistent à amener, *par l'épreuve*, une bénédiction meilleure, en sorte que même les eaux d'Elim n'étaient pas si douces pour Israël que celles de Mara, après que Dieu eut changé l'amertume de celles-ci en bénédiction. C'était quelque chose de si consolant et de si encourageant de voir que Dieu prêtait l'oreille au cri des siens. Ce fait devait rendre les eaux de Mara plus douces que celles de toute autre source, quelque rafraîchissante qu'elle pût être en elle-même.

Combien Dieu voudrait que nous comptassions sur lui *maintenant*, alors que la faiblesse, les craintes, les murmures, les hérésies, etc., abondent dans l'église ? Devons-nous penser qu'il nous a oubliés ? Les difficultés mêmes du chemin deviennent pour nous un moyen d'apprendre ce que le Seigneur est, maintenant, pour fortifier ainsi l'âme dans la dépendance et dans l'obéissance. Il en a été de même pour les enfants d'Israël : ils avaient crié à l'Eternel, et il leur avait répondu,

* Ps. CIII, 7.

disant : « *Je suis l'Eternel qui te guérit* » (Ex. XV, 26). Désormais ils n'ont rien à craindre à quelque égard que ce soit. Pourquoi le peuple de Dieu douterait-il de Dieu pour la route plus que pour le but ? Ayons toujours confiance. La foi ne regarde pas en bas, à ce qui est pénible dans le désert ; mais elle compte sur le Dieu de miséricorde, selon la miséricorde qu'elle a appris à connaître. Dieu veut que nous connaissions le bienheureux secret de la grâce, qui amène sa puissance pour guérir. « Ainsi, frères bien-aimés, *soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur* » (1 Cor. XV, 58).

Réponses à des correspondants.

Nous avons reçu une lettre, signée L. B., venant du département du Doubs. S'il nous avait envoyé son adresse, nous lui aurions expédié une brochure, où les questions qui le troublent sont traitées. Les difficultés ou les contradictions qu'il rencontre dans quelques passages de l'épître aux Hébreux viennent de son manque de connaissance ou n'existent que dans son esprit. Nous l'invitons à demander au frère F.-A. Schuttel, à Montbéliard le N° 15 de la série de Traités chrétiens. Nous l'engageons surtout à lire avec soin et avec prières, dans les Etudes sur la Parole de Dieu, par J. N. Darby, sixième partie du Nouveau Testament, pages 104 à 113 et pages 147 à 172, l'instructive et édifiante explication des chapitres VI et X de l'épître aux Hébreux.

Et nous demandons à Dieu de se servir de ces écrits pour éclairer et affranchir cette âme mal assurée.

Au reste, voici ce que, dans une Feuille analogue à la nôtre, notre frère C. H. M. répondait à quelqu'un qui lui avait fait part des difficultés qu'il trouvait dans les mêmes passages qui embarrassent notre frère du Doubs :

« Des centaines de personnes, de même que notre correspondant, ont été vivement troublées par Hébr. VI, 4-6 ; et tout en nous réjouissant de voir des âmes sondées jusqu'au fond par la Parole, nous n'avons certes pas sujet de nous réjouir en les voyant heurter contre des pierres d'achoppement.

« Nous pensons que notre correspondant n'a bien saisi ni le but ni l'objet de cet important passage. L'apôtre presse les Hébreux (car c'est à des Hébreux qu'il écrit ; il est bon de s'en souvenir pour comprendre cette épître) de laisser les éléments ou les premiers principes du Christ, contenus dans le rituel juif, dans lequel ils avaient été élevés, tels que les actes purement cérémoniels des ablutions et de l'imposition des mains, et les doctrines que, comme Juif, ils avaient apprises et reçues. Il ne parle pas ici de principes ou de privilèges chrétiens ; car quelque élémentaires qu'ils eussent pu être, il n'aurait jamais pu presser les Hébreux de les abandonner. Les toutes premières vérités de l'Evangile, qui ont jadis frappé mon oreille, sont aussi celles que je dois retenir le plus fermement jusqu'à la fin. Les rachetés dans la gloire célèbrent l'amour de Dieu et le sang de l'Agneau ; et ne sont-ce pas là les tout premiers principes du christianisme ? Comment donc l'apôtre pourrait-il nous exhorter à les laisser derrière nous ?

A notre jugement, c'est une erreur de confondre « la repentance (juive) des œuvres mortes, » avec « la repentance (chrétienne) pour la vie, » ou les « ablutions » juives, avec le « baptême » chrétien.

« En outre, nous ne croyons pas que les personnes mentionnées dans Hébr. VI, 4, 5, eussent jamais été régénérées. Aucune des expressions ici employées ne s'élève jusqu'à la notion de la nouvelle naissance. Les mots : « qui sont devenus participants de l'Esprit saint » peuvent s'appliquer à des individus ayant certains dons de l'Esprit, que plusieurs ont pu posséder sans être régénérés (voir, par exemple, Matth. VII, 22, 23). Aucun homme vraiment régénéré ou né de Dieu ne peut tomber de manière à être perdu pour toujours ; car la naissance d'en haut lui communique une vie ÉTERNELLE (Jean I, 12, 13) ; mais si un Juif *professait* de recevoir le système chrétien, et que, ensuite, il retournât au système juif, il était impossible de plus rien faire pour lui, vu qu'il avait abandonné la seule chose, par laquelle Dieu pouvait bénir et qu'il retournait en arrière à ce qui s'était montré totalement incapable de sauver qui que ce fût. En effet, le Judaïsme ne pouvait pas le sauver, et il avait renoncé au Christianisme. Que faire pour lui ?

« Le manque de place nous empêche de nous étendre davantage sur l'exposition de cet important sujet ; mais il nous semble que nous en avons assez dit pour en faire comprendre la portée et le sens à notre correspondant. »

Si non nous pourrons, D. v., y revenir.



Explication de passages.

Un frère de Br. (A. F.) nous pose les deux questions suivantes :

« 1° Abram, en Gen. XV, 2, a-t-il manqué de foi, quand il a dit : Que me donneras-tu ? ou bien, ces mots exprimaient-ils seulement le désir de connaître plus à fond les promesses de Dieu à son égard ? »

Si l'on n'isole pas, comme le fait notre frère, les paroles qu'il cite de celles qui suivent, il est facile de voir qu'il y avait, dans cette demande du père des croyants, un sentiment de défiance et d'amertume. L'Eternel venait de lui dire : « Je suis ton bouclier et ta grande récompense. » Abram répond : « Que me donneras-tu ? » c'est-à-dire : A quoi peut me servir tout ce que tu me donneras *ici-bas* ? » Des biens terrestres, à quoi bon, puisque je m'en vais sans laisser d'enfant après moi, et c'est un étranger, un de mes serviteurs qui héritera de tout ?—Alors Dieu, en grâce, renouvelle à Abram la promesse d'une postérité nombreuse comme les étoiles, et « Abram crut l'Eternel, et cela lui fut imputé à justice.

2° « Est-ce en conséquence d'un jugement à cause de leur conduite envers Joseph, leur frère, que les fils de Jacob sont amenés en Egypte, ou bien selon le conseil de Dieu, en dehors du jugement ? »

Il suffit de lire Gen. XV, 13, 14, pour voir que le séjour et l'affliction des descendants d'Abraham en Egypte étaient l'objet des conseils de Dieu, bien longtemps avant qu'il fût question de Joseph. Ce séjour devait amener des jugements sur la nation, à laquelle ils seraient asservis ; et il avait aussi pour cause la patience

miséricordieuse de Dieu, qui voulait attendre que l'iniquité des Amorrhéens fût venue à son comble avant d'exercer le jugement sur eux (Ibid. vers. 16).



Fragment *

— Si vous avez offensé quelqu'un grièvement et qu'un ami cherche à offrir à cette personne une satisfaction pour vous, qui est celui qui doit accepter la satisfaction ?

— Assurément, c'est la personne offensée.

— Eh bien ! qui donc est Celui que vous avez offensé par vos péchés ?

— C'est *Dieu* !

— Et qui doit accepter la satisfaction ?

— C'est *Dieu* aussi.

— Voilà la vérité ! Croyez-vous que Dieu ait accepté la satisfaction ?

— Oui, je le crois.

— Et que Dieu soit... ?

— Satisfait !

— Et *vous*, n'êtes-vous pas satisfait ?

— Je vois clair maintenant. Christ a fait toute l'œuvre et Dieu l'a acceptée, et il ne peut plus y avoir de question quant à ma culpabilité ou à ma justice. Christ est ma justice devant Dieu. C'est merveilleux, et en même temps si simple ! — Comment mes yeux ont-ils pu être fermés à tout cela ?

C'est ici la foi en l'œuvre de Christ, non pas que nous, nous acceptions cette œuvre, quelque heureux que nous soyons de le faire, mais que nous croyions que Dieu a accepté l'œuvre.

* Extrait et traduit du traité : « *How to get peace*, » par J.-N. D., qui est en traduction pour paraître prochainement dans le *Messageur*, si le Seigneur le veut. (Éditeur.)



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

**Ce que signifie le vin dans la Parole
de Dieu.**

L'Écriture parle du vin dans des circonstances et des sujets tellement divers, qu'il serait instructif d'en examiner la signification et l'application de cette signification.

Nous lisons dans Juges IX, 13 : « Et la vigne répondit : Me ferait-on quitter mon bon vin, qui réjouit Dieu et les hommes, afin que j'aie m'agiter pour les autres arbres. » Ps. CIV, 15. « Et le vin qui réjouit le cœur de l'homme ; qui fait reluire son visage avec l'huile, et qui soutient le cœur de l'homme, avec le pain. »

Il suffirait de ces passages pour nous faire voir que la signification du vin est la joie.

Mais en continuant l'examen de la Parole de Dieu sur ce sujet, nous voyons que le péché a introduit, dans le monde, une tristesse mortelle ; qu'il a changé ce qui était pour la joie en une source de désordre, d'angoisse,

de ruine, de sorte que, maintenant, il n'existe plus de joie dans le fruit de la vigne de cette première création.

C'est ce que nous voyons dès d'entrée, c'est-à-dire la première fois qu'il nous en est parlé dans la révélation.

En Genèse IX, 20 à 27, Noé cultive la vigne, en boit du vin, en est ivre, et donne occasion à un de ses fils de méconnaître son autorité en la méprisant, et une malédiction tombe sur son descendant Canaan, le condamnant à un long esclavage.

Que Noé ait eu conscience du résultat de la jouissance de ce fruit de la vigne, c'est ce que je ne sais pas ; mais il paraît évident, que c'est parce que l'homme est pécheur que le vin l'enivre. L'homme innocent, avant le péché, ignorait ce que c'est que l'ivresse ; ainsi, là où est le péché, il ne peut point exister de joie sans ivresse. Cela est vrai physiquement et moralement.

Ainsi faisons notre compte qu'il n'y a, dans cette création, rien qui puisse nous donner une joie de bon aloi, parce que LE PÉCHÉ y est. De quoi on peut rapprocher ce que dit le Seigneur Jésus, en Matth. IX, 17 : « On ne met pas non plus le vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement les outres se rompent et le vin se répand, et les outres périssent ; mais on met le vin nouveau dans des outres neuves, et tous les deux se conservent. »

Dans le cas de Noé, il n'a probablement pas prévu les conséquences de son acte ; mais dans le cas que nous allons voir, c'est, le voulant et le sachant, que les coupables ont usé de ce moyen pour commettre une abomination.

En Genèse XIX, 50 à 58, nous voyons les filles de Lot être les instruments d'une insinuation diabolique pour introduire, dans la maison de leur père, une iniquité sans nom. Elles sont une figure de *Babylone* qui est une occasion de piège, de tentation, de chute pour les faibles enfants de Dieu ; comme, du reste, Lot aussi, qui a trouvé les campagnes fertiles du Jourdain et les villes de la plaine préférables à la montagne où habitait Abraham ; de Babylone qui s'abreuve du sang des saints fidèles, qui ne veulent pas boire de la coupe que la mère des prostituées et des abominations tient en sa main, remplie *du vin* de la fureur de sa prostitution (Apoc. XIV, 8, 10 ; XVII ; XVIII).

Ce vin est appelé « le vin de la violence » en Prov. IV, 17.

« Moqueur et cervoise mutine » dans Prov. XX, 1.

Dans Esaïe V, 11, 12, il empêche de regarder l'œuvre de l'Eternel et l'ouvrage de ses mains. — Dans XXVIII, 7, il fait fourvoyer le sacrificateur et le prophète ; il ôte le jugement (Os. IV, 11).

Deut. XXXII, 32, 33, et les passages ci-dessus, nous montrent que les conséquences engendrées par le *péché*, sans autre intervention de Dieu, sont l'amertume, l'angoisse, les souffrances, la violence, la honte, l'aveuglement sur l'œuvre de l'Eternel et l'ouvrage de ses mains ; l'erreur, l'absence de jugement atteignant aussi le sacrificateur et le prophète. Ces choses sont les lies mélangées dans la coupe de toutes les joies de ce monde, les délices du *péché* de Babylone.

Mais là ne sont pas encore les seuls résultats du *péché*. Le *péché* a offensé Dieu dans sa sainteté, sa justice et toutes ses perfections ; c'est pourquoi Dieu doit encore intervenir.

Nous voyons son intervention en justice et en jugement, montrée sous des termes correspondants. Puisque l'homme a cherché un vin, une joie loin de Dieu, Dieu lui donne à boire le vin de sa colère, ainsi que nous le voyons dans les passages suivants.

Psaume LX, 3 : Dieu abreuve son peuple du vin d'étourdissement.

Ps. LXXV, 8 : Tous les méchants boivent les lies de la coupe du vin qui est en la main de l'Eternel.

Esaïe XXIV, 7 à 9 : La cervoise sera amère.

Es. XXIX, 9 : Toutes les nations sont ivres, mais non pas de vin ; elles chancellent, mais non pas de cervoise.

Jérémie XIII, 12, 13 : Le peuple de Jérusalem et les habitants du pays seront remplis d'ivresse de par l'Eternel.

Jér. XXV, 15 et suiv. : Toutes les nations devront boire de la coupe du vin de la fureur de l'Eternel, coupe qui est mise en la main du prophète.

Apocalypse XIV, 10 : Les adorateurs de la bête et de son image boivent du vin de la fureur de Dieu, versé sans mélange dans la coupe de sa colère.

Versets 18 à 20 : Vendange de la terre, dont les grappes sont jetées dans la grande cuve de la colère de Dieu.

Chap. XVI : Les sept coupes de la colère de Dieu versées sur la terre.

Vers. 19 : Babylone boit la coupe du vin de la fureur de la colère de Dieu.

Chap. XIX, 15 : Le Seigneur foule la cuve du vin de la fureur de la colère du Dieu Tout-puissant.

Si tout est perdu en fait de joie dans le premier Adam,

Dieu n'a pas abandonné son conseil d'être connu en joie par ses créatures (du moins par une partie). C'est pourquoi il a donné un second Adam, son Fils unique, son Bien-Aimé, Jésus-Christ, Dieu manifesté en chair ; qui, selon Lévi. XXIII, 13, est un gâteau de l'holocauste aspergé *de vin*, dans lequel Dieu trouve *sa joie*, et fait aussi trouver au racheté *sa joie* : ce qui explique les expressions : « Dieu et les hommes » de Juges IX, 13.

Le second Adam est le vrai cep, seule vigne qui puisse porter des fruits à la joie de Dieu et des hommes (Jean XV). Le second Adam, ce nouveau cep, nouvelle vigne, *vin* nouveau, joie nouvelle d'une seconde création, sera, quant à la terre, la joie de son peuple, Juifs et Israélites.

Genèse XLIX, 8-12 : « Juda, quant à toi, tes frères te loueront : ta main sera sur le collet de tes ennemis ; les fils de ton père se prosterneront devant toi. Juda est un jeune lion : mon fils, tu es revenu de déchirer ; il s'est courbé, et s'est couché comme un lion qui est en sa force, et comme un vieux lion : qui le réveillera ? Le sceptre ne se départira point de Juda, ni le législateur d'entre ses pieds jusqu'à ce que le Scilo vienne ; et à lui appartient l'assemblée des peuples. Il attache à la vigne son ânon, et au cep excellent le petit de son ânesse ; il lavera son vêtement dans le vin, et son manteau dans le sang des grappes. Il a les yeux vermeils de vin, et les dents blanches de lait. »

Ps. IV, 8 : « Tu as mis plus de joie dans mon cœur qu'ils n'en ont au temps que leur froment et leur meilleur vin ont été abondants. »

Cant. I, 2 : [Jérusalem] dit : Qu'il me baise des baisers de sa bouche ; car tes amours sont plus agréables que le vin.

Chap. V, 1 : Le roi (Jésus) dit : « Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon épouse ; j'ai cueilli ma myrrhe avec mes drogues aromatiques ; j'ai mangé mes rayons de miel avec mon miel ; j'ai bu mon vin et mon lait ; mes amis mangez, buvez, faites bonne chère, mes bien-aimés. »

Esaïe XXVII, 2 et suiv : « En ce jour-là chantez, vous entre-répondant l'un à l'autre, touchant la vigne fertile en vin rouge, » etc.

Osée II, 22 : « Et la terre répondra au froment, au bon vin et à l'huile ; et eux répondront à Jizréhel. »

Zacharie IX, 17 : « Car combien sera grande sa bonté et sa beauté. Le froment fera croître les jeunes hommes et le vin doux, les vierges. »

Le second Adam sera la joie de toute la terre.

Esaïe XXV, 6 : « Et l'Eternel des armées fera à tous les peuples, en cette montagne, un banquet de choses grasses, un banquet de vins purifiés ; un banquet de choses grasses et moelleuses et de vins sans aucune lie, bien purifiés. »

Chap. LV : « Oh ! vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux, et vous qui n'avez point d'argent, venez, achetez sans argent et sans aucun prix du vin et du lait. »

Prov. IV, 1, 2 : « La souveraine Sagesse a bâti sa maison, elle a taillé ses sept colonnes. Elle a apprêté sa viande ; elle a mixtionné son vin ; elle a aussi dressé sa table. »

Vers. 5 : « Venez, mangez de mon pain et buvez du vin que j'ai mixtionné. »

Le Seigneur Jésus est venu, selon les voies de Dieu, pour être reçu de son peuple d'Israël comme Roi et

Messie, et des nations comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs ; mais nous savons que l'homme, dans sa haine contre Dieu, a dit : « Voici l'héritier, tuons-le et l'héritage sera à nous. » Ils l'ont crucifié et cela était dans les conseils de Dieu, qu'un homme mourût pour le peuple, et non-seulement pour le peuple, mais aussi pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés (Jean XI). C'est pourquoi Jésus, ayant été rejeté, en a fini avec ce monde ; Il ne peut point y trouver de joie, n'ayant rencontré que de la haine contre son Père et contre celui qu'il a envoyé. Aussi dit-Il à ses disciples, Matth. XXVI, 29 : « Et je vous dis que désormais je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'à ce jour-là, quand je le boirai *nouveau* avec vous dans le royaume de mon Père. »

Maintenant le Saint-Esprit convainc le monde de péché, parce qu'ils ne croient point en Jésus ; de justice, parce qu'il s'en est allé à son Père, et que nous ne le voyons plus (si ce n'est par la foi) ; de jugement, parce que le chef de ce monde est jugé (Jean XVI, 9-14).

Comment pourrait-il y avoir de la joie, pour Christ et pour ceux qui sont nés de Dieu, dans ce monde qui a crucifié le Seigneur Jésus, dans ce monde qui git dans le mal, dans le péché, dans l'injustice et subira le jugement ? « Et quelle participation y a-t-il entre la justice et l'iniquité, et quelle communion y a-t-il entre la lumière et les ténèbres ? Et quel accord de Christ avec Bélial ? ou quelle part a le fidèle avec l'infidèle, et quelle convenance y a-t-il du temple de Dieu avec les idoles » (2 Cor. VI, 14 à 16) ?

En l'absence du Seigneur Jésus, il n'y a point de

joie possible en la terre, en ce monde dans lequel il n'y a que des choses (le péché, la souillure, la haine, les ténèbres, l'idolâtrie, la corruption) opposées au caractère de Dieu. Et pour la terre, il n'y aura de joie que lorsque le Seigneur aura extirpé tout ce qui n'est pas selon Lui. Cela ne peut avoir lieu que par le jugement lors de son retour avec tous ses saints.

Ainsi, en l'absence du Seigneur Jésus, il n'y a de joie que par et pour la foi, parce qu'elle s'attache au seul bon et vrai cep, qui n'est pas sur la terre, mais dans le ciel, caché en Dieu.

Je pense aussi qu'il est significatif que le Seigneur ait donné le *vin*, plutôt qu'un autre breuvage, pour nous rappeler son sang répandu pour nos péchés, voulant que le souvenir de son œuvre soit, — avec le sentiment d'humiliation pour avoir, par nos péchés, nécessité la mort du Bien-aimé de Dieu, — aussi un sujet de joie en considérant son amour et l'abolition du péché. Le mémorial est sur la terre, l'objet est dans le ciel.

Pour l'enfant de Dieu, la parole du Seigneur Jésus (Matth. XXVI, 26-29) se réalise par la foi depuis sa résurrection et son ascension. Cette même parole se réalise aussi par le Saint-Esprit envoyé selon la parole de Jésus : « Si je m'en vais, je vous l'enverrai, » quand il nous est dit en Ephés. V, 18-19 : « Ne vous enivrez pas de vin, dans lequel il y a de la dissolution, mais soyez remplis de l'Esprit, vous entretenant par des psaumes, des hymnes, et des cantiques spirituels. »

Enfin, cette même parole se réalisera pour les enfants de Dieu, corps et âme, à la venue de Jésus pour son Eglise, ressuscitant ceux qui se seront endormis en Lui et transmuant les vivants.

Puissions-nous ainsi bien mettre dans notre esprit, qu'il ne peut point exister, sur la terre, de joie vraie en dehors de la communion avec le vrai cep, pendant l'absence du Seigneur Jésus.

Comment pourrions-nous nous réjouir en la terre, pendant qu'il y a dans ce monde le péché, la mort, la corruption, les pleurs, les cris, le travail, comme punition, et des souffrances de toute nature? Comment pourrions-nous nous réjouir dans un monde où notre Seigneur Jésus que nous aimons a été crucifié, et est encore haï, outragé, moqué, blasphémé?

A l'égard de cette position que la Parole de Dieu nous montre clairement, nous trouvons dans l'Ancien Testament trois caractères de première importance, qui s'y rattachent et dans lesquels le vin est banni. Ce sont les caractères de *sacrificateurs*, *nazaréens* et *étrangers-voyageurs*.

Comme sacrificateurs, nous lisons en Lévitique X, 8 à 11 : « Et l'Eternel parla à Aaron en disant : Vous ne boirez point de vin ni de cervoise, toi, ni tes fils avec toi, quand vous entrerez au tabernacle d'assignation, de peur que vous ne mouriez ; c'est une ordonnance perpétuelle en vos âges, afin que vous puissiez discerner entre ce qui est saint ou profane, entre ce qui est souillé ou net, et afin que vous enseigniez aux enfants d'Israël toutes les ordonnances que l'Eternel leur aura prononcées par le moyen de Moïse. »

Ce qui est dit là à la sacrificature lévitique, n'est-il pas une instruction de toute importance; moralement et spirituellement, pour les membres de l'Eglise, lesquels sont sacrificateurs de Dieu et de Christ? — De quel vin nous est-il interdit de boire comme sacrifica-

teurs? C'est non-seulement du vin dans lequel il y a dissolution, mais de toutes joies mondaines.

Il est dit au verset 9 : « Quand vous entrerez au tabernacle d'assignation, » mais il n'appartient pas au chrétien de choisir ses moments pour entrer au vrai tabernacle où est Jésus; il doit être toujours en position d'y entrer; c'est-à-dire que toute joie mondaine est incompatible avec notre sacrificature. Quand nous nous laissons prendre, dans nos cœurs, par les pièges, les vanités et les éléments de ce monde, nous ne sommes plus maîtres de nos cœurs, pour le moment où nous sommes appelés à exercer notre sacrificature, parce qu'ils sont sous l'influence de ce qui les a remplis et occupés. Il est dit ensuite : « de peur que vous ne mouriez. » L'essai de vouloir exercer notre sacrificature, en ayant le cœur occupé des éléments du monde, ne peut pas avoir un résultat vivant en bénédiction, soit pour nous mêmes, soit pour nos frères; c'est une ordonnance *perpétuelle*.

De notre Souverain Sacrificateur il est dit, Hébr. VII, 26 : « Car un tel Souverain Sacrificateur nous convenait, *saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs* et élevé plus haut que les cieux. » C'est, entre autres, parce qu'il n'a jamais trempé ses lèvres dans la coupe de la Babylone de ce monde, c'est parce qu'il est *saint, innocent, sans tache, SÉPARÉ DES PÉCHEURS*, qu'Il nous convient, que sa sacrificature est toujours vivante et efficace.

Il est dit dans nos versets du Lévitique : « afin que vous puissiez discerner entre ce qui est saint ou profane, entre ce qui est souillé ou net. » — Dans l'exercice de la sacrificature il faut du discernement. Par

exemple, le sacrificateur doit savoir discerner quand un lépreux peut être déclaré net ou souillé (Lévit. XIII, XIV). Il doit savoir quand il faut agir avec sévérité comme dans le cas de Phinéas (Nomb. XXV, 6 à 8). Enfin, il doit savoir quand il doit ou ne doit pas prier pour tel ou tel péché (1 Jean V, 16, 17). — C'est dans la sanctification, la mise à part du mal, que ce discernement s'acquiert. C'est par la Parole qui nous lave, nous sanctifie, nous purifie (Jean XVII, 17 ; Ephés. V, 26) que le Seigneur nous instruit. C'est en étant en Celui qui s'est sanctifié lui-même pour nous, afin que nous soyons sanctifiés (Jean XVII, 19 ; Hébr. II, 11), que nous pouvons réaliser, dans notre marche, cette mise à part, jouir du privilège de faire partie d'une telle sacrificature et l'exercer avec bénédiction.

Comme *Nazaréens*, nous lisons en Nomb. VI, 2 et suiv. : « Quand un homme ou une femme aura fait le vœu de nazaréat pour se faire nazaréen de Dieu, il s'abstiendra de vin et de cervoise; il ne boira d'aucun vinaigre fait de vin ou de cervoise, ni d'aucune liqueur de raisin, et il ne mangera point de raisins frais, ni des raisins secs. Durant tous les jours de son nazaréat il ne mangera d'aucun fruit de vigne, depuis les pepins jusqu'à la peau du raisin. »

Et dans Juges XIII, 4 et 14, l'ange de l'Eternel dit à la femme de Manoah, en lui promettant un fils qui devait être nazaréen : « Prends donc bien garde dès maintenant de ne point boire de vin, ni de cervoise, et de ne manger aucune chose souillée.... Elle ne mangera rien qui sorte de la vigne, rien en quoi il y ait du vin; et elle ne boira ni vin, ni cervoise et ne mangera aucune chose souillée... »

A quoi il n'y a pas grand'chose à ajouter, après ce que nous venons de voir pour la sacrificature ; si ce n'est un caractère un peu différent de notre position en Christ.

La sacrificature et pour ceux de dedans. Jésus dit : « Je fais des demandes pour eux, je ne fais pas de demandes pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés » (Jean XVII, 9).

Tandis que le nazaréat est une position de témoignage à la vue du monde. Comme disciples de Jésus de Nazareth, nous sommes nazaréens, c'est-à-dire, séparés pour Dieu en Jésus. Ce n'est pas nous qui avons fait vœu de nazaréat, mais c'est le Seigneur qui nous a pris par choix selon sa parole : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis, afin que vous alliez et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure, afin que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donne » (Jean XV, 16). Comme unis à Jésus et ses disciples, nous sommes nazaréens : « A ceci tous connaîtront que vous êtes mes *disciples*, si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (Jean XIII, 35) et non pour les systèmes du monde. Le mondain peut dire à chacun de nous quand nous empiétons sur le domaine de ce monde en participant à ses plaisirs, à ses joies, à son développement : « Mais la bible est trop rigide, sévère, exagérée, en disant que le monde est jugé, que Satan en est le prince, puisque vous prenez part et vous intéressez tant à ce qui s'y passe. » Tandis que le Nazaréen, le témoin de Jésus, son disciple, est comme son Seigneur, il ne peut pas boire de vin, c'est-à-dire, jouir des plaisirs du monde, et doit se tenir à part de toute souillure du monde.

De plus, nous voyons, par ce qui est dit à la mère de Samson, que notre nazaréat est antérieur à notre naissance : la mère devait s'abstenir de tout ce qui provenait de la vigne, et ne manger quoi que se soit de souillé, avant la naissance de son enfant ; ne serait-ce pas une figure de notre élection selon Ephes. I, 3 et 4 ?

Enfin, le troisième caractère de notre position, eu égard auquel le vin est banni, est notre présence sur cette terre comme étrangers et voyageurs, tels qu'étaient les Récabites, d'après Jér. XXXV, 2, 6-10. « Va à la maison des Récabites, et leur parle, et les fais venir à la maison de l'Eternel, dans l'une des chambres, et présente-leur du vin à boire... »

« Et ils répondirent : Nous ne boirons point de vin, car Jéhonabad, fils de Récab, notre père, nous a donné un commandement, en disant : Vous ne boirez point de vin, ni vous, ni vos enfants à jamais. Vous ne bâtirez aucune maison, vous ne sèmerez aucune semence, vous ne planterez aucune vigne, et vous n'en aurez point ; mais vous habiterez en des tentes tous les jours de votre vie, afin que vous viviez longtemps sur la terre dans laquelle vous séjournerez comme étrangers. Nous avons donc obéi à la voix de Jéhonadab, fils de Récab, notre père. »

Quel beau type de notre vocation et de notre profession, dans la sagesse de Jéhonadab et l'obéissance de ses enfants ! Les Récabites ont obéi à la voix d'un homme leur père, et nous, n'obéirons-nous pas à la voix de Dieu notre Père ?

Sommes-nous mieux autorisés que les Récabites à jouir des joies et des plaisirs du monde ; à bâtir des maisons (à travailler avec le monde, à établir, former

des institutions prétendues durables); à semer de la semence (travailler à accumuler des biens de ce monde); à planter des vignes (former, embellir ce monde pour y jouir de toutes les joies possibles) etc...?

N'avons-nous pas à habiter sous des tentes (être assez détachés de ce monde pour pouvoir le quitter au premier signal de la nuée (Exode XIII, 20 à 22), pour aller partout où la nuée, le Saint-Esprit, nous conduira; pour être remplis d'allégresse quand Jésus viendra, et pour que tout ce qui est mortel en nous soit absorbé par la vie à cause de l'Esprit habitant en nous?

En résumé, nous voyons que la vraie joie est bannie de la terre par le péché, jusqu'à ce que le second Adam soit dominateur sur la terre.

Que la prétendue joie du monde n'en est pas une vraie, puisque ceux qui y sont plongés boiront du vin de la colère du Dieu tout-puissant.

Que, en attendant le moment d'être en corps avec Jésus, il n'y a de joie pour nous que dans le Seigneur (Philip. III, 4 ; IV, 4).

Que, comme sacrificateurs, nazaréens, étrangers et voyageurs, les joies de ce monde nous sont interdites.

Puissent ces lignes contribuer à nous sanctifier de plus en plus, non selon notre mesure, mais sans nous arrêter jusqu'à la perfection, à laquelle Dieu veut nous faire parvenir, quoique nous ne puissions pas, tant que nous serons sur cette terre, nous persuader d'avoir atteint le but.



Les préoccupations de la foi.

(Ps. CXXXII).

La lecture de ce psaume a particulièrement arrêté mon attention sur le sujet des préoccupations de David, ainsi que sur la nature des circonstances dans lesquelles ces préoccupations se produisaient.

Le verset 1^{er}, indique dans quelle position David se trouvait : « O Eternel ! dit-il, souviens-toi de David et de toute *son affliction*. » Il était dans l'affliction.

Quand une personne est dans le bien-être, que les circonstances qu'elle rencontre lui sont favorables, on comprend aisément qu'elle puisse, sans un grand effort de foi, s'occuper d'autres personnes dans la misère et dans un complet dénûment ; mais ce n'était pas le cas de David, au moment où il composa ce Psaume, il était dans l'affliction. Ce n'était pas dans un moment d'épreuve ordinaire et que chacun rencontre, car l'expression : « *toute son affliction* » semble employée d'une manière emphatique et comme pour indiquer un de ces moments de la vie, où il semble que tous les ennuis et toutes les difficultés fondent sur vous. Eh bien, cher lecteur, c'est dans un de ces moments que l'Esprit de Dieu nous montre David, tout préoccupé de l'arche et du repos qu'il désirait procurer à l'Eternel au milieu de son peuple. Ce genre de préoccupation n'avait aucun rapport avec l'agitation fiévreuse de l'esprit humain ; c'était la préoccupation de la foi d'un homme qui, malgré tout, conservait en son cœur le sentiment de la grâce dont il était l'objet.

Considéré à ce point de vue, ce psaume renferme une

leçon sérieuse, car dans les peines, que nous sommes appelés à traverser ici-bas, sommes-nous, à l'exemple de David, préoccupés de choses qui répondent au désir de Dieu? Ne nous semble-t-il pas, au contraire, tout simple et même légitime, d'être préoccupés des circonstances difficiles dans lesquelles nous nous trouvons, ou bien encore de nos personnes? N'y aurait-il pas de l'insouciance de notre part, si nous agissions différemment? C'est bien ainsi que l'homme naturel raisonne, aussi agit-il en conséquence : mais il n'en doit pas être de même de l'enfant de Dieu. L'homme du monde pense et agit selon sa propre incrédulité ; il n'a pas l'idée que les délivrances viennent de l'Eternel ; aussi, dans ses difficultés, dans ses misères, le voit-on faire de pénibles efforts pour se débarrasser d'un fardeau dont il est accablé. David, sans doute, désirait être délivré de son affliction ; mais, s'il pense à lui, c'est pour dire à l'Eternel de se souvenir de la position dans laquelle il se trouve. Quelle harmonie entre une telle conduite et cet enseignement de l'Esprit : « Remets ta voie sur l'Eternel, et te confie en lui, et Il agira. » L'Eternel n'ignorait pas la position de son serviteur, Il la connaissait parfaitement ; c'était là le sentiment qui remplissait l'âme du Psalmiste ; aussi ne dit-il pas autre chose que : « Souviens-toi. » N'est-ce pas une chose digne de remarque, que ces *deux mots* suffissent amplement pour réveiller toute la sollicitude dont le cœur de Dieu est capable ! et comme pour lui dire : celui que tu aimes est dans l'affliction. L'Eternel pouvait-Il être indifférent à l'affliction de son serviteur? Non, certainement, car il était dans ses vues de le délivrer. De son côté, David n'en doutait pas ; il ne connaissait pas, il est vrai, le

moment où Dieu agirait, mais sa confiance était en l'Eternel ; aussi, il n'estime pas qu'il doive appesantir longuement son esprit sur ses circonstances ; pareil à ces hommes de foi et de cœur qui lappaient l'eau en courant, pour lui l'intérêt de l'Eternel allait avant tout (Juges VII). Au reste, le : « Souviens-toi, » de la foi est comme le son retentissant des trompettes, qui faisait ressouvenir l'Eternel, que son peuple avait besoin de délivrance (Nomb. X, 9). Dieu ne se fatigue pas en délivrant : Il aime à répondre à la prière de la foi, — à dépasser même ses demandes (comp. les vers. 8 et 14, 15 ; 9 et 16 ; 10 et 17, 18). Or si, dans toutes nos détresses, c'est avec *confiance* que nous pouvons exposer nos besoins à Dieu, c'est aussi avec *patience* que nous devons attendre qu'Il nous réponde.

Il y a, je le répète, dans cette manière de faire de David, ou plutôt dans l'expression de sa foi, une leçon importante pour nous ; car outre le calme et l'attente patiente de son cœur, on voit David plein d'activité, non pas toutefois pour se délivrer lui-même, mais pour procurer un lieu de repos à l'Eternel. C'est ainsi, cher lecteur, que, dans toutes nos épreuves, Dieu aime que nos cœurs soient préoccupés de Lui, comme s'Il avait besoin que nous fassions quelque chose pour Lui ! Pour des créatures telles que nous, n'est-ce pas ineffablement précieux ? Pourquoi donc en est-il, pour l'ordinaire, différemment ? N'arrive-t-il pas trop souvent, que nos difficultés nous préoccupent, au point de ne laisser, en notre cœur, aucune place pour autre chose ; et ainsi, nos difficultés, loin d'être une occasion pour que notre foi se produise, laissent, au contraire, la porte ouverte au murmure, à l'agitation et à l'incrédulité ! On ne

nous voit pas calmes, nous attendant à Dieu, dont nous n'ignorons ni l'amour, ni la puissance, car « Il n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré à la mort pour nous tous, et, avec Lui, Il nous donnera aussi gratuitement toutes choses. » Quel contraste avec David qui, tout éprouvé qu'il fût, pensait à son Dieu et cherchait un lieu pour Lui en Israël (vers. 4, 5). Il y a une grande douceur à agir ainsi et il serait heureux pour nous (en même temps que ce serait un beau témoignage rendu à la face du monde), si, dans nos difficultés et dans nos peines, on nous voyait calmes et tranquilles et non agités ou inquiets sur l'issue qu'aura telle ou telle difficulté. La confiance qu'avait le Seigneur Jésus était un fait public ; les méchants la tournèrent, il est vrai, en dérision (Matth. XXVII, 43) ; toutefois le témoignage était rendu, et c'était ce qui glorifiait Dieu. Tel doit aussi être notre témoignage. En nous reposant sur Dieu pour tout, nous aurons alors le temps d'être occupés de ce qui concerne le Seigneur ; au lieu d'être préoccupés uniquement de soi, on s'occupera avec joie d'autrui, soit du monde pour l'évangéliser, soit pour réjouir les entrailles de Christ dans la personne des siens ; « car, » dit-il, « en tant que vous l'avez fait au plus petit de mes frères, vous l'avez fait à moi-même. » Ce serait donc à notre préjudice, si notre égoïsme naturel, ou bien encore notre manque de foi, nous privait du bonheur qui découle de l'activité de la foi, laquelle se produit toujours en vue du Seigneur. Si nous pensons que, forcément, nos propres difficultés nous préoccupent toujours au delà de ce que nous aimerions, c'est une raison de plus de nous décharger sur Dieu de tout souci ; Il prend soin de nous en détail. On a sou-

vent montré le Seigneur Jésus oubliant de manger son pain, tout préoccupé qu'Il était de la Samaritaine; d'autres, après Lui, ont marché dans le même amour; comme exemple on peut lire 2 Cor. XI, 26-28 : « en péril de la part des nations, en péril dans les villes, en péril dans les déserts, en péril en mer, en péril parmi les faux frères, en peine et en travail, en veille souvent, en faim, en soif, en jeûnes souvent, dans le froid et dans la nudité : outre ces choses exceptionnelles, il y a ce qui me tient assiégé tous les jours, la *sollicitude que j'ai pour toutes les assemblées*. » Ailleurs, nous lisons : « Car je veux que vous sachiez combien grand est le combat que j'ai pour vous et pour ceux qui sont de Laodicée, et pour tous ceux qui n'ont point vu mon visage en la chair, afin que leurs cœurs, » etc. (Col. II, 1-3). L'apôtre Pierre aussi, de son côté, dit : « C'est pourquoi je ne *négligerai pas de vous rappeler ces choses*, »... « et je *m'étudierai à ce qu'après mon départ vous puissiez en tout temps vous rappeler ces choses* » (2 Pierre I, 12-15).

Telle est la préoccupation de la foi. Cette préoccupation, cher lecteur, peut être la vôtre; le tout est de compter sur Dieu pour vous-même. Remarquons aussi, que la foi prend toujours *l'initiative*, car ce n'est pas un principe de loi qui la fait agir, mais l'amour; elle connaît ce qui convient à Dieu et se met à l'œuvre. Aussi, n'y a-t-il pas une certaine froideur dans ce christianisme qui ne pousse à l'action qu'au moyen d'appels qui nous parviennent du dehors? Ce n'est pas que je veuille m'élever contre cela, mais ne vaudrait-il pas mieux qu'il n'y en eût pas besoin? Par exemple, s'il y avait assez d'activité dans l'amour pour aller au-

devant du bien qui se présente à faire, ne serions-nous pas plus heureux ? La crainte de se tromper peut aussi exercer son influence et par là paralyser notre activité chrétienne et c'est pourquoi on aime souvent mieux répondre à un appel direct. Toutefois, si nous nous tenons près de Dieu, son Esprit nous conduira, en cela, comme en toutes choses, dans la vérité, car combien n'est pas plus grande la joie que l'on éprouve, lorsque, après avoir pris l'initiative, il parvient à notre connaissance, que Dieu nous a dirigés et que nous avons été l'instrument dont sa bonne main s'est servie pour accomplir sa volonté.

Que Dieu nous tienne toujours dépendants de Lui, de manière que nous puissions toujours dire : « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute » (1 Sam III, 40).



Fragment.

Chaque épreuve doit produire quelque fruit et doit travailler à soumettre nos volontés, de manière à ce que ce soit l'Esprit qui dirige nos actions. Mais il faut *le sentiment constant d'appartenir à Dieu* (et nous sommes à Lui), pour ce que nous avons à faire, nous le faisons pour Lui et non pour les hommes ; car ce sentiment nous garde *dans la conscience du service de Dieu et de Dieu lui-même*. Il donne au chrétien d'agir de façon que le Seigneur reconnaisse ses œuvres et il retrouvera celles-ci et elles et elles l'accueilleront quand il sera reçu dans les demeures éternelles du royaume céleste, à la gloire de Dieu,



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Sur la « réconciliation. »

Primitivement le mot de : « *réconciliation*, » (καταλλαγῇ) était employé par les changeurs pour désigner « l'appoint » qui parfait une somme, en sorte que les parties en cause sont satisfaites. Le sens du mot s'est étendu ensuite, et on a dit *réconcilier* dans le sens de mettre d'accord deux parties ou de remettre bien ensemble avec une autre une partie aliénée ou ennemie. Mais la réconciliation n'est pas seulement le changement de sentiment, produit là où il y avait inimitié, comme elle n'est pas non plus la justification. Réconcilier, c'est ramener à l'unité, à la paix, à la communion, ce qui était divisé et devenu ennemi. Il ne faut pas confondre dans l'Ecriture, ἱλασμός et ἱλάσκομαι, qui signifie propitiation, expiation (Héb. II, 17 ; 1 Jean II, 2), avec καταλλαγῇ et καταλλάσσειν, qui veut dire réconciliation (2 Cor. V, 18-19 ; Col. I, 20-21 ; Rom. V, 10-11). Nous lisons, 1 Cor. VII, 11 : « Qu'elle se réconcilie avec son

mari, » ce qui ne veut pas dire seulement que la femme doive revenir à de bons sentiments et à l'affection pour son mari, mais que toute sa relation avec celui-ci doit être rétablie sur un bon pied, toutes les difficultés étant réglées et vidées entr'eux. Il en est de même entre nous et Dieu : mais c'est *nous* qui étions devenus étrangers et ennemis. Ce n'est pas Dieu qui s'était retiré de nous, mais son juste jugement tombait sur le péché dans sa créature, et cette justice devait recevoir satisfaction pour ramener la créature déchue et la remettre en relation avec Dieu. Seulement il s'agit de bien plus que cela maintenant, à cause des conseils de Dieu en Christ et de la valeur infinie de l'œuvre par laquelle nous sommes ramenés à Dieu : cependant la réconciliation est l'établissement d'une bienheureuse et paisible relation avec Dieu et notre introduction dans cette relation.

Parler de réconcilier Dieu avec nous n'est scripturaire ni pour l'expression, ni pour la pensée. Aucun acte ou intervention ne pouvait changer la pensée de Dieu, soit en nature, soit en dessein. Dieu agit librement dans ce qui est devant Lui, selon cette nature, et en amenant l'accomplissement de ce dessein ; et quoique sa pensée ne soit pas changée, cependant la satisfaction et la glorification de sa justice est (selon cette pensée et l'impérieuse exigence de sa nature et de son autorité) nécessaire dans le sens le plus élevé, c'est-à-dire selon cette nature. La sainteté de Dieu est impliquée également dans la réconciliation ; car la réconciliation, je le répète, est cet acte par lequel Dieu met en relation avec Lui-même selon sa nature et selon la nature de ce qui est réconcilié : elle agit maintenant en

rédemption et dans une nouvelle nature, et, pour ce qui concerne tout ce qui nous entoure, dans un nouvel état de choses, en sorte qu'elle est plus qu'un rétablissement : elle est un rétablissement pour autant que l'ancienne relation était brisée et perdue ; mais elle n'est pas le retour à cette relation, mais l'établissement d'une nouvelle relation, qui a la stabilité de la rédemption et qui est l'accomplissement des conseils de Dieu. Toutefois elle est le rétablissement dans la pleine jouissance de la faveur divine de ce qui avait perdu cette position.

La « réconciliation » est double dans l'Écriture : elle est la réconciliation de *choses* et de *pêcheurs*. Ainsi nous lisons au chapitre I de l'épître aux Colossiens, que toute la plénitude s'est plu à habiter en Lui, et à « réconcilier par lui toutes choses avec lui-même, ayant fait la paix par le sang de la croix, par lui, tant les choses qui sont sur la terre que celles qui sont dans les cieux ; et vous qui étiez autrefois étrangers et ennemis quant à votre entendement, dans les mauvaises œuvres, il vous a maintenant réconciliés dans le corps de sa chair par la mort, pour vous présenter saints, irréprochables et irrépréhensibles devant Lui. »

La première partie de ce passage (verset 20) fait ressortir le vrai sens du mot réconciliation. De plus, on le voit, il n'est pas question de changer les dispositions des choses réconciliées, car la réconciliation proposée, qui est mentionnée dans le verset 20, concerne toutes les choses créées, relativement à la plus grande partie desquelles aucun changement pareil ne peut avoir lieu : Dieu rétablit toute la scène créée des cieux et de la

terre dans son véritable ordre et sa juste relation avec Dieu, et dans sa vraie position et sa vraie condition dans cette relation.

Le premier passage qui se présente à l'esprit, quand on s'enquiert du sens scripturaire du mot « réconciliation, » est celui-ci : « Et toutes sont de Dieu, qui nous a réconciliés avec lui-même par Jésus-Christ et qui nous a donné le service de la réconciliation, savoir que Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs offenses et mettant en nous la parole de la réconciliation. Nous sommes donc ambassadeurs pour Christ comme si Dieu exhortait par notre moyen : nous supplions pour Christ : Réconciliez-vous avec Dieu.... » (2 Cor, V, 18-20) et particulièrement le verset 19 : « *Dieu était en Christ réconciliant le monde avec lui-même.* » L'apôtre ne dit pas que Dieu *est* en Christ réconciliant etc...., mais il établit que le ministère apostolique avait pris la place du ministère personnel de Christ, Christ ayant été fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui. Il s'agit du ministère de Christ ici-bas : Dieu était en lui, réconciliant le monde. L'homme ne voulait pas de Lui ; mais tel était le service et l'aspect de son ministère : il proposait au monde un retour à Dieu et à l'ordre et à la bénédiction, ne leur imputant pas leurs transgressions. Si quelqu'un l'avait reçu, c'eût été la preuve que l'homme pouvait être corrigé et relevé de sa chute, bien qu'il eût péché, quoique ce ne fût pas là certainement la pensée de Dieu ; le résultat a prouvé que l'homme était irréparablement mauvais ; et il a fallu que le Seigneur fût fait péché pour nous. Il a fallu que l'homme fût racheté de l'état dans lequel il se trou-

vait et fût justifié sur un nouveau pied, non pas relevé de sa chute comme homme dans la chair encore. L'iniquité et l'insouciance de l'homme avaient, l'une et l'autre, démontré que les hommes étaient de fait des pécheurs. Dieu était en Christ disant : Je ne suis pas venu pour juger ; revenez et je pardonnerai ; revenez à l'ordre et à Dieu, et rien ne vous sera imputé. Mais la pensée de la chair était inimitié contre Dieu, et la véritable condition de l'homme fut mise au jour ; le péché du monde fut démontré en ce qu'ils n'ont pas cru en Christ, la justice en ce qu'ils ne l'ont plus vu et qu'il s'en est allé au Père (Jean XVI, 9-10). Sans doute, il faut qu'il se fasse un changement en nous pour que nous soyons en règle et en paix devant Dieu, mais réconcilier est quelque chose de plus que produire un changement de sentiment ; c'est ramener à l'état d'une relation normale avec Dieu. Le chap. I de l'épître aux Colossiens, que nous avons déjà mentionné, nous montre que le conseil de Dieu était d'amener toutes choses, dans les cieux et sur la terre, à cet état d'ordre et à cette condition, Toutes choses ont été créées par le Fils et pour le Fils, et toute la plénitude de la Déité, qui demeurait en lui, veut amener tout ce qui a été créé par lui et pour lui à sa juste condition et à son état d'ordre normal, à un ordre normal de relation avec elle-même. Mais nous, ajoute l'apôtre, nous sommes réconciliés, Christ étant notre justice et nous, la justice de Dieu en lui. Nous sommes, pour ce qui regarde la nature même de Dieu, dans notre position normale à l'égard de Dieu, selon la vertu de l'œuvre de Christ. Puisque nous sommes des êtres moraux, il fallait pour cela un nouvel entendement, et Christ est notre vie, — parfait selon

ce qu'Il était pour Dieu, — afin que nous l'ayons. Le croyant est réconcilié dans le corps de la chair de Christ, par la mort. Nous sommes devant Dieu entièrement délivrés à ses yeux de notre vieille nature rebelle, et cela par une œuvre et une obéissance qui ont glorifié Dieu lui-même parfaitement, en sorte que nous sommes la justice de Dieu en Christ. Rien ne manque à notre position et à notre place en Christ ; notre ancienne condition a pris fin ; nous sommes ressuscités ensemble avec Lui ; nous sommes morts et nous avons dépouillé le vieil homme : nous sommes ressuscités et nous avons revêtu le nouvel homme ; nous sommes en Christ devant Dieu, selon la vertu de l'expiation et de toute l'œuvre qu'il a accomplie. Nous sommes tels consciemment par la foi et par la présence du Saint-Esprit, duquel nous avons été scellés, afin que nous fussions présentés « saints, irréprochables et irrépréhensibles devant Lui. »

C'est pourquoi dans le chap. V de l'épître aux Romains, au vers. 10, la « réconciliation » est attribuée à la mort de Christ, non pas à un changement de pensée en nous. « Si, étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils ; » et pareillement au verset 11 : « Par lequel nous avons maintenant obtenu la réconciliation. » Remarquez que le chrétien nous est présenté ici comme *réconcilié*. Or il est bien sûr que cette réconciliation n'a pas et ne peut pas avoir lieu sans une œuvre dans l'homme, par laquelle la paix que Christ a faite est appropriée, et qu'elle ne peut pas se réaliser sans la foi. L'Esprit de Christ opère en nous en puissance vivifiante ; il nous fait connaître notre condition ; il nous donne de nouveaux dé-

sirs ; il nous fait juger notre ancienne condition et finalement nous montre la valeur de la mort de Christ et notre position en Lui ; mais la paix a été faite, Dieu a été parfaitement glorifié, quand Christ a été fait péché, en sorte que son amour peut nous chercher et que la grâce peut régner par la justice. Ce n'est pas que Dieu soit changé, mais il peut agir librement en amour selon la justice pour sa propre gloire, en vertu de ce qui lui a été présenté. La propitiation a été faite, et en conséquence, selon la justice et l'abondance de son amour, Dieu peut ramener un pécheur à Lui, selon cette justice et cet amour, et, là où est la foi, *a* ramené, *a* réconcilié. Ce qui est le fondement de la réconciliation a été offert à Dieu, mais ce n'est pas Dieu qui est réconcilié ou ramené à une position normale à l'égard de l'homme, mais c'est Dieu qui réconcilie en vertu de ce qui a été accompli par Christ et qui lui a été présenté. La propitiation est le fondement de la réconciliation, — de la réconciliation du pécheur et, quand le temps en sera venu, de la réconciliation de l'univers. Sur ce fondement, l'Evangile supplie les hommes* d'être réconciliés avec Dieu, de revenir à Lui dans une vraie relation en Christ qui a été fait péché pour nous. La réconciliation n'est donc pas la propitiation ; elle n'est pas la réconciliation de Dieu, ni un simple changement dans l'homme ou dans les sentiments de l'homme ; mais elle est, lorsqu'elle est appliquée à l'homme, la position de l'homme en paix avec Dieu selon la vérité du caractère de Dieu en vertu de la rédemption,

* Le « vous » et « vous » qu'on trouve dans plusieurs versions au verset 20, du chap. V, de la 2^me épître aux Corinthiens, n'existe pas dans le texte grec.

l'homme étant moralement relevé de sa chute dans une nouvelle nature qui, par le Saint-Esprit, apprécie cette rédemption et jouit de la paix, — se réjouit en Dieu et a la paix avec Lui.

Il nous reste à examiner un des passages dans lesquels nous retrouvons l'expression qui nous occupe ici ; et ce passage, bien compris, vient appuyer et éclaircir le sens que nous avons donné à la réconciliation. Nous lisons, Rom, XI, 15 : « Si leur réjection est la réconciliation du monde... » Le sens du mot est sans doute plus vague ici, mais il confirme ce que nous avons dit plus haut. Les Juifs avaient été dans une relation réglée avec Dieu, quoiqu'ils eussent été infidèles à cette relation, le monde étant en dehors de toute relation avec Dieu, composé d'hommes entièrement sans Dieu dans le monde, sans droit de cité en Israël, étrangers aux alliances de la promesse, n'ayant pas d'espérance et sans Dieu dans le monde (Ephés. II, 12). Lors de la chute d'Israël, cet état de choses prit fin ; Dieu désormais appela tous les hommes, en tous lieux, à se repentir (Actes XVII, 30). Dieu s'occupa de nouveau du monde, ne passant plus sur l'ignorance, mais remettant le monde en relation avec Dieu, en sorte que sa grâce et son évangile étaient publiés en vue du monde comme système qui, pour autant, se trouvait en relation avec Dieu et non plus dans la position dans laquelle il avait été autrefois, quand le judaïsme était reconnu.

Tels sont les passages dans lesquels l'Écriture se sert du mot de réconciliation.

Il est important de remarquer que le chrétien est toujours traité par Dieu comme étant réconcilié. Être réconcilié est plus que d'être justifié ; — c'est-à-dire

d'être déclaré juste par Dieu, — soit quant aux péchés, soit maintenant effectivement en Christ ; c'est plus que d'avoir le cœur ramené à Dieu, quoique l'un et l'autre doivent avoir lieu pour la réconciliation, car, pour que nous soyons près de Dieu pleinement révélé, dans une joyeuse et immuable relation avec lui-même, tout étant réglé et en ordre entre nous et lui, il faut que nous soyons justifiés selon sa justice et que nous soyons consciemment les objets de son amour, comme des gens qui ont goûté cet amour. Nous avons été amenés à l'une et à l'autre de ces bénédictions par l'œuvre de Christ, mais avec des cœurs vitalement renouvelés et qui jouissent de cet amour, autrement, comme étant des êtres moraux, nous ne devrions pas nous trouver là.

La réconciliation est donc un mot d'une grande portée et qui est l'expression d'une immense bénédiction. Aucune expression n'est plus pleine et complète, relativement à notre relèvement, que celle de notre réconciliation avec Dieu ; elle suppose Dieu révélé dans tout ce qu'il est et l'homme, dans une paix parfaite, placé devant Lui selon cette révélation, — *réconcilié avec Dieu !*



Le trône de grâce et le trône de justice.

(Apoc. IV)

Je ne veux pas m'occuper ici de l'explication de ce chapitre ; mon seul but est d'y relever ces quelques points en les appliquant à nous-mêmes :

- I. Le caractère du trône que l'on voit dans ce chapitre ;

II. La position des anciens ou des saints transférés au ciel ;

III. Leur attitude alors que les louanges de Celui qui est assis sur le trône sont célébrées.

I. Le trône que l'on voit ici est évidemment, non pas le trône de *grâce* (Hébr. IV), nom qui désigne celui dont, comme croyants, nous nous approchons, dans l'état de choses actuel. Celui qui est ici présenté est, sans aucun doute, un trône de *jugement* en justice — un trône dressé pour juger *les vivants*, — comme celui d'Apoc. XX, 11 est dressé pour juger *les morts*. Ce trône est placé dans le ciel, et il en sort des éclairs, et des voix, et des tonnerres, comme jadis du sommet du Sinaï. La puissance de Dieu se manifeste en jugement et en gouvernement. Il n'y a point d'autel, point de moyen d'approcher de Dieu alors ; la mer de verre est semblable à du cristal : fixe, inébranlable ; ne servant plus maintenant, comme la cuve d'autrefois, à laver les souillures *pratiques* de ceux qui avaient passé par l'autel et qui étaient censés y avoir été purifiés par le sang. Les images employées ici se rapportent au sanctuaire : le trône, le chandelier, la mer d'airain, *mais point d'autel*. Et autour du trône, il y avait quatre animaux (*ou êtres vivants*) pleins d'yeux, devant et derrière ; et le premier animal était semblable à un lion ; le second animal semblable à un veau ; le troisième animal avait la face comme d'un homme ; et le quatrième animal était semblable à un aigle volant ; et les quatre animaux ayant chacun six ailes à l'entour : et au dedans ils sont pleins d'yeux ; et ils ne cessent point ni jour, ni nuit, disant : Saint, saint, saint, Seigneur Dieu Tout-puissant, qui étais, qui es et qui viens !

Le trône est entouré par quatre êtres vivants, que nous trouvons, sous un aspect plus ou moins différent, dans les Ecritures de l'Ancien Testament, comme accompagnant les actes judiciaires de Dieu, et son gouvernement d'Israël ou du monde. Les chérubins tenaient une épée flamboyante qui se tournait çà et là, lorsque Dieu, dans son gouvernement contre le péché d'Adam, avait chassé celui-ci hors du jardin d'Eden et lui fermait ainsi tout accès à l'arbre de vie (Gen. III). Les deux chérubins étaient faits de la même masse d'or que le propitiatoire qui recouvrait l'arche du témoignage (Ex. XXV); leur regard était baissé vers le sang qui aspergeait le propitiatoire, sang d'après lequel Dieu gouvernait Israël. Quand les Israélites, infidèles à leur Dieu, furent livrés à la domination des Gentils, à cause de leurs péchés, les êtres vivants emportent au ciel la gloire ou la présence de Jéhovah, laquelle s'était d'abord élevée d'entre les chérubins sur l'arche, pour venir sur le seuil de la maison (Ezéch. IX, 3; X, 4-17); et du seuil de la maison, elle se tint au-dessus des chérubins (Ezéch. X, 18), qui l'emportèrent, loin de la ville condamnée, sur la montagne des Oliviers qui est à l'orient de la ville (Ezéch. XI, 22, 23), Dieu quittant ainsi son trône terrestre avant d'abandonner son peuple à la captivité et au jugement à cause de ses péchés.

Ainsi nous les trouvons toujours accompagnant les actes de puissance judiciaire, étant toujours associés avec le trône du jugement.

Mais, ici, il y a quelque chose de plus, car nous les voyons participant à un autre caractère — en parfaite harmonie avec le caractère de Celui qui est assis sur son trône, en Apoc. IV; ils sont, en effet, présentés

tels que les séraphins d'Esaië VI — les séraphim (ou les *brûlants*) consomment tout ce qui ne répond pas à l'entière sainteté de Dieu. Chacun d'eux avait six ailes, de deux desquelles, lorsque le prophète Esaië les vit, ils couvraient leur face, et de deux ils couvraient leurs pieds, et de deux ils volaient; et ils criaient l'un à l'autre et disaient : « Saint, saint, saint est l'Eternel des armées; toute la terre est pleine de sa gloire. » A ce cri le prophète, tout effrayé, trembla, car il lui dévoilait les plus profonds replis de son cœur, et mettait en lumière les secrets motifs de sa nature; ce qui le fit s'écrier dans l'angoisse de son âme : « Hélas ! moi ! car c'est fait de moi. » De même, les êtres vivants d'Apoc. IV sont « pleins d'yeux *au dedans*, tout en manifestant le caractère de Celui qui allait exécuter les jugements : majesté, patience, intelligence et rapidité, sous la similitude du lion, du veau, de l'homme et de l'aigle volant : toutefois le trône qu'ils entourent ici ne consiste pas seulement, comme jadis, à prendre connaissance des faits *extérieurs* en Israël; les êtres vivants ayant des yeux au dehors, ou à l'entour (Ezéchi. X, 12). Ceux-ci sont pleins d'yeux, devant et derrière, et *au dedans*; alors que le jugement est sur le point d'être exécuté selon la *connaissance divine et intérieure* de Celui qui est assis sur le trône. Le trône est donc un trône d'un inexorable jugement.

II. Mais quelle est la position des anciens ou des saints transportés dans le ciel, pendant toutes les terreurs, et les tonnerres, et les éclairs, et les voix ? Tout autour du trône, vêtus de vêtements sacerdotaux, et portant sur leurs têtes des couronnes d'or—comme rois et sacrificateurs pour Dieu, assis sur des trônes autour

du trône de jugement, dans une calme et paisible sécurité — en parfaite communion avec Celui qui est assis sur le trône — de même que David, quand il entra et s'assit devant la face de l'Eternel (2 Sam. VII, 18) — pas une pensée de frayeur ou de malaise, mais dans la jouissance d'une paix des plus sereines.

Or, le trône que les enfants de Dieu connaissent actuellement est un trône de grâce ; mais ils savent aussi qu'un jour s'approche, où l'état des choses ne sera plus, comme à présent, caractérisé par le trône de *grâce*, — un jour où le trône sera établi en *justice*, — où « la justice et le jugement seront la base de son trône » (Ps. XCVII, 2).

Qu'est-ce donc qui donne aux anciens cette assurance, en contemplant ce jour solennel de jugement ? Le voici : ils savent et ils croient que la sainteté consumante de Celui qui est assis sur le trône a éclaté sur la tête de Celui qui, seul, était capable d'en supporter les coups ; que toute l'ardeur de la colère divine à cause du péché s'est déchargée sur la tête du Christ à la croix ; que la coupe remplie de cette colère a été épuisée par Lui — vidée jusqu'à la lie, en sorte qu'il n'y est rien resté ; et en vertu de son sacrifice, ils ont « toute assurance au jour du jugement » (1 Jean IV, 17), parce que tel qu'Il est maintenant, tels ils sont, convaincus qu'ils ne viendront jamais en jugement, que la question du péché a été vidée jusqu'au fond, selon l'estimation du péché aux yeux de la sainteté consumante de Dieu ; qu'elle a été entièrement et parfaitement résolue, et cela pour toujours. Ils ont aussi conscience que, étant, en Christ, justice de Celui qui est assis sur le trône, ils sont, dès à présent, constitués « rois et sacrificateurs pour Dieu. »

III. Enfin, quelle est l'attitude de ces anciens, lorsque les êtres vivants rendent « gloire, et honneur et actions de grâces à Celui qui est assis sur le trône, et qui vit aux siècles des siècles? » Les anciens sont des sacrificateurs : aussi ils « tombent sur leurs faces, devant Celui qui est assis sur le trône, et adorent Celui qui vit aux siècles des siècles ; et ils jettent leurs couronnes devant le trône, disant : Seigneur, tu es digne de recevoir gloire, honneur et puissance ; car tu as créé toutes choses ; c'est à cause de ta volonté qu'elles existent, et qu'elles furent créées. » Ce qui donne lieu à cette adoration, c'est d'entendre les êtres vivants dire : « Saint, saint, saint, Seigneur Dieu Tout-puissant, qui étais, qui es et qui viens ! » Ici, point de cri d'angoisse, tel que celui qui sortit de l'âme de l'ancien prophète, lorsque les séraphins faisaient entendre cette proclamation : « Saint, saint, saint est l'Eternel des armées » (Es. VI) ; mais la louange du Seigneur remplissant leur cœur, et s'exprimant dans un culte intelligent, quand ils entendent célébrer son nom par les êtres vivants. *Intelligent*, car ils donnent les motifs de leur louange : la vue et les terreurs du trône les laissent impassibles, ils sont prosternés sur leur faces dans la louange et un heureux culte. Plus heureux quand ils jettent leurs couronnes aux pieds de Celui qui les a données ; oui, beaucoup plus heureux que quand ils les portent, assis autour du trône.

Eh ! bien, qu'en est-il de vous, mon cher lecteur ? Avez-vous appris à jouir, comme d'une grâce actuelle, de la connaissance de Celui qui sera assis sur ce trône de justice — à lui rendre grâces en vous souvenant de sa sainteté ? — à vous réjouir dans sa justice, aussi

bien que dans son amour, et à savoir dire pourquoi vous le faites — étant heureux dans un culte de louanges intelligent? S'il en est ainsi, vous êtes vraiment heureux.

Comment donc devrait-il en être continuellement de votre cœur? Il devrait ressembler à un instrument bien accordé, toujours disposé à la louange du Seigneur, en sorte que quand l'Esprit de Dieu touche la corde de votre cœur, il devrait en tirer immédiatement une louange intelligente : — agréable à Celui dont vous célébrez la gloire ; et intelligente, parce que vous connaissez la grâce dans laquelle vous êtes, et la justice, selon laquelle Dieu a agi en vous y plaçant, en vous rendant capables d'anticiper les louanges du jour de gloire qui vient. S'il restait une tache sur votre conscience, vous ne pourriez pas adorer — impossible de le faire, à moins que le cœur et la conscience ne soient dans un parfait repos : la moindre souillure empêcherait donc le culte en vérité, car, dans ce cas, la conscience ne serait pas dans une entière sérénité : elle serait — (et ferait bien d'être) occupée de la tache. La jouissance d'une paix avec Dieu, éternelle et sans nuage, doit remplir le cœur, pour qu'il puisse être rempli de louanges ! Que l'on soit ou que l'on ait été un grand ou un petit pécheur, ce n'est pas ce dont il s'agit ici : « *Tous* ont péché et sont exclus de la gloire de Dieu. » Il est bon de regarder *en avant* et de juger son état à la lumière du jour où la *grâce* aura passé, et où la *justice* régnera. Il est bon de pouvoir penser à ce jour avec une pleine assurance ; car le titre qui met un pécheur en état de se tenir avec assurance, et en justice, devant le trône, nous le possédons *dès maintenant* par la foi en Jésus-Christ.



La Croix.*(Galates VI, 14).*

Je voudrais dire quelques mots sur la complète *destruction du moi* qui a lieu dans la *croix*. La croix réduit le moi à néant. Combien nous le réalisons faiblement quant à la pratique ! Regardons à Jésus, et nous apprendrons dans quelle petite mesure nous connaissons la puissance de la croix pour une entière abnégation de nous-mêmes.

En Jésus nous voyons un homme qui possédait une justice humaine parfaite ; un homme aussi en qui « toute la plénitude de la Dité habitait corporellement ; » et quel fut, malgré cela, le chemin que Jésus prit ? Qu'est-ce que la croix a été pour lui ? — à quoi le réduisit-elle ? A l'abandon complet de toute cette justice humaine, de tout ce pouvoir divin. La puissance parfaite de son amour fut constatée, non-seulement en ce qu'il ne cherchait pas « sa propre satisfaction, » et, bien « qu'étant en forme de Dieu et ne regardant pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, qu'il s'anéantit lui-même, et étant trouvé en figure comme un homme, qu'il s'abaissa lui-même » (Phil. II), pour prendre la place où nous mettais notre désobéissance ; — mais en ce que, à cette place même prise par amour, il consentit à être entièrement rejeté — à être réduit à rien, afin que l'amour pût briller de tout son éclat.

La chair en nous est profondément subtile : quand nous montrons de l'amour, nous nous attendons à ce qu'il soit apprécié ; et si tel n'est pas le cas, si, lorsque nous avons donné une preuve d'affection, nous

n'obtenons aucun retour, pas même une bonne parole, nos cœurs se découragent et se refroidissent dans l'exercice de l'amour. Quand nous nous sommes occupés des autres avec intérêt, nous avons peut-être expérimenté ce que c'est que de rencontrer ce dont il est parlé dans la 2^me épître aux Corinthiens : « Bien que vous aimant beaucoup plus, je sois moins aimé » (XII, 15) ; et nous avons trouvé qu'en nous abaissant, l'unique résultat pour nous en était d'être moins considérés, d'être mis plus bas encore. — Il en a été ainsi de Jésus. Plein de patience et de tendresse, il fut livré au pouvoir et à la malice de Satan, et pendant qu'il accomplissait son œuvre d'amour, que trouvait-il en nous ? L'homme se servit de son abaissement même pour le traiter avec le dernier mépris. Il était « l'opprobre des hommes et le méprisé du peuple ; » ils l'enserraient de toutes parts : « Des chiens m'ont environné, une assemblée de méchants m'a entouré ; ils ont percé mes mains et mes pieds ; — plusieurs taureaux m'ont environné, de puissants taureaux de Basan m'ont entouré ; ils ont ouvert leur gueule contre moi, comme un lion déchirant et rugissant » (Ps. XXII). « J'ai attendu des consolateurs, mais je n'en ai point trouvé » (Ps. LXIX). « Même celui qui avait la paix avec moi... a levé le talon contre moi » (Ps. XLI) ; et le disciple qui s'était surtout mis en avant, pour témoigner de son attachement pour le Seigneur et qui avait dit : — « Quand même tous seraient scandalisés, *je ne le serai pourtant pas moi* » — renia Jésus avec des imprécations et des blasphèmes.

Jésus ne trouva aucun épanchement pour sa douleur, aucune consolation de la part des hommes ; et ici

nous est dévoilée la portée de cette parole : « *Toi donc, Eternel, ne t'éloigne point* » (Ps. XXII) ! Repoussé par le mépris de ceux qu'il servait en amour, serré de près, cerné par ceux auxquels il apportait le salut, son âme se tourne vers Dieu : « *Toi donc, Eternel, ne t'éloigne point.* » Mais Dieu lui a caché sa face : — « *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ?* » C'est alors que Jésus se trouve aux prises avec les ténèbres et la colère dans toute leur intensité ; il n'y avait de sympathie d'aucun côté : autour de lui s'agitait la haine mortelle de l'homme, au-dessus de lui régnait une épaisse obscurité ; — tout lui faisait défaut, sauf la puissance de l'amour. — « *Je suis enfoncé dans un bournier profond, dans lequel il n'y a point où prendre pied ; je suis entré au plus profond des eaux, et le fil des eaux, se débordant, m'emporte* » (Ps. LXIX). — Les vagues et les flots passaient sur lui ; tout était englouti par les eaux, tout excepté l'amour — c'était là ce qui le soutenait. — L'amour était plus fort que tout, et cet amour, c'est *nous* qui en étions les objets.

Lorsque nous voyons ce que Jésus était, ayant ainsi fait abnégation complète de lui-même, nous touchons à la profondeur de l'amour — S'il avait renoncé à tout quant à lui-même, la plénitude de l'amour était toujours là, car il est Dieu et *Dieu est amour*. Nous avons trouvé, chers frères, la plénitude de l'amour en Jésus, et c'est notre part éternelle ; nous connaissons, nous savurerons cet amour pendant l'éternité toute entière.

Quand « *Jésus passait de lieu en lieu* » ici-bas, c'était en « *faisant du bien* » (Actes X, 28) ; il ne pouvait pas, — quelque humble et abaissé qu'il fût, — ne pas user de sa puissance, quand il s'agissait de faire du

bien ; il devait la manifester. Il y avait, par conséquent, dans la vie de Jésus, dans ses actes sur la terre, quelque chose que le cœur naturel devait reconnaître et goûter. Nous aimons à être délivrés de nos maladies ; quand Jésus ressuscitait les morts, les foules se réjouissaient de ce que leurs amis étaient rendus à la vie... Mais à *la croix*, il n'y avait aucune manifestation de cette puissance ; il n'y avait pas de miracles, il n'y avait que de la faiblesse et de l'abaissement — Jésus a été « crucifié en infirmité » (2 Cor. XIII, 4). Epruvé de la part des hommes, tenté par Satan, abandonné de Dieu — la croix ne manifeste en Jésus que l'*amour*, la profondeur, la plénitude, la richesse de l'amour, cet amour qui est notre part heureuse et précieuse pour toujours.

Le cœur naturel, en chacun de nous, hait la puissance de *la croix*. Nous aimons ce qui plaît aux yeux ; nous cherchons ici-bas un peu d'honneur. La croix flétrit tout l'orgueil de la gloire de l'homme, c'est pourquoi nous ne l'aimons pas. Examinons-nous nous-mêmes à cet égard, mes bien-aimés, Sommes-nous vraiment disposés à accepter *la croix* dans toute cette signification qui est la sienne et à dire : « Il ne me faut rien de plus ? » Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, *sinon en la croix* de notre Seigneur Jésus-Christ, par laquelle le monde m'est *crucifié* et moi au monde » (Gal. VI, 14) ? Puissent nos cœurs se reposer dans cette confiance vivante que Jésus est notre part éternelle, qu'en demeurant en Lui nous demeurons en Dieu, en « Dieu qui est *amour*. » Bien des chrétiens recherchent les choses mêmes qui les rendent incapables de connaître la puissance de cet amour dans leurs cœurs.

Nous ne pouvons jouir à la fois de l'amour et de l'orgueil. Tout ce qui nourrit le *moi*, quoi que ce puisse être — les honneurs, les talents, le savoir, l'opulence, les amis, la considération publique, tout ce en quoi l'homme naturel se complait, *nourrit en nous l'orgueil, rend Christ moins précieux et la jouissance de son amour moins complète.*

Que le Seigneur nous donne de savoir ce que c'est que d'être « *crucifiés au monde* ; » et rendons grâces à Dieu, mes frères, de tout ce qui *abaisse notre moi.*



Fragment.

Genèse XLII-XLV.

La discipline est nécessaire pour que les choses auxquelles nous ne voulons pas renoncer soient ôtées de devant nous, et que nous soyons délivrés de celles dont nous désirons et cherchons réellement à être délivrés. — Joseph eut à apprendre, à travers une suite remarquable d'afflictions et de disciplines, que, pour être apte au service de Dieu, il devait faire l'expérience que la faveur de l'homme trompe. Il lui est permis d'en jouir de temps à autre, mais c'est pour lui faire voir combien elle lui est de peu de secours à l'heure du besoin ; et c'est ainsi qu'il apprend pas à pas, mais d'une manière certaine, ce que c'est que d'être *de Dieu et pour Dieu.* — Quand nous observons sa conduite à l'égard de ses frères, nous ne pouvons que reconnaître combien il était devenu calme et sage, en même temps que propre au ministère qu'il était appelé à remplir.

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

**Aucun homme ne devient enfant de Dieu
par un acte de sa propre volonté.**

(Lettre à un ami).

Cher ami,

J'ai souvent pensé à la dernière conversation que nous avons eue, lorsque nous nous promenions sur le rivage à S., et souvent aussi j'ai éprouvé, comme je vous l'exprimai alors, un vif regret de voir que l'on traite ordinairement le sujet de l'éternelle sécurité des enfants de Dieu au moyen de passages et de considérations que plusieurs regardent, comme présentant de grandes difficultés ; tandis que l'on devrait rechercher sincèrement quelle est la substance du témoignage que nous rend la Parole de Dieu sur ce point, qu'elle traite abondamment ; puis examiner les difficultés et les objections, à la lumière qui nous est ainsi offerte. Mais en abordant le sujet, avec la pensée de satisfaire à la demande que

vous m'avez faite, de vous indiquer brièvement ce que je regarde comme le témoignage positif de la Sainte Ecriture à cet égard, j'ai été indécis dans mon esprit et j'ai hésité entre deux différentes manières de vous le présenter, savoir : de prendre les passages dans l'ordre dans lequel on les trouve en lisant le Nouveau Testament, ou de classer ces passages en les rangeant sous plusieurs titres. J'étais à peu près résolu à ne me renfermer exclusivement ni dans l'une ni dans l'autre de ces méthodes ; mais, tout en commençant par employer la première, à saisir chaque occasion qui pourrait s'offrir de me servir aussi de la dernière ; une recherche scrupuleuse sur un passage quelconque nécessitant souvent un renvoi à d'autres, d'une signification analogue, quand bien même ces passages ne se suivraient pas exactement dans l'ordre dans lequel nous les rencontrons — lorsqu'il me sembla, qu'avant de commencer à employer l'une ou l'autre de ces méthodes, il était presque indispensable d'accorder auparavant quelque attention à rechercher *comment un homme devient un enfant de Dieu*. Si c'est, comme tant de personnes le supposent, par un acte dépendant de notre propre volonté, en prenant la résolution d'aller à Dieu et de croire en Christ, que nous devenons chrétiens ; alors, on peut soutenir avec assez de vraisemblance, que par un autre acte ou par d'autres actes de notre propre volonté, nous pourrions, à la fin, cesser d'être tels. Mais si la proposition placée en tête de cet écrit est d'accord avec la vérité de Dieu et s'il peut être prouvé qu'elle le soit, alors il sera manifeste que la défection complète et finale d'un chrétien exigerait, non-seulement un changement dans sa volonté (qui, à la vérité, est mobile et

inconstante comme le vent); mais un changement dans la volonté de Celui, par le vouloir et la puissance duquel il est devenu chrétien — enfant de Dieu. Que le Seigneur nous accorde une simplicité et une soumission sincères à sa Parole, dans l'examen de ces matières !

Deux passages seraient suffisants, à eux seuls, pour fixer nos âmes, quant au sujet qui nous occupe, si nous les lisons réellement avec une entière simplicité de foi : — « lesquels ne sont nés, ni de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu » (Jean I, 13). Et « Il nous a de sa propre volonté engendrés par la parole de la vérité, pour que nous soyons comme une sorte de prémices de ses créatures » (Jacq. I, 18). Dans le premier de ces passages, il est expressément déclaré que la nouvelle naissance ne provient pas « du sang, » c'est-à-dire de la naissance naturelle ; « ni de la volonté de la chair » ou de la volonté naturelle et du choix de la personne qui est née de nouveau ; ni de la volonté de l'homme, » quelle que soit l'action que d'autres hommes puissent prétendre ou vouloir exercer sur lui. Dans les deux passages, il est expressément déclaré que c'est « de Dieu » et « de la volonté de Dieu. » Ici, je pourrais abandonner ce sujet ; mais sachant combien la pensée ou le raisonnement dont je vais parler obsède l'esprit de ceux qui l'ont nourrie, comme nous l'avons fait tous deux : — « Mais la vie et la mort ne sont-elles pas placées devant nous dans l'Ecriture ? et ne sommes-nous pas appelés à choisir la vie, afin que nous vivions ? » je ne veux ni ne puis passer ainsi sommairement par-dessus cette question. Il y a, il est vrai, des paroles telles que celle-là dans l'Ancien Testament ; il y en a aussi d'un caractère quelque peu semblable

dans le Nouveau ; et chacune des paroles de Dieu étant sacrée, il est donc bien important d'en saisir la véritable signification. Mais il me paraît évident que ceux qui se servent de passages tels que ceux auxquels nous venons de faire allusion, pour démontrer que la nouvelle naissance dépend d'un acte de la volonté humaine, quant à la réception de Christ ou de l'Évangile qui nous le fait connaître, ceux-là se sont entièrement mépris sur la portée et la signification de ces passages et ils trahissent leur ignorance du but et de l'intention d'une grande partie de la Parole de Dieu.

Pour vous, j'ai à peine besoin de vous dire que, indubitablement, tous ceux qui ont été sauvés, dans tous les âges, ont été sauvés par grâce, par la foi ; mais il y a une immense différence entre le témoignage et le gouvernement de Dieu *avant* le crucifiement de Christ et *depuis* cet événement. Jusqu'à cet événement, la manière dont Dieu agit avec le genre humain fut une épreuve continue, pour ainsi dire, tendant à rechercher si, dans l'homme, il existait quelque chose qui pût le rendre capable, sous des circonstances quelconques, de se rétablir ou de se sauver lui-même. Non pas qu'une telle épreuve fût nécessaire pour Dieu ; Il savait depuis le commencement, bien plus, dès avant la création du monde, quelle serait la conduite de l'homme et combien elle démontrerait la ruine totale de sa condition, s'il était abandonné à lui-même ; quoiqu'étant excité au bien par toute espèce de motifs. Mais ceci devait être démontré à l'homme lui-même ; et de là, l'épreuve. Je ne veux pas insister, en ce moment, sur l'épreuve de l'homme en Eden, où elle consistait à voir s'il pourrait conserver son innocence, en résistant à la tenta-

tion du dehors. Il n'y avait pas alors de penchant au mal au dedans de l'homme. Mais quand il eut failli — quand le grand séducteur eut réussi à empoisonner toutes les sources d'action morale dans la nature de l'homme — Dieu n'anéantit pas instantanément le délinquant; mais il n'envoya pas non plus tout de suite le Sauveur. A la malédiction prononcée contre l'Ennemi, Il joint la promesse d'un Sauveur; puis Il laisse l'homme, chassé désormais d'Eden, se multiplier sur la terre, et démontrer clairement quel est le penchant de sa volonté (n'étant retenu par aucune loi expresse, telle que celle sous laquelle Adam avait été placé); la promesse offrant, pendant tout ce temps, un lieu de refuge pour la foi, partout où se trouvait un cœur, tel que ceux d'Abel, d'Enoch, ou de Noé, pour la recevoir.

Quel fut le résultat de cette épreuve? « Et l'Eternel vit que la malice des hommes était très grande sur la terre, et que toute l'imagination des pensées de leur cœur n'était que mal en tout temps » (Gen. VI, 5). « Et la terre était corrompue devant Dieu et remplie d'extorsion. Dieu donc regarda la terre; et voici, elle était corrompue: car toute chair avait corrompu sa voie » (vers. 11-12). Le mal s'accrut tellement que Dieu ne put le tolérer plus longtemps; c'est pourquoi le déluge fut envoyé pour détruire l'homme de dessus la face de la terre.

Noé avait trouvé grâce devant les yeux du Seigneur et il fut préservé avec sa famille, pour repeupler la terre. L'homme fut ainsi mis à l'épreuve encore une fois. Après le déluge, un nouveau principe fut introduit, afin de réprimer la violence qui avait auparavant rempli la terre. Cette ordonnance: « Celui qui

aura répandu le sang de l'homme, son sang sera répandu » (Gen. IX, 6) devait modérer et réprimer la violence de l'homme envers son semblable. Mais sous ce nouveau principe de gouvernement de l'homme, ainsi introduit dans son essence, comment l'homme se comporta-t-il ? Hélas ! Noé, celui qui, naturellement, était investi de l'autorité, s'avilit par le vin ; et lorsque son propre fils le voit dans cet état de dégradation, il en profite pour le dégrader encore davantage ! Babel aussi et les villes de la plaine, l'Égypte avec ses idolâtries et son oppression, puis les villes des Amorrhéens (voyez Deut. XVIII, 9-12) : tout cela nous donne un échantillon de ce que l'homme devient dans l'intervalle qui s'écoula entre le déluge et la promulgation de la loi. Rom. I, 21-32 nous présente un sombre tableau de ce qu'étaient, à cette époque, les désirs du cœur de l'homme et le penchant de sa nature ; aussi bien que des conséquences auxquelles Dieu abandonna le monde gentil. Mais quand Il abandonna ainsi les Gentils, Dieu se choisit Israël, afin que, dans ses relations avec ce peuple approché ostensiblement de Lui-même et favorisé par tous les avantages possibles, une nouvelle épreuve pût être faite, et cela dans une sphère plus étroite, de ce que le cœur et la volonté de l'homme pouvaient produire. Ce fut à ce peuple que la loi fut donnée. Et Moïse, en récapitulant les diverses manières dont Dieu agit avec ce peuple dans le désert, établit que le but en était : « de l'humilier et de l'éprouver, pour connaître ce qui était en ton cœur, si tu garderais ses commandements ou non » (Deut. VIII, 2).

C'est à Israël que furent adressées ces paroles, si souvent citées pour chercher à prouver qu'il est en notre

pouvoir de choisir entre la vie et la mort : « Regarde, j'ai mis aujourd'hui devant toi la vie et le bien, la mort et le mal ; car je te commande aujourd'hui d'aimer l'Eternel ton Dieu, de marcher dans ses voies, de garder ses commandements, ses ordonnances et ses droits, afin que tu vives et que tu sois multiplié » etc (Deut. XXX, 15-16). Et encore « Je prends aujourd'hui à témoin les cieux et la terre contre vous, que j'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction ; choisis donc la vie, afin que tu vives, toi et ta postérité » (vers. 19).

Cela signifie-t-il qu'un seul homme fut sauvé en choisissant ainsi la vie, afin qu'il pût vivre ? Ce serait là affirmer que la loi peut donner la vie, et Paul dit clairement : « S'il avait été donné une loi qui eût le pouvoir de vivifier, en réalité la justice serait sur le principe de la loi » (Gal. III, 21). Mais il dit encore. « Si la justice est par la loi, Christ est donc mort pour rien » (Gal. II, 21). Ce serait là, en vérité, une terrible conclusion à laquelle il faudrait arriver. Et si vous demandiez, comme quelques-uns le faisaient aux jours de l'apôtre : « Pourquoi donc la loi ? » écoutez la réponse de l'apôtre : « Elle a été établie à cause des transgressions, jusqu'à ce que vînt la semence à laquelle la promesse est faite » (Gal. III, 19). Et si vous disiez encore : Pourquoi fut-elle ajoutée à cause des transgressions ? écoutez ces paroles du même apôtre, qui se trouvent dans un autre endroit : « Par la loi est donnée la connaissance du péché » (Rom. III, 20). Et « la loi est intervenue, afin que l'offrande abondât » (Rom. V, 20) « Mais le péché, afin qu'il parût péché, m'a causé la mort par ce qui est bon, afin que le péché fût

rendu, par le commandement, excessivement pécheur » (vers. 13) : Et encore : « la loi produit de la colère » (Rom. IV, 15). Maintenant, il me semble que c'est une chose sérieuse, en face de tant de déclarations inspirées qui nous montrent à quelles fins la loi devait aboutir, d'affirmer qu'un seul homme fût sauvé « en choisissant la vie » selon la teneur des paroles de Moïse, citées ci-dessus. La loi leur fut alors offerte sous la condition qu'ils obéiraient à la loi ; et l'Esprit Saint nous assure solennellement que « nulle chair ne sera justifiée... par des œuvres de loi » (Rom. III, 20. Voir aussi Gal. II, 16, 21 ; III, 11), c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'ils ne purent obtenir la vie aux conditions imposées par Moïse.

Quant à cela, Moïse lui-même le savait bien. Dans le chapitre qui suit celui dans lequel se trouvent les paroles citées, nous voyons que le Seigneur lui apparut et lui dit : « Voici, tu t'en vas dormir avec tes pères, et ce peuple se lèvera et se prostituera en allant après les dieux des étrangers qui sont au pays où il va, et il m'abandonnera et il enfreindra mon alliance que j'ai traitée avec lui » (Deut. XXXI, 16). Ils avaient déjà rompu une alliance qui demandait des œuvres ; en témoignage de quoi, Moïse brisa les deux tables de la loi qui étaient dans ses mains, lorsqu'il descendit de la montagne (voyez Ex. XXXII, 19). Avec une nature semblable, et placé sous une alliance de cette nature, c'est-à-dire qui exigeait encore des œuvres de la part de l'homme, que pouvait-on attendre ? Quoi ? si ce n'est les résultats mêmes que le Seigneur prédit à Moïse et Moïse au peuple ? « Maintenant donc, écrivez ce cantique et l'enseignez aux enfants d'Israël ; mets-le dans

leur bouche, afin que ce cantique me serve de témoin contre les enfants d'Israël. Car je l'introduirai en la terre découlant de lait et de miel, de laquelle j'ai juré à ses pères, et il mangera et sera rassasié et engraisé; puis il se détournera vers d'autres dieux : et ils les serviront et ils m'irriteront par mépris et enfreindront mon alliance. Et il arrivera que quand plusieurs maux et angoisses les auront trouvés, ce cantique déposera contre eux comme témoin; parce qu'il ne sera point oublié pour n'être plus en la bouche de leur postérité. *Car je connais leur imagination et ce qu'ils font déjà aujourd'hui, avant que je les introduise au pays duquel j'ai juré* » (Deut. XXXI, 19-21). Peut-il y avoir quelque chose de plus solennel ou de plus décisif que ces dernières paroles? Dieu déclarait à Moïse qu'au lieu de choisir la vie, le peuple se tournerait vers d'autres dieux, l'irriterait et enfreindrait son alliance; et Il parle de ces futures mauvaises œuvres comme étant seulement le développement de ce qu'Il savait s'opérer dans leur cœur *dans le temps présent*. « Je connais leur imagination » etc. Aussi Moïse leur dit : « Prenez ce livre de la loi et mettez-le à côté de l'arche de l'alliance de l'Eternel, votre Dieu. » Pourquoi? Afin qu'ils pussent choisir la vie et vivre en gardant la loi? Non; mais « afin qu'il soit là pour témoin contre toi. » « Car je connais ta rébellion et ton cou roide, » continue-t-il. « Voici, moi étant encore aujourd'hui avec vous, vous avez été rebelles contre l'Eternel; combien plus donc le serez-vous après ma mort (vers. 26-27)? » Car je sais » leur dit-il encore, qu'après ma mort vous vous corromprez entièrement et que vous vous détournerez de la voie que je vous ai prescrite; mais à la fin il vous

arrivera du mal, parce que vous aurez fait ce qui déplaît à l'Eternel, en l'irritant par les œuvres de vos mains » (vers. 29). Assurément nous n'avons pas besoin de répondre davantage à ceux qui se servent des paroles de Moïse pour prouver que le salut dépend de la volonté de l'homme. S'il en était ainsi, qui pourrait être sauvé?

Les paroles de Josué sont quelquefois citées dans ce but, aussi bien que celles de Moïse, et cela avec aussi peu de raison et de poids. Après avoir rappelé à Israël dans quelle condition se trouvaient ses pères, servant d'autres dieux, lorsque le Seigneur prit Abraham de delà le fleuve; après avoir cité les merveilles que le Seigneur avait opérées et dont ils avaient contemplé un grand nombre de leurs propres yeux, il les exhorte à craindre le Seigneur, à le servir en toute intégrité et vérité et à ôter les autres dieux; puis il ajoute: « Et s'il vous semble mal de servir l'Eternel, choisissez-vous aujourd'hui qui vous voulez servir: ou les dieux que vos pères, qui étaient au delà du fleuve, ont servis; ou les dieux des Amorrhéens au pays desquels vous habitez; mais pour moi et ma maison, nous servirons l'Eternel » (Josué XXIV, 15). Le fait est, qu'il ne leur donne pas à choisir entre le Seigneur et les idoles. Il dit: « *S'il vous déplaît de servir le Seigneur, choisissez* » alors, si vous voulez servir telle ou telle classe d'idoles. Lui, par grâce, comme nous le savons, était résolu à servir le Seigneur. Mais quand le peuple, avec de bonnes intentions peut-être, mais l'esprit plein de suffisance, déclare que lui aussi veut servir le Seigneur, comment Josué reçoit-il ses protestations? « Et Josué dit au peuple: Vous ne pourrez pas servir l'Eternel; car c'est

le Dieu Saint ; c'est le Dieu Fort qui est jaloux : il ne pardonnera point vos transgressions ni vos péchés. Si vous abandonnez l'Eternel, et si vous servez les dieux étrangers, il se retournera et vous fera du mal et vous consumera après qu'il vous aura fait du bien » (vers. 19). Et lorsque le peuple continue à protester et à faire des promesses, disant : « Non ; mais nous servirons l'Eternel, » Josué leur dit : « Vous êtes témoins contre vous-mêmes que vous avez vous-mêmes choisi l'Eternel pour le servir. Et ils répondirent : Nous en sommes témoins » (vers. 21-22). Ah ! oui ; que nos paroles soient un témoignage contre nous ; voilà le seul résultat que puissent avoir nos promesses de choisir le Seigneur et son service, et comme pour montrer dans quelle triste condition ils se trouvaient pour prendre de tels engagements sur eux-mêmes, Josué les exhorte immédiatement en ces termes : « Maintenant donc, ôtez les dieux étrangers qui sont parmi vous, et tournez vos cœurs vers l'Eternel, le Dieu d'Israël » (vers. 25). Il y avait, dans ce moment-même, des dieux étrangers parmi eux ! Et ces mêmes cœurs éprouvaient néanmoins le besoin de se tourner vers le Seigneur et de le servir ! C'est là une preuve évidente que leurs cœurs (comme est toujours le cœur de l'homme, nous le savons) ne ressentaient que de la répugnance pour le service du Seigneur.

Nous trouvons encore une démonstration de cette vérité dans cette partie de leur histoire, qui suit immédiatement. Le livre des Juges n'est que le récit de leurs péchés et des malheurs qui en résultèrent ; ainsi que de la miséricordieuse intervention du Seigneur pour leur délivrance. Je n'insiste pas sur ce sujet en ce moment. Je ne poursuivrai pas non plus le cours de leur histoire tout entière. Cela

me conduirait trop loin. Un point, cependant, ne doit pas être omis ; je veux parler du ministère des prophètes. Alors même qu'on ne l'examine que superficiellement, on peut se convaincre qu'il différerait essentiellement de celui de la loi. La loi ne laissait pas de place à la repentance. Elle demandait l'obéissance, mais ne parvenant pas à l'obtenir, elle n'avait rien à prononcer et à donner que la malédiction et la condamnation. C'était l'obéissance, une obéissance uniforme et constante que la loi exigeait ; non pas la repentance et le retour à l'obéissance. Mais les prophètes furent envoyés pour proposer, pour ainsi dire, de nouvelles conditions : « Que le méchant abandonne sa voie et l'homme injuste ses pensées ; et qu'il retourne à l'Eternel, et Il aura pitié de lui ; et à notre Dieu, car Il pardonne abondamment » (Es. LV, 7). « Tu t'es prostituée à beaucoup d'amoureux ; toutefois retourne-toi vers moi, dit l'Eternel » (Jér. III, 1). « Va donc et crie ces paroles-ci vers l'Aquilon, et dis : Retourne-toi, Israël la revêche, dit l'Eternel ; et je ne ferai pas tomber ma colère sur vous ; car je suis miséricordieux, dit l'Eternel et je ne vous la garderai point à jamais » (Jér. III, 12). « Ma voie n'est-elle pas bien réglée ? Ne sont-ce pas plutôt vos voies qui ne sont pas bien réglées ? Quand le juste se détournera de sa justice et qu'il commettra l'iniquité, il mourra pour ces choses-là ; il mourra pour son iniquité qu'il aura commise. Et quand le méchant se détournera de sa méchanceté qu'il aura commise et qu'il fera ce qui est juste et droit, il fera vivre son âme. Ayant donc considéré sa conduite, et s'étant détourné de tous ses crimes qu'il aura commis, certainement il vivra, et ne mourra point » (Ezéch. XVIII, 25-

28). Tel fut le ministère des prophètes. Mais ceci devait-il, plus que le langage de Moïse et de Josué par rapport à la loi, prouver qu'il était possible à la propre volonté de l'homme, de se détourner ainsi de sa méchanceté et de faire ce qui est juste et droit, afin de vivre par ce moyen? Assurément non. C'était une épreuve de plus — une épreuve plus douce — tendant à démontrer s'il était possible au cœur et à la volonté de l'homme, de se tourner vers Dieu, de le servir et de lui obéir. C'était comme si Dieu eût dit : Je ne veux pas revendiquer rigoureusement les droits de ma loi ; elle demande une obéissance non-interrompue et universelle. Quant à cela, vous avez complètement failli et la loi ne sait ce que c'est que la repentance. Mais maintenant je vous donne une occasion de recommencer. « Que si le méchant se détourne de tous ses péchés qu'il aura commis et qu'il garde tous mes statuts, et fasse ce qui est juste et droit, certainement il vivra, il ne mourra point. Il ne lui sera point fait mention de tous ses crimes qu'il aura commis ; mais il vivra pour sa justice à laquelle il se sera adonné » (Ezéchi. XVIII, 21-22). C'était une offre généreuse que celle d'effacer tout le passé et de proposer de tout recommencer ; et cette offre était faite (qu'on s'en souvienne) *à ceux qui se plaignaient que leurs destinées ne fussent pas entre leurs mains*. Pouvait-on faire une plus belle offre? Mais cependant, ai-je besoin de vous demander, mon ami, s'il était possible à un homme tombé, d'être sauvé de cette manière? Quoi ! en gardant toutes les ordonnances de Dieu et en faisant à l'avenir ce qui est juste et droit ! Assurément, faire ces choses et vivre par elles, c'eût été là ce que Paul déclare être la justice qui est par la loi.

C'était simplement offrir, à ceux qui pensaient qu'ils auraient mieux agi que leurs pères, une occasion de leur montrer ce qu'ils pouvaient faire!

Et quelle fut l'issue de cette épreuve de l'homme, par ces nouvelles propositions de repentance et de changement de vie qui lui étaient faites? « Or le Seigneur, Dieu de leurs pères, les avait sommés par ses messagers qu'il avait envoyés en toute diligence, parce qu'il était touché de compassion envers son peuple et envers sa demeure. Mais ils se moquaient des messagers de Dieu, et méprisaient ses paroles, ils traitaient ses prophètes de séducteurs, jusqu'à ce que la fureur de l'Éternel s'embrasa contre son peuple et qu'il n'y eût plus de remède » (2 Chron. XXXVI, 15-16). Ces patientes manières d'agir de Dieu avec Israël furent reprises après la captivité; et Jean Baptiste fut le dernier de cette longue succession de prophètes qui furent ainsi envoyés à Israël : « car tous les prophètes et la loi ont prophétisé jusqu'à Jean » (Matth. XI, 13). Ai-je dit qu'il fut le dernier? Oui, il fut le dernier de la série des *serviteurs* qui furent ainsi employés; mais il y en avait un, plus grand que tous ces serviteurs de Dieu, qui vint après eux tous pour remplir le même message. Voulez-vous, cher ami, lire Matthieu XXI, 33-XXII, 14, où vous trouverez la récapitulation de tout ce que nous venons d'examiner ensemble, et cela, des lèvres de notre Sauveur Lui-même. Vous connaissez les deux paraboles rapportées dans ce passage. Un certain maître de maison plante une vigne et la loue à des cultivateurs. Quand la saison des fruits approche, il envoie ses serviteurs aux cultivateurs, pour qu'ils puissent les recueillir. Les cultivateurs prennent les serviteurs; ils battent l'un,

tuent l'autre et en lapident un autre. Le maître envoie de nouveau des serviteurs, plus nombreux que les premiers, et ils sont traités de même. « Enfin il envoie son fils, disant : Ils auront du respect pour mon fils » (vers. 37). Ainsi, le Fils de Dieu fut envoyé, tout d'abord, pour demander des fruits à ceux auxquels la vigne avait été confiée. Comment fut-Il reçu? « Mais les cultivateurs voyant le fils dirent entre eux : Celui-ci est l'héritier; venez, tuons-le et saisissons-nous de son héritage. Et l'ayant pris, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent » (vers. 38-39). On ne peut se méprendre sur la signification de ceci. Les cultivateurs sont la nation juive. La vigne, ce sont tous les privilèges que Dieu avait départis à cette nation. L'obéissance qu'Il demandait d'Israël était le fruit que ce peuple aurait dû lui apporter. La loi l'exigeait, mais en vain. Les prophètes, l'un après l'autre, vinrent le chercher; mais les mauvais traitements et la mort, voilà tout ce qu'ils reçurent. Enfin Jésus, l'héritier, vient; Lui aussi, ils le mettent à mort. Que peut-il être fait de plus? — Quelle nouvelle épreuve serait possible pour montrer ce qu'est le cœur et la volonté de l'homme? Eh! bien, il en est encore une, d'épreuve; et le détail de cette dernière tentative, avec son résultat, nous est donné dans la parabole suivante, au commencement du chapitre XXII.

Jésus ne vint pas seulement comme le dernier de ceux que Dieu envoya pour réclamer du fruit de la part de son peuple, — Il vint, aussi et surtout, comme le messager et le ministre de la grâce de Dieu envers l'homme. « Le royaume de Dieu a été fait semblable à un roi qui fit des noces pour son fils. Et il envoya ses esclaves pour convier ceux qui étaient invités aux no-

ces, et ils ne voulurent pas venir » (vers. 2, 3). Ici, ce n'est pas le maître de la vigne, venant pour en recueillir les fruits — Dieu exigeant de l'homme le service et l'obéissance qui Lui sont dus. Non ; c'est un roi invitant à des noces — Dieu qui, dans sa grâce, a tout préparé pour le bonheur de l'homme et qui l'invite à venir y participer. Mais celui-ci n'est pas plus disposé à accepter la libéralité de Dieu qu'à satisfaire à ses droits. **ILS NE VOULURENT PAS VENIR.** Mais ce n'est pas tout ; le premier refus n'est pas regardé comme définitif. « Il envoya encore d'autres esclaves disant : Dites aux conviés : Voici, j'ai apprêté mon diner ; mes taureaux et mes bêtes grasses sont tués et tout est prêt : venez aux noces » (vers. 14). Christ venant chercher du fruit est rejeté et mis à mort. Il est également rejeté lorsqu'Il invite Israël, par le moyen de ses disciples, à venir participer à la fête que Dieu avait préparée. Mais lorsqu'ils l'ont ainsi rejeté, la grâce demeure encore sur eux et sa mort même devient une occasion de renouveler ses invitations. « Tout est prêt (ceci aurait à peine pu se dire auparavant) : venez aux noces. » « Mais eux n'en tenant point de compte s'en allèrent, l'un à son champ, et l'autre à son trafic. Et les autres s'étant saisis de ses esclaves, les outragèrent et les tuèrent » (vers. 5, 6). Telle est la réception que toutes les propositions de Dieu rencontrent de la part de l'homme ; celui-ci ne les accepte pas plus qu'il ne reconnaît les droits de Dieu. Le Seigneur demande l'obéissance, vient chercher du fruit — l'homme ne veut pas en donner. Dieu publie la grâce, préparant des noces et invitant des convives — « ils ne voulurent pas venir. » Il réitère ses invitations, insistant sur l'abondance des pro-

visions et déclarant que toutes choses sont prêtes. Tout cela, sans aucun résultat. Quelques-uns dédaignent inconsiderément sa générosité, préférant leur trafic, ou leur ferme; d'autres, plus cruels dans leur rejet de la grâce, traitent outrageusement et tuent les serviteurs qui sont envoyés pour les convier. Tel est l'homme et telle est sa volonté, avec tous les avantages possibles, sans cette grâce toute-puissante qui surmonte son opposition et le fait consentir à recevoir Christ et le salut qu'Il a apporté. C'est par une telle grâce, et par une telle grâce seulement, qu'on devient enfant de Dieu.

Les noces étaient faites par le roi pour son fils. La fête était préparée pour embellir ce mariage. Le fils du roi doit-il être privé de ses noces à cause de la méchanceté et de l'obstination de ceux qui furent d'abord invités? Ceux-ci, pour la plupart, périssent à cause de leur mépris de la grâce de Dieu; mais d'autres messagers sont encore envoyés — non plus maintenant à ceux qui auraient pu s'attendre à être invités, mais à ceux qui sont dans les carrefours; ils doivent en inviter autant qu'ils en pourront trouver. « Et ces esclaves-là, sortant par les chemins, assemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, tant mauvais que bons, et la salle des noces fut remplie de gens qui étaient à table » (vers. 10). Dans Luc XIV, 16-24, où nous avons une parabole semblable, le maître de la maison dit à son serviteur : « Va-t'en promptement dans les rues et dans les ruelles de la ville et AMÈNE ici les pauvres et les estropiés, et les boiteux, et les aveugles. » Il devait les *amener*. Ce n'est plus un appel fait à leur volonté; on ne leur demande plus s'ils veulent venir; ils doivent être amenés. Quand ceci est fait, le serviteur dit : « Seigneur, il a

été fait ainsi que tu as commandé, et il y a encore de la place. Et le Seigneur dit au serviteur : Va dans les chemins et le long des baies et CONTRAINS les gens d'entrer, afin que ma maison soit remplie. » Si donc nous sommes réellement des convives à la table de Christ, ce n'est pas parce que, nous avons, de nous-mêmes, désiré venir, quand nous y avons été invités, ni même après avoir été pressés ; mais c'est parce que nous avons été amenés, ou contraints de venir. C'est-à-dire que l'opposition de notre nature a été vaincue par cette grâce toute-puissante qui, en surmontant ainsi notre opposition nous a rendus consentants, et nous a amenés. Ceci est parfaitement exprimé dans des vers bien connus, dont nous essayons une imitation :

Je ne résiste plus ; je ne puis davantage
Lutter contre l'amour de mon Dieu Rédempteur.
La grâce est triomphante, et je lui rends hommage ;
Je m'incline à tes pieds, ô Jésus ! mon vainqueur !

Aucun homme ne devient enfant de Dieu par un acte de sa propre volonté !

Votre affectionné en Christ ***



Sur le caractère calme de la communion.

Servir le Seigneur, dans le but de jouir de lui davantage, tend au légalisme ; dans ce cas, c'est le service, ce n'est pas Christ lui-même qui est la source de notre bonheur. Au chapitre XIV de Jean, j'apprends ce que Christ est pour moi, et il n'est pas requis d'autre

service que l'obéissance, qui est la preuve de l'amour. Si j'aime, j'obéis. Marie Madeleine nous présente l'exemple de quelqu'un dont le cœur était si fidèle à Christ, que ni apôtres, ni anges ne pouvaient détourner de lui sa pensée ; mais aussitôt qu'elle a vu le Seigneur, elle est satisfaite. Quand il l'appelle par son nom, tout est là pour elle ; c'est un lien personnel, individuel — que peut-il y avoir de plus ? Elle est tellement gouvernée par celui qui remplit son cœur, qu'elle lui obéit même au prix de la perte de sa présence corporelle, car un cœur qui aime véritablement ne peut pas faire moins.

Je crois qu'une joie profonde, personnelle, en Christ, est un sentiment très calme et qui s'exprime peu. Là où il y a beaucoup de vivacité d'expression, il est à supposer qu'il y a moins de profondeur, bien qu'il puisse y avoir une conviction réelle. De grandes démonstrations marquent plutôt des découvertes nouvellement faites qu'un sentiment habituel de jouissance. Quelles démonstrations et quels transports manifestons-nous à l'égard de nos plus chers amis quand nous sommes habituellement ensemble ? Lorsque nous les revoyons après une absence, il peut y avoir une grande joie, mais cela même prouve qu'il y a eu absence. Hélas ! nous sommes souvent loin du Seigneur, et le sentiment renouvelé de sa présence, dans son contraste avec ce qui a précédé, peut sans doute provoquer un transport de joie ; toutefois cette joie est la chose inférieure. La jouissance pleine de repos de la proximité personnelle de Christ la surpasse de beaucoup. C'est pourquoi ne considérons pas ces transports comme ce qu'il y a de plus désirable ; recherchons plutôt la pen-

sée plus profonde d'une communion constante avec Lui. C'est d'elle que le service doit découler, car, dans le fait, être en communion avec une personne, c'est *avoir une même pensée* avec elle, et si je suis en communion avec Dieu, je connais la pensée de mon Maître. Ce n'est pas le serviteur qui fait le plus de besogne qui possède le plus la confiance de la maison ; c'est le serviteur de confiance qui est élevé au-dessus des autres. Je suis prêt à garder la porte, si nul autre travail ne m'est assigné ; mais j'aimerais à la garder de telle sorte que mon Maître pût me confier sa pensée.



Pensée.

Le saint ne doit jamais se croire à l'abri du mal qui est dans le monde. Sans doute il est gardé du mal par la foi ; mais alors il ne doit pas fermer les yeux devant la forme particulière que prend le mal autour de lui, s'il veut en être garanti. Malheureusement le contraire arrive. Le mal qui agit dans le monde trouve son chemin dans le cœur des saints d'une manière subtile et raffinée. Le besoin de sensation est un des moyens dont Satan se sert de nos jours pour aveugler l'esprit des hommes. Pour le monde, ce sont les romans, le concert, le théâtre, etc., etc : une sorte d'enivrement intellectuel est recherché et produit — Et ceci ne peut-il pas se glisser aussi dans les choses spirituelles ? N'y a-t-il pas quelque chose de ce levain-là parmi les chrétiens maintenant ? Ne devraient-ils pas, comprendre, au contraire, que leur joie et leur bonheur n'ont rien à faire avec la chair ? que ce sont des jouissances dans lesquelles la chair est ignorée, parce qu'ils ne sont « pas dans la chair, mais dans l'Esprit » (Rom. VIII, 9) ?

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Le progrès par la vérité.

1 Pierre II, 1-6 ¹.

Si dans un sens, comme nous l'enseigne ici l'Esprit de Dieu par la bouche de l'apôtre, l'état normal du chrétien doit être celui de « l'enfant nouveau-né, » dans un autre sens nous sommes naturellement appelés à croître, de manière à devenir des « jeunes gens » et des « pères » en Christ ; toutefois, la position dans laquelle se trouve l'âme, pratiquement, lorsqu'elle reçoit la vérité de la part de Dieu, cette position est celle de « l'enfant nouveau-né : » — désirez ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le lait spirituel et pur, afin que, vous croissiez par lui à salut » (vers. 2). C'est ainsi que, comme croyants, nous sommes placés par le Saint-Esprit, afin que nous croissions en Christ.

* Cet article est la reproduction, revue avec soin, d'un traité depuis longtemps épuisé.

Mais si nous avons à « croître par le lait spirituel et pur de la parole, » ce n'est pas en exerçant notre intelligence au sujet de la parole, ni même en en faisant un sujet d'étude particulière. Ce qu'il nous faut, c'est l'enseignement du Saint-Esprit, et à cet effet nous devons nous exercer à la piété ; nous devons rejeter « toute malice et toute espèce de fraude, d'hypocrisie et d'envie, et toutes médisances » (vers. 4), pour que le Saint-Esprit ne soit pas attristé. Si nous permettons à ces choses d'agir dans notre cœur, il est impossible que nous puissions croître dans la vraie connaissance de celles de Dieu. C'est pourquoi nous sommes appelés à être comme des « enfants nouveau-nés, » et, dans la conscience de notre impuissance, de notre faiblesse et de notre ignorance, à venir, avec simplicité de cœur, recevoir toute nourriture de la Parole de Dieu.

C'est ainsi que le Seigneur garde les siens qui sont simples et qui veulent vivre dans sa dépendance, comme nous le dit ce passage : « Grace et paix vous soient multipliées dans la connaissance de Dieu et de Jésus notre Seigneur » (2 Pierre I, 2). La connaissance de Dieu rend toujours humble ; plus nous apprenons à connaître Dieu, plus nous reconnaissons notre propre néant. « Si quelqu'un pense savoir quelque chose, *il ne connaît encore rien comme il faut connaître* » (1 Cor. VIII, 2).

Tout comme l'enfant reçoit constamment de sa mère la nourriture qui lui est nécessaire, ainsi nous aussi, nous avons à recevoir constamment la nourriture spirituelle de la Parole de Dieu ; et cette Parole étant reçue par nous dans la foi, elle nous fortifie, et nous « croissons par elle » dans la connaissance de Dieu et de sa

grâce. L'apôtre Paul, ayant entendu parler de la foi au Seigneur Jésus, qu'avaient les Ephésiens, demande que « le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de gloire, leur donne l'esprit de sagesse et de révélation dans sa connaissance, afin que les yeux de leurs cœurs étant éclairés, ils sachent quelle est l'espérance de sa vocation et quelles sont les richesses de la gloire de son héritage dans les saints, etc » (Eph. I, 15-18). Ayant goûté que le Seigneur est bon, nous venons à sa Parole, et de Lui nous recevons par elle ce dont nous avons besoin pour que nos âmes soient restaurées, rafraîchies et nourries. La Parole nous apporte toujours une saveur du Seigneur lui-même, elle est « la parole de sa grâce ; » mais il faut l'étudier dans la communion du Seigneur, sinon elle ne nous profitera pas, du moins pour le moment.

Dieu ne révèle pas ces « choses aux sages et aux intelligents, » mais aux « *petits enfants*. » Ce n'est pas à la puissance de la pensée de l'homme jugeant des « choses de Dieu, » que la bénédiction est donnée ; c'est à l'esprit du petit enfant qui désire « le lait spirituel et pur de la Parole, afin de croître par elle. » Dieu dit : « Ouvre ta bouche et je l'emplirai » (Ps. LXXXI). C'est comme un « enfant nouveau-né » que l'homme à l'intelligence la plus élevée doit s'adresser à la Parole de Dieu.

Il en est de même quand il s'agit de la vérité de Dieu : dès que nous ne pouvons pas parler comme des oracles de Dieu, dans la puissance de la communion, notre affaire est de garder le silence. Nous devons prendre garde de ne pas manier légèrement des vérités non encore réalisées ; rien n'entrave autant la croissance ;

nous nous posons alors en docteurs, au lieu de nous placer parmi ceux qui ont à apprendre. Il n'est rien de plus difficile pour le cœur que d'être humble ; rien de plus aisé, au contraire, que de sortir de cette position d'abaissement. Ce n'est pas par des enseignements seulement que nous y sommes amenés ou maintenus, c'est en « goûtant que le Seigneur est bon. » Il est absolument vrai que Dieu est un Dieu de jugement, et qu'il exercera la vengeance contre tous ses ennemis ; mais ce n'est pas sous ce caractère qu'il se présente au chrétien. Nous le connaissons comme « le Dieu de toute grâce, » et la position dans laquelle nous sommes placés est celle de « goûter qu'il est bon. » Mais quelle peine nous avons à croire que Dieu est bon ! La tendance naturelle de nos cœurs est de dire : « Je sais que tu es un homme dur » (Matth. XXV, 24) ; quand notre volonté est contrariée, nous murmurons contre les voies de Dieu et nous nous irritons de ne pas pouvoir suivre notre propre chemin. Il se peut que cela ne se montre pas au dehors, mais quoi qu'il en soit, nous manquons tous de la connaissance de la grâce de Dieu, nous sommes hors d'état de la comprendre. Voyez ce qui en est de l'enfant prodigue. La pensée de la grâce de son père ne monte pas une seule fois dans son cœur pendant qu'il est en route vers la maison paternelle ; il compte être reçu comme un *mercenaire*. Mais que dit le père ? « Apportez dehors la plus belle robe et l'en revêtez, et mettez-lui un anneau au doigt et des sandales aux pieds, et amenez le veau gras et le tuez ; et mangeons et faisons bonne chère ; car mon fils, que voici était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé » (Luc XV, 22-24).

Il en est de même de la Samaritaine, cette pauvre femme adultère, qui ignorait que celui qui lui parlait était « le Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité, » et celui-là même par conséquent qui pouvait le mieux répondre à ses besoins : — le Seigneur lui dit : « Si tu connaissais le don de Dieu, et quel est celui qui te dit : donne-moi à boire, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive » (Jean IV, 10); « si tu avais compris ce qu'est la grâce, *toi*, tu m'aurais demandé, et *moi*, jet'aurais donné ! »

Ce n'est pas seulement là où il y a une opposition ouverte contre Dieu, et une complète insouciance quant au salut, que l'on voit régner ces ténèbres morales au sujet de la grâce. Notre cœur naturel est tellement éloigné de Dieu, que pour trouver le bonheur, il se tourne vers toutes les choses du monde, vers Satan même, plutôt que vers la grâce de Dieu. Lorsque la conscience est réveillée et rendue attentive au péché et à l'horreur qu'il inspire à Dieu, on s'imagine que Dieu ne *peut pas* montrer de la grâce. Si Adam lorsqu'il se vit nu, avait connu la grâce de Dieu, il serait allé incontinent à Dieu pour être couvert ; mais il ne la connaissait pas, au contraire, et quelle en fut la conséquence ? En voyant son état il chercha à se cacher *de devant* Dieu parmi les arbres du jardin ; et il en est ainsi de nous. Ne connaissant pas la grâce, la conscience d'être nus devant Dieu nous pousse à le fuir.

Il y a plus : lorsque, comme croyants en Jésus, nos consciences sont exercées et que nous sentons que nous avons affaire à Dieu en toutes choses, nous pouvons ne pas avoir une vue bien claire de la grâce, et, dans ce cas, nous n'aurons pas seulement le sentiment profond

de notre responsabilité, mais aussi celui d'avoir à accomplir ce que Dieu demande de nous, sachant qu'il nous jugera d'après la manière dont nous nous en acquittons. Ceci renferme une certaine mesure de vérité : ce que Dieu exige doit être exécuté, mais l'erreur consiste en ce que nous supposons que, si nous ne trouvons pas en nous-mêmes ce qui est agréable à Dieu, Dieu nous condamnera.

D'autre part, on pense quelquefois que la grâce implique que Dieu passe par-dessus le péché, tandis que c'est précisément le contraire. La grâce suppose que le péché est quelque chose de si affreux que Dieu ne peut pas le supporter. S'il était au pouvoir de l'homme d'améliorer ses voies et de se corriger, de telle sorte qu'il pût se présenter devant Dieu, il n'y aurait aucun besoin de grâce. Le fait même que le Seigneur est plein de grâce montre que le péché est un mal si grand, que l'homme, comme pécheur, est dans un état désespéré et sans ressource, et que rien ne peut le sauver sinon la grâce gratuite ; qu'elle seule peut venir à son secours.

Je puis arriver à voir que le péché est une chose qui produit la mort ; que rien de souillé ne peut entrer dans la présence de Dieu, et ma conscience peut en être profondément convaincue ; — cependant ce n'est pas encore « goûter que le Seigneur est bon. » Il est même très utile d'être amené à ce point, car alors je goûte que le Seigneur est *juste*, et il m'est nécessaire de le savoir, mais je ne dois pas m'arrêter là : le péché sans la grâce me réduirait au désespoir. Pierre n'avait pas goûté que le Seigneur est bon, lorsqu'il dit : « Retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur » (Luc V, 8). Il

pensait que son péché le mettait hors d'état de se trouver dans la présence du Seigneur.

Qu'est ce qui préoccupait Simon le pharisien, lorsque la pauvre femme arrosait de ses larmes les pieds de Jésus et les essuyait de ses cheveux ? Ah ! se disait-il, si cet homme était un prophète (s'il avait connu la pensée de Dieu), il aurait renvoyé cette femme, car elle est une pécheresse. Et d'où vient que Simon raisonnait ainsi ? Parce qu'il ne savait pas que le Seigneur était plein de grâce ; il avait une certaine intelligence de la justice de Dieu ; mais il ne connaissait pas la grâce. Je ne puis pas dire que Dieu doit être *bon*, mais, si je ne connais pas sa grâce, je puis dire qu'il doit me bannir de sa présence comme pécheur, parce qu'il est *juste*. Nous voyons ainsi que nous avons à apprendre ce que Dieu est pour nous, non pas par nos propres pensées, mais par la révélation que Dieu a faite de lui-même, comme le « Dieu de toute grâce. »

Du moment où je comprends, comme le fit Pierre, que je suis un homme pécheur, et que c'est parce que le Seigneur a vu toute l'étendue de mon péché et tout son caractère odieux, qu'il est venu à moi, dès ce moment je comprends la grâce. Par la foi je discerne que Dieu est plus grand que mon péché et que mon péché n'est pas plus grand que Dieu. « Dieu a constaté son amour envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (Rom. V, 8). Dès que je crois que Jésus est le Fils de Dieu, je vois que Dieu est venu à moi, parce que j'étais un pécheur et que je ne pouvais pas me sauver moi-même.

Il a été pleinement montré par l'épreuve que l'homme est incapable de satisfaire aux exigences de la sain-

telé de Dieu : plus la lumière devenait éclatante, plus elle manifestait à l'homme les ténèbres dans lesquelles il vivait ; plus la loi était stricte, plus elle mettait à nu la propre volonté de l'homme. Et ce fut alors, quand nous étions *encore sans force*, que « Christ est mort au temps convenable pour des impies » (Rom. V, 6). Quand nous étions *encore pécheurs*, Christ est mort pour nous. *Voilà quelle est la grâce.*

En voyant le sang de son Fils, Dieu est satisfait, et si j'y trouve ce qui me satisfait, moi, Dieu est glorifié. — Mais le Seigneur, que j'ai appris à connaître comme ayant donné sa vie pour moi, est le *même* Seigneur auquel j'ai affaire tous les jours de ma vie et dont toutes les voies à mon égard sont basées sur ce *même* principe de *grâce*. Si je veux savoir jusqu'où va son amour, la croix me l'enseigne : Il s'est donné lui-même pour moi, afin que toute la plénitude et toute la joie qui sont en lui m'appartinissent. J'ai toujours à l'apprendre encore et, comme un enfant nouveau-né, à « désirer le lait spirituel et pur de la Parole, afin de croître. »

Le grand secret pour croître, c'est de regarder au Seigneur comme étant « bon » et plein de grâce. Qu'il est précieux, qu'il est fortifiant de savoir que Jésus éprouve et met en œuvre, en ce moment, en ma faveur, le même amour que lorsqu'il mourut pour moi sur la croix. C'est une vérité que nous devrions réaliser dans les plus ordinaires et les plus simples détails de la vie. Supposons, par exemple, que je trouve en moi un mauvais caractère qu'il m'est difficile de vaincre ; — je le place devant Jésus comme devant mon ami, et une vertu sort de lui pour venir à mon secours. C'est de foi que je dois faire usage contre la tentation et non pas

de mes propres efforts seulement, qui ne seront jamais suffisants. La source d'une réelle puissance est dans le sentiment de la grâce du Seigneur.

Cependant l'homme *naturel* en nous n'accepte pas Christ comme l'unique source de puissance et de bénédiction. Quand l'âme n'est pas en communion avec Dieu, le cœur naturel cherche à y porter remède avant que d'aller à Christ; mais Christ est plein de grâce et, si je le connais ainsi, mon chemin est de retourner à lui incontinent, tel que je suis, et de m'humilier devant lui. Ce n'est qu'en Lui et par Lui, que nous trouverons ce qui restaure l'âme. L'humilité devant Lui est la seule humilité véritable. Si nous nous reconnaissons nous-mêmes dans la présence de Dieu pour ce que nous sommes réellement, nous ferons l'expérience que Dieu ne nous montrera que de la grâce.

Mais quoique rejeté par les hommes, par le cœur naturel en chacun de nous, Celui qui dit : « Voici, je pose en Sion une maîtresse pierre du coin élue et précieuse, et celui qui croira en elle ne sera point confus » (1 Pierre II, 6), *c'est Dieu*. C'est Lui qui plaça cette pierre angulaire, ce n'est pas l'homme, et il dit : « Voilà ce que je pense de Christ ! » Etant enseigné de Dieu par le Saint-Esprit, j'arrive à avoir une même pensée avec lui au sujet de Jésus, et c'est là que je trouve ma force, ma consolation et ma joie. Celui en qui Dieu trouve son plaisir et le trouvera éternellement, est aussi *ma* joie. Dieu dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je trouve mon plaisir — mon Elu dans lequel mon âme trouve son bon plaisir » (Matth IV; Es. XLII), et son Esprit produisant ces mêmes pensées en moi, je vois aussi que Jésus est précieux et je trouve mes délices

en lui ; et de cette manière Celui qui a été crucifié pour moi, qui a porté mes péchés en son corps sur le bois » (1 Pierre II, 24), est précieux à Dieu et précieux à mon âme.

Dieu ne pouvait trouver son repos qu'en Jésus. Nous aurons beau jeter nos regards d'un bout à l'autre du monde, nous ne rencontrerons rien qui puisse satisfaire nos cœurs ; Jésus seul le peut. Dieu, en cherchant la vérité et la justice, a trouvé en Jésus tout ce qu'il pouvait désirer et il l'a trouvé *pour nous*. Voilà ce qui affermit le cœur. Je vois Jésus, *maintenant dans la présence de Dieu pour nous* et Dieu est satisfait. Dieu trouve ses délices en Lui.— C'est en Jésus lui-même que Dieu se repose et se reposera à jamais. Mais Jésus, après avoir porté mes péchés et les avoir effacés par son propre sang, m'a fait un avec Lui dans le ciel. Il est venu du ciel et a fait descendre Dieu jusqu'à nous ici-bas, et il est monté en haut prenant avec lui l'Eglise unie à lui-même dans le ciel. Si Dieu trouve son bon plaisir en Jésus, il trouve également son bon plaisir en moi en Lui.

Jésus comme homme a glorifié Dieu sur la terre. Comme homme et comme Chef de l'Eglise qui est son corps, il a traversé les cieux, afin de paraître maintenant dans la présence de Dieu *pour nous* ; et c'est là ce qui donne à nos âmes une paix qui demeure et que rien de ce que nous pensons de nous-mêmes ne peut nous donner. La foi ne s'occupe jamais de ce qui est de nous-mêmes, comme fondement de repos ; elle reçoit, elle saisit, elle aime ce que Dieu a révélé et ce qu'elle sait être sa pensée au sujet de Jésus, en qui Dieu trouve son repos. Aucune science, aucune sagesse humaines ne

peuvent nous amener là ; mais le pauvre pécheur ignorant, éclairé par l'Esprit, peut comprendre, aussi bien que le chrétien le plus intelligent, de quel prix Jésus est pour le cœur de Dieu. Le brigand sauvé sur sa croix pouvait donner un aperçu plus juste de toute la vie de Jésus que tous ceux qui l'entouraient : « Cet homme n'a rien fait qui ne se dût faire » (Luc XXII). Il avait été enseigné par l'Esprit.

Si nous vivons dans une communion habituelle avec Dieu, nos visages resplendiront et d'autres le verront, bien que nous puissions ne pas en avoir conscience nous-mêmes. Moïse, après avoir parlé avec Dieu, ne savait pas que la peau de son visage reluisait ; il s'oubliait lui-même ; il était absorbé en Dieu... Si Jésus nous est précieux, si nos regards et nos cœurs sont tournés vers lui, nous serons par cela même empêchés d'être entraînés par la vanité et le péché qui nous entourent, en même temps que nous saurons résister au péché et à la corruption de nos propres cœurs. Tout ce que je découvre en moi-même, qui n'est pas Jésus, est du péché. Cependant ce n'est pas en pensant à mes péchés, à mon indignité, que je serai humble, c'est en pensant au Seigneur Jésus, en m'occupant de tout ce qu'il y a d'excellent en Lui. Il est bon d'en avoir fini avec soi-même et de se tenir dans le ciel avec Jésus. Nous avons le droit de nous oublier nous-mêmes, d'oublier nos péchés, de tout oublier, excepté Jésus, car c'est en regardant à Christ que nous pourrons renoncer à tout, et marcher comme des enfants obéissants. C'est son amour qui nous presse : si c'était un commandement seulement, nous n'aurions aucune force pour obéir.

Que le Seigneur nous donne d'apprendre ainsi la

plénitude de grâce qui est en Jésus, le bien-aimé et l'élu de Dieu, de sorte que nous soyons « transformés dans la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit » (2 Cor. III). — Puisseons-nous donc, chers amis, en sondant la vérité de Dieu, et *ayant « goûté combien le Seigneur est bon, »* être trouvés toujours comme des « enfants nouveau-nés, désirant ardemment le lait spirituel et pur, afin de croître par lui à salut. »



Voir Dieu et être vu de Lui.

« Car il tint ferme, comme voyant Celui qui est invisible » (Hébr. XI, 27).

Il me semble qu'en comparant cette parole avec ce que nous lisons au chapitre XVI du livre de la Genèse :

« Alors elle appela le nom de l'Eternel qui lui parlait : tu es le Dieu fort de vision. Car elle disait : n'ai-je pas aussi vu ici après Celui qui me voyait » (vers. 43) ? la force des deux passages ressort bien plus clairement.

Dans le premier passage, Moïse voit Dieu ; dans le second, bien que Agar eût « vu après Dieu, » c'était Dieu qui la voyait, elle. Nous sommes, en toute chose, disposés à ne considérer que la partie la plus basse de la vérité, et à nous contenter de la portion la plus chétive de cette vérité.

Agar en était là ! Elle était la servante. Elle ne savait rien de la liberté de la grâce. Elle pouvait « voir après Dieu ; » mais elle n'arrivait pas à autre chose qu'à ceci, savoir que Dieu la voyait. Or, le simple sen-

timent que Dieu nous voit ne nous amène jamais à penser à lui autrement que comme à un Juge, qui observe nos voies, afin d'agir envers nous à leur sujet; ou tout au plus, comme à un protecteur, qui peut nous assister dans les moments de difficulté ou de danger. L'amour, la liberté, la paix, la joie de Dieu, ne sont jamais connus par la simple vérité que Dieu nous voit. Personne, en effet, ne nie que Dieu nous voie; mais ce que je dois établir, c'est que, comme croyants, nous avons droit au privilège plus grand et plus précieux, de voir Dieu, de voir « Celui qui est invisible. » C'était ce fait en principe, qu'il voyait Dieu, qui soutenait le cœur de Moïse. Agar ne tint pas ferme. Elle s'enfuit; elle fut gardée; elle fut ramenée; elle fut finalement renvoyée de la maison d'Abraham et de Sara, et le fils selon la chair fut renvoyé avec elle.

Agar représentait la servitude de la loi. Or, la loi manifeste ceci, c'est que Dieu voit l'homme, s'occupe de l'homme, agit envers l'homme, juge l'homme, et aussi, peut-être, montre de la miséricorde envers l'homme, comme nous le voyons au chapitre XXXIV du livre de l'Exode; mais il n'y a jamais, ni il ne peut y avoir de communion avec Dieu, avant que l'on ait la conscience que la grâce règne, — non pas que la loi soit affaiblie, annulée ou détruite et que son autorité soit entamée. Ce n'est pas ainsi que Dieu nous amène à la liberté; car ce serait mettre les voies de Dieu en opposition avec sa souveraine grâce. Mais le croyant est tiré hors de la sphère où la loi s'applique, où sont la mort, les ténèbres, l'esclavage, et il est placé dans la lumière; il est amené à Dieu. Il n'y a pas de loi dans la présence de Dieu. La loi a affaire avec la chair, dans

le monde. Si je suis dans la chair et du monde, il faut que je sois sous la loi, ou bien je serais sans loi. Le chrétien n'est ni l'un ni l'autre ; mais par la grâce de Dieu, il est amené à Dieu, dans la paix. Il tient ferme, non pas parce que Dieu le voit, mais parce qu'il voit Dieu. Il tient ferme « comme voyant Celui qui est invisible. » Il tient ferme ; il connaît Dieu en Christ ; il est en paix dans la présence de Dieu, car il connaît Celui que Dieu a envoyé, et il sait que « en ceci est l'amour, non que nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés » (1 Jean IV, 10).

Voilà ce que Dieu a fait et ce que la loi ne pouvait pas faire, car elle n'a pas de propitiation à donner. La loi peut exiger, mais elle n'a rien à donner ; elle attend pour recevoir, et elle reçoit en effet, hélas ! les œuvres des ténèbres, de la crainte, de la faiblesse ; elle ne peut recevoir que ce que peut lui offrir la conscience d'un pauvre pécheur, qui cherche à faire sa paix avec Dieu. Mais la grâce fait la paix par un don de son propre amour ; elle donne la paix qu'elle a faite par le sang de la croix de Christ, et nous place dans la conscience de l'amour de Celui qui a tout souffert pour nous. Par conséquent, au lieu d'avoir peur de Dieu et de l'éviter, au lieu d'éprouver une sorte de vague étonnement, nous demandant comment cela finira, et craignant ce qui en peut résulter, notre affaire est de « tenir ferme. »

Telle est la part du chrétien ; ce qui le caractérise, c'est de tenir ferme « comme voyant Celui qui est invisible. » Nous savons en qui nous avons cru ; nous savons que nous avons la vie éternelle. « Nous savons que le Fils de Dieu est venu ; et il nous a donné de l'in-

telligence pour connaître le Vérable; et nous sommes dans le Vérable, savoir dans son Fils Jésus-Christ; il est le Dieu véritable et la vie éternelle » (1 Jean V, 20). Nous tenons ferme « comme voyant Celui qui est invisible. » Et il en est ainsi tout le long du chemin. La vie nouvelle est nourrie, entretenue et fortifiée par la foi, » nos regards n'étant pas fixés sur les choses qui se voient » — car ces choses sont celles auxquelles la chair a affaire, et dont la loi s'occupe. Or, nos regards ne sont pas fixés sur ces choses, mais « sur celles qui ne se voient point; car celles qui se voient sont pour un temps; mais celles qui ne se voient point sont éternelles » (2 Cor. V, 18). Il en est de même quant à la vie elle-même. La loi a affaire à un homme aussi longtemps qu'il vit. Nous commençons par la confession que nous sommes morts, et maintenant nous vivons d'une vie qui est éternelle. « Et ce que je vis maintenant dans la chair, » — non pas dans le ciel seulement, mais dans ce monde, — « je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré Lui-même pour moi » (Gal. II, 20). Il n'y a là aucune incertitude. Quel que puisse être le témoignage que nous rendions à Dieu pratiquement, il n'y a pas d'infirmité ou de manquement en Celui qui est notre vie. Il tient ferme; mais pour nous, nous tenons ferme « comme voyant Celui qui est invisible. »

Que le Seigneur fortifie notre foi !

Réponses à nos correspondants.

Le frère M. à Gory nous écrit : « Que signifie le vers. 40 du chap. IV de Jérémie, et ce n'est pas le seul dans ce sens ? Comment Dieu a-t-il abusé le peuple ? »

La réponse nous semble facile : — parce qu'il n'est pas dit proprement que Dieu ait abusé le peuple ; c'est le prophète qui, à la vue de tant de mal et dans la prévision de tant de tribulations, s'écrie : « Hélas ! Seigneur Eternel, oui certainement, tu as abusé ce peuple et Jérusalem, en disant : Vous aurez la paix ; et l'épée est venue jusqu'à l'âme. » Ce n'est pas Dieu qui a trompé le peuple : mais c'est le prophète qui, dans sa précipitation angoissée, se trompe, soit en appliquant aux Juifs, ses contemporains, corrompus et rebelles, des promesses de Jéhovah annonçant la paix pour la nation fidèle dans les derniers temps ; soit en prenant pour des promesses du Seigneur les paroles fallacieuses de faux prophètes, qui pensaient à la légère la plaie d'Israël et répétaient : « Paix ! paix ! quand il n'y avait point de paix » (VI, 14 ; VIII, 11). On pourrait et l'on devrait peut-être traduire ainsi : « Aurais-tu trompé ce peuple ? est-ce Toi qui aurais dit etc. savoir, par la bouche des prophètes de mensonge qui, pour être agréables au peuple, lui annonçaient toujours la paix, et qui allaient être rendus confus » (voir vers. 9) ?

Toutefois, Dieu peut aussi se servir — il s'est servi et il se servira encore de prédicateurs de mensonge, par un juste jugement sur les hypocrites et les incrédules, qui n'ont pas voulu écouter ses paroles et ses fidèles témoins ; — cela pourrait expliquer les épouvantables éga-

rements de tant de savants de nos jours ; et c'est ce qui aura lieu, d'une manière bien plus frappante, sous la domination et la puissance de déception de l'Antichrist, d'après 2 Thess. II, 10, 11. Voyez-en un exemple anticipé dans 1 Rois XXII.

Dans une lettre des plus fraternelles et des plus encourageantes pour l'éditeur du *Messenger évangélique*, un bien cher frère, E. M., de Mazel Girard, nous parle d'une question qui a embarrassé plusieurs amis de la contrée qu'il habite. Si j'ai bien compris, ils ont de la peine à concilier le cri d'angoisse du Seigneur Jésus sur la croix : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as tu abandonné ? » ainsi que le verset 6 du Psaume XXII, avec ce qu'ils ont lu dans un article du *Messenger*, N° 13 : « La paix avec Dieu, la paix de Dieu, la paix de Christ, » tout en disant que cet article a été presque une réponse pour eux, mais que, pourtant, il laisse encore une lacune.

Voici les phrases du *Messenger* que cite notre frère E. M. On lit à la page 300, ci-dessus, en parlant du Christ : « Sa vie fut une vie de douleurs ici-bas, mais il n'y eut jamais, *durant tout son cours*, un nuage entre Lui et son Père » (c'est notre frère qui souligne). Et trois lignes plus bas : « Alors qu'Il faisait l'expiation de nos péchés, il y eut un moment solennel, trois heures d'obscurité et de jugement sur le substitut des pécheurs en la croix, où Il fut exclu de la communion avec Dieu, abandonné de son Dieu. *Hors ce moment*, tout le reste de sa vie fut une paix inaltérable. »

La difficulté pour nos frères de la Haute-Loire provient de l'apparente contradiction entre ces deux as-

sertions : « Mais il n'y eut *jamais, durant tout son cours* un nuage entre Lui et son Père ; » — et : « *Hors ce moment*, tout le reste de sa vie fut une paix inaltérable. » — « Maintenant, ajoute notre frère, je fais la question : Est-ce que le Seigneur Jésus n'a jamais perdu le sentiment de sa relation avec le Père ? ou plutôt la relation du Seigneur comme Fils de Dieu n'a-t-elle jamais été interrompue ? »

A ces deux questions, nous pensons que l'on peut et doit répondre : non. Non, Jésus n'a pas perdu un seul instant le sentiment et la jouissance de sa relation avec le Père. C'est avec *Dieu* qu'Il eut affaire comme substitut des pécheurs ; c'est *Dieu* qui le frappait et l'abandonnait pour un instant ; c'est la justice de *Dieu* qu'Il devait satisfaire ; c'est *Dieu* qui a fait Celui qui n'a point connu de péché, être péché pour nous. Peu avant, et peu après avoir dû s'écrier dans l'angoisse de son âme : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné,* » le saint Fils de Dieu avait montré qu'Il était en pleine communion avec *le Père*, en disant : *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* » — et : « *Père, entre tes mains, je remets mon esprit.* » C'est un exemple de plus de la parfaite exactitude de la Parole de Dieu qui n'emploie jamais, indifféremment, un mot pour un autre.

Notre frère P. F., à St-Cybardeau (Charente), nous demande notre avis sur la fin du verset 7 du chap. V de l'épître aux Hébreux. « Dans les versions ordinaires, nous écrit-il, il y a ceci : « ayant été exaucé et délivré de ce qu'Il craignait, » tandis que la nouvelle dit : « ayant

été exaucé à cause de sa piété : » d'où vient cette différence? — A quoi nous répondons :

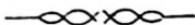
La version d'Ostervald est la seule, croyons-nous, de nos versions ordinaires, qui ait rendu ce passage, comme notre frère le cite ; encore le donne-t-elle un peu différemment : « fut exaucé *et délivré* de ce qu'il craignait. » Mais remarquez que les mots : *et délivré* sont en italiques, ce qui veut dire qu'ils ne se trouvent pas dans le texte grec et qu'ils ont été ajoutés par le traducteur. — Martin dit : « ayant été exaucé de ce qu'il craignait, » ce qui, certes, n'est guère clair. Arnaud : « qui ayant été délivré de la crainte, » bon pour ces deux derniers mots, car le texte ne dit pas : *sa*, mais le verbe signifie bien *exaucer* et non *délivrer*. La version, dite de Lausanne : « ayant été exaucé à l'égard de sa crainte, » et en note : *ou*, « eu égard à sa piété. » Rilliet : « Après avoir été exaucé à cause de sa piété. » Et enfin la version nouvelle : « ayant été exaucé à cause de sa piété, » et en note : *ou* « crainte ; » ce qui fait voir que toutes ces traductions peuvent, *au fond*, se justifier.

Le mot *eulabeia* traduit par « piété, » ou par « crainte, » ou par « ce qu'il craignait, » vient d'un adjectif : *eulabès*, d'où procède aussi le verbe *eulabéomai*, comme qui dirait en français : *craindro*, *crainte*, *craintif* ou *craignant*.

L'adjectif (*eulabès*) ne se rencontre que trois fois dans le Nouveau Testament. Dans Luc II, 28, où il est rendu par « craignant [Dieu], ce dernier mot étant ajouté ; dans Actes II, 5 et VIII, 2, où il est traduit par « pieux. »

Le verbe se trouve deux fois : Actes XXIII, 10 ; Hébr. XI, 7 : « craignit, » ce qui autorise le sens de

crainte, donné au substantif *eulabeia*, qui n'est employé, non plus, que deux fois : Hébr. V, 7 : *piété*, ou *crainte*; Hébr. XII, 28 : avec *crainte*; ce qui nous paraît montrer que, si l'on traduit ce nom par *crainte*, ce doit être dans le sens de *crainte de Dieu* ou de *respect pour Dieu*, sens qui se rapproche de celui de *piété*.



Fragment.

Genèse XLII-XLV.

La discipline est nécessaire pour que les choses auxquelles nous ne voulons pas renoncer soient ôtées de devant nous, et que nous soyons délivrés de celles dont nous désirons et cherchons réellement à être délivrés. — Joseph eut à apprendre, à travers une suite remarquable d'afflictions et de disciplines, que pour être apte au service de Dieu, il devait faire l'expérience que la faveur de l'homme trompe. Il lui est permis d'en jouir de temps à autre, mais c'est pour lui faire voir combien elle lui est de peu de secours à l'heure du besoin; et c'est ainsi qu'il apprend pas à pas, mais d'une manière certaine, ce que c'est que d'être *de Dieu* et pour *Dieu*. — Quand nous observons sa conduite à l'égard de ses frères, nous ne pouvons que reconnaître combien il était devenu calme et sage, en même temps que propre au ministère qu'il était appelé à remplir.

Pensées.

La présence de Jésus est la seule puissance : la lutte est là, mais dans le repos.

Proverbes XXV, 16; 1 Samuel XIV, 27. — Les affections charnelles portent avec elles leur propre amertume; tandis que l'affection selon le Seigneur, placée sur notre chemin, nous est un rafraîchissement et une grande douceur.



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Le Ministère.

Quand le Seigneur fut près de quitter le monde pour retourner au Père, Il montra, en lavant les pieds de ses disciples, quelle serait la nature et le résultat du service qu'il accomplirait pour les siens pendant son absence. Nous savons qu'Il nous sanctifie maintenant, nous ayant nettoyés par le lavage d'eau, par la Parole. Christ est maintenant le grand ministre de la Parole. Sur la terre Il en était l'empreinte vivante. Le principe de sa vie était : « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Et c'est selon le principe de sa propre vie qu'Il veut nous garder par l'action de sa Parole ; nous séparer de cette scène qui souille et, dans la puissance de sa vie, nous associer avec Lui-même au-dessus et à part du monde. L'Esprit nous communique sa Parole. Mais non-seulement cela, quand Christ est monté en haut, Il a donné des dons aux hommes et cela dans un

but défini ; savoir, pour le perfectionnement des saints, pour l'œuvre du ministère. Il y a diversité de dons, mais un seul Esprit. Christ étant monté en haut, le Saint-Esprit est descendu pour développer sa pensée, faire connaître ses paroles et en manifester la puissance dans l'âme des saints. Mais ce n'est pas encore tout : Des dons distincts ont été conférés par le même Esprit, selon le don de Christ pour le perfectionnement des saints. Le ministère est un canal par lequel la pensée du Seigneur est donnée à connaître ; c'est le canal principal. Le Seigneur lui-même est le grand ministre de la Parole, et ceux qui sont doués par Lui sont ses députés. Ils ne sont rien en eux-mêmes, rien en aucun sens, si ce n'est comme dispensateurs de sa pensée et de son conseil. Pour comprendre le Ministère, je dois voir que le Seigneur est Celui qui se charge du perfectionnement de son corps, l'Eglise ; et que, par conséquent, quoiqu'il y ait des diversités de services, il n'y a qu'un seul Seigneur. Le Saint-Esprit confère les dons selon sa pensée, de sorte que le Ministère, lorsqu'il est réel et véritable, n'est rien moins que l'Esprit se servant d'individus, l'un d'une manière, l'autre d'une autre, pour communiquer la pensée et les intérêts d'un commun Seigneur, à n'importe quelle partie du corps désignée par Lui.

La notion du Ministère est rendue bien simple, solennelle et responsable, quand on en perçoit la vraie nature, l'origine et le but. Le Seigneur est absent. Il sanctifie l'Eglise, Il la lave, et bientôt Il se la présentera à Lui-même. En son absence, l'Esprit communique sa pensée et ses intérêts par le ministère de la Parole, soit à chacun directement, soit par les

membres du corps qu'Il a spécialement doués pour le service à l'unisson avec la pensée du Seigneur, de sorte que les saints sont aussi responsables d'écouter et d'avoir égard à l'un comme à l'autre. Elles se privent de beaucoup de bénédictions, les âmes qui ne voient pas que le vrai ministère vient du Seigneur, et qu'il leur est imposé d'y prendre garde et d'y prêter attention, tout autant que si le Seigneur parlait Lui-même des cieux. Ou ce n'est rien, ou c'est la voix du Seigneur par l'Esprit, se faisant entendre au moyen de ses instruments et de ses serviteurs. Sans doute il peut y avoir de la présomption et de la prétention, Mais la contrefaçon n'est dangereuse que en tant qu'elle représente quelque chose de précieux et alors la présomption n'est pas une excuse pour empêcher les saints de chercher et de conserver le sentiment de la grande bénédiction et de la grande responsabilité qu'il y a d'écouter le ministère du Seigneur, soit directement par la Parole, soit par le moyen de serviteurs choisis par Lui et doués par l'Esprit selon sa volonté.

Le Ministère est une nouvelle et merveilleuse commission conférée à l'homme ; et conférée seulement depuis l'ascension de Christ. L'homme était complètement incapable d'assumer la place de gardien de son frère jusqu'à ce que Christ fût ressuscité et fût devenu la Tête du corps, l'Eglise. Maintenant Lui, la Tête dans le ciel, se sert de ses membres ici-bas selon sa volonté par l'Esprit, pour exprimer et développer sa pensée, et effectuer le service qu'il demande de chacun, de sorte que celui qui reçoit le serviteur le reçoit Lui-même. Je dois reconnaître le service des serviteurs de Christ.

Si je le refusais en disant que je puis trouver moi-même dans les Ecritures tout ce qu'il m'apporte, je ne ferais que restreindre les moyens et le mode par lesquels mon Seigneur me dit qu'Il effectuera son service envers moi, et par lesquels Il me sanctifie maintenant, afin de me présenter à Lui-même : non qu'Il ne puisse, je l'ai déjà dit, nous administrer directement la Parole, comme il lui semble bon ; mais faire de ceci un prétexte pour refuser le canal établi par Lui est le moyen de n'obtenir ni l'un, ni l'autre. Une instruction, quelle qu'elle soit, communiquée par un serviteur de Christ, par l'Esprit, est aussi vraie, aussi obligatoire et aussi salutaire pour moi que si le Seigneur l'avait prononcée à haute voix du ciel, et l'homme qui prétend ne rien recevoir du Ministère sera trouvé peu capable de communiquer quoi que ce soit. L'apôtre était aidé par le ministère d'autrui. Il y avait une consolation mutuelle dans leur foi commune. Et comme il était soutenu par leurs prières et y comptait !

Le premier point et le plus important quant à l'intelligence de ce qu'est le Ministère, c'est d'avoir des idées claires sur son origine et son intention. Aucun corps d'hommes n'a jamais occupé une position aussi distincte et aussi particulière que celle dans laquelle l'Eglise est maintenant placée. C'est une position tout à fait nouvelle et unique. Toutefois, quelque grande qu'ait pu être la responsabilité de l'homme comme gardien de son frère, jamais avant l'ascension de Christ, aucun homme n'avait été appelé et doué pour laver les pieds de son frère. Il y avait eu des sacrificateurs et des prophètes, mais ils n'étaient manifestement pas aptes à accomplir une tâche, laquelle eussent-ils pu l'ac-

complir, n'aurait pas laissé ceux qu'ils servaient « tout nets. » Le Ministère, tel qu'il est maintenant établi par le Seigneur, se produit sur ce principe, que les saints sont « tout nets » par l'œuvre de Christ. L'expiation devait nécessairement précéder une institution fondée sur elle. Nous verrons que, antérieurement à l'introduction de la sacrificature, le serviteur de Dieu sur la terre ne se sentait pas chargé des manquements de ses frères ou responsable de leur conduite. Joseph servit ses frères, mais il ne fut pas chargé de leurs fautes, ni établi pour les corriger. Moïse est envoyé pour servir son peuple ; mais quand Dieu habite au milieu des rachetés, Aaron et les sacrificateurs ont la charge et la responsabilité des péchés du peuple, pour les ôter de dessus quiconque avait recours à eux. Les sacrificateurs et les lévites maintenaient le rituel et en procuraient le bénéfice à tout sincère suppliant. Ils prenaient connaissance de toute violation de la loi, non pour fortifier le violateur, ni pour l'en décharger, mais pour le condamner, et exiger de lui ce que réclamait la loi en sacrifices, là où il n'y avait point transgression. Mais maintenant, par Christ notre Sauveur, non-seulement nos péchés et nos transgressions sont tous effacés par son sang, c'est-à-dire ceux de tout croyant, mais notre précieux Sauveur entreprend de nous laver les pieds : en d'autres termes, de nous délivrer, dans nos esprits et nos consciences, des souillures de la scène que nous traversons. C'est sur ce terrain qu'il établit ses serviteurs pour se laver les pieds les uns aux autres, et à chacun de nous est donnée la grâce suivant la mesure du don de Christ, pour le perfectionnement des saints. Ici donc, nous avons à la fois le principe et

la force. Le principe, c'est le perfectionnement des saints, qui ne pouvait se baser que sur le terrain du fait, que, par une seule offrande, ils ont été rendus parfaits pour toujours ; et la force, c'est la mesure de la grâce de Christ, communiquée par le Saint-Esprit distinctement et particulièrement.

Or, nous ne pouvons avoir que des idées imparfaites sur le Ministère ou le service, si nous ne comprenons pas le principe et la puissance par lesquels nous servons. Qui peut comprendre le Ministère et qui pourrait servir, s'il ne connaît pas la nature de sa commission, ou pourquoi une telle grâce lui a été confiée par un Christ monté en haut ; s'il ne sait pas que c'est par le Saint-Esprit que ce don est maintenu pour être mis en exercice ?

Aussi le premier point important, pour concevoir ce qu'est le Ministère, c'est de comprendre « qu'à chacun est donnée la grâce suivant la mesure du don de Christ » par le Saint-Esprit, pour l'œuvre spéciale du perfectionnement des saints. Le Christ monté en haut — la Tête du corps — le Seigneur, de sa place dans les hauts cieux, se présente maintenant sans obstacle pour distribuer des dons aux hommes, afin que le perfectionnement de ses saints et l'édification du corps soient consommés par l'œuvre du Ministère. Si l'on se méprend sur la source et l'objet du Ministère, il s'ensuivra de la faiblesse et de l'insuccès dans son exercice ; tandis que si l'âme est gardée dans l'Esprit, elle a toujours la conscience que c'est d'un Seigneur monté en haut qu'elle tient le don de le servir, et alors il y a de la force et de la sagesse dans l'usage qu'elle en fait. Non, s'il n'y a pas une vraie simplicité sur ce point, si ce

n'est pas au Seigneur seul que nous attribuons la source du don et le pouvoir de s'en servir, le ministre ou serviteur sera abattu et dérouté par tout ce qui pourra survenir. C'est là, sans doute, que gît la racine de toute la mauvaise direction et de l'obscurité relativement au Ministère. Du manque d'attention sur la source, la puissance et l'objet du Ministère, procèdent toute la confusion et les efforts humains pour atteindre la chose dont on sent le besoin, depuis le plus haut *ecclésiastique* ou prêtre romain jusqu'au plus versé dans les Ecritures. Sans qu'il soit nécessaire de poursuivre cette partie du sujet, il est facile de voir que si la source, le pouvoir ou l'objet est inconnu, le maintien efficace ou acceptable du don ne peut avoir lieu.

Christ notre Seigneur est la source du don, quelle qu'en soit la mesure ou la nature, et le Saint-Esprit est la puissance par laquelle il est maintenu et exercé. Le don qui vient de mon Seigneur est distinct et déterminé ; mais il est connu et se légitime par le Saint-Esprit. En conséquence, deux choses sont nécessaires pour le vrai Ministère de la Parole : d'abord, que je reconnaisse que le don vient de Lui, et qu'ainsi je puisse en rapporter à Lui-même, comme étant son don, une mesure quelconque que je puisse en posséder, et si je le fais, je ne puis pas facilement me méprendre sur sa nature et son étendue. Secondement, ce n'est que par le Saint Esprit que je puis, en quelque degré que ce soit, maintenir le don en puissance ou en efficacité. L'Esprit est la puissance qui lui donne son énergie ; et la négligence ou l'ignorance de ce fait est cause que beaucoup de chrétiens ayant des dons (par ces derniers mots, je n'entends pas seulement ceux qui ont reçu des dons

éminents, mais tous ceux qui en ont à un degré quelconque) sont faibles ou inutiles dans l'exercice de leur don. Le don est toujours une chose positive, quoiqu'il faille une certaine intelligence pour en comprendre la nature. Plus nous sommes près de Christ, plus nous sommes assurés de posséder le don de Christ ; et tout en étant positif, en tant qu'il est une grâce conférée, il n'est, je puis le dire, connu qu'à la foi, et la foi à ce sujet est ferme en proportion que l'on se tient près de son Donateur. Plus je marche dans la foi du Donateur du don, plus je suis capable par l'Esprit de l'affirmer. Il est évident que le don est une spécialité, et que, quoiqu'il ne puisse jamais m'être ôté, il peut devenir inutile, parce que je ne l'emploie pas comme je le devrais.

Timothée est exhorté par l'Apôtre à ranimer le don qui est en lui. La spécialité du don doit être constatée, et l'on peut, en grande mesure, arriver à la constater par la grande liberté avec laquelle on agit dans une ligne de service, plutôt que dans une autre. Je suis sûr que celui qui a le don d'évangéliste se tournera naturellement et aisément vers l'œuvre de l'évangélisation. Il se trouvera (je parle avec révérence) dans son élément, en étant ainsi occupé, lors même qu'il pourrait encore avoir besoin d'instruction pour exercer son don. De même un docteur a en lui-même le sentiment du don précieux de communiquer et d'expliquer la vérité. Il est, si l'on peut parler ainsi, tourné et incliné de ce côté. Par caractère naturel, il peut avoir été silencieux et réservé, tout en jouissant pour lui-même de ses propres connaissances ; mais maintenant il aspire à communiquer ce qu'il sait, non point pour faire parade de

ses connaissances, mais pour en faire part à ses frères. Et l'effet auquel il vise détermine la nature du don, plus que rien autre. Il n'y a pas d'acte sans motif, et nous savons combien souvent, hélas ! tels ou tels actes de service procèdent de motifs plus ou moins avouables. Une collecte publique, par exemple, ou un sermon funéraire : les mobiles dans ces deux cas peuvent être purement humains et charnels, et par cela même toute connexion entre le don et sa source serait perdue ; alors le don ne pourrait pas être déterminé. Car, à moins de marcher avec Christ, dans la foi, je ne puis pas affirmer le don comme provenant de lui ; mais si je marche dans la foi et près de Lui, j'en suis assuré et la facilité avec laquelle j'agis dans une certaine voie est pour moi la confirmation de la nature et de la spécialité de mon don. Ce n'est donc pas une chose très difficile à déterminer. Il se peut qu'il soit difficile à quelqu'un de la bien discerner chez un autre ; quoique, même ici, l'homme spirituel l'aurait bientôt discernée.

Si une âme marche près du Seigneur, elle connaîtra bientôt son don, et les saints, tôt ou tard, seront sûrs de le discerner aussi. D'un autre côté, quoique le don soit une spécialité, il est communiqué par le Saint-Esprit ; donc, celui qui marche dans l'Esprit sera toujours plus à même de l'exercer.

Il est très possible qu'un chrétien ayant un don n'en fasse aucun cas, ou l'emploie sans sagesse ; car si le don ne relève pas du Seigneur, et s'il n'est pas tenu sous son contrôle direct, son possesseur agira d'une manière contraire à la sagesse. La chose propre ne sera jamais faite dans le moment convenable ; la vérité juste, le vrai service, la vraie place de service, ne seront pas

compris, et ainsi la valeur du don sera compromise. Un prétendu don est « une nuée sans eau ; » un don réel, non assujetti au Seigneur, ou non maintenu sous son regard, est plutôt une nuée pleine d'eau, mais dans une mauvaise place, et dans un temps non convenable. Le don est une certaine aptitude à faire une chose spéciale, et par conséquent, il doit être cultivé et exercé suivant sa propriété particulière. « Soit la prophétie, prophétisons selon la proportion de la foi ; soit le ministère ou service, soyons au service ; soit celui qui enseigne, à l'enseignement. » Celui qui a un don doit veiller sur ce don et s'en occuper soigneusement. Celui qui se sera occupé de choses étrangères et d'une nature opposée à son don, sera trouvé faible et inutile, quand il essaiera de s'en servir. Un don doit gouverner l'homme parce qu'il est de Christ, mais s'il est occupé de quelque autre chose (j'entends, cela va s'en dire, sans nécessité), son don est compromis et amoindri. Le don doit être alimenté, comme l'Apôtre le dit à Timothée : « Ranime le don qui est en toi. » Je suis sûr que le don est continuellement entravé par le fardeau des occupations. Je ne parle pas du simple travail, qui est bon et obligatoire pour l'homme, mais d'un esprit absorbé par les soucis et par les intérêts qui accablent le cœur. Comment un homme, oppressé et enfoncé dans les inquiétudes et les affaires de cette vie, pourrait-il être disposé et libre pour être un instrument déployant une activité bénie en vue d'intérêts entièrement différents ? Plusieurs, sentant cette difficulté, cherchent à y échapper en exerçant, nonobstant, leurs dons : mais quel en est le résultat ? C'est que cela ne leur profite guère et, dans tous les cas, à personne autre.

Pour faire usage de votre don, vous devez être sous sa dépendance ; car si vous êtes préoccupés, vous ne pouvez pas « ranimer le don qui est en vous, » ou vous y appliquer. Aussi : « Occupe-toi de ces choses, et y sois tout entier, afin que tes progrès soient évidents parmi tous » (1 Tim. IV, 15). Celui qui médite sur les choses de Christ et qui s'y donne entièrement, c'est-à-dire qui est dirigé par la pensée du Seigneur, doit nécessairement devenir un vaisseau propre à exprimer cette pensée, selon la nature du don qui lui est conféré.

Ainsi nous voyons que l'objet et l'intention du Ministère, c'est l'édification ; c'est pourquoi le don en est conféré par le Seigneur Lui-même, selon sa propre volonté, et tant que celui qui l'a reçu marche près de Lui, dans la foi, il est rendu capable par le Saint-Esprit de l'exercer utilement et en harmonie avec le but du Seigneur.

Le don ne place nullement quelqu'un dans une position d'indépendance. Au contraire, celui qui est doué, et qui désire faire un usage fidèle de son don, et uniquement pour le Seigneur, doit s'attendre à Lui sans réserve pour être dirigé, quant au temps, à la place, au sujet. Je crois qu'en ceci manquent plusieurs de ceux qui ont des dons. Ils se laissent conduire par les circonstances et les impressions humaines sur chacun de ces points, plutôt que par la pensée du Seigneur que la foi leur eût fait connaître.

Il y a différents ministères, mais un seul Seigneur. Par conséquent, je devrais savoir que dans l'exercice de mon don, que pour chaque acte de service, je suis à la place où le Seigneur me veut ; que j'ai le sujet même qu'Il veut que je traite, et que c'est bien, selon Lui, le

moment où je dois l'exercer. Comme un serviteur, ainsi conduit par le Seigneur, serait béni en esprit et en puissance ! En outre, il doit y avoir une grande et insigne lacune dans le Ministère, quand cette responsabilité vis-à-vis de Lui n'est pas observée d'une manière rigide et vivante. Cette négligence est la source de tout le désordre et de toutes les paroles inutiles qu'on peut reprocher à tant d'assemblées chrétiennes. Non qu'il s'ensuive toujours un manque de sincérité, quand cette responsabilité est oubliée ; nullement, mais si elle est négligée, ou même si elle n'est pas strictement observée, on devient soi-même la mesure de ses propres pensées et de ses désirs, et ni le temps, ni la place, ni le sujet ne sont choisis en rapport avec la pensée du Seigneur ; mais seulement en rapport avec la pensée propre de celui qui parle. Dans ce cas, tout peut paraître suffisamment approprié à l'esprit de celui qui se met ainsi en avant ; tandis qu'au fond tout est entièrement hors de place et sans profit pour l'assemblée. Je suis convaincu que l'oubli de cette responsabilité est la cause, non-seulement de tout le déplacement des dons dans la chrétienté, mais de l'imperfection palpable de beaucoup d'hommes vraiment sérieux, pour exposer la vérité nécessaire à l'édification des saints.

Or, si c'est là la cause de cette confusion évidente et déplorable, tous ceux qui ont les yeux ouverts sur ce triste état de choses devraient être soigneux à rechercher continuellement la grâce et à s'élever au-dessus de ce qu'ils doivent si fort déplorer dans leurs cœurs. Ce n'est qu'en recourant directement et constamment au Seigneur, sur ces points importants, qu'ils pourront être préservés de tomber dans l'indépendance ;

si l'on est dans l'indépendance, au moindre degré, on devient le centre de soi-même ; car même le don et les choses du Seigneur seront exercés au profit individuel et en rapport avec soi-même, et non pour l'assemblée comme telle. Le service peut être conforme à la vérité et orthodoxe ; mais il sera tellement individuel qu'il en deviendra inutile et sans édification pour l'assemblée. Souvent quand quelqu'un agit avec une grande ferveur, l'assemblée n'est pas émue, parce que le ministre, quoique droit et sérieux, n'est pas dans la pensée de l'Esprit de Dieu, et par conséquent, je puis dire que la note tonique n'est pas donnée.

Si j'ai le Seigneur présent à ma pensée, et le sentiment de ma responsabilité envers Lui, d'user de son don, je m'attends à Lui, par rapport au temps, à la place, au sujet ; et quand je le fais, je suis sûr, selon sa volonté, d'édifier, quoique (en apparence) l'effet puisse être presque nul. Je suis certain que c'est une grande erreur de conclure que, parce qu'un certain courant de vérité ou une hymne quelconque vous a fait du bien et vous a donné de l'édification, dans un certain moment, cela suffit pour que vous puissiez vous considérer comme autorisé ou appelé à en faire part publiquement à vos frères. Si l'on a la pensée du Seigneur en faisant cette communication, il est bon et à propos de la faire. Mais le fait seul, qu'une vérité s'étant tout récemment présentée à mon âme, me donne le droit de la communiquer, est subversif de l'obligation où je suis de reconnaître le Seigneur, comme *mon* Seigneur. Je crois, qu'en général, ces explosions de lumière dans une âme ont plutôt pour objet l'individu que l'assemblée : je ne dis pas qu'ils ne soient jamais pour l'assemblée, car

nous lisons : « Si quelque chose est révélé à quelqu'un qui est assis, que le premier se taise. » Le désordre à Corinthe ne provenait-il pas de ce que chacun était occupé de son propre psaume, de sa propre doctrine, et non pas de l'édification de l'assemblée. Je ne puis édifier l'église qu'autant que je suis soumis à Celui qui tient les ministères dans ses propres mains. « Il y a différences de ministères, mais un seul Seigneur. » Et si l'on perd cela de vue, le don du Seigneur, quel qu'il soit, ne sera jamais exercé en son temps, à sa place, et quant à son sujet, comme Il voudrait qu'il le fût, et ainsi, l'édification, si tant est qu'il y en ait, sera bien partielle,

En terminant, je me borne à répéter ce que j'ai dit sur l'importance et la nécessité d'un recours continu, soutenu, au Seigneur, comme Dispensateur du don et comme la seule sauvegarde pour en faire un usage efficace ; que celui qui est doué témoigne de l'appréciation qu'il fait de son don, par la mesure dans laquelle il le cultive et l'entretient ; s'en servant toujours dans ce sens : que c'est le Seigneur qui l'a donné à son serviteur, POUR SA PROPRE ŒUVRE. C'est pour cela que le serviteur doit toujours l'apprécier assez pour chercher, de toutes manières, à le cultiver, à lui donner tout son développement, et ainsi le Donateur et le don seront toujours distinctement et d'une manière prééminente devant son âme, l'un aidant à l'autre, et à proportion qu'il en sera ainsi, il est un vrai ministre de la Parole, heureux et béni.

Office grand et précieux ! Que le Seigneur nous garde si près de Lui que nos cœurs puissent se réjouir sous sa dépendance et en faisant sa volonté !

Trophime.*(2 Tim. IV, 20).*

« *J'ai laissé Trophime malade à Milet.* » Cette phrase donne à penser. Le grand apôtre des Gentils, si remarquablement doué du don de guérir, et qui avait guéri tant de personnes, laisse en arrière son ami malade. Dans l'île de Malte, il avait guéri le père de Publius, le personnage principal de l'île ; mais, ici, nous voyons qu'il doit laisser Trophime malade à Milet. Il fallait qu'il en fût ainsi. Dans ses dispensations, Dieu semble parfois abandonner ses enfants. Parfois aussi, le Père trouve à propos d'étendre sa main sur eux pour les soumettre à une discipline sanctifiante. Il est souvent bien bon, bien salubre, bien nécessaire, que nous soyons laissés dans un état semblable à celui de Trophime à Milet ; c'est ce que notre nature n'aime pas, mais nous pouvons être assurés que cela est des plus sains pour nous. Sur son lit de maladie à Milet, Trophime avait à apprendre une leçon, qu'il ne pouvait apprendre nulle part ailleurs, non pas même comme compagnon de voyage de Paul. La solitude, la faiblesse, le délaissement dans la maladie sont fréquemment des plus profitables pour l'âme d'un chrétien. L'Esprit de Dieu se sert de ces circonstances pour nous communiquer quelques-unes de ses plus sanctifiantes instructions. Fort souvent, il arrive qu'un temps de souffrances corporelles nous amène ainsi à faire une sérieuse revue de notre marche et à nous juger en présence de Dieu. Comme cela est nécessaire ; et pourtant combien cela est négligé au milieu des préoccupations de voyages continuels et de rapports avec d'autres hommes.

Il est instructif de considérer le contraste qui existe entre la position de Trophime, en Actes XXI, 29, et sa position en 2 Tim. IV, 20. Dans le premier de ces passages, nous le voyons, en compagnie de Paul, dans les rues de Jérusalem ; dans le dernier, nous le voyons confiné dans une chambre à Milet. Or, c'est sa présence à Jérusalem avec Paul, qui avait surtout réveillé et irrité les violents préjugés des Juifs, qui croyaient que Paul l'avait conduit avec lui dans le temple. Un Juif et un Ephésien marchant ensemble : c'était tout à fait en harmonie avec l'évangile de Paul ; mais aussi tout à fait révoltant pour les préjugés des Juifs. A Ephèse, Paul et Trophime auraient pu cheminer ensemble sans exciter aucune malveillance, aucun soupçon ; il n'en était pas de même à Jérusalem. La présence d'un Juif et d'un Gentil ensemble à Jérusalem était regardée comme une insulte flagrante à la dignité juive ; c'était le renversement du mur mitoyen de séparation, c'était en fouler audacieusement les décombres. Or les Juifs n'étaient pas préparés à un pareil mépris de ce qu'ils estimaient leurs privilèges et leurs devoirs. Ils portaient sur leurs deux compagnons des regards de sombre suspicion et cet étrange rapprochement anime les flammes qui éclatent bientôt avec une terrible véhémence autour du bien-aimé apôtre des Gentils. Hélas ! on est porté à douter que les deux amis *dussent* se trouver dans les rues de Jérusalem ; ce n'était assurément pas là la sphère du travail assignée à Paul. « Je t'enverrai au loin, vers les nations, » telle avait été la parole du Maître (Actes XXII, 24). Mais Paul avait voulu aller à Jérusalem et, y étant, il ne pouvait pas refuser de marcher en compagnie d'un Ephésien ; il était trop droit

pour cela. Il ne pouvait pas, comme le pauvre Pierre, s'éloigner d'un frère gentil par crainte des Juifs. Mais d'un autre côté, les cérémonies du temple et les relations intimes avec Trophime ne pouvaient absolument pas se concilier. Là gisait la difficulté. Si les institutions du temple devaient être honorées et maintenues, alors pourquoi cette association avec un étranger incirconcis ? Si Paul et Trophime étaient, l'un et l'autre, enrôlés comme concitoyens de la Jérusalem céleste, alors pourquoi reconnaître, de quelque manière que ce fût, l'ancien système judaïque ?

Ces réflexions entourent d'un intérêt particulier le nom de Trophime. En effet il est, à la fois, fort intéressant et instructif de rapprocher les trois seuls passages, dans lesquels ce nom se rencontre. D'abord (Actes XX, 4), nous le voyons comme l'un des disciples qui accompagnèrent Paul en Asie. Ensuite (Actes XXI, 29), nous le voyons, en compagnie de l'apôtre, dans la ville de Jérusalem. Enfin nous l'avons vu laissé malade à Milet. Dès lors le rideau se baisse sur lui. Dans ce dernier état, il pouvait, paisiblement, repasser dans son esprit le passé, et regarder en avant avec confiance vers l'avenir. Il ne pouvait plus traverser l'Asie, ni circuler dans les rues de Jérusalem avec le plus dévoué et le plus honoré des hommes. Il était malade à Milet et Paul était à Rome, prisonnier et attendant un prochain martyre ; mais tous deux pouvaient, d'un œil clair et serein, regarder à ce radieux et béni séjour d'en haut, vers lequel l'un et l'autre s'avançaient rapidement, et où ils sont maintenant en sûreté pour n'en plus sortir jamais.



Extraits.

....« Vous demandez du pain à un homme qui a faim ; car bien que j'aie connu précédemment ce que c'est que d'avoir des ressources spirituelles à ma portée, la liberté d'esprit semble à présent être entravée en moi, autant que la parole ; mais vous avez avec vous le Seigneur tout-puissant, qui jadis vint du sein du Père pour nous visiter, revêtu de la nature de l'homme — nom qui jusqu'alors avait été complètement sans honneur, dans le ciel ; mais qu'il a rendu honorable parmi les anges et agréable, par grâce, devant Dieu. C'est donc là qu'est pour nous la lumière ; contemplez-la constamment ; chassez, si possible, toutes les pensées profanes ou impures, qui en obscurcissent les rayons ; lisez, priez et rendez grâces ; oui, persévérez dans ces exercices. « Occupe-toi de ces choses, et sois-y tout entier, » et appliquez-vous à tout ce qui peut contribuer à vos progrès spirituels.

« Ce n'est que dans la Bible que respire le pur Esprit de Dieu ; je crains toujours que la théologie humaine ne me donne « les pensées qui sont de l'homme. »

« PAIX SOIT AUX FRÈRES, ET AMOUR, AVEC LA FOI, DE LA PART DE DIEU, LE PÈRE, ET DU SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST ! QUE LA GRACE SOIT AVEC TOUS CEUX QUI AIMENT NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST EN PURETÉ ! (Ephés. VI, 23, 24).
